

TERRY BROOKS



LE
SCEPTRE
ET LE SORT

LE ROYAUME MAGIQUE DE LANDOVER - TOME 3



TERRY BROOKS

LE SCEPTRE ET LE SORT



À ce mot le jeune homme laissa son verre glisser de ses doigts et regarda Kéaoué, comme l'eût fait un fantôme.

— Le prix, dit-il, le prix ? Vous ne savez pas le prix ?

— C'est pourquoi je vous le demande, répliqua Kéaoué. Mais pourquoi avez-vous l'air si soucieux ? Y a-t-il quelque chose de fâcheux dans le prix ?

— L'objet a perdu beaucoup de valeur depuis votre temps, Monsieur Kéaoué, balbutia le jeune homme.

— Bien, bien, j'aurais d'autant moins à verser, dit Kéaoué. Combien vous a-t-elle coûté ?

Le jeune homme était blanc comme un linge.

— Deux cents, dit-il.

— Quoi ! cria Kéaoué. Deux cents ? Mais alors vous ne pouvez la vendre qu'un cent. Et celui qui l'achète...

Les mots moururent sur ses lèvres. Celui qui l'achèterait ne pourrait jamais la revendre ; la bouteille et le diable de la bouteille resteraient avec lui jusqu'à sa mort et, quand il mourrait, l'emporteraient dans les rouges profondeurs de l'enfer.

Robert Louis Stevenson.

La bouteille endiablée.

Traduit de l'anglais par Pierre Leyris.

Éditions Robert Laffont.

Titre original : « The Bottle Imp »

UN ÉTERNUEMENT FATIDIQUE

Ben Holiday poussa un soupir las. Il aurait donné cher pour être ailleurs. N'importe où, mais ailleurs.

Le jardin d'hiver était pourtant, de toutes les pièces du château, celle que Ben Holiday préférait. Avec ses hautes croisées à multiples lancettes orientées plein sud, elle était claire, aérée, inondée de soleil. De petites particules de pollen dansaient dans la lumière dorée. De longues rangées de jardinières fleuries s'entrecroisaient sur le sol dallé en une éblouissante mosaïque chamarrée. De délicieux parfums s'immisçaient par les fenêtres à meneaux ouvertes sur le parc, avalanche de fleurs et d'arbustes décoratifs qui cascadaient jusques au lac dont le château semblait jaillir, telle une Excalibur d'argent. Les plantes s'autofécondant spontanément avec une scrupuleuse régularité, les jardins étaient en fleurs tout au long de l'année et d'une luxuriance diaprée digne d'une toile impressionniste. Dans l'autre monde – le monde dont Ben Holiday était issu – plus d'un horticulteur aurait tué père et mère pour admirer ce spectacle enchanteur.

Pour l'heure, Ben aurait, quant à lui, volontiers occis l'humanité au grand complet pour y échapper.

— ... Très Noble Seigneur...

— ... Très Puissant Seigneur...

Les sempiternelles jérémiades lui vrillaient les nerfs, comme l'insistant crissement d'une craie sur un tableau noir. Il leva les yeux au ciel. Par pitié ! supplia-t-il intérieurement, lorgnant de jardinière en plate-bande et de plate-bande en jardinière, comme si les minuscules pétales multicolores recelaient quelque salubre échappatoire. Peine perdue, bien sûr, et Ben s'affaissa dans les coussins de son fauteuil d'osier, terrassé par l'iniquité du sort qui s'acharnait si féroce contre lui. Non pas qu'il tentât de se dérober à ses obligations de souverain ; mais, bon sang ! Cet endroit n'était-il pas son ultime refuge ? N'était-il pas censé y trouver la paix ?

— ... et ont pris toutes les baies que nous avons eu tant de peine à récolter.

— Et tous nos fûts de bière, en plus !
— Alors que nous n'avions fait qu'emprunter quelques poules, Noble Seigneur.
— Nous nous serions empressés de remplacer les égarées, Puissant Seigneur.
— Nous n'avions que d'honnêtes intentions.
— On ne peut plus honnêtes !
— Vous ne pouvez laisser un tel crime impuni, Noble Seigneur !
— Oui, Puissant Seigneur, il est de votre devoir...

Et les récriminations s'enchaînaient indéfiniment, sans que ni l'une ni l'autre de ces deux pies-grièches ne cesse de s'égosiller pour reprendre son souffle.

Ben examinait Phillip et Sott, comme un jardinier les mauvaises herbes envahissant ses parterres. Avec l'incroyable sans-gêne qui les caractérisait, les Gnômes Cavernicoles jacassaient à perdre haleine.

— Mais, qu'est-ce que j'ai bien pu faire au bon Dieu pour mériter ça ! maugréa-t-il.

Les Gnômes Cavernicoles étaient de misérables créatures qui quémандаient, « empruntaient » et, le plus souvent, s'appropriaient tout ce qui leur tombait sous la main. Ils émigraient périodiquement ; mais, une fois installés quelque part, ils devenaient indéracinables. Tout le monde s'accordait à les considérer comme une calamité ambulante. Cependant ils s'étaient montrés envers Ben d'une loyauté à toute épreuve. Lorsqu'il avait acheté le royaume de Landover – mis en vente dans le catalogue de Noël édité par le grand magasin Rosen, il y avait presque deux ans maintenant – Phillip et Sott avaient été les premiers à lui prêter allégeance au nom de tous leurs congénères. Ils avaient pris son parti, alors qu'il s'efforçait d'affirmer une autorité royale pour le moins décriée. Ils étaient venus à la rescousse, quand Meeks – le prédécesseur de Questor au titre de Magicien de la Cour – avait usurpé son identité pour s'arroger son trône. Autrement dit, ils avaient été ses amis, quand les amis ne se comptaient plus que sur les doigts de la main.

Ben poussa un profond soupir. Certes, il leur devait beaucoup. Mais tout de même pas tant ! Ils abusaient de son amitié d'une façon éhontée. La preuve en était que, encore aujourd'hui, ils s'en prévalaient comme de quelque passe-droit pour court-circuiter les procédures légales qu'il avait eu tant de mal à imposer à la Cour. Sous prétexte de lui présenter directement leurs doléances, ils en profitaient pour le persécuter jusqu'en son ultime sanctuaire. Si encore ils ne récidivaient pas au moindre grief – autant dire toutes les cinq minutes – mais, bien entendu, ils ne s'en privaient pas ! À les en croire, il aurait été l'unique personne digne de confiance de tout le royaume : la justice et l'impartialité incarnées ! Seule l'oreille de leur « Très Noble Seigneur », de leur « Très Puissant Seigneur » avait l'insigne privilège de recevoir leurs plaintes. Ah ça ! Pour les entendre, il les entendait ! Et les entendait à n'en plus finir...

— Il faut que justice soit faite, Noble Seigneur. Nos biens doivent nous être rendus, poursuivait Fillip.

— Et tous ceux qui ont été endommagés doivent être remplacés, précisa Sott.

— Quelques douzaines de Trolls devraient être mis à notre service pour nous dédommager, reprit Fillip.

— Et ce, pendant un laps de temps raisonnable, ajouta Sott.

— Une semaine ou deux, peut-être.

— Voire un mois.

Si encore ils n'avaient pas l'art de se fourrer dans tous les guêpiers imaginables ! pensait Ben. Comment faire preuve d'objectivité – ou tout au moins de compassion – quand on savait, avant même que ces deux sacripants n'ouvrent la bouche, qu'ils étaient au moins aussi coupables du forfait incriminé que le malheureux bouc émissaire auquel ils s'empresseraient de faire porter le chapeau ?

Faciès chafouins grimaçant sous la crasse, petits yeux de taupe clignant dans la lumière trop forte, pelage mité, hardes pouilleuses aux indéfinissables couleurs – à l'exception de l'incongru plumet écarlate fiché sur leur calotte, agitant les mains dans une gerbe de détritrus accumulés sous leurs ongles griffus pour ponctuer leur logorrhéique discours, Fillip et Sott

caquetaient toujours allègrement, improbables épaves jetées sur les côtes de l'existence par quelque dégradant naufrage de l'humanité.

— ... tribut ou gage pourrait sans doute compenser un tel préjudice, disait Fillip.

— Un gage trébuchant, d'argent ou d'or, ferait peut-être l'affaire, précisait Sott.

À bout de patience, Ben était sur le point de les étrangler, quand l'irruption soudaine de Questor Thews l'en dispensa. Barbe et cheveux au vent, battant l'air à tour de bras tel un vieux moulin disloqué, le Magicien de la Cour franchit les portes du jardin d'hiver comme un boulet de canon.

— J'ai réussi ! J'ai réussi ! s'écria-t-il, sans autre préambule.

La face de hibou desséchée rayonnait, empourprée jusqu'aux oreilles. Trop impatient de clamer son triomphe pour se formaliser de leur présence importune, le magicien avait interrompu les Gnômes au beau milieu d'une phrase. Les deux compères le dévisageaient, bouche bée.

— Qu'as-tu réussi, exactement ? demanda posément Ben, qui avait appris à ne plus s'enthousiasmer inutilement dès que Questor criait victoire, le magicien ayant la fâcheuse habitude de n'accomplir guère plus de la moitié des hauts faits dont il se targuait.

— Le sort, Majesté ! J'ai trouvé le sort ! J'ai enfin réussi à trouver le moyen de... Non, attendez un moment ! (Il s'arrêta court avec un geste théâtral.) Tous nos amis doivent absolument être présents pour apprendre la nouvelle. J'ai d'ailleurs pris la liberté de les faire quérir. D'ici à quelques instants... C'est une telle révélation... Ah ! Les voici !

Corps de liane à peine voilé de soie diaphane, aussi éclatante de beauté qu'au premier jour, plus éblouissante que toutes les fleurs de Landover réunies, Salica franchit le seuil, glissant dans la lumière dorée comme un cygne à la surface d'un lac miroitant. Elle tourna vers Ben son doux visage aux traits délicats et lui offrit ce mystérieux sourire qu'elle n'accordait qu'à lui. Créature de magie, elle semblait aussi irréelle qu'un mirage et tout aussi éphémère.

Les Kobolds, Ciboule et Navet, apparurent sur ses talons. Bien qu'étant eux aussi d'origine féerique, ils paraissaient aussi laids que la sylphide était belle. Avec leurs membres noueux, leur faciès simiesque, leurs oreilles d'éléphant et cet énigmatique rictus qui découvrait leurs crocs acérés, ils semblaient tout droit sortis du plus terrifiant des cauchemars.

Resplendissant dans son uniforme rouge et or, Abernathy leur emboîtait le pas. Le scribe royal n'avait, lui, rien de surnaturel ; à ceci près qu'il avait tout d'un terrier blond à poils longs qui se prendrait pour un humain. Il se tenait droit comme un « i », tête haute, et arborait une solennité compassée qui seyait, pensait-il, au prestige de son éminente fonction. À peine entraît-il que son regard s'arrêtait sur les cannibales honnis qu'incarnaient à ses yeux les Gnomes Cavernicoles.

— Je ne vois aucune raison pour demeurer une seconde de plus en présence de ces méprisables... commença-t-il, indigné, avant que Questor, s'élançant vers lui à bras ouverts, ne l'interrompît.

— Oh ! Mon vieil ami ! Abernathy, mon ami de toujours ! J'ai pour toi de bien bonnes nouvelles. Viens ! Viens ! Approche !

Il le saisit par la patte pour l'entraîner au centre de la pièce. Abernathy examina d'abord le magicien avec circonspection, puis s'arracha brutalement à son emprise.

— As-tu perdu l'esprit ? s'insurgea-t-il, en lissant consciencieusement ses habits malmenés. Que signifient ces familiarités ? Et où veux-tu en venir avec tes « ami de toujours », hum ? Qu'es-tu encore allé inventer, Questor Thews ?

— Quelque chose que tu ne peux même pas imaginer, Abernathy !

Le magicien se frottait les mains, radieux. Il fit signe à l'assemblée d'approcher.

— Abernathy, fit-il d'un ton conspirateur. Si l'on te proposait de réaliser ton plus cher désir, que demanderais-tu ?

Le chien le dévisageait, manifestement sur ses gardes. Il jeta un coup d'œil en coin aux Gnomes, puis, de nouveau, fixa le magicien.

— À combien d'essais aurai-je droit ?

— Abernathy, souffla Questor Thews avec gravité, en posant ses longues mains osseuses sur les épaules du scribe. Abernathy, j'ai trouvé le sort qui va te redonner forme humaine !

Il y eut un moment de stupeur générale. Tous connaissaient la malheureuse histoire d'Abernathy. Tous savaient comment Questor l'avait changé en chien pour le soustraire à la fureur du prince despote, sous le règne du vieux roi. Tous savaient aussi qu'il s'était, par la suite, montré incapable d'inverser le processus. Depuis lors, Abernathy avait dû vivre sous l'apparence d'un chien – certes, nanti de mains humaines et doté de parole, mais qui n'en demeurerait pas moins un chien – sans jamais cesser d'espérer qu'un jour sa forme originelle lui serait rendue. Le pauvre magicien s'était vainement escrimé à tenter de combler cette attente, clamant à l'envi qu'il y parviendrait, quand il pourrait mettre la main sur certains grimoires de sorcellerie que son demi-frère Meeks avait cachés avant de quitter Landover. Mais, à peine retrouvait-on les fameux grimoires qu'ils étaient détruits. Questor Thews avait sagement évité d'aborder ce sensible sujet depuis lors.

Abernathy s'éclaircit la gorge.

— Ne serait-ce point là l'effet de quelque surmenage ? s'enquit-il prudemment. Ne me gratifierais-tu pas, en l'espèce, d'une de ces élucubrations dont tu as le secret, le mage ? Es-tu vraiment en mesure d'accomplir le prodige dont tu t'enorgueillis ?

— Absolument ! s'exclama Questor, avec force hochements de tête affirmatifs. (Il marqua un temps.) Enfin... je crois.

— Tu... « crois » ? répéta Abernathy, en retroussant aussitôt les babines.

— Minute !

Ben avait bondi de son siège pour prévenir l'imminent pugilat, trébuchant dans l'élan sur une jardinière de gardénias. Il se rétablit in extremis et prit une profonde inspiration.

— Questor. (Il attendit que son interlocuteur daignât l'honorer de son attention.) Questor, il m'avait semblé qu'une telle magie dépassait tes compétences. Il m'avait semblé que, en

perdant les grimoires, tu avais perdu tout espoir d'acquérir l'habileté de tes illustres prédécesseurs et, a fortiori, de...

— Tirer enseignement de ses erreurs : voilà la tactique ! l'interrompit le magicien. Je n'ai fait que repousser toujours plus loin les limites de mon savoir. J'ai avancé pas à pas, enrichissant mes connaissances petit à petit, jusqu'à maîtriser parfaitement l'incantation. Cela m'a pris tout ce temps pour y parvenir. Mais, désormais, je sais !

— Tu crois savoir, rectifia Ben.

— Eh bien...

— Nous perdons notre temps, comme d'habitude, aboya Abernathy, avant de tourner les talons.

Il aurait immédiatement quitté les lieux si les Gnômes Cavernicoles, qui s'étaient avancés pour prendre part au débat, ne lui avaient barré la route. Se voyant acculé, il fit volte-face.

— Le fond du problème, Questor Thews, c'est qu'à la vérité tu rates tout ce que tu entreprends !

— Balivernes ! Cela fait dix longs mois que je travaille ce sort. Je n'ai rien fait d'autre depuis que Meeks et ses grimoires ont été détruits. (Il riva un regard perçant sur le scribe.) Je sais ce que ce sort représente pour toi, Abernathy, et je m'y suis entièrement consacré. Je l'ai déjà utilisé sur de petits animaux avec succès. J'ai prouvé, autant que faire se peut, qu'il fonctionnait. Il ne me reste qu'à l'expérimenter sur toi.

Pendant un long moment, on n'entendit plus que le bourdonnement d'une abeille baguenaudant de fleur en fleur. Abernathy fronçait les sourcils, lorgnant Questor Thews avec méfiance. Cette flagrante incrédulité ne parvenait cependant pas à masquer la lueur d'espoir que le magicien avait allumée par ses propos.

— Peut-être devrions-nous laisser Questor poursuivre ses explications, hasarda Salica, qui s'était tenue à l'écart.

— Absolument, acquiesça Ben. Nous t'écoutons, Questor.

— Vous m'écoutez ! Vous m'écoutez ! s'offusqua l'enchanteur royal. Merci bien ! Mais j'ai dit tout ce que j'avais à dire. À moins que vous ne souhaitiez quelques précisions techniques sur le fonctionnement dudit sortilège ? Ce que, bien évidemment, je ne m'aventurerai pas à vous donner puisque, de

toute façon, vous n'y entendez rien. J'ai mis au point une méthode pour transformer un chien en humain, un point c'est tout ! Si vous voulez que je l'utilise, je l'utilise ! Sinon, je m'en lave les mains ad vitam aeternam. Voilà !

— Questor... intervint doucement Ben.

— Mais enfin, Majesté ! J'ai travaillé comme un forcené pour maîtriser une incantation de la plus haute complexité et, pour toute récompense, je ne récolte qu'insultes, railleries et accusations ! Suis-je ou non Magicien de la Cour ? J'en viens à me le demander ! On en douterait à moins !

— Je voulais seulement... risqua Abernathy.

— Non, non ! Tu n'as pas à t'excuser, Abernathy. Tu n'as fait qu'exprimer le fond de ta pensée, l'interrompt Questor, qui jouait les martyrs à la perfection. De tout temps, les génies ont été incompris. Certains ont même dû payer leurs convictions de leur sang. Ainsi serais-je, moi-même...

— Bon. Maintenant, ça suffit ! s'emporta Ben.

— Non pas que je croie mes jours en danger, comprenez-moi bien, s'empressa d'ajouter Questor.

Je ne faisais qu'étayer une argumentation. Hum ! Il ne me reste plus qu'à vous répéter ceci : le procédé que j'ai élaboré est désormais au point et nous pouvons l'utiliser quand bon vous semblera. Vous n'avez qu'un mot à dire. Et vous avez toutes les cartes en main pour juger du bien-fondé d'une telle expérience. (Il se tut subitement.) Enfin... presque toutes...

Cette ultime rectification fut accueillie par un concert de grognements.

— « Presque toutes » ? fit Ben.

Questor tirait machinalement sur le lobe de son oreille droite. Il s'éclaircit la voix.

— Oui, Sire. Je... j'ai omis une petite précision. Oh ! Ce n'est, à la vérité, qu'un simple détail...

— Un... « détail » ?

— C'est-à-dire que... Enfin voilà : le sort en question requiert un catalyseur. Vous pensez ! pour une métamorphose de cette envergure !

— Et...

— Et... je ne l'ai pas.

— Je m'en doutais ! marmotta Abernathy.

— Cependant, il existe une solution pour pallier cet inconvénient mineur, enchaîna précipitamment Questor. (Il marqua un temps, prit une profonde inspiration et se lança :) Nous pourrions utiliser le médaillon.

— Le médaillon ? demanda Ben, en rivant sur le magicien un regard de totale incompréhension. Quel médaillon ?

— Le vôtre, Majesté.

— Mon médaillon ?

— Mais il faudrait pour cela que vous le prêtiez à Abernathy, le temps de la transformation.

— Mon médaillon !

Questor s'attendait manifestement que le ciel lui tombât sur la tête.

— Pour un court instant seulement, insista-t-il bravement. À peine quelques minutes. Vous le récupérerez aussitôt.

— Je le récupérerai aussitôt, hein ? (Ben se demanda s'il devait rire ou pleurer.) Questor, nous avons mis des semaines à tenter de récupérer ce fichu talisman – qui n'était d'ailleurs pas vraiment perdu, en l'occurrence – et tu voudrais maintenant que je l'ôte de mon plein gré ? Est-ce que, par hasard, je ne serais pas censé ne jamais m'en séparer ? Ne serait-ce pas, précisément, ce que tu n'as, toi-même, cessé de me rabâcher ?

— Eh bien... certes...

— Et s'il se passait quelque chose d'anormal ? Et si le médaillon était endommagé ? (Peu à peu Ben s'empourprait sous l'emprise de la colère.) Et si... Et si, pour une raison quelconque, Abernathy ne pouvait pas me le rendre, hein ? Nom d'un chien de nom d'un chien ! C'est l'idée la plus ridicule que j'aie jamais entendue de toute ma vie, Questor Thews ! Mais à quoi penses-tu donc, à la fin ? Tu perds la tête, ma parole !

Tous s'étaient peu à peu écartés, battant en retraite sous le tir nourri des invectives royales. Ben se retrouva seul au centre de la pièce, avec un Questor pour le moins embarrassé, mais qui faisait courageusement front, raide comme un piquet au beau milieu des jardinières fleuries.

— S'il y avait une autre solution...

— Eh bien, trouves-en une, que diable ! (Il allait de nouveau se répandre en invectives, quand il se ravisa pour s'adresser à la cantonade :) Qu'en pensez-vous, vous autres ? Abernathy ? Salica ?

Le scribe se tint coi.

— Je pense qu'il te faut soigneusement mesurer les risques encourus, répondit Salica.

Ben posa les mains sur ses hanches, dévisagea chacun à tour de rôle, puis s'abîma dans la contemplation du parc, méditatif. Alors, comme ça, c'était à lui de mesurer les risques ? Eh bien, voyons cela ! Il risquait tout simplement de perdre la seule chose qui garantît sa légitimité de souverain et la pérennité de son règne. Rien que ça ! Il risquait de perdre l'unique moyen qui lui permettait d'invoquer le Paladin, champion royal et protecteur du monarque. Son champion ! Son protecteur ! Autant dire le seul être au monde capable de lui sauver la vie, quand tout autre recours – fût-il magique – avait échoué ; ce dont il avait fait la preuve en maintes circonstances désespérées. C'était grâce au médaillon qu'il pouvait sortir de Landover pour rejoindre les univers d'au-delà des brumes – y compris le sien – et revenir à volonté. Voilà ce qu'il mettait en jeu ! Sans le médaillon, il pouvait tout bonnement finir en pâtée pour chien à la moindre alerte !

Il regretta aussitôt cette comparaison. Elle ne lui rappelait que trop l'ignominieuse difformité dont était affligé son scribe dévoué. Parce que, en outre, ce qu'il jetait dans la balance c'était aussi l'avenir d'Abernathy. C'est-à-dire sa condamnation à vivre dans la peau d'un chien à perpétuité !

Il fronça les sourcils, la mine sombre. Cette belle journée s'était annoncée sous les meilleurs auspices. Et voilà qu'elle s'avérait semée d'embûches ! Comme une certaine journée de décembre, dix mois plus tôt...

Ce jour-là, alors même qu'il le croyait exilé à tout jamais dans l'autre monde, Meeks l'avait contraint à lui ouvrir les portes de Landover, puis l'avait ensorcelé pour usurper son identité, s'emparer de son trône et – pis encore – le convaincre qu'il avait perdu le médaillon. Découvrir de quel stratagème il avait été victime et vaincre le terrible magicien une fois pour

toutes avaient bien failli lui coûter la vie – sans compter celle de Salica. Et maintenant qu’il avait recouvré son trône, vivait confortablement à l’abri de son cher Bon Aloï, ses plans pour un avenir meilleur en passe de se réaliser, voilà que Questor Thews se mettait à jouer les apprentis sorciers !

Bon sang !

Il contemplait les jardins étendus à ses pieds, immense patchwork de couleurs et d’effluves. Tout était si paisible ici. Il avait si rarement l’occasion de goûter cette quiétude. C’était la première fois depuis des semaines. Pourquoi fallait-il donc qu’on le tarabustât de la sorte ?

Parce qu’il était roi, bien sûr ! Foin d’attendrissement ! Régner sur Landover n’était pas faire ses trente-neuf heures par semaine. Il n’aurait jamais abandonné Chicago, sa charge d’avocat, ses amis... Il n’aurait jamais postulé au trône d’un royaume de légende, peuplé de créatures mythiques, à des milliards d’années-lumière de son univers, si tel avait été le cas. Il n’aurait jamais décidé de bouleverser sa vie, au point de n’avoir plus rien de commun avec le Ben Holiday d’autrefois. Il avait voulu changer du tout au tout pour échapper à l’existence stérile de l’homme qu’il était devenu : un veuf aigri et misanthrope qui exerçait, sans conviction, une profession sans âme. Il avait voulu relever un défi susceptible de redonner un sens à sa vie. Et n’était-ce pas précisément ce qu’il avait trouvé ici ? Ah, ça ! Pour être un défi, c’était un défi ! Mais un défi qui ne connaissait pas de limites : temps, espace, désir ou nécessité n’avaient sur lui aucune emprise. C’était un défi permanent. Il était là, simplement là, comme le jour succède à la nuit, toujours renouvelé, toujours changeant. Ben n’y voyait néanmoins rien à redire. Il acceptait ses responsabilités. Pour relever ce défi-là, il serait toujours prêt !

Il soupira. Si seulement ce n’était pas si difficile certains jours !

Il s’avisa bientôt que son attentif auditoire attendait toujours sa réponse en silence. Il prit une profonde inspiration, inhalant à pleins poumons les vivifiantes essences de ses jardins, et se tourna vers eux. Ses doutes s’étaient envolés. Ce n’était pas si

pénible de prendre une décision, finalement ! Il suffisait de faire ce que, au fond de soi, on savait être juste. Il sourit.

— Questor, si tu as besoin du médaillon, il est à toi. Comme l'a très justement rappelé Salica, c'est à moi de mesurer les risques. Or, si aider Abernathy à recouvrer sa dignité humaine est à ce prix, je suis prêt à le payer. (Il se tourna vers le scribe.) Qu'en penses-tu, Abernathy ? Es-tu décidé à courir ta chance ?

— Eh bien... Je ne sais pas, Sire.

Abernathy se tut. Il réfléchissait.

Le scribe s'examina de pied en cap, en hochant tristement la tête, puis releva les yeux, soupira et, finalement, acquiesça d'un battement de paupières.

— Parfait ! s'exclama Questor en se précipitant sur lui.

L'assemblée approuva avec force murmures et applaudissements.

— Ça ne prendra pas longtemps. Abernathy, mets-toi là, bien au centre de la pièce. Vous autres, passez derrière moi. Un peu plus loin. Voilà ! (Le magicien dirigeait les opérations avec un plaisir manifeste.) Maintenant, Majesté, auriez-vous l'obligeance de remettre votre médaillon à Abernathy, s'il vous plaît ?

Ben glissa la main sous sa tunique, referma ses doigts sur le médaillon, puis suspendit son geste.

— Tu es sûr de savoir ce que tu fais, Questor ?

— Absolument sûr, Majesté. Tout ira bien, faites-moi confiance.

— C'est-à-dire que... Tu sais que je ne peux même plus parler ou comprendre le landovérien sans le médaillon ?

Questor le rassura d'un geste négligent.

— N'ayez crainte. Un petit sort de rien du tout va remédier à ce menu désagrément. (Il marmonna une minute, remua la main droite et hocha la tête avec satisfaction.) Voilà qui est fait. Si Votre Majesté veut bien se donner la peine...

Ben soupira, ôta sa chaîne et la tendit au scribe. Abernathy s'empressa de la placer autour de son cou. Le médaillon accrocha les rayons du soleil et la silhouette d'un chevalier blanc, monté sur son fier destrier, aux portes d'un château, scintilla sur le poitrail revêtu de velours frappé : le Paladin

sortant de Bon Aloï pour voler au secours de son roi. Ben soupira une fois de plus et recula.

— Tout ira bien, chuchota Salica en lui prenant la main.

Questor s'affairait maintenant auprès d'Abernathy. Il le tirait à hue et à dia, tout en lui assurant que la transformation ne prendrait que quelques minutes. Enfin satisfait, il se plaça face au scribe, fit deux pas mesurés sur la droite, se mouilla l'index et le pointa en l'air.

— Ah ! conclut-il sobrement.

Il leva les bras au ciel, remua les doigts comme un pianiste avant l'exécution d'une œuvre particulièrement difficile, ouvrit grande la bouche, puis s'arrêta brusquement.

— Satané pollen ! jura-t-il en se frottant le nez d'un geste agacé.

Dévorés de curiosité, Fillip et Sott vinrent se coller à ses robes pour examiner Abernathy de plus près.

— Quelqu'un pourrait-il éloigner ces repoussantes créatures ? grogna le scribe.

Questor baissa les yeux vers les importuns.

— Oh ! Mais, bien entendu, bien entendu ! Allez ouste ! En arrière vous deux ! (Il reprit aussitôt la pose. Hélas ! Un horripilant picotement vint derechef lui chatouiller les narines, ruinant tous ses effets d'un reniflement sonore.) Silence, s'il vous plaît !

Il se lança alors dans une longue incantation, accompagnée d'étranges simagrées qui provoquèrent de sourcilleuses grimaces dans le public assemblé : Ben, la quarantaine vaillante avec sa carrure d'athlète ; Salica, la sylphide au corps de déesse, mi-femme mi-fée ; les Kobolds, Ciboule et Navet, aux yeux luisants et aux crocs acérés, et les Gnomes Cavernicoles, Fillip et Sott, aussi sales et poussiéreux que s'ils sortaient de leur terrier pour la première fois depuis des lustres. Tous retenaient leur souffle, yeux écarquillés et bouche close.

L'objet de cette vive attention choisit, quant à lui, de fermer les paupières : il s'attendait au pire.

Pendant ce temps, Questor – qui ressemblait à s'y méprendre à quelque vieil épouvantail échappé d'un champ de maïs – poursuivait son incantation dans une attitude recueillie.

Son charabia semblait ne jamais devoir finir, aussi interminable que les sempiternelles jérémiades des Gnômes.

Ben fut soudain saisi par l'incongruité de la situation. Lui, un homme moderne, encore récemment membre d'une profession qui n'accordait foi qu'à la rigueur des faits ; un homme venu d'un monde de technologie avancée où l'on voyageait dans l'espace, un monde gorgé d'informatique aux télécommunications ultrasophistiquées ; voilà qu'à l'époque de l'ingénierie génétique, du multimédia, du virtuel et autres prodiges du génie humain, il se retrouvait dans un univers où l'on ignorait jusqu'à la signification du mot « électricité », attendant qu'un magicien jetât un sort pour transformer complètement l'anatomie et la physiologie d'un être vivant, selon un mystérieux processus dont même les scientifiques les plus chevronnés n'auraient osé rêver. Il réprima un sourire. Décidément ! Les voies de la Providence étaient impénétrables !

Questor Thews abaissa brusquement les bras, les releva aussi vite et, soudain, un brouillard d'étincelante poussière argentée se matérialisa au bout de ses doigts. Il projeta les mains en avant et la poussière magique fondit tout à coup sur le scribe pour l'envelopper de la tête aux pieds. Abernathy restait stoïque, les yeux obstinément fermés. Questor n'avait cependant pas interrompu son monologue ; mais le ton changeait, descendait dans les graves et la mystérieuse incantation prit bientôt des accents de marche funèbre. La poussière argentée se mit brusquement à tourbillonner. La clarté sembla s'intensifier dans la pièce. L'air se refroidit brutalement.

Subjugué, Ben sentit à peine les Gnômes se faufiler dans ses jambes avec des plaintes étouffées. Salica resserra son étreinte.

— Ezaratz ! s'écria soudain Questor, ou quelque chose du genre.

Un éclair aveuglant jaillit du médaillon, puis disparut. Tous les regards convergèrent sur Abernathy. Le scribe semblait indemne, autant dire... toujours aussi canin !

Non mais... Qu'est-ce que... ? Ben écarquilla les yeux. Ses mains ! Mais oui ! Ses mains s'étaient volatilisées pour faire place à... à des pattes !

— Oh, oh ! fit Questor.

Abernathy souleva les paupières.

— Ouaf ! aboya-t-il, stupéfait. (Puis, horrifié :) Ouaf ! Ouaf ! Ouaf !

— Saprستي, Questor ! Tu l'as complètement changé en chien ! s'exclama Ben, ahuri. Mais fais quelque chose, bon sang !

— Diantre ! marmonna le magicien. Restons calme ! Restons calme !

Il provoqua une tornade de poussière magique d'un geste de la main et reprit son incantation. Prunelles agrandies par l'effroi, pattes flageolantes, Abernathy avait tout du condamné à mort qui attend fébrilement la chute du couperet, en priant pour le repos de son âme.

— Erazaratz ! cria Questor.

Le médaillon s'embrasa pour jeter un nouvel éclair éblouissant et, une fois encore, tous s'empressèrent d'examiner Abernathy. Grâce au ciel, les pattes avaient disparu ! Et ce, au bénéfice d'organes préhensiles nettement plus appropriés aux éminentes activités d'un scribe.

— Abernathy ! exulta le magicien.

— Si tu tombes entre mes mains, le mage, je...

Ayant selon toute vraisemblance recouvré l'usage de la parole, Abernathy fondait déjà sur le magicien.

— Surtout ne bouge pas ! ordonna Questor, en se précipitant pour l'arrêter.

Mais déjà Abernathy sortait du cercle enchanté. La poussière tourbillonna brusquement, comme animée d'une vie autonome, et se précipita à la face du magicien.

— Eraz...zatzatchoum !

Un puits de lumière s'ouvrit aux pieds du scribe. Une colonne de poussière argentée s'entortilla autour de ses jambes. Happé par l'étincelant abîme, Abernathy commença de disparaître.

— Au secours ! hurla-t-il.

— Questor ! s'écria Ben, en s'élançant vers le scribe.

Mais il trébucha sur les Gnômes agrippés à ses jambes et s'étala de tout son long.

— Je... je le tiens... Sire ! hoqueta Questor, entre deux reniflements sonores, tout en essayant de regagner le contrôle de la poussière magique.

Les yeux d'Abernathy s'étaient agrandis comme des soucoupes. Il tentait désespérément de s'extraire du puits lumineux, en poussant de suppliants appels à l'aide. Ben tâchait de se dépêtrer des Gnômes qu'il avait entraînés dans sa chute.

— Du... calme ! ordonna Questor, affolé. Du ca... ah, ah, ah... atchoum !

Il éternua si violemment qu'il fut propulsé en arrière, butant dans les spectateurs rassemblés derrière lui. Tous furent jetés à terre dans l'élan. La poussière magique s'envola par une des croisées et se dissipa dans le parc du château. Abernathy poussa un dernier hurlement, avant de s'enfoncer dans le puits de lumière. Il y eut un dernier éclair aveuglant. Puis, plus rien.

Émergeant de la mêlée, à quatre pattes, Ben décocha au magicien un regard meurtrier.

— Gesundheit ! s'écria-t-il.

Questor Thews s'empourpra jusqu'aux oreilles.

Apparemment, son sort de conversion des langues nécessitait encore quelques ajustements !

LA BOUTEILLE

— Alors, Questor ? demanda Ben. Où est-il passé ? Que lui est-il arrivé ?

Questor Thews ne semblant pas avoir prévu de réponse à cette embarrassante question, Ben prit le temps d'aider Salica à se relever, avant de se retourner vers le magicien. Il était encore sous le choc, mais sentait déjà la colère le gagner. Abernathy avait disparu, aussi brusquement que s'il n'avait jamais existé. Il s'était tout simplement volatilisé. Et, bien évidemment, le médaillon, son médaillon, le talisman garant de sa souveraineté et de sa vie qui, au dire de Questor, ne risquait absolument rien ; ce précieux médaillon, donc, s'était lui aussi envolé.

En fait, il ne se sentait pas furieux, non, pas furieux. Il était littéralement malade d'angoisse !

— Alors, où est Abernathy, Questor ?

— Eh bien... À vrai dire, Votre Majesté, je... je... je n'en suis pas très sûr.

Ben le saisit par le devant de sa robe. À la réflexion, il était effectivement en colère. Voire très en colère !

— Je ne veux pas le savoir ! Fais-le revenir sur-le-champ ! C'est un ordre !

— C'est-à-dire, Votre Majesté... (Bien que livide, Questor parvint à garder son sang-froid. Il prit une profonde inspiration et se redressa courageusement.) Je ne suis pas... persuadé de savoir ce qui s'est passé au juste. Il me faudra un peu de temps avant de parvenir à élucider le phénomène et...

— Tu dois bien avoir ta petite idée sur la question, coupa Ben, acerbe.

— Certes, je sais que la magie a en quelque sorte... dérapé, concéda Questor avec une grimace. Je suppose que mon éternuement – tout à fait indépendant de ma volonté, cela va de soi, Votre Majesté – a modifié, d'une façon ou d'une autre, le fonctionnement de l'incantation. Au lieu de transformer Abernathy, la magie semble l'avoir... comment dire ? Oui, c'est cela : transporté. Comme vous pouvez le constater, ces deux verbes sont très proches. Les deux sorts le sont tout autant. En

fait, il n'est pas rare que les résultats de certains sorts s'avèrent similaires, quand les formulations elles-mêmes...

— Abrège ! coupa Ben, en secouant le malheureux Questor comme un prunier.

Il s'apprêtait déjà à corriger son enchanteur royal, quand il se ravisa à temps. Il avait par trop l'impression de jouer dans un mauvais polar de série « B ». Il lâcha le magicien, honteux d'un comportement fort peu en accord avec sa dignité régaliennne.

— En clair, tu penses que ta magie ne l'a pas vraiment fait disparaître, mais seulement expédié ailleurs, c'est ça ? Soit. Mais où ? Où crois-tu qu'elle ait bien pu le transporter ? Contente-toi de répondre à cette question et nous aurons déjà fait un grand pas en avant.

Questor se racla la gorge et détourna les yeux.

— Je ne sais pas.

Ben le fusilla du regard, puis baissa la tête, découragé.

— Je n'arrive à pas le croire ! marmonna-t-il. Je ne peux pas le croire !

Il jeta un bref coup d'œil à la cantonade. Salica se tenait près de lui, le regard grave. Les Kobolds redressaient les plantations malmenées dans la bataille. Les deux Gnômes s'entretenaient à voix basse.

— Peut-être devrions-nous...

Salica fut brusquement interrompue par un éclair. La foudre frappa à l'endroit précis où Abernathy avait disparu. On entendit un claquement sec. Quelque chose commença à se matérialiser dans le vide, tournoya sur le sol, puis s'immobilisa.

Tous sursautèrent en chœur, puis examinèrent l'objet. De forme vaguement ovale, de la taille d'un magnum de champagne, hermétiquement close par un bouchon de liège... Pas de doute ! C'était une bouteille, une bouteille blanche, ornée d'une sorte de guirlande rouge : sarabande échevelée d'arlequins hilares, tous dans des poses grotesques et arborant un rictus machiavélique.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? (Ben s'était penché pour s'emparer de la bonbonne. Il l'examina un moment en silence, la soupesa, tenta d'en inspecter le contenu.) On dirait qu'elle est vide.

— Je sais ! s'exclama soudain Questor. Abernathy a dû être échangé contre cette bouteille. On l'aura... Comment dire ? Transposé, en quelque sorte. Transposer, transformer, transporter... Les mots sont si proches que les sorts ont pu se substituer l'un à l'autre. C'est tout à fait vraisemblable !

— Abernathy aurait été troqué contre cette bouteille ? maugréa Ben, en fronçant les sourcils. Pour quoi faite ?

— Je l'ignore, mais je suis sûr que c'est ce qui s'est produit.

— Cela permet-il de déterminer où se trouve Abernathy à l'heure actuelle ? s'enquit Salica.

Questor secoua négativement la tête.

— Mais c'est déjà un point de départ. Si je parviens à découvrir d'où provient cet objet, peut-être que... C'est curieux... Cette bouteille me dit quelque chose.

— Tu l'as déjà vue ? demanda aussitôt Ben.

— Je n'en suis pas persuadé, mais... On dirait que... Je ne comprends pas. C'est comme si je l'avais déjà vue ; mais, en même temps, comme si... Non ! C'est impossible.

— Bon. Quoi qu'il en soit, je me fiche de cette bouteille. Tout ce qui compte, c'est de retrouver Abernathy et le médaillon. Il faut absolument les faire revenir. Tu m'entends, Questor ? Tu vas me les retrouver, et vite ! Après tout, c'est bien ta faute, non ?

— J'en suis conscient, Majesté. Inutile d'insister, grogna Questor, pincé. Cependant, ce n'est tout de même pas ma faute si Abernathy est sorti du cercle enchanté créé par l'incantation et si la poussière magique m'est montée au nez quand j'ai essayé de l'en empêcher. Si tel n'avait pas été le cas, je n'aurais pas éternué et le sort aurait fonctionné exactement comme je l'avais prévu. Si...

— Trouve-les, un point c'est tout, coupa Ben, en balayant les explications du magicien d'un geste de la main. Trouve-les immédiatement !

— Bien, Majesté, répondit Questor Thews, avec une courbette. Je vais m'y employer sur l'heure. (Il tourna les talons et se dirigea vers la porte.) Il se peut qu'il soit encore à Landover, soliloquait-il en marchant. Je vais commencer par là. C'est ça, je vais consulter le Contemplateur. Ainsi, j'en aurai le

cœur net. De toute façon, il ne devrait pas être en danger pour le moment, même si nous ne le retrouvons pas sur-le-champ. Non pas qu'il puisse l'être, Majesté, s'empressa-t-il de rectifier, en se retournant vers Ben. Non, non. Aucun danger, vraiment. (Il se remit en route vers la sortie.) Ce n'est tout de même pas ma faute si j'ai éternué, saperlipopette ! Je maîtrisais parfaitement le processus et... Oh ! Et puis, à quoi bon ressasser ? Je vais de ce pas me lancer dans les recherches et...

— Tu ne prends pas la bouteille ? l'interpella Ben, comme il franchissait le seuil.

— Pardon ? (Le magicien tourna la tête.) Ah ! La bouteille ! Non, non. Peut-être plus tard. Je n'en ai pas besoin pour l'instant. Curieux tout de même ! J'ai vraiment l'impression de l'avoir déjà vue quelque part... Si seulement cette maudite mémoire ne me jouait pas des tours !... Bah ! Ce ne doit pas être très important, sinon je m'en souviendrais...

Tout à son monologue, Questor Thews quitta la pièce, tel un Don Quichotte landovérien ferrailant contre ses moulins à vent. Ben étouffa sa colère sous un silence contraint et le regarda disparaître, sans commentaire.

Abernathy et le médaillon envolés ! Comment penser à autre chose ?

Salica avait rejoint le parc. Les Kobolds étaient retournés vaquer à leurs occupations. Ben avait beau faire, il ne parvenait pas à détacher son esprit de la disparition du scribe et du précieux talisman. En désespoir de cause, il s'attela à la pénible tâche d'écouter les doléances des Gnômes. De toute façon, il ne pouvait rien faire, si ce n'est attendre le compte rendu de Questor Thews.

Bizarrement, Phillip et Sott ne témoignaient plus de la même impatience à poursuivre l'énoncé de leurs griefs.

— Bien. Finissez donc ce que vous aviez à me dire au sujet de ces Trolls, ordonna Ben, en se calant dans son fauteuil.

— Une si belle bouteille, Noble Seigneur ! s'exclama Phillip.

— Une si jolie bouteille, renchérit Sott.

— Oubliez la bouteille ! fit Ben, en s'avisant de sa présence au pied de son fauteuil.

— Mais, Monseigneur, nous n'en avons jamais vu de pareille.

— Non, jamais.

— Pouvons-nous la toucher, Noble Seigneur ?

— Oh oui, la toucher, Puissant Seigneur.

— Je croyais que nous étions censés parler des Trolls, insista Ben en leur décochant un regard agacé. Vous sembliez bien pressés de régler cette affaire tout à l'heure. C'est tout juste si vous ne m'imploriez pas pour que justice soit faite. Et voilà maintenant que vous vous en moquez ?

Fillip coula un regard anxieux vers son acolyte.

— Oh ! Non, non, Noble Seigneur ! Les Trolls nous ont fait grand tort.

— Bon. Alors, revenons-en à...

— Mais les Trolls sont partis, à présent, et on ne pourra pas les rattraper de sitôt. Alors que la bouteille est juste là, elle, à portée de main ; si près que nous pourrions la toucher. Le pouvons-nous, Très Noble Seigneur ? Juste un instant ?

— Oh oui, Très Puissant Seigneur, juste un instant !

S'il n'avait tenu qu'à lui, Ben les aurait volontiers assommés avec ladite bouteille, mais il se contenta de la leur tendre obligeamment. C'était plus simple que de se lancer dans une nouvelle joute interminable à son sujet.

— Soit ! Mais faites-y attention.

Non pas qu'elle parût bien fragile. Le verre en était très épais et semblait d'une solidité à toute épreuve. En fait, il semblait si solide qu'on aurait pu le prendre pour un matériau plus résistant. Du métal, par exemple. Sans doute un effet d'optique dû à la peinture qui le recouvrait.

Les Gnômes se mirent à caresser la bonbonne, comme s'il se fût agi de leur plus cher trésor. Tout juste s'ils ne la berçaient pas comme un nouveau-né !

Leurs petites pattes griffues l'effleuraient délicatement, presque amoureusement. Écœuré par ces simagrées, Ben détourna les yeux pour regarder Salica, par la fenêtre. Il l'aurait volontiers rejointe, au lieu de subir cet affligeant spectacle.

— Revenons-en à nos moutons, maintenant, fit-il en tendant la main pour récupérer la bouteille. Alors, ces Trolls ?

Fillip et Sott le fixèrent un long moment, sans bouger, puis lui remirent l'objet de mauvaise grâce. Ben reposa la bouteille

au pied de son fauteuil. Les Gnômes hésitèrent, puis reprirent leurs récriminations. Mais le cœur n'y était plus. Ils gardaient les yeux rivés sur le mystérieux flacon et, au bout du compte, abandonnèrent totalement leurs histoires de Trolls.

— Nous donneriez-vous la bouteille, Noble Seigneur ? hasarda soudain Phillip.

— Oh oui ! La bouteille !

— Pour quoi faire ? s'alarma Ben.

— Mais parce que c'est une chose précieuse.

— Parce que c'est un trésor.

— Elle est si belle.

— Oui, si belle.

Ben se frotta les yeux d'un geste las.

— Je serais ravi de vous la donner, croyez-moi. Je serais ravi de pouvoir vous dire : « Tenez ! Prenez-la et que je ne la revoie plus ! » Rien ne me plairait davantage. Mais c'est impossible. Cette bouteille a quelque chose à voir avec la disparition d'Abernathy et je dois absolument savoir quoi.

Les Gnômes secouèrent la tête avec solennité.

— Décidément ! Même quand il n'est pas là, ce chien ne nous fait que des ennuis ! marmonna Phillip.

— Il ne nous a jamais portés dans son cœur, renchérit Sott.

— Il grognait toujours après nous.

— Il aboyait même !

— Là n'est pas la question ! intervint Ben. Mais, en ce qui concerne...

— Nous pourrions la garder pour vous, Monseigneur, coupa Phillip.

— Nous en prendrions bien soin. Monseigneur.

— S'il vous plaît, Votre Très Noble Majesté.

— S'il vous plaît, Votre Très Puissante Majesté.

Deux garnements pleurnichant dans les jupes de leur mère, devant une vitrine de jouets, à la veille de Noël !

— Et si un mauvais génie se cachait justement dans cette bouteille, hum ? fit Ben, en jouant les croque-mitaines. Et si ce mauvais génie mangeait du Gnome au petit déjeuner ?

Il leur aurait parlé chinois qu'il n'aurait pas obtenu plus de réaction. Manifestement, Phillip et Sott n'avaient jamais ouï dire

qu'il existât des génies assez affamés pour dévorer d'aussi repoussantes créatures qu'eux, à quelque moment de la journée que ce soit !

— Peu importe, soupira-t-il en se redressant pour s'adosser. Toujours est-il que je ne peux pas vous la laisser. Point à la ligne.

— Mais vous venez de dire que vous seriez ravi de nous la donner, objecta Fillip.

— Oui, vous l'avez dit.

— Et comme nous, nous serions ravis de l'avoir...

— Tout à fait ravis.

— Pourquoi ne pas nous la donner, Monseigneur ?

— Oui, pourquoi pas ?

— Provisoirement.

— Très provisoirement.

Cette fois, c'en était trop ! Ben s'empara brusquement de la bouteille et la leur brandit sous le nez.

— Je voudrais ne jamais avoir vu cette bouteille de ma vie, vous m'entendez ! s'emporta-t-il. Je la hais ! Je voudrais qu'elle disparaisse ! Je voudrais qu'Abernathy et le médaillon réapparaissent à sa place ! Je voudrais que mes vœux se réalisent à mesure que je les souhaite. J'en ferais à longueur de journée ! Mais ils ne se réalisent pas. Et je n'y peux rien. Et vous non plus. Alors, fichez-moi la paix avec cette satanée bouteille et débitez-moi tout de suite vos histoires de Trolls, avant que je décrète de ne plus vous entendre sur quelque sujet que ce soit et vous renvoie dans vos foyers avec mon pied au derrière ! C'est clair ?

Il reposa la bouteille qui heurta le sol avec un bruit mat et se cala dans son fauteuil, les yeux étincelants de rage. Les Gnomes se jetèrent un regard entendu.

— Il déteste la bouteille, chuchota Fillip.

— Il voudrait qu'elle disparaisse, chuchota Sott.

— Qu'est-ce que vous marmonnez encore ?

— Rien, Noble Seigneur.

— Rien, rien, Puissant Seigneur.

Les deux Gnômes reprirent leurs récriminations avec une inhabituelle vélocité. Jamais leurs petits yeux de taupe ne quittèrent la bouteille du regard.

Le reste de la journée passa plus vite que Ben ne l'aurait espéré. Les Gnômes conclurent rapidement leur réquisitoire et rejoignirent leurs appartements. À Bon Aloï, tout visiteur était convié à passer la nuit et Phillip et Sott appréciaient trop les talents culinaires de Navet pour s'en priver. Ben n'y voyait aucun inconvénient, dans la mesure où les Gnômes ne semaient pas la zizanie. Ils n'avaient pas quitté le jardin d'hiver que Ben rejoignait Salica. Il franchissait déjà le seuil, quand il se souvint de la bouteille abandonnée au pied de son fauteuil. Il revint sur ses pas pour la mettre en sécurité. Après avoir jeté un regard circulaire, il fixa son choix sur une petite armoire vitrée dans laquelle on rangeait les vases, coupelles, bibelots et autres horreurs. Il y plaça la bouteille de façon qu'elle ne soit pas exposée à la vue et s'empessa de rejoindre sa compagne.

Il se promena avec Salica un long moment, puis rentra au château pour consulter son programme du lendemain. Comment diable allait-il se débrouiller sans Abernathy pour lui rappeler ses rendez-vous ? Il jeta ensuite un coup d'œil dans les cuisines, pour s'informer du menu du dîner, et résolut de faire un footing.

Courir était le seul exercice qu'il pratiquait encore régulièrement, unique reliquat de son entraînement de boxeur – du temps où il n'avait pas encore raccroché ses « Gants d'Argent », titre plus qu'honorable pour un amateur. Il n'aurait pas demandé mieux que de s'y conformer plus fidèlement, s'il avait eu l'équipement sophistiqué que n'importe quel gymnase de Chicago aurait mis à sa disposition. Faute de quoi, il se contentait de courir, de pratiquer le saut à la corde et de faire quelques exercices d'assouplissement ; ce qui lui permettait, malgré tout, de garder la forme.

Il enfila son survêtement et ses Nike, quitta le château, traversa le lac à bord de son rase-lac personnel – un esquif dépourvu de toute propulsion mécanique qui fonctionnait à l'énergie cérébrale de son capitaine, escalada les collines qui bordaient la rive opposée et se mit à courir en suivant la lisière

de la forêt. L'automne flottait déjà dans l'air du soir. Les jours raccourcissaient et les nuits devenaient froides. Il courut pendant presque deux heures, s'efforçant d'éliminer le stress de la journée, en même temps que les toxines. Il ne rentra au château qu'une fois sa veste de survêtement trempée de sueur.

Déjà le soleil rejoignait sa couche occidentale, partiellement caché derrière un rideau d'arbres et de lointains sommets. Assis dans le rase-lac, Ben contemplait l'impressionnante silhouette de Bon Aloi qui se dressait devant lui. Il y voyait l'image d'une mère attendant le retour du fils prodigue. C'est qu'il l'aimait son château ! Bon Aloi était exactement le foyer dont il n'avait cessé de rêver, sans vraiment le savoir. Il se remémora la première fois qu'il l'avait vu. Le château était alors dans un état de délabrement pitoyable. À cette époque, le Ternissement avait envahi Landover, alors déserté par la magie qui régissait le royaume. Bon Aloi en avait subi les conséquences. Comme il lui avait semblé lugubre, en ce temps-là ! Mais c'était avant de découvrir que Bon Aloi était un être vivant, tout aussi capable d'émotions que lui. Il se souvint de cette incroyable chaleur qu'il avait ressentie cette première nuit – une chaleur presque palpable, à la fois physique et affective. Bon Aloi était magique. C'était certes une créature de pierre et de métal, mais une créature qui respirait comme un humain et ressentait les choses comme un être de chair et de sang. Une créature qui dispensait chaleur, sécurité, gîte et couvert, comme une mère, et qui n'avait cessé d'émerveiller Ben depuis qu'il en avait franchi le seuil pour la première fois.

Salica l'accueillit à son retour avec un message de Questor. Le magicien était parvenu à déterminer avec certitude qu'Abernathy n'était plus, à Landover. Ben reçut la nouvelle avec stoïcisme. De toute façon, il ne s'attendait pas que les choses soient aussi simples.

La sylphide vint lui essuyer le dos, comme il sortait du bain.

— Ne te montre pas trop sévère à l'égard de Questor, disait-elle, tout en le frictionnant. Il pensait bien faire. Il voulait seulement rendre service à Abernathy.

— Je sais.

— Il se sent tellement coupable ! Sa responsabilité l'écrase comme un fardeau. Qui serait mieux à même de le comprendre que toi ? Ne sais-tu pas ce que se sentir responsable du sort d'autrui signifie, toi qui as la charge d'un royaume tout entier ?

Pour le savoir, il le savait ! Il avait tant de fois éprouvé le poids de cette chape de plomb sur ses épaules qu'il n'aurait pu les dénombrer. Oh oui, si souvent ! Et, parfois même, à tort. Il songeait à Annie, sa femme, morte depuis quatre ans déjà ; à Miles, son fidèle ami et associé ; au peuple de Landover ; à la Licorne Noire ; à ses compagnons : Salica, Abernathy, Ciboule, Navet et, bien entendu, Questor.

— Si seulement il parvenait à mieux maîtriser la magie de temps à autre, fit-il en se retournant vers Salica pour l'embrasser tendrement. Tu sais, ajouta-t-il, je suis mort de peur à l'idée d'avoir perdu le médaillon. Toutes ces semaines passées dans l'incapacité de recourir à ses pouvoirs m'ont laissé un souvenir épouvantable. J'ai vécu un enfer. Je me sens tellement démuné sans lui !

— Tu t'en sortiras toujours, Ben, répondit la sylphide en l'enlaçant. Et puis, tu sais bien que tu n'es pas seul.

Il la serra contre lui.

— Tant que tu seras là, je ne serai jamais seul, je le sais. Oh ! Et puis, de toute façon, ça ne sert à rien de s'inquiéter. Il va bien se passer quelque chose.

Il se passa effectivement quelque chose. Mais ce ne fut pas avant la fin du dîner et pas exactement ce à quoi Ben s'attendait.

Le repas fut presque une formalité. Les Gnômes n'y assistèrent pas – ce qui était déjà, en soi, un événement extraordinaire, pas plus que Questor. Ciboule fit une apparition qui tenait de la figuration et Navet ne quitta pas ses fourneaux. Ben et Salica dînèrent donc en amoureux, dans la grande salle à manger du château étrangement silencieuse.

Ils venaient d'achever leurs agapes quand Questor entra en catastrophe, avec une mine si effroyable que Ben se leva d'un bond.

— Majesté ! Majesté ! haleta le magicien. Où est la bouteille ?

— La bouteille ? fit Ben, interloqué. Dans le jardin d'hiver, pourquoi ?

Questor avait tant de peine à reprendre son souffle que Ben et Salica se précipitèrent pour lui offrir un siège. La sylphide lui tendit un verre de vin qu'il avala d'un trait.

— Je sais où je l'ai vue, Sire ! s'exclama-t-il en reposant le verre.

— Alors tu l'avais vraiment vue avant aujourd'hui ?

— Oh oui, Majesté ! Et ici même !

— Comment se fait-il que tu ne t'en souviennes que maintenant ?

— Mais, parce que ça fait plus de vingt ans !

— Qu'est-ce que tu racontes là ?

Le magicien se détendit comme un ressort.

— Je vous expliquerai tout quand nous l'aurons mise en lieu sûr. Je ne serai pas tranquille avant de l'avoir sous les yeux. Ô Majesté ! Cette bouteille est extrêmement dangereuse !

À ces mots, Ben et Salica se ruèrent dans les couloirs du château, suivis par les Kobolds qui, alertés par les exclamations du magicien, rejoignaient la salle à manger. Ben tenta d'en apprendre davantage en chemin, mais Questor refusa obstinément de répondre à ses questions. Ils atteignirent le jardin d'hiver en quelques minutes et franchirent les portes comme un seul homme. La pièce était dans l'ombre. Ben frappa dans ses mains et Bon Aloi procura aussitôt la lumière requise. Il traversa la pièce et ouvrit la petite armoire vitrée avec fébrilité.

La bouteille avait disparu.

— Ça alors ! Qu'est-ce que... ? s'écria-t-il, en écarquillant les yeux. (Et, tout à coup, tout fut limpide.) Fillip et Sott ! (Il cracha les noms des deux Gnômes comme un serpent son venin.) Ces Gnômes de malheur ! Ils ne peuvent donc pas rester tranquilles cinq minutes ! Ils ont dû se cacher derrière la porte, pendant que je la rangeais dans l'armoire !

— Les Gnômes ont pris la bouteille ? demanda Questor d'une voix blanche.

— Ciboule, va les chercher ! ordonna Ben, qui imaginait déjà le pire. File !

Le Kobold fut de retour en un clin d'œil. Seul.

— L'oiseau s'est envolé, hein ? s'écria Ben, hors de lui.

— Ô Monseigneur ! glapit Questor, qui semblait sur le point de s'évanouir. Je crains d'avoir de très mauvaises nouvelles pour vous.

Ben se contenta de soupirer. Le contraire l'aurait étonné.

GRAUM WYTHE

Abernathy se réveilla en sursaut. À vrai dire, il ne se réveillait pas à proprement parler, puisqu'il n'avait pas dormi. Il aurait nettement préféré dormir, d'ailleurs ; mais il avait dû se contenter de fermer les paupières de toutes ses forces, en retenant sa respiration comme un plongeur en apnée. Le premier éclair l'avait immergé dans une lumière si vive que, même les yeux clos, il en avait perçu l'aveuglant éclat. Et puis, brusquement, il s'était senti aspiré par un abîme de ténèbres...

Il cligna des yeux, regarda alentour et mit quelques instants pour s'habituer à la pénombre. Il y avait une barrière devant son museau. Il battit des paupières, incrédule. Il était cerné de grillage ! Dieu du ciel ! Il était en cage !

Il prit subitement conscience de sa posture – il était assis sur ses pattes de derrière – et tenta de se relever. Sa tête heurta le plafond. Il se contorsionna pour y porter la main. Il pouvait à peine bouger une patte !

Attendez un peu ! Qu'est-ce donc que ceci ?

Le grillage semblait scellé dans le verre et... ce n'était pas vraiment un grillage, en fait. C'était plutôt une sorte de maillage finement ouvragé. Et la cage n'était pas ronde ou carrée, mais hexagonale !

Une cage hexagonale ! On aura tout vu !

Il baissa les yeux et découvrit, coincés entre ses pattes, deux vases d'apparence si fragile que le moindre souffle semblait à même de les briser.

Qu'est-ce que... ?

Mais non, il n'était pas dans une cage. Il était... en vitrine !

Cette découverte le consterna. Désarmé, il tenta d'identifier l'endroit où il se trouvait. C'était une salle aux murs de pierre, remplie de stèles, présentoirs et autres piédestaux sur lesquels divers objets d'art étaient exposés. Il ne parvenait pas à les discerner précisément, la faible lumière n'étant dispensée que par de petites fenêtres étroites et haut perchées. Des tapisseries ornaient les murs et des tapis, le sol dallé.

Où pouvait-il bien être ? Il fit une grimace. Cet imbécile de Questor Thews ! Il était bien capable de l'avoir expédié dans quelque remise oubliée de Bon Aloi... Sauf que... Il réfléchit quelques secondes. Sauf qu'il n'était pas à Bon Aloi ! Il l'aurait senti. Qu'est-ce que ce mage de malheur avait encore fait ?

Une porte s'ouvrit et se referma. Abernathy plissa les yeux pour scruter la pénombre. Quelqu'un venait d'entrer. Quelqu'un qui ne semblait pas percevoir sa présence et déambulait au hasard, à pas lents, s'arrêtant de temps à autre, sans doute pour examiner les vitrines. Ce devait être un simple visiteur venu admirer l'exposition. Les pas se rapprochaient sur sa gauche. Sa vitrine se trouvait un peu en retrait et il ne pouvait pas se retourner. Il soupira. Il n'allait tout de même pas rester coincé là, comme une momie !

Il perçut les pas derrière lui, ils ralentirent, firent demi-tour et s'arrêtèrent. Une fillette le regardait. Petite et menue, le visage poupin constellé de taches de rousseur et encadré d'un halo de boucles blondes, elle ne devait pas avoir plus de dix ans. Elle le fixait avec de grands yeux bleus, la tête penchée sur le côté, comme si elle essayait de deviner à quoi elle avait affaire. Abernathy retint son souffle, figé comme une statue. Avec un peu de chance, elle allait se lasser et s'éloigner. Mais la fillette ne bougeait pas. Il cligna des yeux malgré lui.

— Oh ! Mais tu es vivant ! s'écria aussitôt la fillette, manifestement stupéfaite. Tu es un vrai chiot !

Abernathy poussa un profond soupir. Les événements prenaient mauvaise tournure. De toute façon, après un tel début de journée, on pouvait s'attendre à tout !

La fillette s'était rapprochée, les yeux écarquillés.

— Pauvre petite bête ! Enfermée là-dedans, comme dans une cage ! Sans eau ni rien à manger ! Qui t'a mis là ?

— Un crétin qui se prend pour un magicien.

— Mais tu parles, en plus ! s'exclama la gamine, en ouvrant des yeux comme des soucoupes. Ça alors ! Un chiot qui parle !

— Auriez-vous l'extrême obligeance de ne pas me traiter de « chiot », s'il vous plaît ?

— Non ! Enfin, je voulais dire : oui, ça m'est égal. (Elle avança d'un pas.) Comment tu t'appelles, petit chiot ? Euh... Désolée. Comment t'appelles-tu ?

— Abernathy.

— Moi, c'est Élisabeth. Pas Beth ou Lizzy ou Liz ou Lisa ou Babeth ou Lizbeth ou Betty ou je ne sais quoi encore, mais Élisabeth. Je supporte pas tous ces surnoms ridicules ! Les parents ont l'art de vous coller de ces petits noms craquants sans vous demander votre avis et on se retrouve baptisé à vie ! Et puis, c'est pas des vrais prénoms, en plus. Élisabeth, ça c'est un prénom ! C'était celui de mon arrière-grand-tante. (Elle se tut un moment.) Comment t'as appris à parler ?

— Comme vous, je suppose. À l'école.

— À l'école ! Parce qu'ils apprennent aux chiens à parler, chez toi ?

— Bien sûr que non ! répondit Abernathy, qui commençait à perdre patience. Simplement, je n'étais pas un chien, à cette époque. J'étais un humain.

— Pas possible ! s'extasia Élisabeth, fascinée. (Elle réfléchit une minute.) Ah ! Je vois. C'est le magicien qui t'a fait ça. Comme dans La Belle et la Bête, quoi ! Tu connais ? C'est l'histoire d'un beau prince charmant, changé en monstre par un mauvais sort. Il ne peut retrouver sa forme normale que si quelqu'un l'aime d'un véritable amour. (Elle laissa un regard rêveur errer vers le plafond, puis reprit :) Est-ce que c'est ce qui t'est arrivé, Abernathy.

— Eh bien...

— Est-ce que ton magicien à toi était un méchant sorcier ?

— Eh bien...

— Pourquoi il t'a changé en chien ? Et quelle sorte de chien tu es, d'abord ?

Abernathy se lécha la truffe. Il avait soif.

— Pensez-vous être à même d'ouvrir la porte de cette vitrine pour me laisser sortir ?

— Oh, bien sûr ! dit la fillette, en s'élançant à son secours, dans une envolée de boucles blondes. (Elle s'arrêta net.) Sauf que... Elle est fermée à clef. Les vitrines sont toutes fermées à clef. C'est Michel qui les ferme pour protéger ses trucs. Il est

très méfiant, tu vois. (Elle se frottait le menton, songeuse.) Oh : Mais ! Où est passée la bouteille ? Il y avait une bouteille avec des clowns, avant. Où elle est ? Tu n'es pas assis dessus, par hasard ? Michel va être furieux ! Elle ne serait pas quelque part sous ton derrière, non ?

— Comment le saurais-je ? glapit Abernathy en levant les yeux au ciel. Je peux à peine remuer une oreille. Comment verrai-je sur quoi je suis assis, si je ne sors pas d'ici ?

— Ben oui, mais la porte est fermée, répéta Élisabeth avec un air préoccupé. Mais je peux peut-être trouver la clef. C'est mon père qui est le gardien de Graum Wythe. Alors il a toutes les clefs. Il n'est pas là en ce moment, mais si je fouille un peu... Attends-moi là, j'arrive !

À peine avait-elle achevé sa phrase, qu'elle disparaissait. Abernathy l'attendit patiemment, plongé dans ses réflexions. De quelle bouteille Élisabeth parlait-elle ? Qui était Michel ? Où se trouvait Graum Wythe ? Il avait bien connu un Michel autrefois. Et un Graum Wythe, aussi. Mais cela faisait des années ! Et puis, ce Michel et ce Graum Wythe-là étaient de sinistre mémoire...

Un frisson lui parcourut l'échine. Non, c'était impossible. Ce n'était qu'une pure coïncidence. Il avait peut-être mal entendu. Élisabeth avait sûrement dit autre chose. Il avait mal interprété.

Quelques minutes plus tard, Élisabeth était de retour. Elle se dirigea à pas de loup vers la vitrine, sortit de sa poche une longue clef qu'elle tourna dans la serrure et la porte s'ouvrit. Abernathy entreprit aussitôt de s'extraire de sa prison de verre et de fer forgé.

— Merci, Élisabeth.

— De rien, Abernathy, répondit la fillette, qui se mit à examiner la vitrine à la recherche de la fameuse bouteille disparue. Pas de bouteille, conclut-elle en refermant la porte à clef.

— Je vous jure que je ne l'ai jamais vue, affirma Abernathy en s'époussetant.

— Oh ! Je te crois, moi. Mais Michel sera plus difficile à convaincre. Il est pas très compréhensif, tu vois. D'habitude, il laisse personne entrer ici sans y être invité. Et il l'accompagne

toujours. Moi, c'est différent. Je peux venir toute seule parce que mon père est le gardien. J'aime bien venir ici regarder toutes ces belles choses. Tu sais, sur le mur du fond, il y a une tapisserie avec des gens qui bougent pour de vrai. Et puis, il y a même une boîte à musique qui joue les airs que tu lui demandes. Pour la bouteille, je sais pas ce qu'il y avait dedans, mais ça devait être drôlement spécial parce que Michel laissait jamais personne approcher.

Une tapisserie avec des personnages vivants et une boîte à musique qui jouait à la demande ? se disait Abernathy. Il y avait de la magie là-dessous !

— Élisabeth, où suis-je ici ?

— À Graum Wythe, tiens ! fit la gamine avec une moue incrédule. Je te l'ai déjà dit, non ?

— Oui mais... Où se trouve Graum Wythe ?

— À Woodinville.

— Et où se trouve Woodinville ?

— Au nord de Seattle, dans l'État de Washington, aux États-Unis, précisa Élisabeth, qui constatait le trouble de son interlocuteur avec étonnement. Ça ne te dit rien ? T'as jamais entendu parler de l'Amérique ?

— Pas dans mon monde, en tout cas. Je ne sais pas où... (Abernathy se figea.) Élisabeth, fit-il, la mine soudain grave, connaîtrais-tu un endroit appelé « Chicago » ?

Sous l'emprise de la panique, le scribe, habituellement si respectueux de l'étiquette, venait de tutoyer la fillette, sans même s'en apercevoir.

— Bien sûr. Chicago est dans l'Illinois. Mais c'est très loin d'ici. Pourquoi ? Tu es de Chicago, toi ?

Abernathy était aux cent coups.

— Non, mais Sa Majesté, elle, vient de... Seigneur ! Ce n'est pas possible ! C'est un cauchemar ! Je ne suis plus à Landover. Cet imbécile de magicien m'a expédié dans l'autre monde ! (Il s'interrompt, saisi d'effroi.) Oh ! Dieu du ciel ! Et j'ai le médaillon ! Le médaillon de Sa Majesté !

Il agrippa la chaîne pendue à son cou d'une main tremblante.

— Abernathy, s'écria Élisabeth. Tout va bien. N'aie pas peur ! Tout va bien. Je vais m'occuper de toi, je te le promets. Je vais m'occuper de toi, le rassura-t-elle en le couvrant de caresses.

— Mais, Élisabeth ! Tu ne comprends donc pas ? Ce médaillon est le talisman du roi ! Sans lui, le roi est sans protection. Il en a besoin à Landover ! Ce monde-là n'est plus le si... (Il se tut brusquement, horrifié.) Oh ! Parce qu'ici c'est... l'autre monde ! L'autre monde, Élisabeth ! Tu dis que cet endroit s'appelle Graum Wythe et que le maître des lieux se nomme Michel... Quel est son nom ? Dis-moi son nom, vite !

— Calme-toi, Abernathy ! s'affola la fillette, en redoublant de caresses. Il s'appelle Michel Ard Rhi.

Le malheureux scribe semblait au bord de la crise cardiaque.

— Michel Ard Rhi ! répéta-t-il dans un souffle, comme si prononcer ce nom à haute voix eût assurément provoqué un arrêt du cœur. (Il inspira profondément pour calmer son angoisse croissante.) Il faut que tu me caches, Élisabeth.

— Mais, dis-moi ce qui se passe, au moins !

— C'est très simple. Michel Ard Rhi est mon pire ennemi.

— Ennemi ? Pourquoi ennemi ? (Les questions s'accumulaient sur les lèvres de la fillette.) Est-ce qu'il est de mèche avec le magicien qui t'a changé en chien ? Est-ce qu'il est un mauvais...

— Élisabeth ! coupa Abernathy, qui tentait de maîtriser le tremblement de sa voix. Je t'expliquerai tout, promis. Mais, je t'en supplie, sors-moi de là. Il ne faut pas qu'on me trouve ici. Surtout pas avec le médaillon. Surtout pas avec...

— O.K., O.K. Je t'ai dit que j'allais m'occuper de toi et je vais tenir parole. Je tiens toujours mes promesses. (La fillette sembla réfléchir un instant.) Je peux te cacher dans ma chambre. Là, au moins, y a pas de danger qu'on te trouve. Personne n'y vient, sauf papa. Et papa ne reviendra pas avant plusieurs jours. (Elle se tut une fois de plus, songeuse.) Mais, pour ça, il faut d'abord trouver un moyen de t'emmener jusque-là. Ça va pas être facile, tu sais, parce qu'il y a toujours quelqu'un qui surveille les couloirs. Attends un peu que je réfléchisse... (Elle examina Abernathy d'un œil critique pendant un long moment et brusquement se mit à battre des mains.) Je

sais ! fit-elle avec un petit sourire malicieux. On va jouer à se déguiser !

Élisabeth se montra si convaincante qu'Abernathy finit par se résigner. Il lui faisait instinctivement confiance et ne mettait pas en doute ses bonnes intentions. Il était aux abois et brûlait de se cacher au plus vite. La pire des choses eût été que Michel Ard Rhi le retrouvât. Aussi laissa-t-il Élisabeth lui passer un collier de fortune autour du cou et le tenir en laisse. Il se mit obligeamment à quatre pattes, toujours affublé de ses habits de Cour, et sortit de la pièce comme un chien... qu'il était. C'était certes désagréable, ridicule et pour le moins dégradant, mais il n'avait guère le choix. Il alla même jusqu'à renifler le sol en agitant la queue !

— Quoi qu'il arrive, conseilla Élisabeth, ne parle pas !

Ils franchirent la porte et marchèrent dans un sombre couloir. Abernathy sentait le froid des dalles le pénétrer jusqu'aux os.

— Si on rencontre quelqu'un, je dirai que tu es mon chien et qu'on joue à se déguiser. De toute façon, avec tes habits de carnaval, ça m'étonnerait qu'on nous pose des questions.

Charmant ! pensa Abernathy. Et qu'y avait-il de si carnavalesque dans sa mise, au juste ? Il ne fit cependant aucun commentaire.

Ils déambulèrent dans une enfilade de couloirs pavés, faiblement éclairés par de petites lampes suspendues à intervalles réguliers. Graum Wythe ressemblait à Bon Aloi. C'était assurément un château tout aussi féodal. Apparemment, Michel Ard Rhi avait laissé libre cours à ses rêves de petit garçon. Cette bizarrerie intriguait Abernathy. Mais il s'efforça de ne plus songer au maître des lieux, de peur qu'une simple transmission de pensée ne suffît à le faire apparaître.

Élisabeth l'avait déjà guidé à bonne distance, quand, à une intersection, ils se trouvèrent brusquement nez à nez avec deux hommes en uniforme noir. Élisabeth s'immobilisa. Abernathy s'empressa de se dissimuler derrière ses jambes. Il se mit à renifler ostensiblement le sol et s'évertua à jouer son rôle d'animal de compagnie avec conviction.

— Bonjour, Élisabeth, fit le premier homme.

— Bonjour, répondit poliment la fillette.

— C'est ton chien ? demanda l'autre. (Élisabeth hocha la tête.) Tu l'as drôlement bien déguisé, hein ! Il n'a pas l'air d'aimer beaucoup ça.

— À mon avis, il n'aime pas ça du tout, renchérit le premier. Qu'est-ce qu'il a sur le museau ? Des lunettes ? Où as-tu déniché ça ?

— C'est pas banal, pour un chien, insista l'autre. (Il se pencha pour examiner l'animal de plus près et tendit la main. Abernathy se mit à grogner, presque machinalement. Le garde retira brusquement la main.) Pas très aimable, à ce que je vois.

— Oh ! Il a peur, c'est tout, expliqua Élisabeth. C'est parce qu'il ne vous connaît pas.

— Ouais, c'est sans doute ça. (L'homme se remit en marche.) Allons-y, Bob.

Bob hésitait.

— Ton père est-il au courant, Élisabeth ? demanda-t-il, en fronçant les sourcils. Je croyais qu'il avait interdit les animaux domestiques ici.

— Oh ! Eh bien... Il a changé d'avis depuis, hasarda la fillette. (Abernathy sortit de sa retraite et se mit à tirer sur sa laisse.) Il faut que j'y aille maintenant. Au revoir.

— Au revoir, Élisabeth, répondit Bob, en rejoignant son compagnon. (Il se retourna brusquement.) Hé ! C'est quoi comme race, au fait ?

— J'en sais rien. Un bâtard quelconque, je dirais.

Abernathy dut se faire violence pour ne pas lui sauter à la gorge.

— Je ne suis pas un « bâtard quelconque », ma petite demoiselle, s'empressa-t-il de rectifier, dès qu'il put parler en toute sécurité. Il se trouve que je suis même un terrier blond à poils longs et probablement d'une ascendance plus noble que la vôtre.

Élisabeth s'empourpra.

— Je suis désolée, Abernathy, fit-elle en baissant les yeux.

— Oh ! Ce n'est pas si grave, se reprit le scribe, en constatant son embarras. Je voulais seulement préciser que, en dépit de mon infortune, j'ai un excellent pedigree.

Ils étaient tous deux assis sur le lit, dans la chambre de la fillette. C'était une pièce claire et ensoleillée, tapissée de papier aux couleurs pastel. Le sol était recouvert d'un beau parquet ciré. L'ameublement trahissait le goût indubitablement féminin de l'hôtesse des lieux. Poupées et peluches abondaient. L'un des murs soutenait des étagères remplies de livres, au-dessus d'un petit bureau d'écolier. Des photos d'animaux décoraient les trois murs restants. Un grand poster représentant un jeune homme blond – curieusement dénommé Bon Jovi – était placardé sur la porte qu'Élisabeth avait soigneusement refermée derrière elle.

— Raconte-moi ton histoire avec Michel, dit la fillette, en relevant les yeux.

Abernathy se raidit.

— Michel Ard Rhi est partiellement responsable de mon actuelle condition de chien, répondit le scribe, avant de s'interrompre pour réfléchir une minute. Je ne suis pas persuadé que je peux te dire tout cela, Élisabeth.

Le scribe était instinctivement revenu au tutoiement. Élisabeth prenait tous les risques pour le protéger. Cela valait bien quelque familiarité.

— Pourquoi ?

— Eh bien... Parce que je crains que ce que j'ai à te raconter ne te semble difficile à croire.

— Comme cette histoire de magicien qui t'a changé en chien, tu veux dire ? (La fillette secoua ses boucles blondes avec solennité.) Je suis tout à fait capable de comprendre ce genre de choses, Abernathy. Je sais que les gens ne peuvent pas tout savoir sur tout et qu'il y a des choses qu'ils ignorent, comme la magie, par exemple. Comme ces endroits qu'on fait semblant d'inventer, mais qui ne sont pas vraiment inventés. Papa dit toujours qu'il y a certaines choses que les gens ne croient pas parce qu'ils ne les comprennent pas. (Elle prit le ton de la confiance.) Je parle jamais de ça à personne – sauf à Nita, ma meilleure copine – mais je crois qu'il existe des gens qui vivent quelque part dans d'autres univers. J'en suis même sûre.

La familiarité d'Abernathy à l'égard de sa nouvelle compagne se teinta de respect.

— Eh bien, tu as tout à fait raison, Élisabeth. Par exemple, ici, ce n'est pas mon monde. Ni celui de Michel Ard Rhi, d'ailleurs. Nous venons tous deux d'un royaume baptisé Landover. Oh ! Ce n'est pas un très grand royaume. Mais, en tout cas, c'est très très loin d'ici. C'est une sorte de plaque tournante où aboutissent les passages qui mènent à beaucoup de mondes différents. Tous ces passages débouchent sur les brumes qui abritent les créatures de magie. Les brumes sont la source de toute magie. Les Fées vivent dans un univers entièrement gouverné par la magie. Ce n'est pas le cas de tous les autres peuples. Enfin, ce n'est pas le cas pour la plupart des gens.

Il s'interrompt, en réalisant que son discours pouvait sembler singulièrement confus, et s'interrogea sur la façon de le rendre plus intelligible. Élisabeth le dévisageait, ébahie. Le scribe repoussa ses besicles sur son museau.

— En fait, voilà. Tout a commencé il y a une vingtaine d'années. Le père de Michel régnait alors sur Landover. Il allait mourir l'année suivante. J'étais son scribe royal. Michel devait avoir à peu près ton âge, à l'époque. Mais c'est bien le seul point commun entre vous.

— Pourquoi tu dis ça ? Est-ce qu'il était méchant ?

— Oh ! Très méchant.

— Il est pas très gentil maintenant non plus.

— Eh bien, c'est qu'il n'a pas dû changer beaucoup depuis, soupira Abernathy. (Malgré lui, de pénibles souvenirs refaisaient surface et refusaient de rejoindre les oubliettes de sa mémoire dans lesquelles il les avait prudemment confinés.) Quand Michel était petit, j'étais son compagnon de jeu. Cela ne m'enchantait guère, mais c'était sur ordre du roi et je ne pouvais que m'incliner. Michel n'était pas un enfant très agréable, surtout depuis que Meeks l'avait pris sous son aile. Meeks était alors Magicien de la Cour. C'était un homme très méchant, un puissant sorcier, en vérité. Pour gagner l'affection de Michel, il lui apprenait des sorts. Michel adorait cela. Il finit même par prétendre qu'il pouvait faire tout ce qu'il voulait grâce à la magie. Quand nous jouions ensemble, il racontait qu'il possédait un château baptisé Graum Wythe, une forteresse

imprenable qui pouvait résister à l'assaut de cent armées belliqueuses ou même de dizaines de sorciers. Il disait détenir un pouvoir colossal. (Abernathy hocha la tête.) Ce n'était pas à moi de mettre en cause les affabulations du prince héritier et, moins encore, de porter un jugement sur sa déplorable éducation. En fait, Michel devenait un véritable petit monstre ! Malheureusement, le vieux roi ne semblait pas s'en rendre compte.

— Est-ce qu'il était méchant avec toi ?

— Oh ! S'il n'y avait eu qu'avec moi, c'eût été un moindre mal. En tant que scribe royal, j'étais sous la protection du roi. Je n'avais donc rien à redouter. Mais certains n'avaient pas cette chance. Michel était cruel, particulièrement envers les animaux. Il prenait plaisir à les torturer. Les chats, surtout. Il haïssait les chats. Il passait son temps à chasser le chat de gouttière et, dès qu'il en trouvait un, s'empressait de le jeter par-dessus les remparts.

— C'est horrible ! s'exclama la fillette, scandalisée.

— Un jour, je l'ai surpris en train de faire quelque chose de si inqualifiable que, même aujourd'hui, je ne parviens pas à en parler. Toujours est-il que ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase. J'ai attrapé le gamin, je l'ai couché sur mes genoux et je l'ai corrigé à coups de trique jusqu'à ce qu'il hurle. Je ne me rendais pas vraiment compte de ce que je faisais. J'étais si choqué par sa cruauté que j'agissais sans réfléchir. Quand j'en ai eu fini avec lui, il s'est enfui en courant, fou de colère contre moi.

— Il avait pourtant bien mérité une correction, s'indigna Élisabeth, convaincue de la justesse du châtiment quoiqu'elle en ignorât la cause.

— Il n'en demeure pas moins que j'avais fait là une grave erreur. J'aurais dû attendre le retour du roi pour l'informer de ma découverte et me tenir tranquille. Il faut préciser que le roi n'était pas à la Cour, à ce moment-là, et qu'il avait confié Michel à la garde de Meeks. Le gamin ne perdit pas une seconde. Il alla se plaindre auprès du magicien et exigea que j'aie la main coupée pour payer mon audace. J'ai appris, par la suite, que Meeks avait accueilli cette requête avec une ostensible bonne

humeur – il paraît même qu’il avait du mal à juguler son hilarité – et qu’il donna immédiatement son accord. Meeks ne m’avait jamais porté dans son cœur. Il pensait que je montais le roi contre lui. Donc, Michel appela ses gardes et les lança à ma poursuite. Le roi n’étant plus là pour me défendre, j’étais à sa merci. En l’absence du souverain, Meeks avait tous pouvoirs. Et je serais sans doute manchot à l’heure qu’il est, si les gardes m’avaient trouvé.

— Mais ils ne t’ont pas trouvé, conclut Élisabeth, que l’histoire du scribe passionnait.

— Non. Parce que Questor Thews me trouva avant eux. Questor est le demi-frère de Meeks. C’est aussi un magicien, quoique ses dons en la matière soient nettement plus... fantaisistes. Il était venu à la Cour pour demander audience au roi. Il espérait que Sa Majesté interviendrait en sa faveur pour lui procurer une situation honorable. Questor et moi étions amis. Il n’avait guère d’affection pour son demi-frère et moins encore pour Michel. Quand il apprit ce qui se tramait contre moi, il s’empressa de m’en avertir. Cependant, le temps m’était compté et je n’avais aucun refuge à l’intérieur du château. Michel connaissait Bon Aloï dans ses moindres recoins. Il m’aurait aussitôt débusqué. C’est alors que Questor eut l’idée de me changer en chien pour me soustraire à la vengeance du prince. L’idée était brillante et se montra efficace. Malheureusement, par la suite, Questor fut incapable de me rendre mon apparence normale.

— Mais, alors, ce n’est pas un méchant sorcier qui t’a changé en chien, finalement.

— Non, Élisabeth. Ce n’est qu’un magicien très maladroit.

— Et tu es resté un chien depuis toutes ces années ?

— Oui. À ceci près que j’ai conservé les mains, la parole et l’intelligence de l’homme que j’étais auparavant.

La fillette lui adressa un petit sourire apitoyé.

— J’aimerais bien pouvoir t’aider, Abernathy. T’aider à redevenir un homme, je veux dire.

Abernathy soupira.

— Quelqu’un s’y est déjà essayé. Et c’est même comme cela que j’ai atterri ici. Encore une bévée de Questor Thews, je le

crains. Il n'est plus aussi doué que par le passé – si tant est qu'il l'ait jamais été. Il croyait avoir trouvé le moyen d'inverser la transformation. Hélas ! La magie lui a encore joué un tour et me voilà envoyé ici, dans l'ancre de mon pire ennemi.

Chien et fillette demeurèrent un long moment silencieux. Le soleil inondait la petite chambre d'enfant. Les fleurs des champs disposées dans un vase, sur la table de chevet, embaumaient. Un rire résonna au loin. Abernathy songeait à Landover.

— Un jour, mon père m'a dit que Michel pouvait être très cruel avec les animaux, disait Élisabeth. C'est pour ça que j'ai pas le droit d'avoir un animal ici. Parce qu'il pourrait lui faire du mal. Personne n'a d'animal familial à Graum Wythe. On ne voit jamais la moindre bête au château.

— Voilà qui ne me surprend guère.

— Faudrait pas que Michel te trouve.

— Non. Il ne faudrait assurément pas que je tombe entre ses mains.

— Oui, mais le garde va sans doute rapporter qu'il m'a vue avec un chien, fit Élisabeth, en fronçant les sourcils. Les gardes mouchardent toujours tout. Ils surveillent le château comme une prison. Même mon père ne peut pas toujours aller où il veut. Pourtant, c'est lui le gardien de Graum Wythe. Michel lui fait entièrement confiance. Papa dirige tout ici. Enfin, presque tout. Il ne commande pas à la garde. La garde, c'est Michel qui s'en occupe.

Abernathy hochait la tête, soucieux. Il pensa brusquement au médaillon. Si jamais Michel Ard Rhi s'en emparait...

Élisabeth soupira.

— J'aime pas beaucoup Michel. Il m'a pourtant jamais rien fait, à moi. C'est juste qu'il est pas très sympathique. Et puis... il me fiche la trouille !

Abernathy n'avait pas la moindre idée de ce que « fiche la trouille » signifiait, mais il était persuadé que Michel Ard Rhi pouvait assurément faire bien des choses qui ne le rendaient guère sympathique.

— Il ne faut pas que je reste ici, Élisabeth. Il faut que tu m'aides.

— Mais tu veux aller où, Abernathy ?

— Peu importe, du moment que c'est loin d'ici. (Il hocha la tête, pensif.) Je ne comprends toujours pas comment j'ai pu en arriver là. Non seulement on m'expédie dans un autre monde, mais, en plus, il faut que ce soit ici ! Qu'a-t-il bien pu se passer ?

— Et si je venais avec toi ? proposa subitement la fillette.

— Non ! Non ! Tu ne peux pas faire ça ! Non ! Il faut que je parte seul.

— Mais tu sais même pas où tu vas !

— Je trouverai bien, ne t'inquiète pas. Il existe un chemin qui mène à Landover. Et je peux le trouver puisque je porte le médaillon. Le roi m'en a parlé un jour. Il a parlé d'un endroit qui s'appelait... qui s'appelait... Virginie !

— Mais la Virginie est à des milliers de kilomètres d'ici ! s'exclama Élisabeth, horrifiée. Comment vas-tu pouvoir aller si loin ?

Abernathy la regarda fixement. Il n'en avait pas la moindre idée, bien entendu.

— Je trouverai bien un moyen. Mais il faut avant tout que je sorte d'ici. Peux-tu m'y aider ?

— Bien sûr. (Élisabeth se leva, se dirigea vers la fenêtre et jeta un coup d'œil à l'extérieur.) D'abord, il faut que je trouve un truc pour te faire passer par une des portes du château. Seulement, tout est contrôlé, ici. (Elle réfléchit, en plissant son petit nez constellé de son.) Bon. Il est trop tard pour tenter quoi que ce soit aujourd'hui, de toute façon. Demain, peut-être. Il faut que j'aille à l'école, mais je serai là vers quatre heures. Ou alors, je peux dire que je suis malade pour rester au lit. Mais je pourrai pas te cacher ici très longtemps. (Elle se tourna pour lui lancer un regard suppliant.) Je suis sûre que je devrais venir avec toi.

— C'est impossible, Élisabeth. Ce serait trop dangereux. Et puis, tu es trop jeune.

La fillette fit une grimace et se retourna vers la fenêtre.

— C'est toujours pareil ! Mon père dit exactement ça quand il ne veut pas que je fasse quelque chose.

— Eh bien, il a entièrement raison.

Élisabeth se retourna une nouvelle fois et lui adressa un sourire désarmant. Abernathy eut un aperçu de son image

projetée dans la vitre, l'image que voyait la petite fille, celle d'un chien affublé d'habits de velours frappé rouge et or, assis sur un lit, avec des lunettes sur le bout du museau et de grands yeux liquides marron qui la regardaient gravement. Il réalisa brusquement à quel point il devait lui paraître ridicule. Il détourna les yeux, honteux.

— On va rester bons amis, n'est-ce pas, Abernathy ? Même si tu t'en vas, hein ?

Il lui aurait sauté au cou.

— Bien sûr, Élisabeth.

— Chouette ! Je suis super-contente que ce soit moi qui t'aie trouvé la première.

— Moi aussi, j'en suis ravi.

— Mais je serais encore plus contente si tu me laissais venir avec toi.

— Je m'en doute.

— Pourquoi tu ne veux pas y réfléchir un peu ?

— Je vais y réfléchir.

— Juré ?

Abernathy soupira.

— Élisabeth ?

— Oui.

— Je crois que je réfléchirais beaucoup mieux si je pouvais manger et boire quelque chose.

La fillette sortit en trombe de la chambre. Il la regarda partir, attendri. C'était bien la première fois qu'il se moquait éperdument de n'être qu'un chien en présence d'un humain. Oui, il l'aimait décidément beaucoup, cette gamine !

LE DARKLING

— Il y a quelque chose dans cette bouteille. Quelque chose de... de vivant.

Regroupés au cœur du halo jaunâtre que dispensait l'unique lampe à huile, au centre du jardin d'hiver, Ben, Salica et les Kobolds avaient pris place autour de Questor Thews. Le teint blême, les traits tendus, le magicien semblait avoir subitement vieilli de vingt ans. Un éclat métallique allumait ses prunelles claires. Ses longues mains noueuses, croisées sur les genoux, étaient si crispées qu'elles ressemblaient à de vieilles racines racornies inextricablement enchevêtrées.

— Cette chose s'appelle un Darkling. C'est une sorte de... de démon.

Comme dans La Bouteille endiablée ! se dit Ben, brusquement mal à l'aise, en se remémorant les funestes mésaventures de tous ceux qui approchaient ce diabolique personnage dans la nouvelle de Stevenson.

— Le Darkling ressemble beaucoup aux génies des fameuses lampes merveilleuses qu'évoquent les légendes, poursuivit Questor. Comme eux, il est au service d'un maître – qui n'est autre que le détenteur de la bouteille. Comme eux, il apparaît à sa demande pour exaucer ses vœux. Ce qui requiert certains pouvoirs magiques. (Questor soupira.) Malheureusement, ces pouvoirs relèvent d'une sorcellerie foncièrement maléfique.

— Comment cela, « maléfique » ? demanda Ben, dont le malaise se précisait.

Le magicien s'éclaircit la gorge, en se balançant mécaniquement sur son banc.

— Eh bien... C'est-à-dire que la magie de ce démon est d'une nature très particulière. Ce n'est pas une magie intrinsèque, comme celle des sylphides, par exemple, dit-il en se tournant vers Salica. C'est une magie dérivée.

— Mais encore ?

— Pour simplifier, disons que c'est en son maître qu'il puise l'énergie nécessaire à son fonctionnement. Autrement dit, ses pouvoirs sont proportionnels à la force des pulsions qui

animent son mentor. Et non pas des pulsions positives, telles que la bonté ou la générosité, mais de toutes les pulsions destructrices et malfaisantes : colère, égoïsme, cupidité, jalousie, cruauté ou toute autre inclination pernicieuse, que vous pourriez énumérer aussi bien que moi, et qui dort en chacun de nous à des degrés divers. C'est de là que le Darkling tire ses pouvoirs.

— Il se nourrit des défauts de la nature humaine, renchérit Salica. J'ai entendu parler de telles créatures autrefois. Mais cela fait bien longtemps qu'elles ont été bannies du Monde des Fées.

— Et ce n'est pas tout, ajouta Questor. (La face de hibou se tordit en une grimace si affreuse que le long appendice qui lui servait de nez sembla sur le point de tomber dans sa barbe.) Je vous ai dit, tout à l'heure, que cette bouteille me rappelait quelque chose. Eh bien, j'avais vu juste. Mais tout cela remonte à plus de vingt ans. Et c'est seulement ce soir que je suis parvenu à me souvenir où je l'avais vue.

Il se racla la gorge.

— Cesse donc de nous faire languir, Questor ! s'impacienta Ben. Où était-ce donc ? Allons ! Réponds !

— Eh bien... pour ne rien vous cacher...

— Questor !

— Hum !... C'était... C'était entre les mains de... mon demi-frère. Cette bouteille appartenait à Meeks.

— Allons bon ! grogna Ben.

— Mais comment est-elle arrivée jusqu'ici ? demanda Salica.

Le magicien poussa un soupir à fendre l'âme.

— Ahhhh ! Bonne question ! Seulement, pour y répondre, il faudrait que je vous raconte toute son histoire depuis le commencement. Certains faits déterminants remontent à un passé fort lointain et...

— Pas trop lointain, j'espère ? implora Ben.

— Monseigneur, je ne m'attarderai que le temps nécessaire à vous soumettre une explication rationnelle, rétorqua Questor, piqué au vif. Vous devez comprendre que la notion de temps reste fort subjective et dépend de...

— D'accord, d'accord ! Vas-y, Questor. Mais, de grâce, sois bref !

Questor leva les yeux au ciel, haussa les épaules et reprit son balancement de plus belle, en branlant du chef. Son banc étant dépourvu de dossier et l'amplitude de son oscillation croissant dangereusement chaque fois qu'il se penchait en arrière, Ben voyait déjà le moment où son très digne enchanteur royal allait se retrouver les quatre fers en l'air ! Fort heureusement, le magicien cessa au même instant son mouvement pendulaire – qui commençait à donner le tournis à tout son entourage – et replia les genoux contre sa poitrine, se ratatinant sur son siège comme un vieux vautour décrépît sur sa branche. Son regard se perdit dans le vague. Ses sourcils broussailleux se rejoignirent au-dessus de son long nez crochu. Ses lèvres minces disparurent tout à fait. Il avait tout l'air d'un homme qui vient d'avaler une potion dépurative.

— Vous vous souvenez sans doute que mon demi-frère était Magicien de la Cour sous le règne du vieux roi. (Ses auditeurs opinèrent de concert.) Quant à moi, je n'avais alors aucune fonction officielle, mais je faisais de fréquentes visites au château. Le vieux roi me dépêchait souvent en quelque région reculée du royaume, pour accomplir d'anodines missions que mon demi-frère dédaignait. Meeks avait été nommé tuteur du jeune prince et passait, alors, le plus clair de son temps à éduquer son pupille. On imagine aisément le genre d'éducation qu'un sorcier tel que lui pouvait prodiguer à un enfant de cet âge. Le souverain vieillissait, sa santé se dégradait progressivement et Meeks voyait déjà son élève sur le trône. Il mettait tout en œuvre pour le tenir sous sa coupe.

« Michel – Michel Ard Rhi était le nom du jeune garçon. Donc, Michel n'avait jamais fait montre d'un fort tempérament. Mais, à peine Meeks devint-il son précepteur, qu'il se métamorphosa en véritable peste. Cruel, viscéralement méchant, il prenait un malin plaisir à tourmenter son prochain. Les pouvoirs de mon demi-frère le fascinaient. Meeks ne tarda pas à profiter de cet engouement pour gagner la confiance du gamin et le corrompre tout à fait.

— Belle mentalité ! commenta Ben. Mais quel est le rapport avec la bouteille ?

— Eh bien... (Le magicien afficha une solennité toute doctorale.) Cette bouteille était en fait un des jouets que Meeks avait offerts à Michel. Le jeune prince était autorisé à invoquer le Darkling à sa guise et pouvait lui demander de réaliser ses moindres caprices. Le Darkling est une créature extrêmement dangereuse, surtout pour celui qui ne comprend pas l'usage qu'on peut en faire. Mon demi-frère, lui, le comprenait parfaitement et contrôlait suffisamment le Darkling pour l'empêcher de nuire ; de lui nuire. Les jeux auxquels se livrait Michel avec son démon personnel ne présentaient, de toute façon, aucun risque pour lui. Mais tout le monde ne pouvait pas en dire autant et Michel faisait preuve d'une redoutable férocité dans ses distractions. Ce fut en découvrant l'ignoble résultat d'une de ses frasques que, perdant son légendaire sang-froid, Abernathy corrigea le petit monstre à coups de trique : erreur fatale qui déclencha l'ire du jeune prince. Et c'est pour le soustraire à la vengeance de Michel que je fus obligé de changer mon meilleur ami en chien.

« À peu près à la même époque, le vieux roi réalisa brusquement que son fils bien-aimé était sur la mauvaise pente. Il démit aussitôt Meeks de son rôle de tuteur et lui interdit de pratiquer son art en présence du prince. Tout objet magique trouvé en possession de Michel devait être détruit, dont notre fameuse bouteille.

— Ce qui ne fut apparemment pas le cas.

— Le vieux roi était faible, mais toujours sous la protection du Paladin, et Meeks ne se serait pas aventuré à entrer en conflit ouvert avec son souverain. Il avait déjà de vastes projets pour l'avenir, des projets dans lesquels le prince avait son rôle à jouer et qui prévoyaient leur départ de Landover à la conquête d'autres univers. De toute façon, le temps plaidait en sa faveur. Aussi se contenta-t-il d'attendre sagement que la Camarde fit son office. Pour autant, il n'avait nullement l'intention d'assister à la destruction de sa précieuse bouteille sans réagir. Il ne pouvait cependant pas se contenter de la dissimuler. Le vieux roi aurait demandé une enquête et fort bien pu découvrir la

supercherie. Auquel cas, Meeks risquait d'être purement et simplement chassé de Bon Aloï, si ce n'est conduit au gibet. Et puis, même s'il était parvenu à la dissimuler jusqu'à la mort du vieux roi, il n'aurait jamais pu franchir les frontières de Landover avec la bouteille sous le bras. Les lois qui régissent la sorcellerie l'en auraient empêché. Mais alors, me direz-vous, que pouvait-il donc faire ? s'écria Questor, en marquant une pause rhétorique du plus bel effet. (Devant le mutisme de son auditoire, il se pencha, avec une mine de conspirateur.) Il eut une idée de génie, chuchota-t-il. Il ordonna au Darkling de se projeter de lui-même dans un autre monde et d'y demeurer caché jusqu'à ce que mon demi-frère vienne le chercher. Quel talent ! Quel...

— Et la bouteille dans tout ça ? s'impatienta Ben.

Le magicien fit une moue offusquée, dépité d'avoir été interrompu dans sa tirade.

— Meeks l'avait promise à Michel dont c'était le jouet favori. Il lui jura donc que la bouteille ne serait pas détruite et qu'ils la récupérerait plus tard, à la mort du roi, quand ils auraient élu domicile dans un autre univers. Habile manœuvre ! Car ce secret partagé devait lui assurer l'indéfectible complicité du garçon, trop flatté de sa confiance pour songer à le trahir. (Questor haussa les épaules.) Je me serais évidemment empressé d'en informer Sa Majesté, si je l'avais su. Mais je n'eus connaissance de cette machination qu'après la disparition du roi. À peine la dépouille de notre souverain était-elle refroidie, que Meeks s'empressait de me raconter toute l'histoire.

— Tu veux dire que tu étais au courant ! s'écria Ben.

Questor parut mortifié.

— Bien sûr, Majesté. Je ne vois pas pourquoi Meeks m'aurait caché quoi que ce soit. En outre, je ne pouvais plus rien y changer, de toute façon. Et puis, mon demi-frère était bien trop imbu de lui-même pour taire ses exploits. Sa fatuité voulait qu'il s'en targuât devant quelque public admiratif. Cet honneur m'était tout naturellement conféré.

Ben fronçait les sourcils. Questor le surveillait du coin de l'œil, de plus en plus nerveux.

— Je suis sincèrement confus qu'il m'ait fallu tout ce temps pour me remémorer les faits, Majesté. Je reconnais que j'aurais dû réagir plus promptement. Mais tout cela s'est passé il y a plus de vingt ans et l'objet ne s'est tout bonnement pas rappelé à mon souvenir jusqu'à ce que...

— Justement, l'interrompit Ben. La bouteille. Vas-tu enfin nous dire ce qu'est devenue cette satanée bouteille, nom d'un chien ?

— Ce qu'elle est devenue ?

— Oui, c'est bien ce que je te demande. Qu'est-elle devenue ?

— Eh bien... C'est-à-dire que... (Questor se ratatina sur son banc. Il aurait donné cher pour disparaître à mille pieds sous terre.) Mon-demi-frère-l'a-récupérée-et-redonnée-à-Michel, débita-t-il d'un trait.

— Redonnée à... s'écria Ben, horrifié.

— Eh bien, il n'y avait aucune raison pour qu'il ne la lui rende pas, argumenta fébrilement Questor. Il la lui avait promise. Et puis, il ne risquait rien à tenir parole. Ils étaient désormais dans un autre monde. Les pouvoirs du Darkling étaient donc singulièrement amoindris. Après tout, comme personne dans l'autre monde ne semblait croire à la magie et encore moins la pratiquer...

— Attends un peu ! Tu veux dire l'autre monde ? Mon autre monde ?

— Eh bien... Oui, celui dont vous...

— Mon monde ! s'exclama Ben, hors de lui. (Il prit une profonde inspiration.) Ton sort à la noix a provoqué un échange, c'est bien ça ? (Questor s'empessa d'acquiescer.) Donc, si ta magie a fait venir la bouteille ici... Elle a expédié Abernathy là-bas ! Bon sang ! Questor, mais qu'est-ce que tu as encore fait ? Tu as expédié Abernathy dans l'autre monde ! Pire encore, tu l'as jeté dans les bras de ce monstre de Michel je-ne-sais-quoi !

— Michel Ard Rhi.

— Tu as expédié Abernathy chez ce monstre, avec mon médaillon ?

Ben s'était levé d'un bond, fou de rage. Plus il s'empourpait, plus le magicien pâlisait. Questor hocha la tête en rivant les yeux sur le plancher.

— Tu as expédié mon médaillon dans l'autre monde ! Le médaillon qui me permet de franchir les frontières de Landover ! Non mais ! Te rends-tu compte que je ne peux même pas retourner là-bas pour secourir Abernathy ?

— Oui, Ma... Majesté, balbutia Questor, livide.

Ben se laissa choir dans son fauteuil, en lançant un coup d'œil désespéré à la cantonade. Nul n'osa souffler mot. Un silence oppressant envahit le jardin d'hiver plongé dans la pénombre.

Pourquoi faut-il toujours que ça tombe sur moi ? se dit Ben, accablé.

— Il faut absolument retrouver la bouteille, décida-t-il tout à coup. (Il foudroya Questor d'un regard assassin.) Et quand nous l'aurons récupérée, tu ferais bien de trouver le moyen de l'échanger contre Abernathy, sinon...

La face de hibou n'était plus qu'une boule de papier mâchée.

— Je ferai de mon mieux, Majesté.

— Ça promet ! fit Ben en secouant la tête avec une mine consternée. (Il se leva.) De toute façon, il est trop tard pour se lancer sur les traces de ces satanés Gnômes. Il fait nuit, le ciel est couvert et aucune des huit lunes n'est visible. Autant chercher une aiguille dans une botte de foin. Quelle poisse ! (Il alla à la fenêtre et revint sur ses pas.) Heureusement que ces deux petites crapules ne savent pas sur quoi ils ont mis la main ! Avec un peu de chance, peut-être ne tenteront-ils pas de l'ouvrir avant que nous les ayons retrouvés.

— Peut-être que oui..., marmonna Questor, du bout des lèvres.

— Mais peut-être que non ? acheva Ben.

— C'est-à-dire que... Il y a un petit détail que j'ai omis de...

— Un... « petit détail », Questor ? glapit Ben en fermant les yeux pour se soumettre aux impitoyables diktats de la fatalité.

— Oui, Majesté. Je crains que... (Le magicien déglutit bruyamment.) Je crains que le Darkling ne soit une créature foncièrement imprévisible.

- Ce qui veut dire ?
- Eh bien... Quelquefois, il arrive que...
- Questor, pour l'amour du ciel, viens-en au fait !
- À dire vrai, il sort parfois de sa bouteille sans y être invité. Ben s'effondra dans son fauteuil, terrassé.

À quelques lieues de là, blottis l'un contre l'autre dans un immobilisme minéral, les oreilles aux aguets, Phillip et Sott scrutaient l'obscurité. Ils avaient déblayé une tanière de blaireau abandonnée et s'y étaient glissés à reculons, ne laissant dépasser que deux petits museaux pointus. Seuls les quatre points lumineux de leurs prunelles luisantes trahissaient leur présence dans la nuit.

- Et si on la regardait encore une fois ? chuchota Sott.
- Je crois qu'il vaudrait mieux la laisser où elle est, répondit Phillip.

- Il suffirait juste de la sortir une seconde.
- Ce pourrait bien être une seconde de trop.
- Mais il fait noir.
- J'en connais qui n'ont pas besoin de lumière pour voir.

Le silence retomba. Les deux maraudeurs clignaient des paupières, le museau frémissant. Un cri d'oiseau déchira la nuit.

- Tu crois que le roi va la chercher ? fit Sott.
- Il a dit qu'il aurait préféré ne jamais l'avoir vue, répondit Phillip. Il aurait même voulu qu'elle disparaisse.

- N'empêche. Il pourrait quand même la chercher.
- Il a tant d'autres jolies choses qu'il n'y pensera même plus.
- Je crois qu'on devrait la regarder encore une fois.
- Et moi je crois qu'on devrait la laisser où elle est.
- Juste pour admirer les clowns.
- Juste de quoi appâter un voleur.

Sott se rencogna en ronchonnant. Phillip feignit l'indifférence. Sott se trémoussa nerveusement et poussa un profond soupir. Il pensait au bon repas et au lit douillet qu'ils avaient laissé derrière eux en s'enfuyant du château.

- Nous aurions dû rester à Bon Aloi. Au moins jusqu'au matin, marmonna-t-il entre ses dents.

— Nous n'avions pas le choix. Il fallait partir sur-le-champ, à cause de la bouteille, rétorqua Phillip d'un ton morne. (Les

jérémiades de son frère commençaient à sérieusement le lasser.) La bouteille dérangeait le roi. Sa seule vue l'offusquait. Elle lui rappelait le chien et le chien était son ami. On se demande bien pourquoi, d'ailleurs ! Franchement ! Avoir un chien pour ami ! Quelle idée saugrenue ! Tout le monde sait que les chiens ne sont bons qu'en plat de résistance !

— Nous aurions dû lui dire que nous prenions la bouteille.

— Il était déjà bien assez furieux comme ça.

— Il va nous en vouloir.

— Il sera content d'en être débarrassé.

— Je crois qu'on devrait y jeter un dernier coup d'œil.

— Vas-tu arrêter de...

— Juste pour s'assurer qu'elle est bien à sa place.

— ... demander toujours la même...

— Juste pour être sûrs.

Fillip poussa un tel soupir que toute la poussière accumulée dans le terrier s'envola. Sott éternua. Fillip se tourna vers lui avec un battement de paupières. Sott cligna des yeux en réponse.

— Juste une seconde, alors ?

— Oui, une toute petite seconde.

Ils se mirent à gratter la terre qui recouvrait leur trésor, dissimulé dans un trou à l'entrée de leur tanière. Ils enfournèrent en chœur une main velue aux ongles noirs de crasse pour extirper un ballot de chiffons qu'ils défirent précautionneusement.

Ils posèrent doucement la bouteille devant leurs museaux palpitants. Deux paires de minuscules yeux de taupe scintillèrent de convoitise.

— Une si jolie chose, chuchota Fillip.

— Un si joli trésor, renchérit Sott.

Ils la contemplèrent, fascinés. La petite seconde s'étira en une kyrielle de minutes. Les deux Gnômes fixaient toujours la bouteille, sans bouger, hypnotisés.

— Je me demande s'il y a quelque chose dedans, monologua Fillip d'une voix songeuse.

— Je me le demande, chuchota Sott.

Fillip secoua prudemment la bouteille. Les arlequins rouges semblèrent agités de soubresauts frénétiques.

— On dirait qu'elle est vide, conclut-il.

Sott s'empara du goulot pour imiter son frère.

— Oui, on dirait bien qu'elle est vide.

— Cependant, il est difficile de l'affirmer sans jeter un œil à l'intérieur.

— Oui, cela semble difficile.

— Nous pourrions nous tromper.

— Nous le pourrions.

Les deux petits museaux frémirent en se collant sur la paroi de verre blanchie. Une petite main crasseuse s'avança pour la caresser ; une seconde pour la tourner, d'abord à droite, puis à gauche. Finalement Sott se mit à triturer le bouchon. Fillip s'empressa d'écarter la bouteille.

— Nous étions d'accord : nous ne devons l'ouvrir que plus tard, s'offusqua-t-il.

— Plus tard, c'est trop tard, répliqua Sott.

— Nous étions d'accord pour ne l'ouvrir qu'une fois parvenus chez nous, à l'abri.

— Chez nous c'est loin. Et puis, nous sommes parfaitement à l'abri ici.

— Nous étions d'accord.

— Nous pourrions changer d'accord.

Fillip sentit sa résistance fondre comme neige au soleil. Il mourait d'envie de savoir ce que pouvait bien dissimuler le mystérieux flacon. Après tout, ils ne risquaient rien à l'ouvrir, juste le temps de jeter un coup d'œil. Ils le refermeraient aussitôt. Ils pourraient hasarder un regard par le goulot et...

Oui mais... Et si ce qui se trouvait à l'intérieur se répandait dans le noir et leur échappait ?

— Non, trancha Fillip d'un ton sans réplique. Nous étions d'accord. Nous ne l'ouvrons qu'une fois parvenus à la maison. Pas avant.

Sott le fusilla du regard, puis soupira, vaincu.

— Quand nous serons parvenus à la maison et pas avant, répéta-t-il, manifestement dépité.

Ils restèrent ainsi, le nez collé contre la paroi de verre pour contempler leur trésor. Les Gnômes Cavernicoles n'avaient pas sans raison de longues vibrisses, un odorat et un toucher extrêmement développés : ils ne voyaient rien à deux pas. Aussi ne s'alarmèrent-ils pas quand le bouchon fut agité de soubresauts inopinés.

— Nous devrions peut-être la ranger, annonça finalement Fillip.

— Peut-être, soupira Sott.

Ils avancèrent tous deux une patte velue.

— Psssstt !

Fillip se tourna vers Sott. Sott se tourna vers Fillip.

— Psssstt !

Le sifflement semblait provenir de la bouteille.

— Psssstt ! Délivrez-moi, Maîtres !

Les Gnômes se figèrent, tétanisés. Une même grimace de terreur se peignit sur leur faciès chafouin. La bouteille parlait !

— Maîtres ! Maîtres ! Ouvrez la bouteille ! Laissez-moi sortir !

Les deux petites pattes se rétractèrent aussitôt et les deux Gnômes se précipitèrent au fond de leur terrier. Auraient-ils pu disparaître sous terre, ils l'auraient fait sans hésitation.

La voix de la bouteille se fit plaintive.

— De grâce ! De grâce, Maîtres, laissez-moi sortir ! Je ne vous ferai aucun mal. Je suis votre ami. Délivrez-moi ! Je vous montrerai des choses, de belles choses...

— Quel genre de choses ? hasarda Fillip, du fond de sa tanière.

— Des choses magiques ! siffla la bouteille.

Il y eut un long silence.

— Je ne vous veux aucun mal.

— Qui es-tu ? demanda Fillip.

— Pourquoi parles-tu ? demanda Sott.

— Les bouteilles, ça ne parle pas.

— Les bouteilles, ça n'a jamais parlé.

— Mais ce n'est pas la bouteille qui vous parle, Maîtres. C'est moi.

— Qui toi ?

— Oui, qui ?

La bouteille sembla tergiverser.

— Je n'ai pas de nom.

Fillip pointa le bout du museau.

— Tout le monde a un nom.

Sott pointa le bout du museau.

— Oui, tout le monde.

— Pas moi, geignit la bouteille. Mais peut-être pourriez-vous m'en donner un. Oui, un nom, choisissez-moi un nom qui me convienne. Pourquoi ne pas me laisser sortir pour savoir quel nom me conviendrait ?

Fillip et Sott hésitaient. Mais déjà la curiosité l'emportait sur la peur. Leur merveilleux trésor n'était pas seulement beau : il parlait !

— Si nous te laissons sortir, seras-tu gentil avec nous ? demanda Phillip.

— Nous promets-tu de ne pas nous faire de mal ?

— Vous faire du mal ? s'indigna la bouteille. Oh ! Non ! Vous êtes mes maîtres. Je ne ferais jamais de mal à mes maîtres. Au contraire. Je dois faire tout ce que vous me demandez. Je ne fais que ce que l'on me dit de faire.

Fillip et Sott demeuraient indécis. Phillip tendit la main vers la bouteille. Elle était chaude. Sott l'imita aussitôt. Ils se consultèrent du regard et clignèrent des yeux, perplexes.

— Je peux vous montrer de bien belles choses, insista la bouteille. Des choses magiques.

Fillip regarda Sott.

— Devons-nous ouvrir la bouteille ? chuchota-t-il.

Sott regarda Phillip.

— Je ne sais pas.

— Je peux aussi vous donner de jolies choses, renchérit la bouteille. Je peux vous donner des trésors.

Il n'en fallut pas davantage. Phillip et Sott se ruèrent en chœur sur la bouteille et firent sauter le bouchon. Il y eut un petit « Pop ! », un nuage de fumée rouge constellé d'étoiles vertes, puis quelque chose de maigre, de noir et de velu rampa hors du flacon, telle une gigantesque araignée.

— Ahhhhh ! soupira la chose perchée sur le goulot, avec soulagement.

Elle resta juchée là, immobile, et examina les deux Gnômes. Elle mesurait moins de trente centimètres et ses yeux rouges scintillaient dans l'obscurité comme ceux d'un chat. Elle était nantie de quatre membres identiques, d'une queue de rat qui fouettait l'air impatiemment et de petites mains d'un blanc laiteux. Une touffe de poils courait le long de l'échine et une épaisse toison noire lui recouvrait la tête. La face, étrangement contrefaite – comme une balle de caoutchouc dans laquelle on aurait enfoncé un doigt et qui n'aurait jamais retrouvé sa forme originelle –, était surmontée de petites oreilles pointues que le moindre bruissement agitait, comme si elles s'orientaient automatiquement pour en déceler la source. La bouche, tordue et soulignée d'épaisses babines charnues, s'étira en un rictus qui découvrit des dents acérées comme des poignards.

— Maîtres ! susurra la chose, en fouissant sa toison noire d'un doigt crochu pour se gratter.

— Qui es-tu ? demanda Fillip, dans un murmure inquiet.

— Je suis qui je suis ! répondit la créature, en élargissant son étrange rictus. Merveilleux croisement de magies noire et blanche ! Un être bien supérieur à ceux qui m'ont fait naître.

— Un démon ! chuchota Sott, épouvanté.

Le rictus se fit dédaigneux.

— Un Darkling, Maîtres ! Un malheureux infortuné emprisonné dans une répugnante enveloppe charnelle par la main du... du hasard. Mais je suis aussi le gardien de la bouteille, Maîtres, le gardien de toutes les merveilles et plaisirs qu'elle recèle.

Fillip et Sott osaient à peine respirer.

— Quelles... Quelles merveilles ? hasarda Fillip, d'une voix tremblante.

— Ahhhhh ! s'extasia le Darkling, énigmatique.

— Et pourquoi vis-tu dans cette bouteille ? insista le Gnome.

— Oui, pourquoi ? fit Sott, en écho.

Le corps arachnéen se mit en boule et tourna sur lui-même comme une toupie.

— Parce que je suis... ensorcelé ! répondit le Darkling dans un sifflement vipérin. Parce que tel est mon destin. Peut-être souhaiteriez-vous comprendre la nature du sort qui m'assujettit à cette prison de verre ? Peut-être voudriez-vous goûter de sa magie ? L'oseriez-vous, Petits Maîtres ? Oseriez-vous tâter de ce qui façonne, transforme et transcende la vie même ?

Chaque mot du démon faisait reculer davantage les deux Gnômes au fond de leur tanière. Ils auraient donné cher pour rentrer sous terre et ne plus voir l'horrible créature. Ils regrettaient amèrement leur curiosité. Ils auraient dû laisser le bouchon sur la bouteille, comme ils en étaient convenus. Si seulement ils pouvaient ne jamais l'avoir ouverte !

— Ohhhhh ! Auriez-vous peur, Petits Maîtres ? fit tout à coup le Darkling d'un ton railleur. Auriez-vous peur de moi ? Allons ! Il ne faut pas me craindre. Vous êtes mes maîtres. Je ne suis que votre serviteur. Ordonnez et j'obéis. Allez ! Faites donc un vœu que je puisse vous faire une petite démonstration de mes talents.

Fillip et Sott le dévisageaient avec un regard ahuri.

— Un mot de vous, Maîtres ! Un seul de mot de vous et j'obéis !

Fillip déglutit péniblement.

— Montre-nous... quelque chose de... de beau, croassa-t-il, tant il avait la gorge sèche.

— Quelque chose de... de brillant ! ajouta Sott.

— Oh ! C'est d'une simplicité presque humiliante ! fit le Darkling avec une lippe arrogante. Mais bon, puisque tel est votre désir. Voilà !

Il se redressa et sembla enfler à vue d'œil. Ses doigts exsangues papillonnèrent dans les airs un instant et, soudain, une nuée d'étincelles vertes embrasa la nuit, enflammant au passage les insectes égarés qui virevoltaient dans l'obscurité. Les insectes fusaient en se consumant, éblouissantes spires qui dessinaient devant les yeux éblouis des deux Gnômes une féerique chorégraphie d'étoiles multicolores.

— Ohhhhh ! soufflèrent en chœur Phillip et Sott, subjugués.

Le Darkling grimaça un sourire perfide.

— Regardez, Petits Maîtres ! Ce n'est pas tout. Regardez !

Les doigts squelettiques gesticulèrent une fois encore. Les étincelles vertes s'élevèrent en une gerbe vertigineuse emprisonnant, dans ses filets ignés, un oiseau de nuit qui poussa un ultime cri d'agonie en crépitant dans les flammes. D'autres proies emplumées se joignirent au bûcher, feu d'artifice de gemmes arc-en-ciel, comètes zébrant le firmament de saphirs, de rubis et d'émeraudes éphémères. Les Gnomes contemplaient l'explosion diaprée, bouche bée, saisis d'une excitation grandissante à mesure que les oiseaux périssaient dans les flammes.

Quand tous les imprudents volatiles des alentours furent consumés, le Darkling se retourna vers Phillip et Sott. Ses yeux lançaient d'étranges lueurs pourpres. Un fugace éclair cramoisi se refléta dans les prunelles des Gnomes.

— Et je peux vous montrer bien davantage, affirma-t-il à voix basse, dans un sifflement conspirateur. La magie de la bouteille peut vous prodiguer tout ce que vous voudrez, tous les plaisirs, toutes les merveilles qui enflamment votre imagination et la dépassent même ! Voulez-vous les voir, Maîtres ? Voulez-vous goûter ces jouissances inconnues ?

— Oh oui ! s'exclama Phillip, dans un murmure exalté.

— Oh oui ! l'imita Sott.

Le Darkling se ramassa sur ses pattes arrière, l'échine hérissée, créature corrompue aux mines flagorneuses.

— Rien de plus facile, mes bons Maîtres ! susurra-t-il. Touchez-moi !

Phillip et Sott opinèrent obligeamment, tendant déjà la main vers la bête.

Le Darkling ferma les yeux avec un rictus satisfait.

ENSORCELÉS

Ben Holiday dormit mal, cette nuit-là. La bouteille et son imprévisible démon hantaient son sommeil. Il rêvait que le Darkling bondissait inopinément de sa cachette, monstrueuse gargouille aux proportions si gigantesques qu'elle ne faisait qu'une bouchée de l'humanité tout entière. Elle avait déjà englouti Fillip et Sott et s'appêtait à lui faire subir le même sort quand, grâce au ciel, il se réveilla.

La grisaille matinale n'augurait rien de bon. Ils avaient ajourné la traque pour jouir de conditions plus favorables et voilà qu'ils troquaient l'obscurité de la nuit pour un temps de Toussaint !

Et il pleut des cordes, par-dessus le marché ! se dit-il en regardant tomber l'averse, par la fenêtre. Le sol détrempé luisait dans l'ombre : il devait pleuvoir depuis un bon moment. Il soupira. Trouver des empreintes dans cette mélasse ne serait pas une sinécure !

Ciboule – auquel cette mission avait été confiée – ne semblait nullement affecté par les conditions climatiques. Ben descendit dans la vaste salle à manger du château pour prendre son petit déjeuner en compagnie de ses amis et le trouva attablé, en grande conversation avec Questor Thews ; conversation qui roulait précisément sur ce sujet. Ayant suffisamment fréquenté les Kobolds pour assimiler un tant soit peu leur étrange dialecte guttural, il parvint à en saisir, quelques bribes. Ciboule prétendait que la pluie ne changerait rien à l'affaire. Ben dégusta donc son petit déjeuner avec plus d'appétit qu'il ne l'avait escompté.

Le repas achevé, ils rejoignirent tous trois la cour intérieure du château. Salica les avait devancés pour superviser les préparatifs de l'expédition. Toujours disposée à endosser les responsabilités d'autrui, vérifiant inlassablement la bonne exécution de chaque tâche, la sylphide ne cessait d'émerviller Ben par ses qualités d'organisatrice émérite. Enveloppée dans une longue cape de marche dégoulinante de pluie, elle l'accueillit avec un tendre sourire et embrassa. Ben n'avait pas

accepté sans réticence qu'elle l'accompagne. Mais la sylphide s'était montrée si insistante... À la vérité, se disait-il en lui reniant son baiser, il était maintenant ravi de la voir à ses côtés.

Ils firent passer leurs montures sur la rive opposée et se mirent en route dès dix heures. Ben chevauchait Juridiction, son hongre bai favori ; Questor, une vieille carne à robe grise et Salica, un rouan à robe bleue. Les Kobolds n'avaient, quant à eux, nullement besoin de montures et les suivaient à pied. Ben ne manqua pas de réitérer sa rituelle plaisanterie selon laquelle, où qu'il se rende à cheval, il demeurerait toujours sur sa Juridiction. Mais, ce matin-là, la boutade tomba à plat. Emmitouflés dans leur cape trempée, tête baissée pour se protéger de la pluie et du vent, recroquevillés sur leur selle pour lutter contre le froid mordant, ses compagnons n'étaient guère d'humeur à plaisanter.

Ciboule prit bientôt la direction des opérations et partit en reconnaissance. Ben ne s'était même pas interrogé sur la destination des Gnomes. Tels qu'il les connaissait, et avec un pareil trésor entre les mains, les Gnomes rentreraient tout droit au bercail. Ils auraient donc mis cap au nord pour traverser les forêts qui bordaient la frontière occidentale de Vertemotte. Lents par nature et lestés de la précieuse bouteille, ils avanceraient à pas comptés. De plus, estimant probablement qu'ils n'avaient commis aucun forfait digne de ce nom, ils ne penseraient jamais qu'on se lancerait à leur poursuite et prendraient leur temps. Pluie ou pas pluie, Ciboule devrait les rattraper avant la nuit.

La petite troupe progressait donc sereinement vers le nord, s'attendant à voir Ciboule revenir d'un moment à l'autre, avec un Gnome sous chaque bras. Car il les trouverait, bien entendu. Quand un Kobold se mettait en tête de pister une proie, rien ni personne ne pouvait lui échapper. Les Kobolds étaient dotés d'une vélocité surnaturelle : ils se déplaçaient si rapidement que l'œil avait peine à les suivre. Dès qu'il aurait repéré leurs traces, Ciboule rattraperait les Gnomes en un clin d'œil. Il l'avait lui-même affirmé avant de partir. Ben croisait les doigts pour qu'il ait vu juste. Cette histoire de démon le taraudait.

« Un Darkling », avait dit Questor. Ben tentait d'imaginer à quoi une telle créature pouvait bien ressembler. En vain. Questor n'avait pas revu pareil démon depuis plus de vingt ans et, sa mémoire se montrant singulièrement défaillante, n'avait pu fournir, pour toute description, que cette information des plus évasives : la taille du démon en question pouvait varier du simple au double. La belle affaire ! songea Ben, en hochant la tête. Mais il y avait plus préoccupant. Notamment, les pouvoirs dont le Darkling était doté ; pouvoirs qui promettaient bien des déboires à l'infortuné qui s'y trouverait confronté. Avec un peu de chance, Fillip et Sott n'auraient pas encore eu le temps d'ouvrir la bouteille. Peut-être résisteraient-ils à leur notoire curiosité ; assez longtemps, tout au moins, pour que Ben et ses compagnons les rattrapent avant qu'il ne soit trop tard.

Ben soupira en se trémoussant nerveusement sur sa selle.

— Je crois que le ciel s'éclaircit, Majesté, claironna dans son dos le Magicien de la Cour.

Ben hocha la tête en silence. Il n'en croyait pas un mot.

À ce train-là, il va encore pleuvoir un mois ! se disait-il. Nous ferions mieux de confectionner une arche, si nous ne voulons pas périr sous ce déluge !

Cela faisait presque vingt-quatre heures qu'Abernathy avait disparu avec le médaillon et Ben commençait à perdre espoir. Comment Abernathy pourrait-il se tirer d'affaire dans un monde comme le sien ? Même en admettant qu'il parvienne à échapper au tyrannique Michel Ard Rhi, où pourrait-il bien aller ? Il ne connaissait personne. Il n'avait pas la moindre idée de ce à quoi ressemblaient les États-Unis d'Amérique. Et il n'aurait pas ouvert la bouche qu'il...

Arrête donc de broyer du noir ! se tança-t-il. Inutile de s'appesantir sur la disparition d'Abernathy et du médaillon. Ça ne t'avancera à rien. Tu ferais mieux de te concentrer sur la façon de récupérer cette maudite bouteille !

Il ne doutait pas d'y parvenir sous peu. Ciboule et Navet étaient largement de taille à retrouver deux misérables Gnômes. Ils les prendraient de vitesse. Et puis, ce serait tout de même un monde si Questor ne réussissait pas à contrecarrer la magie de ce satané Darkling ! S'ils ne perdaient pas de temps, la bouteille

serait entre leurs mains avant même que Fillip et Sott comprennent ce qui leur arrivait.

Si seulement je pouvais invoquer le Paladin ! se lamentait-il.

Cet étrange alter ego lui inspirait pourtant une insurmontable crainte. Il ne parvenait pas à oublier les sensations que provoquait l'effrayante mutation : la lourde armure se refermant sur lui, l'odeur de sang et de métal, les souvenirs dantesques d'innombrables batailles. C'était assurément une expérience terrifiante. Mais si exaltante ! Chaque fois qu'il invoquait le Paladin, il éprouvait une telle jouissance ! C'était grisant. Oui, si grisant que cela en devenait effrayant. Il inspira l'air glacé, en voyant défiler devant ses yeux les joutes sanglantes auxquelles se livrait le champion royal. Il se disait, parfois, qu'il finirait par prendre goût à ces métamorphoses et, qu'à force, il ne pourrait plus s'en passer, comme... comme d'une drogue...

Il chassa cette hantise d'un haussement d'épaules. À quoi bon songer à de telles inepties, puisque, de toute façon, il n'avait plus le médaillon ? Et, pas de médaillon : pas de Paladin !

Vers midi, ils firent halte sous le couvert d'un bouquet d'érables écarlates pour se restaurer. Ciboule n'était toujours pas revenu. Nul n'y fit allusion, mais tous partageaient la même inquiétude. Ils se remirent en route sans tarder et pénétrèrent bientôt dans la contrée de Vertemotte. La pluie s'était assagie, comme Questor l'avait prédit. Une vague clarté grisâtre filtrait à travers un épais tapis de nuages cotonneux. L'air glacial du petit matin se réchauffait progressivement.

Ciboule les rejoignit peu après leur départ. Il venait non pas du nord, comme la logique l'aurait voulu, mais de l'ouest. Il fut devant eux, avant même qu'ils aient pu le voir arriver. Il souriait de tous ses crocs étincelants, ses yeux pétillaient : il avait retrouvé les Gnômes. Ceux-ci ne se dirigeaient pas vers le nord, comme Ben l'avait escompté. En fait, ils ne semblaient pas suivre d'itinéraire particulier, rapporta le Kobold. Il les avait dénichés à moins de deux milles de là, plantés sous un arbre, à contempler béatement une averse de pierres précieuses qui tombaient des feuilles comme des gouttes de pluie.

— Quoi ? s'exclama Ben, qui n'en croyait pas ses oreilles.

Questor s'empessa de questionner discrètement le Kobold, écouta attentivement sa réponse et se tourna vers Ben.

— Ils ont ouvert la bouteille, Majesté. Ils ont délivré le Darkling.

— Et le Darkling change les gouttes de pluie en pierres précieuses ?

— Oui, Sire, répondit Questor, manifestement mal à l'aise. Pour la plus grande joie des Gnômes, apparemment.

— Tu m'en diras tant ! Ces crétins à tête de fouine s'amuse d'un rien ! (Pourquoi fallait-il toujours que tout se complique ? pensait-il.) Bon. Eh bien, pour ce qui est de ramener la bouteille intacte, nous voilà refaits ! Et maintenant, Questor ? Avons-nous des chances de renvoyer ce démon d'où il vient ?

— Tout dépend de Phillip et de Sott, désormais, répondit le magicien avec un hochement de tête dubitatif.

— Comment ça ?

— Qui possède la bouteille contrôle le Darkling.

— Si je comprends bien, le tout est de savoir si Phillip et Sott accepteront de nous la rendre sans rechigner.

— La magie du Darkling exerce une fascination extrêmement persuasive, Majesté.

— Bon. Alors, il nous faut un plan.

Le plan que Ben échafauda était fort simple. Ils chevaucheraient jusqu'à ce qu'ils puissent approcher les Gnômes sans être vus. Navet garderait les montures, pendant que le reste de la troupe rejoindrait Phillip et Sott à pas de loup. Questor, Salica et Ben les aborderaient de front, tandis que Ciboule resterait à couvert. Si Ben ne parvenait pas à convaincre les Gnômes de lui rendre la bouteille, Ciboule la leur prendrait de force, avant qu'ils n'aient le temps de réagir.

— Souviens-toi, Ciboule : si je me frotte le menton de là main, ce sera le signal, conclut Ben. À toi de te débrouiller pour leur foncer dessus et t'emparer de la bouteille.

Pour tout assentiment, le Kobold grimaça un rictus carnassier.

Ils mirent cap à l'ouest – Ciboule en tête, Navet fermant la marche – et couvrirent rapidement la distance qui les séparait encore des deux Gnômes, trop accaparés par leur nouveau jouet

pour surveiller les alentours. Ils mirent pied à terre dans une pinède, en deçà d'une petite butte qui les dissimulait aux regards, tendirent les rênes à Navet et escaladèrent le monticule herbeux, pendant que Ciboule rejoignait son poste d'observation.

À peine franchissaient-ils le sommet, qu'ils s'arrêtaient net, médusés. Agenouillés sous un saule pleureur, Fillip et Sott riaient aux éclats en tendant les mains, comme des gamins émerveillés qui voient tomber la neige pour la première fois de leur vie. Les branches ployaient sous leur charge hygrométrique et la pluie ruisselait des feuillages en une averse de gemmes multicolores. Les Gnomes tentaient d'attraper celles qui passaient à leur portée, tandis que les autres s'amoncelaient autour d'eux en trésors scintillant de mille feux. Les bijoux constellaient le sol, criblant la pénombre diffuse d'une myriade d'arcs-en-ciel miniatures.

La bouteille gisait à leurs pieds. Une immonde créature arachnéenne gesticulait sur le goulot, semant alentour des gerbes d'étincelles vertes. Au contact d'une étincelle, chaque goutte de pluie se métamorphosait en pierre précieuse.

C'était le spectacle le plus saisissant que Ben Holiday eût jamais vu. Fillip et Sott se trémoussaient, ivres de joie. À les voir s'agiter de la sorte, on les aurait pris pour des fous.

— Assez ! s'écria Ben.

Les Gnomes se figèrent sur-le-champ. Le Darkling ramassa sur ses pattes de derrière, comme un fauve prêt à bondir. Ben marqua une pause délibérée, pour appuyer son effet, et descendit la pente. Questor et Salica lui emboîtèrent le pas. Parvenu à quelques enjambées des Gnomes, Ben s'immobilisa.

— À quoi croyez-vous donc jouer, vous deux ? demanda-t-il d'une voix de stentor.

Fillip et Sott semblaient morts de peur.

— Laissez-nous tranquilles ! glapirent-ils de concert.

— Nous avons d'abord un petit problème à régler, rétorqua Ben avec calme. Vous êtes en possession de quelque chose qui m'appartient.

— Non, non, gémirent les deux maraudeurs.

— Et cette bouteille, là ?

À peine Ben proférait-il le mot « bouteille », que quatre petites mains velues agrippaient le goulot. Le Darkling resta sur son perchoir, accroché à la paroi de verre, comme s'il était muni de ventouses. Ben put le distinguer nettement. C'était une petite créature repoussante aux yeux rouges, qui lui décocha un regard si brûlant de haine qu'il détourna les yeux.

— Fillip, Sott ! leur dit-il, en tentant de conserver son sang-froid. Rendez-moi cette bouteille. Elle n'est pas à vous, vous le savez bien. Vous l'avez prise sans me demander la permission.

— Vous avez dit que vous auriez préféré ne jamais l'avoir vue, plaida Fillip.

— Vous avez dit que vous voudriez la voir disparaître, renchérit Sott.

— Vous l'avez abandonnée dans un placard.

— Vous n'en vouliez plus.

— Oh ! Très Noble Seigneur !

— Oh ! Très Puissant Seigneur !

Ben s'empressa de les réduire au silence d'un geste vif.

— Il n'y pas de « Noble Seigneur » qui tienne. Vous devez me la rendre, un point c'est tout. Vous allez la refermer immédiatement et me la donner sans faire d'histoires.

Les Gnômes ne s'accrochèrent que plus désespérément à leur butin. Une étrange lueur illumina soudain leur regard, une lueur que Ben avait déjà cru entrevoir dans les yeux écarlates du Darkling. Tout à coup, Fillip retroussa les babines en grognant, tandis que Sott se mettait à caresser frénétiquement l'échine de la créature.

— La bouteille est à nous, à présent, gronda Fillip.

— Oui, elle est à nous, répéta Sott d'une voix grinçante.

La terreur se lisait encore dans leurs prunelles, mais Ben comprit qu'il s'était mépris sur son origine. Ce n'était pas lui qu'ils craignaient ; c'était surtout de perdre leur fabuleux trésor.

— Des clous ! marmonna-t-il en se tournant vers Questor.

Le magicien s'avança et se campa fermement sur les manches à balai qui lui servaient de jambes.

— Fillip et Sott, vous êtes reconnus coupables de vol et de délit de fuite. (Il s'éclaircit la gorge et bomba son torse d'épouvantail à moineaux.) Rendez l'objet du délit – autrement

dit, la bouteille – et toutes les charges portées contre vous seront immédiatement abandonnées. Si vous refusez d’obtempérer, vous serez mis en état d’arrestation et transférés dans les cachots du donjon de Bon Aloï. (Il marqua une pause emphatique, puis reprit d’un ton comminatoire :) Vous ne voudriez tout de même pas en arriver là, n’est-ce pas ?

Les Gnômes Cavernicoles se ratatinèrent. Le Darkling leur chuchota alors quelque chose à l’oreille et ils se redressèrent brusquement avec une manifeste hostilité.

— Vous mentez ! clama Phillip.

— Vous voulez nous faire du mal ! déclara Sott.

— Vous voulez récupérer la bouteille pour vous tout seul !

— Vous voulez profiter de ses trésors pour vous tout seul !

— Vous voulez nous piéger !

— Vous essayez de nous tromper !

Ils s’étaient mis debout, tenant la bouteille entre eux, et reculaient vers le tronc du saule. Ben n’en revenait pas. Jamais il n’avait vu les Gnômes se rebeller. Il ne parvenait pas à croire que ces deux fieffés couards étaient prêts à se battre pour défendre leur fabuleux trésor.

— Qu’est-ce qui se passe, là, exactement ? murmura-t-il, déconcerté.

— C’est l’influence du démon, Sire, répondit aussitôt Questor à voix basse. Il corrompt tout ce qu’il touche.

J’ai mal joué, se disait Ben. Il avait commis une grosse erreur tactique en misant sur l’intimidation. Tout compte fait, il aurait été plus judicieux d’employer la manière forte dès le début. Il aurait mieux fait de laisser Ciboule s’emparer de cette fichue bouteille sans autre forme de procès. Nous n’en serions pas là ! se morfondait-il.

Salica vint prendre place à ses côtés.

— Phillip ! s’écria-t-elle. Sott ! De grâce ! Comment osez-vous offenser de la sorte votre souverain ? Auriez-vous oublié qu’il s’est porté à votre secours, quand tous vous abandonnaient ? Ne vous souvenez-vous pas de tout ce qu’il a fait pour vous ? (Sa voix se radoucît.) Il vous a toujours aidés quand vous le lui avez demandé. Vous avez une dette envers lui. Rendez-lui la bouteille. Il en a besoin pour retrouver Abernathy. Ne vous

opposez pas ainsi à celui qui vous a toujours accueillis à bras ouverts. Écoutez ce que vous dicte votre conscience. Je suis sûre, qu'au fond de vous, vous savez qu'il faut la lui donner.

Pendant une fraction de seconde, Ben crut que Salica avait fait mouche. Les Gnômes semblaient plus réceptifs aux arguments de la sylphide qu'aux siens ou à ceux de Questor. Ils baissaient les yeux, avec une piteuse expression de culpabilité. Ils avaient déjà fait deux pas en avant – en traînant les pieds et en marmonnant leurs habituelles jérémiades – quand le Darkling se détendit comme un ressort pour se jucher sur l'épaule de Phillip avec un sifflement venimeux ; puis il bondit sur celle de Sott, avant de retourner sur son perchoir en exécutant une véritable danse de Saint-Guy. Phillip et Sott s'arrêtèrent net et commencèrent à faire marche arrière. La lueur de peur et d'hostilité s'était instantanément rallumée dans leurs yeux.

Il n'en fallut pas davantage pour que Ben se frottât le menton d'un air dubitatif.

Une flèche noire zébra la clairière et, avant même que Phillip et Sott puissent comprendre ce qui leur arrivait, Ciboule avait déjà refermé la main sur la bonbonne. Mais, il n'avait pas plus tôt posé les doigts sur le goulot, qu'une force invisible le repoussait. Sifflant et crachant comme un chat en furie, le Darkling projeta un gigantesque éclair de feu qui frappa le Kobold de plein fouet et le catapulta dans les airs à perte de vue.

Ben préparait déjà sa riposte. Mais il ne fut pas assez prompt. Les Gnômes alertèrent aussitôt le Darkling en hurlant. Le démon se tourna aussitôt vers son assaillant. Ses petites mains laiteuses s'agitèrent frénétiquement et les gouttes de pluie furent immédiatement changées en poignards. Jamais Ben ne pourrait esquiver cette salve verticale.

Grâce au ciel ! Pour une fois, Questor Thews fit preuve d'une maîtrise inespérée et, enveloppant Ben d'un bouclier magique, détourna la course des projectiles au dernier moment. Ben leva machinalement les bras pour se protéger et cligna des yeux, éberlué. Réalisant que, contre toute attente, il n'était pas métamorphosé en porc-épic, il se tourna vers ses compagnons pour les engager à prendre la fuite. Mais déjà le Darkling lançait

sa seconde offensive : un bombardement de pierres qui semblaient soulevées de terre par une invisible main de géant. Tous plongèrent dans la boue. Une fois encore, le bouclier magique de Questor fit merveille. Il résista au mitrailage minéral, permettant ainsi aux trois amis de se replier ventre à terre.

Ils n'avaient pas parcouru plus d'une aune, qu'une cataracte de grêlons, gros comme des œufs de pigeon, fondait sur eux. Questor poussa un hurlement et projeta les mains en avant. Un éclat de lumière aveuglante surgit du néant. Déjà le bouclier magique se dissolvait. Les grêlons s'abattaient sur les fuyards avec une violence assassine. Ben se releva, en chancelant, pour tenter de protéger Salica et l'entraîner vers le sommet.

— Couchez-vous ! s'égosilla Questor.

Étreignant la sylphide de toutes ses forces, Ben bascula sur le versant opposé et dévala la pente. Le bouclier de Questor s'était complètement dissipé et les grêlons les mitraillaient copieusement, tandis qu'ils roulaient dans les broussailles.

Brusquement les grêlons disparurent, supplantés par une averse cinglante qui parut, tout à coup, bien inoffensive. Ben ouvrit les yeux, rencontra ceux de Salica, puis, jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, aperçut Questor qui se relevait et, d'un geste rageur, décroûtait tant bien que mal ses robes maculées de boue.

Aucun signe du démon ou des Gnomes à l'horizon.

Ben réalisa qu'il tremblait des pieds à la tête. Il tremblait de peur et de rage. Il pouvait pourtant remercier le ciel d'être encore en vie. Le Darkling avait bien failli tous les tuer. Il se rapprocha de Salica et la serra impulsivement dans ses bras.

Ils retrouvèrent Ciboule sous un taillis, à un mille de là. Il était couvert de meurtrissures, contusionné, mais conscient. Le coup de boutoir qu'il avait reçu aurait eu raison d'un éléphant. Mais les Kobolds étaient coriaces. Salica s'occupa de lui un long moment, lui prodiguant les soins attentifs que ses pouvoirs surnaturels, hérités de son père – un ondin guérisseur –, rendaient d'une remarquable efficacité. En moins d'une demi-heure Ciboule était sur pied, courbatu et harassé, mais souriant – si tant est qu'un Kobold pût sourire. À peine debout,

il chuchotait déjà à l'oreille de Questor. Ses mimiques vindicatives ne trompaient guère sur ses intentions : il voulait sa revanche sur le démon.

Mais le Darkling avait disparu, entraînant bouteille et Gnômes à sa suite. Aucune empreinte ne permettait de savoir où ils étaient allés. Ben et sa troupe eurent beau scruter le sol détrempé dans toutes les directions, ils ne décelèrent pas la moindre trace. Le démon avait sans doute fait usage de ses pouvoirs pour brouiller les pistes.

— À moins qu'ils ne se soient purement et simplement volatilisés, Majesté, suggéra doctement le magicien. Le Darkling est tout à fait à même de jeter un sort de téléportation.

— Les pouvoirs de cette diabolique créature sont-ils donc illimités ?

— Les seules limites qu'il connaisse sont celles que lui imposent ses maîtres. Plus le maître est corrompu, plus le démon est puissant. (Questor soupira.) Heureusement, Phillip et Sott ne sont pas de mauvais bougres. L'énergie que le démon peut leur emprunter ne devrait pas faire long feu.

— Je les plains, Ben, murmura Salica.

Ben lui jeta un regard surpris, puis hocha la tête avec lassitude.

— Oui, je suppose que tu as raison. Je ne pense pas qu'ils se rendent vraiment compte de ce qu'ils font. En fait, ils sont tout simplement manipulés. Oui, à y bien réfléchir, ils sont effectivement bien à plaindre ! (Il se détourna vivement.) Navet ! Amène les chevaux !

Le Kobold s'empressa d'obtempérer. Ben examina le ciel, songeur. La pluie n'était plus qu'une fine bruine. Le crépuscule tombait. Ils ne pourraient plus rien entreprendre avant la nuit.

— Que faisons-nous maintenant, Majesté ? demanda Questor.

Tous entouraient leur souverain, attentifs à ses ordres. Ben contracta les mâchoires.

— Je vais te dire ce que nous allons faire, Questor. Nous allons attendre que le jour se lève et nous allons faire la chasse aux Gnômes. Nous allons les poursuivre jusqu'à ce que nous les trouvions. Et, quand nous les aurons trouvés, nous

récupérerons cette satanée bouteille et bouclerons le Darkling à l'intérieur une bonne fois pour toutes ! (Il jeta un coup d'œil vers Ciboule, qui découvrait ses crocs impressionnants dans une grimace jubilatoire.) Et, cette fois-ci, je peux te garantir que ce fichu démon peut mesurer ses abattis !

MICHEL ARD RHI

Pour sa première journée hors des frontières landovériennes, Abernathy aurait pu rêver mieux : il ne vit guère de l'autre monde que les quatre murs de la chambre d'Élisabeth. La fillette avait dû renoncer à jouer les malades imaginaires – au risque d'attirer la femme de ménage, trop heureuse d'accomplir une bonne action en se portant à son chevet, et Abernathy n'aurait sans doute pu échapper à sa compatissante attention. Elle ne s'y était cependant pas résignée sans regret : outre le plaisir de rester en compagnie de son nouvel ami, elle y aurait également gagné une journée de vacances ; ce qui, pour elle, n'était pas un mince avantage. Elle se consola néanmoins en se disant que, puisqu'elle n'avait toujours pas trouvé de stratagème pour faire discrètement sortir Abernathy de Graum Wythe, vingt-quatre heures de réflexion supplémentaires ne seraient pas superflues.

Élisabeth était donc partie à l'école, abandonnant Abernathy avec une pile de magazines et de journaux qu'elle avait dénichés en fouinant dans le bureau de son père. En tant que scribe royal, Abernathy comptait, parmi ses éminentes attributions, celle d'historien de la Cour. Il se faisait fort de connaître maintes civilisations étrangères et avait notamment mis un point d'honneur à étudier l'histoire de l'autre monde, dès que Meeks s'y était installé pour recruter des candidats au trône de Landover. Il en gardait un souvenir épouvantable. Tout ce qu'il avait retenu sur le sujet traitait de machines, de sciences étranges et de guerres. Cependant, puisqu'il bénéficiait du pouvoir du médaillon – qui lui permettait de lire et de parler la langue de n'importe quelle contrée, il avait décidé d'en profiter pour parfaire son érudition et rafraîchir ses connaissances. Ce qui pourrait s'avérer fort utile, s'il entendait séjourner dans cet univers étranger, assez longtemps, tout au moins, pour établir un itinéraire acceptable vers la Virginie et retourner à Landover.

Il s'installa donc confortablement sur le lit d'Élisabeth, empilant oreillers et coussins en guise de dossier, et, entouré de peluches et de poupées, se plongea dans la lecture. Les

articles de journaux ne présentaient pas grand intérêt. Une inconcevable majorité d'entre eux dépeignait conflits sanglants, révoltes et tueries qui résultaient, pour la plupart, de fumeux partis pris politiques ou économiques, dépourvus de toute justification rationnelle ; d'autres relataient faits divers, scandales, affaires judiciaires et autres enquêtes policières, tous plus sordides les uns que les autres. Abernathy en parcourut trois ou quatre, puis jeta l'éponge, convaincu d'être tombé dans un monde de malfrats et de fous. Il fit l'impasse sur les histoires sentimentales, récits d'aventures ou reportages sportifs des magazines, pour se concentrer sur les publicités – puisque, apparemment, c'était ainsi qu'on nommait ces condensés bariolés qui constituaient, pour l'étranger qu'il était, une véritable mine d'informations.

Les annonces publicitaires, vantaient en effet les mérites de tout ce qui se vendait et s'achetait, tant en matière de biens consommables que de services ; ce qui était riche d'enseignement. Abernathy découvrit notamment que, dans ce monde-ci, personne ne voyageait à cheval ou en carriole. Tout le monde conduisait de curieux engins à deux ou quatre roues, voire volait dans de drôles de machines. Il apprit également que, pour bénéficier de ces moyens de transport, il fallait payer avec des « dollars » ou avec une sorte de sésame magique dénommé « carte de crédit ». Il n'avait bien évidemment ni l'un ni l'autre. Enfin, il dut se rendre à l'évidence : personne ne s'habillait, ne parlait ou n'avait quoi que ce soit de commun avec lui, tant d'un point de vue social ou économique que culturel. En un mot, comme en cent, dès qu'il aurait franchi les murs de Graum Wythe, il passerait aussi inaperçu qu'un dragon dans une basse-cour !

Par chance, un des magazines contenait une carte des États-Unis. Il reconnut immédiatement la contrée natale de son souverain et s'empressa de localiser l'État de Washington – où il se trouvait – et celui de Virginie – où il voulait se rendre. La topographie des différentes régions à traverser étant clairement dessinée et la légende lui permettant de calculer la distance qu'il aurait à parcourir, il put ainsi se faire une idée assez nette du périple qui l'attendait. Élisabeth avait raison : c'était un très,

très long parcours. Il pourrait bien sûr le faire à pied, mais tout portait à croire qu'il marcherait jusqu'à la fin des temps.

Découragé, il abandonna les documents sur le lit et alla jeter un coup d'œil par la fenêtre. Outre de rares trouées de verdure, une rivière qui serpentait paresseusement et quelques lointaines habitations clairsemées, le château était cerné de vignobles. C'étaient surtout les maisons qui l'intriguaient. Il en avait bien vu d'identiques dans les magazines ; mais aucune ne ressemblait, de près ou de loin, aux chaumières de Landover. Graum Wythe semblait parfaitement incongru dans un tel voisinage. Il paraissait avoir été posé là par erreur. Abernathy supputait qu'un tel château n'avait été érigé que pour répondre au caprice du vaniteux Michel Ard Rhi, trop fier d'être parvenu à recréer la forteresse imaginaire de son enfance – dans laquelle il avait mentalement passé le plus clair de son existence – pour s'inquiéter de savoir si elle détonnait ou non dans le paysage. Elle était entourée de douves que traversait un pont-levis gardé par une tour de guet. Un mur festonné de fils barbelés et percé d'une unique grille encerclait le tout. Abernathy hocha la tête. Décidément ! Michel n'avait pas changé !

Élisabeth lui avait préparé un encas. Il engloutit sans sourciller les tranches de jambon en guise de déjeuner, mais jeta un regard sceptique sur l'étrange paquet rouge baptisé « chips » que la fillette avait posé sur la table de chevet. Il tenta de l'ouvrir délicatement, puis, agacé par tant de résistance, déchiqueta l'enveloppe à coups de dents, éparpillant le tout sur le plancher. Par acquit de conscience, il renifla néanmoins les pétales biscornus avec circonspection, en goûta un en faisant la grimace, puis, dégoûté, résolut de poursuivre sa lecture. Il n'avait pas plus tôt ouvert un journal que des pas résonnaient dans le couloir. Il dressa l'oreille et constata avec horreur que la clenche tournait.

Il n'eut que le temps de se rouler en boule au milieu des peluches. Une femme pénétra dans la chambre, en chantonnant distraitement, les bras chargés de chiffons, de bouteilles et d'ustensiles divers apparemment dévolus au nettoyage. N'était-ce pas la chambrière dont Élisabeth avait parlé ? Était-elle censée venir ranger la chambre à cette heure-ci ? Mais alors,

pourquoi Élisabeth ne l'avait-elle pas prévenu ? Aurait-elle oublié ? Il retenait sa respiration, paralysé d'effroi. Peut-être ne le verrait-elle pas. Peut-être partirait-elle sans même remarquer sa présence s'il...

La femme se retourna brusquement. Son regard se posa immédiatement sur lui. Elle eut un hoquet de surprise.

— Allons bon ! fit-elle, les poings sur les hanches. Qu'est-ce que c'est qu'ça ? Qu'est-ce que tu fais là, toi ? Tu ne sais donc pas que les chiens sont interdits ici ? C'est encore bien un tour d'Élisabeth, ça !

Un sourire amusé s'épanouit sur ses lèvres. Elle hocha la tête en riant. Qu'aurait-il pu faire, si ce n'est entrer dans son jeu ? Il agita donc la queue, soucieux de ressembler du mieux qu'il pouvait à un banal animal de compagnie.

— Mais c'est que t'es trognon, en plus ! Et drôlement bien habillé ! T'en fais une jolie poupée ! (La femme de ménage fondit sur lui pour l'étouffer de caresses. Abernathy en eut le souffle coupé.) Et qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire de toi, maintenant, hum ? reprit-elle en reculant pour l'examiner tout à loisir. Je parie que personne n'est au courant, hein ?

Abernathy agita la queue de plus belle pour s'attirer les bonnes grâces de son admiratrice.

— C'est que tu nous as mis cette chambre dans un bel état, dis donc ! Non mais regardez-moi ce désordre ! (Elle s'activa diligemment autour de lui.) Et c'est toi qui as mangé ces chips aussi ? Où as-tu déniché ça, hum ? Ah ! Cette Élisabeth ! Elle en fera jamais d'autres !

Abernathy la regardait s'affairer sans bouger. Comme elle revenait vers lui, il leva des yeux implorants.

— Oh ! Et puis c'est pas mes oignons, après tout ! marmonna-t-elle en lui tapotant la tête. Tiens ! Je vais te dire ce qu'on va faire. Tu vas rester là bien gentiment, sans broncher. Je vais faire le ménage – après tout, j'suis payée pour ça – et puis filer comme si de rien n'était. Ça me regarde pas, moi, au rond ! C'est Élisabeth qui t'a amené ici. À elle de se débrouiller maintenant. Moi, de toute façon, pour c'que j'en pense... Et toi, qu'est-ce que t'en dis ?

Abernathy agita la queue en guise d'assentiment.

— Marché conclu !

La femme accrocha alors une corde noire au mur et se mit à pousser sur le sol une machine qui faisait un bruit infernal. Elle passa ensuite un chiffon sur les meubles, remit en ordre les coussins, secoua les Dreillers, empila les journaux et revint se pencher sur lui.

— Tu vas être bien sage, maintenant, hein ? fit-elle en lui frictionnant les oreilles. Va pas te faire remarquer surtout ! Je garderai le secret, t'en fais pas. Et maintenant, donne-moi donc un bisou pour ma peine. (Elle lui tendit la joue.) Allez, donne un bisou à la dame !

Abernathy lécha obligeamment la joue offerte.

— Oh ! C'est un bon chien-chien, ça ! (Elle lui frotta le museau, rangea son attirail et se dirigea vers la porte.) Au revoir, mon tout beau !

La porte se referma doucement et les pas s'éloignèrent.

Abernathy aurait donné cher pour laver jusqu'au souvenir de ce dégradant baiser canin.

En milieu d'après-midi, Élisabeth était de retour et manifestement d'humeur joviale.

— Salut, Abernathy ! claironna-t-elle en poussant la porte, avant de la refermer prudemment derrière elle. Comment s'est passée cette journée ?

— Elle se serait sans doute mieux passée si tu avais pensé à me prévenir que la domestique viendrait ranger ta chambre, répondit Abernathy d'un ton cassant.

— Ah oui ! C'est vrai. On est lundi aujourd'hui, grommela Élisabeth, en laissant tomber ses livres de classe sur son bureau. Désolée. Est-ce qu'elle t'a vu ?

— Hélas, oui ! Mais elle m'a pris pour ton chien et a préféré te laisser la responsabilité de cette infraction au règlement intérieur. À mon avis, elle ne dira rien.

— Mrs. Allen est mon amie, affirma la fillette avec fierté. Et, si elle a promis, elle tiendra parole. C'est pas le cas de tout le monde... (Elle fronça les sourcils, avec une moue dédaigneuse.) Nita Coles aussi était mon amie. Mais tout est fini entre nous. Tu sais quoi ? Elle est allée raconter partout que j'en pinçais pour Tommy Samuelson. Non, mais tu te rends compte ! Je me

demande bien ce qui lui a pris. C'est même pas mon petit ami, Tommy. Ni même un copain, si tu veux savoir. Bon, c'est vrai qu'il est mignon. Mais c'est tout, hein ! En plus, il a fallu qu'elle aille dire ça à Donna Helms. Et, comme Donna est une vraie pipelette, toute l'école est au courant. Je sais même plus où me mettre, maintenant. C'est malin ! Je parie que même Mr. Mack le sait – Mr. Mack, c'est mon instituteur. Non mais t'imagines ! La honte ! Mais moi j'ai dit à Éva Richards, mon autre copine, que si Nita n'arrêtait pas ses racontars, je ne...

— Élisabeth ! l'interrompit Abernathy, si agacé qu'il aboyait presque. Élisabeth, répéta-t-il plus calmement. (La fillette le regardait avec de grands yeux étonnés.) As-tu trouvé une idée pour me sortir d'ici ?

— Évidemment ! fit-elle en haussant les épaules, comme si la question était d'une inconcevable absurdité. (Elle vint s'asseoir sur le lit, à côté de lui.) Et une excellente idée, même.

— Laquelle ?

La gamine arbora un sourire malicieux.

— Tu vas passer en douce avec le linge sale !

Devant l'expression scandalisée d'Abernathy, le sourire de la fillette s'élargit.

— Écoute. Tu vas voir, c'est fastoche. Il y a un camion qui passe prendre le linge sale tous les mardis. C'est-à-dire demain. À l'intérieur, on met de grands paniers d'osier remplis de draps et de tas d'autres trucs. Tu n'auras qu'à te cacher dedans. Les gardes ne fouillent jamais le linge sale. Tu n'auras qu'à te laisser porter et sauter dehors, dès que le camion sera arrivé. Qu'est-ce que tu dis de ça ?

Abernathy réfléchit quelques minutes en silence.

— Cela paraît envisageable. Mais ne crois-tu pas qu'en chargeant le panier, ils le trouveront bien lourd ?

— Pas de danger ! Les serviettes sont toutes mouillées quand elles partent au nettoyage. Alors, tout est trempé. Ça pèse une tonne. J'invente rien. C'est Mr. Abbott qui le dit. C'est lui qui porte les paniers et qui conduit le camion. Il n'y verra que du feu.

— Hummm... fit Abernathy, dubitatif.

— Je te jure que ça va marcher. Reste plus qu'à te faufiler jusqu'à la buanderie. J'irai avec toi. Si on y va assez tôt, on ne rencontrera personne. Je peux mettre mon réveil à sonner.

Abernathy examina pensivement l'objet que désignait la fillette, puis se tourna de nouveau vers elle en soupirant.

— Aurais-tu une carte de la contrée ? Ou quelque document qui puisse m'indiquer l'itinéraire à suivre pour rejoindre la Virginie ?

Élisabeth secoua aussitôt la tête avec véhémence.

— J'ai une meilleure idée. De toute façon, tu ne pourras jamais faire tout ce chemin à pied. C'est bien trop loin. Et puis, il y a des montagnes sur le trajet et c'est bientôt l'hiver. Tu serais congelé ! (Elle posa la main sur la tête du scribe.) J'ai fait des économies. Je vais te les donner. Si papa me demande, j'inventerai bien une histoire. Ce sera pas très compliqué. Je te donne les sous et toi, tu t'enroules de bandages du haut en bas pour que personne voie à quoi tu ressembles. Les gens se diront que tu es brûlé ou je ne sais quoi. Bref, tu vas à l'aéroport et tu achètes un billet d'avion pour la Virginie. Tu prendras un charter, c'est beaucoup moins cher. Je t'expliquerai. Tu seras là-bas en deux heures à peu près. Évidemment, il faudra que tu marches encore un peu, après. Mais ce sera déjà beaucoup moins long qu'en partant d'ici. Et puis, il fait bien plus chaud, en Virginie. Là-bas, au moins, tu n'auras pas froid.

Abernathy restait sans voix.

— Mais, Élisabeth, je ne peux pas accepter ! s'exclama-t-il finalement. Je...

— Taratata ! Arrête donc de dire des bêtises ! Bien sûr que si, tu peux. Et puis, t'as pas le choix. Non mais comment voudrais-tu que je dorme, si je sais que tu te balades tout seul dans la nature ? Non, non ! Il faut que je sois sûre que tout va bien pour toi. Sinon, j'en serai malade, je le sens. Moi, tu sais, je viendrais bien avec toi. Mais, comme c'est toi qui veux pas, tu dois au moins prendre mes économies. (Elle marqua un temps.) Tu pourras me rembourser plus tard, si ça t'embête tellement.

— M... Merci, Élisabeth, murmura Abernathy, bouleversé par la générosité de la fillette.

Élisabeth le serra affectueusement dans ses bras.

Tout favoritisme mis à part, question câlins, la turbulente fillette pouvait en remontrer tous les jours à l'étouffante Mrs. Allen !

Élisabeth descendit dîner. Abernathy resta calfeutré dans la chambre, espérant qu'elle parviendrait enfin à lui rapporter quelques victuailles dignes de ce nom. Il s'attendait à voir la fillette réapparaître d'une minute à l'autre, et, pour passer le temps, feuilletait distraitement un petit livret intitulé TV Mag auquel il ne comprenait strictement rien. Mais les minutes s'éternisaient. Élisabeth ne revenait toujours pas. Il commença à dresser l'oreille et finit même par entrebâiller la porte pour jeter un œil dans le couloir. Pas d'Élisabeth en vue.

Quand, finalement, la fillette franchit le seuil de la chambre, elle était blanche comme un linge.

— Abernathy ! s'exclama-t-elle dans un souffle, en refermant la porte avec précaution. Il faut absolument que tu files ! Et en quatrième vitesse, même !

Michel sait tout ! Abernathy sentit son sang se glacer dans ses veines.

— Tout quoi ?

— Ben, que tu es ici !

— Comment l'a-t-il appris ?

La fillette secoua la tête, les larmes aux yeux.

— C'est ma faute ! sanglota-t-elle. C'est moi qui lui ai dit !

— Allons ! Allons ! La consola Abernathy, en posant la patte sur son épaule. (Eût-il cédé à sa première impulsion, il aurait déjà pris ses jambes à son cou, mais il s'exhortait au calme. Il devait d'abord savoir à quoi s'en tenir.) Dis-moi ce qui s'est passé au juste, fit-il d'un ton qui se voulait réconfortant.

Élisabeth ravala ses pleurs et se tourna vers lui.

— Les gardes sont venus trouver Michel à la fin du repas pour faire leur rapport, comme d'habitude. Et puis, comme il me voyait plantée là, y en a un qui m'a demandé si j'avais toujours ce drôle de chien déguisé. Et le voilà qui se met à décrire tes vêtements, tes lunettes, tes pattes de devant qui ressemblent pas vraiment à des pattes... Bref ! Un vrai portrait-robot ! Alors là, Michel a commencé à me poser des questions avec cet air bizarre. Il m'a demandé où je t'avais trouvé et je...

Eh bien, je pouvais pas lui mentir, Abernathy, tu comprends ? Je pouvais pas. Quand il te regarde, on dirait qu'il lit dans ta tête et...

Elle éclata en sanglots. Abernathy la berça tendrement.

— Continue, lui dit-il doucement.

— Je... Je lui ai dit que... que je t'avais trouvé du côté du musée, hoqueta-t-elle. Je lui ai pas dit que tu étais à l'intérieur et tout et tout, mais il était déjà trop tard. Il m'a ordonné de rester où j'étais et il est allé tout droit au musée. Quand il est revenu, il était vert de rage. Il voulait savoir où était passée sa bouteille. J'ai dit que je savais pas. Il voulait savoir ce qui t'était arrivé à toi. J'ai dit que je savais pas non plus. Et puis, je me suis mise à pleurer. Je lui ai raconté que, quand je t'avais rencontré, tu portais ces vieux habits et que j'avais juste voulu jouer à se déguiser, que je t'avais fabriqué une laisse et que je t'avais promené et... Et voilà qu'il me demande si tu m'avais dit quelque chose ! Il sait que tu parles, Abernathy !

Abernathy crut voir les murs de la chambre s'effondrer.

— Dis-moi la suite, Élisabeth. Fais vite ! Le temps presse.

La fillette prit une profonde inspiration.

— Eh bien, je te l'ai déjà dit, je peux pas lui mentir... Enfin pas vraiment, pas à lui. Alors, j'ai dit : « Ça alors ! Mais oui ! » comme si j'étais carrément épatée. J'ai dit que j'avais tellement eu peur, quand tu avais parlé, que je t'avais relâché et que tu t'étais enfui en courant. J'ai dit que je t'avais pas revu depuis et que j'avais rien raconté à personne parce que j'avais peur qu'on me croie pas. J'ai dit que j'en aurais parlé à papa quand il serait rentré. (Elle lui prit les pattes.) Je crois qu'il a marché. Il m'a juste ordonné de retourner dans ma chambre et de l'attendre sans bouger. Il a aussitôt envoyé les gardes pour te chercher. Et t'aurais vu comme il leur criait dessus ! Il hurlait ! Pire qu'une sirène de pompiers ! Ô Abernathy, faut surtout pas qu'ils t'attrapent ! Faut pas que tu restes là !

— Assurément. Mais comment leur échapper ? soupira-t-il avec lassitude.

L'étreinte des petites mains d'enfant se resserra.

— Tu vas faire comme on a dit. Sauf qu'au lieu de te cacher demain, tu vas y aller maintenant.

— Mais, ne viens-tu pas de m'annoncer à l'instant que les gardes fouillaient le château ?

— Si ! Si ! Mais écoute bien ! (Le petit minois se pencha vers lui, le front barré par une inflexible détermination.) Ils ont déjà fouillé la buanderie. C'est par là qu'ils ont commencé, même. Tu sais pourquoi ? Parce que je leur ai dit que, quand tu t'étais enfui, c'est par là que je t'avais vu partir ! Alors, maintenant, la voie est libre ! La buanderie est au rez-de-chaussée, au bout du couloir, à droite. Si tu passes par la fenêtre... Mais écoute-moi donc au lieu de grogner ! Si tu passes par cette fenêtre et que tu descends le long de la vigne vierge, tu peux aller direct à la buanderie. Tu n'auras qu'à pousser la fenêtre pour rentrer !

— Mais, Élisabeth, je ne sais pas escalader les murs, moi !

— J'ai pas repoussé le loquet, l'autre jour, en jouant à cache-cache avec Mrs. Allen. Tu n'auras qu'à sauter dans un panier et le tour sera joué ! Si quelqu'un a refermé la fenêtre après moi, tu n'auras qu'à te cacher dans les buissons. Je viendrai t'ouvrir. Je descendrai dès que je pourrai. Oh ! Je suis tellement désolée, Abernathy ! Tout est ma faute ! Mais il faut vraiment que tu partes, maintenant. Dépêche-toi ! S'ils te trouvent ici, ils vont deviner que j'ai menti et alors là... (La fillette s'étrangla en entendant des éclats de voix et des bruits de pas dans le couloir.) Vite, Abernathy ! Vite ! chuchota-t-elle, épouvantée.

Abernathy avait déjà rejoint la fenêtre. Il l'ouvrit et jeta un œil au-dehors. Bien qu'il fit déjà nuit, il distinguait parfaitement les ligneuses lianes agrippées au mur. Il se retourna.

— Au revoir, Élisabeth. Et merci pour ton aide !

— C'est la cinquième fenêtre, après le coin, à droite, chuchota la fillette. (Elle porta brusquement les mains à ses lèvres avec une expression horrifiée.) Abernathy ! J'ai oublié de te donner les sous !

— Aucune importance, répondit-il en enjambant le rebord de la fenêtre.

Il saisit les sarments à tâtons et vérifia leur solidité. Il aurait de la chance s'il ne se brisait pas le cou !

— Mais si ! Mais si ! Tu en as besoin pour l'avion ! insista Élisabeth, prise de panique. Je sais ! Attends-moi devant l'école à midi, demain ! L'école élémentaire Franklin. J'aurai l'argent.

On frappa à la porte.

— Élisabeth ! Ouvre cette porte !

Abernathy reconnut immédiatement la voix honnie.

— Au revoir Élisabeth ! chuchota-t-il une dernière fois.

— À demain ! répondit la fillette, dans un souffle.

La fenêtre se referma. Abernathy se retrouva suspendu dans le vide, au cœur de la nuit.

Le temps semblait s'être arrêté. La descente paraissait interminable. Abernathy était terrifié à l'idée qu'on puisse le surprendre et plus encore qu'il tombe dans le vide. Il progressait avec une lenteur d'escargot, assurant chaque prise, collé à la paroi comme une sangsue. On avait allumé des lumières dans la cour, en contrebas, des lumières électriques – il avait lu quelque chose à ce sujet – et la nuit ne le protégeait plus. Il se sentait aussi vulnérable qu'une mouche posée sur un mur, à la merci de la moindre pichenette.

Mais le coup tardait à venir et il sentit la rassurante fermeté du sol sous ses pattes, avant qu'il arrivât. Il s'accroupit aussitôt et jeta un regard circulaire. Aucun garde en vue. Il commença à se faufiler le long du mur, dans l'ombre des remparts. Soudain, il perçut le grincement d'une porte et des éclats de voix. Il accéléra le pas pour atteindre l'angle du château. Sitôt le coin passé, la pénombre s'épaississait. Il se mit à compter les ouvertures. La cinquième, avait dit Élisabeth. Une, deux...

Un pinceau de lumière crue balaya l'obscurité derrière lui. Une lampe torche, songea-t-il en se remémorant une publicité sur l'objet en question. Cela signifiait donc que quelqu'un déambulait à pied et cherchait quelque chose. Il accéléra le pas. Quatre... Cinq !

Il freina brusquement. Pour un peu, le vasistas, partiellement dissimulé derrière un buisson, lui aurait échappé. Il l'examina. Il était nettement plus petit que les fenêtres précédentes. Plus petit que les suivantes aussi. Était-ce bien le repère qu'il cherchait ? Devait-il le compter ou était-il si petit qu'Élisabeth l'avait oublié ? Il était éclairé. Était-ce normal ? Cependant, la fenêtre suivante l'était aussi. Il fut subitement pris de panique. Il se plaqua contre la pierre et dressa l'oreille. N'entendait-il pas des voix à l'intérieur ? Il jeta un coup d'œil

affolé en arrière. Le pinceau lumineux se rapprochait dangereusement et les voix du dehors devenaient de plus en plus distinctes.

Il se retourna vers le vasistas. Il n'avait guère le choix, de toute façon. S'il restait planté là, il serait fatalement découvert. Il tendit la patte vers le vantail et le poussa doucement. Le vasistas s'ouvrit sur une enfilade de paniers remplis de linge. Abernathy soupira, soulagé. Il escalada le mur pour enjamber le rebord de la fenêtre et... y serait sans doute parvenu, sans l'aide inattendue des mains étrangères qui l'empoignèrent dans l'ombre.

— On l'a trouvé qui se faufilait dans la buanderie par la fenêtre, comme un voleur, commenta l'un des trois gardes, tandis que chacun de ses deux compères agrippait Abernathy par un bras. Sacré coup de veine qu'on y soit retourné, sinon il nous filait sous le nez. C'est par là qu'on avait commencé et on n'avait rien vu. Mais (Il désigna du menton l'un des deux hommes qui retenaient Abernathy.) Jeff a dit qu'il avait bien cru remarquer qu'une des fenêtres était restée entrebâillée et qu'on devrait vérifier. C'est ce qu'on a fait et c'est comme ça qu'on lui est tombé dessus, juste au moment où il l'enjambait.

Le scribe et ses ravisseurs se trouvaient dans une vaste pièce lambrissée qui, avec sa douzaine de pupitres et son foisonnement de dossiers, de livres et de cartes tapissant les murs, avait tout d'une salle d'état-major. Ils se tenaient devant un imposant bureau de ministre. Derrière ce même bureau se dressait un homme en noir ; un homme grand, osseux, à l'épaisse crinière de jais, avec un visage sec aux traits pincés. Ses yeux sombres, au regard glacial, semblaient dénigrer le monde entier. Il se tenait aussi droit qu'un soldat au garde-à-vous et affichait un air d'arrogante supériorité. De profondes rides barraient son front. On lui aurait donné cinquante ans.

Michel Ard Rhi n'en avait guère plus de trente.

Le garde lorgna son prisonnier.

— C'est quoi d'abord comme créature, ça, Mr. Ard Rhi ?

Trop occupé à examiner le scribe, qui le lui rendait bien, Michel Ard Rhi ignora la question.

— Abernathy, souffla-t-il d'une voix sans timbre, comme en réponse à la question du garde. (Il poursuivit son examen quelques minutes, puis s'adressa à ses sbires, sans détourner les yeux de sa victime.) Sortez ! Attendez dehors !

Les gardes s'exécutèrent et fermèrent doucement la porte derrière eux. Michel Ard Rhi s'assit à son bureau et se cala dans son large fauteuil de cuir.

— Abernathy, répéta-t-il, comme pour se convaincre qu'il ne rêvait pas. Qu'est-ce que tu fais ici ?

Quand les gardes l'avaient surpris, le scribe avait été si terrifié qu'il avait bien cru défaillir. Ses pattes flageolantes le portaient à peine. Mais il s'était, depuis, résigné à l'inéluctable. Il ne tremblait plus.

— Questor Thews m'a expédié ici par erreur, expliqua-t-il d'une voix qui se voulait calme. Il testait un nouveau sort.

— Oh ? répondit Michel, en feignant le plus vif intérêt. Et qu'est-ce que ce vieux fou tentait donc de faire, cette fois ?

— Il essayait de me rendre mon apparence humaine.

Michel Ard Rhi le jaugea d'un air satisfait et s'esclaffa.

— Tu te rappelles quand il t'a métamorphosé en chien ? Je me demande même comment tu as pu accepter de le laisser encore approcher, après ça ! (Il secoua la tête en soupirant.) Questor Thews n'a jamais été capable de réussir quoi que ce soit !

Abernathy ne releva pas. Il pensait au médaillon du roi, dissimulé sous sa tunique. Il pensait que, quoi qu'il puisse arriver, Michel Ard Rhi ne devait à aucun prix découvrir la présence du précieux talisman.

Mais Michel semblait lire dans ses pensées.

— Bien... fit-il d'un ton songeur. Ainsi tu serais parvenu jusqu'ici grâce aux bons offices de ton crétin de protecteur. Quelle ironie ! Mais, tu sais quoi, Abernathy ? Quelque chose me chiffonne dans ton histoire. Aucun humain – ou chien, en l'occurrence – ne peut traverser les brumes du Monde des Fées sans le secours du médaillon. Tu le sais, ça, Abernathy, n'est-ce pas ?

Abernathy secoua la tête.

— La magie...

— La magie ? coupa Michel. La magie de Questor Thews ? Tu veux me faire croire que la magie de cet épouvantail t’a ouvert les portes de ce monde ? Quelle aberration ! (Un vilain rictus vint étirer ses lèvres sèches.) Je n’en crois rien. Mais pourquoi ne me donnes-tu pas la preuve de ce que tu avances, Abernathy ? Pourquoi ne pas satisfaire ma curiosité et ouvrir ta tunique ?

Le scribe crut que son cœur s’arrêtait.

— Je t’ai déjà dit que...

— Ta tunique. Ouvre ta tunique !

Abernathy capitula. Comme le scribe dégrafait son col, Michel Ard Rhi se pencha par-dessus son bureau.

— Ainsi c’était bien le médaillon ! conclut-il d’une voix chuintante, quand le pendentif d’argent apparut en pleine lumière. (Il se leva, contourna son bureau et vint se camper devant Abernathy, avec ce même petit sourire glacé.) Où est ma bouteille ? demanda-t-il avec une alarmante douceur.

Abernathy refrénait à grand-peine une terrible envie de prendre ses jambes à son cou.

— Quelle bouteille ?

— La bouteille qui se trouvait dans la vitrine, Abernathy. Où est-elle ? Tu sais où elle est et tu vas me le dire. Je ne crois pas une seconde que tu te sois matérialisé dans mon château par enchantement. Je ne crois pas que ce soit le résultat inattendu de quelque sort capricieux. Pour qui me prends-tu ? Le médaillon t’a permis de franchir les frontières de Landover pour venir jusqu’ici. Tu es venu à Graum Wythe pour t’emparer de ma bouteille et c’est ce que tu as fait. Il ne me reste plus qu’à découvrir où tu l’as cachée. (Il se tut pour songer un moment.) Peut-être est-elle dans la chambre d’Élisabeth. Y est-elle, Abernathy ? Élisabeth serait-elle ta complice ?

— La fillette ? s’enquit le scribe, en refoulant la peur qui l’étreignait, à l’idée qu’il puisse arriver malheur à sa jeune amie. Elle a croisé mon chemin par hasard et j’ai bien été obligé de lui jouer la comédie. Tu peux faire fouiller sa chambre si tu veux, Michel.

Abernathy feignait l’indifférence, sous le regard perçant de son interrogateur. Ce dernier s’inclina lentement vers lui.

— Sais-tu ce que je vais faire de toi ?

— Tu vas me l'apprendre, rétorqua le scribe, brusquement tendu.

— Je vais te mettre en cage, Abernathy. Je vais te mettre en cage, comme un vulgaire chien errant. Tu vas manger de la pâtée, boire de l'eau dans une écuelle et dormir sur la paille. (Le sourire avait complètement disparu.) Tu vas vivre comme un animal jusqu'à ce que tu me dises où est ma bouteille. Et... jusqu'à ce que tu me donnes le médaillon. (Il se pencha si près qu'Abernathy sentit son souffle sur sa truffe.) Car je connais la règle, Abernathy. Je sais que je ne peux pas te le prendre de force. Le médaillon ne conserve ses pouvoirs que s'il est délibérément offert par son légitime-propiétaire. Mais je compte sur toi, Abernathy. Je sais que tu me le donneras de ton plein gré. Je commence à m'ennuyer dans ce monde, vois-tu. Je crois que séjourner à Landover ne me déplairait pas. Je crois qu'être roi pourrait même m'amuser, finalement. (Il scrutait les yeux de son interlocuteur, en quête de cet indicible effroi qu'il savait éveiller par ses propos. Il ne fut pas déçu et, satisfait, recula pour admirer son œuvre.) Si tu ne me donnes pas la bouteille et le médaillon, Abernathy, tu vas moisir dans cette cage jusqu'à ce que mort s'ensuive. (Il marqua une pause pour appuyer son effet.) Et cela peut prendre... des années, voire des dizaines d'années...

Abernathy le fixait, muet de terreur.

— Gardes !

Les trois hommes réapparurent.

— Emmenez-le dans les oubliettes et enfermez-le dans une cage. Donnez-lui de l'eau et une ration de pâtée deux fois par jour. Rien d'autre. Empêchez qui que ce soit d'approcher.

Les gardes entraînent Abernathy sans ménagement vers la porte. Dans le couloir, le scribe entendit la voix de Michel Ard Rhi qui chantonnait presque, moqueuse :

— Bienvenue à Graum Wythe, Abernathy !

MAUVAIS CALCUL

Fillip et Sott fuyaient vers le nord, avec la très nette intention de mettre autant de distance que possible entre le roi et leur précieuse bouteille. En fait, leur fuite résultait plus d'un concours de circonstances que d'un choix délibéré. Ils s'étaient brusquement retrouvés parachutés à dix lieues du champ de bataille, sans trop savoir comment. Le Darkling s'était chargé de les faire disparaître, avec cette facilité déconcertante que procure la véritable magie et sans leur demander leur avis. Ils n'avaient pas la moindre idée de ce qui avait bien pu arriver au roi et à son escorte et, à dire vrai, préféraient ne pas le savoir. Ils ne voulaient même pas y penser.

Voilà qui était plus facile à dire qu'à faire ! En réalité, ils ne pensaient qu'à cela. Même s'ils ne se le disaient pas. Même s'ils évitaient tout regard ou geste qui eût pu trahir l'objet de leurs préoccupations. Ils ne pouvaient s'en empêcher. Ils avaient commis la faute la plus impardonnable qui soit : ils avaient trahi, ils avaient défié leur souverain bien-aimé. Pis encore ! Ils l'avaient agressé ! Pas directement, bien sûr, puisque c'était le Darkling qui avait dirigé toutes les attaques, mais tout de même ! Le démon n'avait fait qu'exaucer leurs inavouables souhaits. C'était exactement comme s'ils avaient eux-mêmes porté les coups. Ils ne parvenaient pas à comprendre pourquoi ils avaient agi de la sorte. Ils ne parvenaient pas à concevoir comment ils avaient pu laisser faire pareille infamie. Jamais auparavant ils n'auraient même osé s'opposer à la volonté de leur vénéré souverain. C'eût été impensable !

Quoi qu'il en soit, ce qui était fait était fait. Ils ne pouvaient plus reculer désormais. Alors, faute de mieux, ils avançaient. Ils savaient pertinemment que le roi se lancerait à leurs trousses. Il serait furieux contre eux. Il les poursuivrait jusqu'à ce qu'il les retrouve et il les punirait. La fuite était leur seule planche de salut. Fuir et peut-être se cacher.

Fuir, certes. Mais vers quelle destination ?

Se cacher, pourquoi pas ? Mais où ?

Ils n'avaient toujours pas résolu le problème à la tombée de la nuit et, trop épuisés pour continuer leur périple, firent halte pour se reposer. Ils se faufilèrent à l'intérieur d'un terrier abandonné et restèrent allongés dans le noir, écoutant le martèlement sourd de leur cœur et les chuchotements réprobateurs de leur conscience. La bouteille gisait devant eux, ouverte. Perché sur le goulot, le Darkling jouait avec deux papillons de nuit affolés qu'il avait capturés et retenait au bout de longs filaments arachnéens. Lunes et étoiles avaient disparu derrière un épais banc de nuages bas. Les bruits nocturnes semblaient étrangement étouffés, lointains.

Fillip et Sott se tenaient par la main, blottis l'un contre l'autre pour lutter contre la peur qui les prenait à la gorge. Mais l'ennemi ne voulait pas lâcher prise.

— Ah ! Si seulement nous pouvions être à la maison ! geignait Sott, pour la centième fois en cinq minutes.

Pour la centième fois en cinq minutes, Phillip acquiesça d'un hochement de tête pathétique.

Recroquevillés dans leur tanière à ruminer leur infortune, ils étaient si terrorisés qu'ils en oubliaient de manger – bien qu'affamés – et de dormir – bien qu'abrutis de fatigue. Ils regardaient le Darkling s'amuser avec ses papillons, les tirant à hue et à dia comme des cerfs-volants miniatures, avec un malin plaisir. Ils le regardaient, mais l'expression de leur regard avait bien changé depuis la nuit précédente : ils ne trouvaient plus le démon si captivant ni la bouteille si merveilleuse.

— Je crois que nous avons très mal agi, hasarda finalement Phillip, dans un murmure fébrile.

— Je le crois aussi, répondit Sott en se tournant vers son frère.

— Je crois que nous avons fait une très grosse bêtise, s'enhardit Phillip.

— Je le crois aussi, répéta Sott.

— Je crois que nous n'aurions jamais dû prendre la bouteille, conclut Phillip.

Sott se contenta d'acquiescer d'un signe de tête.

Ils se tournèrent en chœur vers le Darkling qui avait cessé de batifoler avec ses captifs ailés et les examinait attentivement.

— Peut-être n'est-il pas trop tard pour rendre la bouteille.

— Peut-être pas.

Une lueur écarlate flamboya dans les yeux braqués sur eux.

— Notre Noble Seigneur nous pardonnerait peut-être, si nous lui rendions la bouteille.

— Notre Puissant Seigneur serait peut-être reconnaissant.

— Nous pourrions lui expliquer que nous ne savions pas ce que nous faisons.

— Nous pourrions lui dire combien nous regrettons.

Les chuchotements des deux Gnômes étaient entrecoupés de piteux reniflements. Ils essuyaient régulièrement leurs joues velues mouillées de larmes. Le Darkling pointa l'index sur les malheureux insectes qui s'embrasèrent aussitôt dans un éclair bleuté, avant de périr carbonisés.

— Je ne voudrais surtout pas que le roi nous haïsse, murmura Phillip.

— Oh ! Moi non plus.

— Il est notre ami.

— Oui, oui. Notre ami.

Tout à coup, le Darkling se mit à tourner comme une toupie sur le rebord de la bouteille. Un feu d'artifice éclaboussa la nuit en une gerbe d'arcs-en-ciel étincelants. Des images surgirent sur l'écran nocturne, des images mouvantes et éphémères qui se fondaient et se confondaient en un maelström versicolore. Happés par le spectacle magique, les Gnômes Cavernicoles oublièrent aussitôt leur conversation. Le démon tourbillonnait dans une explosion de rires contagieux, inondant ses maîtres de pierres précieuses, papillons de nuit foudroyés en plein vol qui tombaient comme de minuscules météores en fusion.

— Oh ! Comme c'est beau ! s'extasia Phillip.

— Oh oui ! C'est magique ! souffla Sott.

— Et si nous gardions la bouteille encore un petit peu, suggéra Phillip.

— Un jour ou deux, peut-être, renchérit Sott.

— Où serait le mal ?

— Qu'est-ce que ça changerait ?

— Et si...

— Peut-être que...

Ils s'interrompirent de concert et se tournèrent brusquement l'un vers l'autre. Chacun vit reflété, dans le regard de son frère, l'étrange lueur écarlate qui allumait les yeux du démon. Tous deux sursautèrent au même instant devant cette curieuse découverte. Leurs mains liées se crispèrent machinalement. Ils se dévisagèrent en clignant des paupières, perplexes.

— J'ai peur, pleurnicha Sott.

— Je ne trouve plus qu'elle soit si belle, cette bouteille, geignit Fillip. Je n'aime pas ce que je ressens quand je la vois.

Sott hocha la tête. Éclairs, couleurs et images fantasmagoriques s'étaient volatilisés. Le Darkling était immobile sur le goulot de la bouteille et les regardait fixement. Ses yeux n'étaient plus que deux fentes ardentes.

— Et si nous le remettons dans la bouteille, proposa Fillip, à voix basse.

— Oui, oui, dans la bouteille.

Le démon se roula en boule et cracha.

— Va-t'en ! s'écria bravement Fillip, en le congédiant de la main.

— Oui, oui. Va-t'en ! répéta Sott.

— Et où mes Petits Maîtres voudraient-ils donc que j'aille ? siffla le démon.

— Retourne dans la bouteille ! répondit Fillip.

— Oui, dans la bouteille !

Le démon les examina encore un moment, puis le petit corps arachnéen se glissa dans le goulot et disparut. Fillip et Sott bondirent comme un seul Gnome, agrippèrent la bouteille et enfoncèrent le bouchon de toutes leurs forces.

Leurs petites mains tremblaient encore quand ils couchèrent la bouteille sur le sol, juste devant eux, à l'entrée du terrier. Ils la recouvrirent de feuilles et de brindilles et la surveillèrent un long moment en silence. Bientôt leurs paupières se firent lourdes et de larges bâillements découvrirent leurs petites dents pointues.

— Demain, nous irons rendre la bouteille à Notre Noble Seigneur, murmura Fillip.

— Oui, la bouteille à Notre Puissant Seigneur, acquiesça Sott, en écrasant un bâillement.

À peine avaient-ils posé la tête sur leur bras replié qu'ils dormaient déjà du sommeil du juste. Leurs ronflements sonores se firent réguliers, leur respiration plus profonde.

Une brume pourpre commença alors à se faufiler hors de la bouteille.

Sott rêvait qu'il pleuvait des pierres précieuses. Elles tombaient de nuages floconneux aux reflets irisés qui flottaient dans un ciel céruléen. Il était assis au sommet d'une colline jonchée de fleurs sauvages au parfum enivrant et regardait les gemmes s'amonceler autour de lui. Une lumière dorée nimait le paysage enchanteur et le réchauffait agréablement. Il avait une sensation de quiétude paradisiaque.

La bouteille gisait à ses pieds. La bouteille, sa bouteille, sa miraculeuse bouteille, sa précieuse bouteille. Et c'était d'elle qu'émanait le prodige.

— Délivre-moi, Petit Maître ! gémit soudain une voix fluette. Par pitié ! Maître !

Sott remua dans son sommeil. Il comprit tout à coup que, s'il faisait ce que le démon lui demandait, les gemmes seraient de plus en plus nombreuses et de plus en plus belles, d'une beauté telle qu'elle dépassait tout ce qu'il aurait pu imaginer. Il sut que, s'il lui obéissait, le démon le couvrirait d'incomparables trésors.

Il lui suffisait d'ouvrir la bouteille. C'était si simple, si évident.

Toujours endormi, il tendit la main et... ôta le bouchon.

Le ciel était plombé. La pluie faisait des claquettes sur la terre détrempée. De petites mares miroitaient dans la pénombre fantomatique. L'aube était proche.

De grosses mains noueuses secouèrent les deux Gnômes endormis, puis les agrippèrent par les épaules pour les redresser sans ménagement. Phillip et Sott clignèrent des yeux, en grelottant, et jetèrent alentour des regards ahuris. Ils étaient cernés de sombres silhouettes massives aux contours indistincts. Poussant de petits piailllements d'effroi, ils se mirent aussitôt à gigoter en tous sens pour se libérer de la poigne de fer qui les retenait prisonniers.

Une ombre, aux longs membres musculeux et à l'échine voûtée, se détacha du cercle. Une face plate, aux traits indéfinis et à la peau tannée comme un vieux cuir, se pencha sur eux.

— Bonjour, les vermisseaux ! fit une voix rude, dans la langue rocailleuse des Trolls.

Fillip et Sott eurent un même haut-le-corps qui provoqua l'hilarité générale.

— Seriez-vous muets ? demanda le Troll, sur un ton faussement apitoyé.

— Laissez-nous partir ! gémirent en chœur les Gnomes.

— Mais, on vient tout juste de vous trouver ! s'exclama l'autre, avec une mine dépitée. Êtes-vous si pressés ? Auriez-vous un rendez-vous ? (Il marqua une pause étudiée.) À moins que vous ne soyez en cavale... Fuiriez-vous quelqu'un par hasard ?

Fillip et Sott secouèrent négativement la tête avec véhémence.

— Quelqu'un qui chercherait ça, par exemple ?

Le Troll leur tendit une grosse main calleuse sous le nez. Ses doigts noueux se refermaient sur une bouteille. Un démon dansait sur le goulot, en battant des mains comme un chenapan qui vient de réussir un mauvais tour.

— C'est notre bouteille ! s'exclama Phillip, outré.

— Rendez-la-nous ! pleurnicha Sott.

— Vous la rendre ? s'écria le Troll, feignant la stupeur. Une chose aussi précieuse ? Vous n'y pensez pas !

À ces mots, Phillip et Sott reprirent leurs gesticulations de plus belle, donnant des pieds et des griffes en hurlant. La poigne d'acier qui leur enserrait la nuque se referma comme un étau. Leur interlocuteur dépassait ses congénères d'une tête ; ce qui lui conférait une autorité naturelle, manifestement reconnue de tous. Il assena aux deux malheureux Gnomes un coup sur le crâne. Phillip et Sott tombèrent à genoux sous la violence du choc.

— Tout porte à croire que vous avez encore commis un de vos habituels larcins, poursuivit le Troll. (Les Gnomes parvinrent à secouer la tête en signe de dénégation.) Cette bouteille ne peut pas vous appartenir. Elle appartient sans

doute à quelqu'un d'autre, quelqu'un qui, par votre faute, a souffert un terrible préjudice. (Sa face contrefaite s'éclaira tout à coup.) Mais, comme dit le dicton, le malheur des uns fait le bonheur des autres. Et, comme on ne peut pas savoir avec certitude qui en était le précédent propriétaire, autant considérer dorénavant que ce propriétaire, c'est moi !

Fillip et Sott se consultèrent du regard. Ces Trolls n'étaient que des brigands ! Des voleurs de grand chemin, sans une once de moralité ! Tous deux se tournèrent en désespoir de cause vers le Darkling, qui se dandinait toujours sur le goulot de leur précieuse bouteille.

— Tu ne vas pas laisser faire ça ! piailla Phillip.

— Par pitié ! Oblige-les à nous rendre la bouteille ! supplia Sott.

— Empêche-les ! Retiens-les ! s'écrièrent-ils de concert.

Le démon enchaîna pirouettes et cabrioles, leur adressa un regard de braise ardente entre ses paupières mi-closes et pointa l'index sur eux. L'extrémité du doigt se mit à crépiter. Une explosion d'éclairs multicolores fusa sur les deux Gnomes éberlués. Il y eut une gerbe d'étincelles qui, bientôt, retombèrent en cendres. L'épais nuage pulvérulent provoqua un déluge de toux et d'éternuements intempestifs.

Le chef troll se tourna vers le Darkling.

— Es-tu au service de cette vermine, l'ami ? demanda-t-il avec sollicitude.

Le démon se figea.

— Oh non, Maître ! Je ne sers que le possesseur de la bouteille. Je ne sers donc que vous !

— C'est faux ! C'est faux ! s'insurgea Phillip. Tu nous appartiens !

Les Trolls s'esclaffèrent dans un tonnerre de ricanements gutturaux qui fit tourner le sang des deux Gnomes apeurés.

Le chef de la troupe se pencha vers eux.

— Rien n'appartient jamais à un Gnome Cavernicole, espèces d'idiots ! Ils n'ont jamais rien possédé et ne posséderont jamais rien ! Vous n'êtes même pas capables de garder l'œil sur votre butin ! Comment croyez-vous donc qu'on vous a trouvés ? Eh bien, pauvres minus, c'est justement celui que vous appelez au

secours qui nous a attirés jusqu'ici ! C'est lui qui nous a guidés avec ses feux d'artifice multicolores. C'est lui qui nous a suppliés – notez bien ! J'ai dit « suppliés » – de le libérer de ses geôliers. Autrement dit, de vous !

Les Gnômes fixaient stupidement le Troll. Leur dernier espoir s'envolait en fumée. Le Darkling – leur ami, leur faiseur de miracles – les avait délibérément trahis ! Il les avait livrés aux mains de leur pire ennemi.

— Haaa ! bâilla ostensiblement le chef des Trolls. Il se fait tard. Il est grand temps de rentrer. Mais je crains que nous ne puissions nous encombrer de deux misérables Gnômes. Il va donc falloir se débarrasser de vous.

La troupe acquiesça d'un grognement collectif et frappa des pieds pour manifester son impatience. Le jeu ne les amusait plus.

Fillip et Sott reprirent aussitôt leurs gesticulations.

— Qu'est-ce qu'on va faire d'eux ? déclara le Troll d'une voix songeuse. (Il se tourna vers ses hommes.) Leur couper la tête et l'embrocher sur une pique ? Leur arracher un à un les doigts et les orteils ? Les enterrer vivants ?

D'enthousiastes assentiments montèrent de toutes parts. Les Gnômes Cavernicoles se ratatinèrent sur place, écrasés de désespoir.

Le chef des Trolls secouait la tête.

— Non ! Non ! Je pense qu'on peut faire bien mieux que ça ! (Il s'inclina vers le démon.) Qu'en penses-tu, l'ami ? As-tu une idée du sort que nous devrions réserver à ces misérables ?

Le Darkling pirouetta sur sa bouteille.

— Je suis convaincu que les animaux de la forêt les trouveront à leur goût, siffla-t-il d'un ton narquois.

— Ah ! s'exclama le Troll, avec une mine réjouie.

Le silence de l'aube explosa comme du verre brisé sous les tonitruantes acclamations de la troupe.

Ainsi Phillip et Sott furent-ils jetés à terre, ligotés et pendus par les pieds à une branche basse, la tête à une aune du sol.

— Parfait ! Pas trop bas pour résister à la montée des eaux et pas trop haut pour rester à portée des carnassiers qui rôdent dans les parages ! expliqua doctement le chef à ses recrues, en

les enjoignant d'un geste autoritaire de se mettre en route vers le nord. Adieu, misérables Gnomes ! Et tâchez de garder la tête haute !

Tous s'esclaffèrent en se bourrant les côtes. Perché sur l'épaule du chef troll, le Darkling se retourna pour leur lancer un dernier regard écarlate, étincelant de haine.

Fillip et Sott se retrouvèrent seuls, suspendus à un arbre, la tête en bas, doucement balancés par le vent. Leurs pleurs se mêlèrent aux larmes du ciel.

ALLER SIMPLE

À une vingtaine de milles au sud, sous cette même pluie battante, Ben Holiday dormait, enlacé à la sylphide. Il se réveilla, se dégagea doucement de la chaude étreinte de sa compagne, se leva et s'habilla en frissonnant. Ils avaient dressé le camp à l'abri d'une pinède, au pied d'une crête rocheuse qui les protégeait certes du vent, mais guère de l'humidité. Les Kobolds s'affairaient déjà. Ciboule s'apprêtait à partir sur les traces des fuyards. Questor se leva, encore chancelant de sommeil, et entreprit aussitôt de jeter un sort pour pourvoir au petit déjeuner de la troupe. Quoi de plus simple pour un enchanteur royal ! Simple, peut-être, mais qui eut, en l'occurrence, un résultat pour le moins inattendu : un petit tourbillon de fumée bleue s'éleva dans les airs et cinq poulets émergèrent dans un battement d'ailes convulsif, précédant de peu une vache qui ne trouva rien de mieux que de foncer sur Navet, éparpillant au passage tout le matériel de bivouac. L'aube n'avait pas pointé le bout de son nez que déjà le Kobold et le magicien s'abreuyaient d'injures. Ben n'en regretta que davantage le confort de son cher Bon Aloï et la quiétude de sa chambre royale. Mais, à quoi bon demander la lune ?

Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, il se contenta donc de mâchonner distraitemment une poignée de baies sauvages, avant d'enfourcher Juridiction pour se remettre en route. Tous l'imitèrent – sauf, bien évidemment, les Kobolds qui ne s'embarrassaient pas de monture. Ciboule ouvrait la voie ; mais, à peine avait-il parcouru une centaine d'aunes qu'il disparaissait dans la pénombre du petit jour comme un fantôme. Le reste de la troupe chevauchait en file indienne : Ben en tête, escorté de Salica, puis de Questor. Navet fermait la marche. Mystérieusement assujetties à leur mentor par quelque caprice de la magie, volaille et vache suivaient benoîtement. Pour passer inaperçu, c'était parfait !

Ils avançaient en silence, dans le froid et la pluie. La grisaille matinale augurait une terne journée. Nul n'avait envie de parler. Un temps à jeter son pire ennemi dehors, songeait Ben ; ou, au

mieux, à se blottir au coin d'un bon feu. En tout cas, certainement pas à faire la chasse aux Gnômes ! À croire que même les éléments se déchaînaient contre lui ! Mais qu'est-ce que j'ai bien pu faire pour mériter ça ? se demanda-t-il pour la énième fois. Il ruisselait de la tête aux pieds, ne sentait même plus les rênes sous ses doigts gourds, ni ses orteils gelés dans ses bottes. Ce temps de chien aurait eu raison de l'optimiste le plus invétéré. Or, comme il ne l'était guère...

Bercé par l'oscillation de sa monture, Ben se laissa gagner par la morosité et se mit à broyer du noir.

Oh ! Bien sûr, il n'avait pas vraiment à se plaindre. Ne régnait-il pas sur un royaume de légende où réalité et magie ne faisaient qu'un ? N'avait-il pas rêvé autrefois d'avoir, chaque jour, un nouveau défi à relever ? N'était-ce pas extraordinaire de savoir, en ouvrant les yeux chaque matin, qu'il allait encore éprouver des émotions toutes neuves ? N'avait-il pas l'appui d'amis fidèles, unis par une même estime fraternelle, de bons et loyaux amis qu'il aimait sincèrement – même dans leurs plus mauvais jours – et qui le lui rendaient bien ? Ne chérissait-il pas Landover ? N'aurait-il pas catégoriquement refusé d'échanger ce nouvel univers contre l'ancien, fût-ce aux heures les plus sombres de son histoire ?

Non, le problème n'était pas là. Il était ailleurs, en lui. Oui, c'était bien cela : comment supporter d'incarner, aux yeux de tous, ce que l'on savait pertinemment ne pas être, autrement dit un roi ?

Juridiction secoua sa crinière, éclaboussant son cavalier en pleine face. Ben s'essuya d'une main lasse et laboura les flancs de sa monture en représailles. Juridiction continua comme si de rien n'était, conservant son allure paisible avec une souveraine indifférence.

Ben soupira. Le fait est que je n'ai absolument pas l'étoffe d'un monarque, se disait-il. Il avait plutôt l'impression de jouer un rôle de composition, comme s'il était la doublure du véritable souverain et l'avait remplacé au pied levé avant qu'il ne revienne prendre les rênes du royaume avec une maestria que Ben était bien loin d'égaler.

Oh ! Ce n'est pas faute d'essayer de faire mon job correctement ! arguait-il, à part lui. Il en comprenait parfaitement les exigences et en acceptait les nécessités. Non, la question n'était pas là. Le cœur du problème c'était cette fâcheuse impression que le contrôle de la situation lui échappait toujours.

À croire que je passe mon temps à m'extirper d'inconcevables nœuds de vipères qui, primo, n'ont aucun lieu d'être et que, secundo, je devrais pour le moins anticiper, sinon prévenir. À commencer par celui dans lequel je me retrouve aujourd'hui : Abernathy expédié Dieu seul sait où, mon médaillon qui a suivi le même chemin et, par-dessus le marché, ces incorrigibles Gnômes qui sont encore allés me chaparder cette diabolique bouteille et son fichu génie ! Non mais ! A-t-on jamais vu roi laisser faire pareilles inepties ? Oh certes ! Il pouvait toujours invoquer impondérables et autres incidents indépendants de sa volonté. Mais qui ne verrait le ridicule d'un monarque imputant tous les problèmes de son royaume à un simple éternuement ?

Ben soupira de plus belle. Pour être ridicule, c'est même d'un ridicule achevé ! Non, il devait assumer ses responsabilités. Après tout, c'était bien pour cela que les rois étaient faits, n'est-ce pas ? Pourtant, comment supporter dignement le poids de la couronne quand on éprouvait, à chaque instant, cet exaspérant sentiment d'inadéquation, cette incapacité viscérale à maîtriser le cours des choses, cette ineffable impression que tout vous échappe toujours ? Mais à quoi bon se torturer ? La réponse était évidente : il n'était tout simplement pas à la hauteur.

Talonnant sa monture pour chevaucher à ses côtés, Salica vint lui offrir son plus éblouissant sourire, l'empêchant in extremis de sombrer dans les affres d'un avilissement d'autant plus cuisant qu'il était consenti.

— Tu semblais bien esseulé, là, devant.

— J'étais seul avec moi-même et c'est bien piètre compagnie, répondit-il, en lui rendant son sourire. Ce temps me déprime.

— Ne le laisse pas faire, plaisanta-t-elle. Pourquoi n'essaies-tu pas de prendre les choses du bon côté ? Pense au plaisir de

voir briller le soleil, après une telle grisaille. Pense à sa chaleur, qui n'en paraîtra que plus douce.

Ben s'étira sur sa selle.

— Si seulement ce beau soleil et cette douce chaleur voulaient bien se hâter !

— Es-tu si inquiet ? Est-ce la bouteille qui te soucie à ce point ?

— La bouteille, oui. Et les Gnomes, et Abernathy, et le médaillon, et j'en passe et des meilleures ! Et surtout que je fasse un si pitoyable monarque. Je ne m'en sors pas, Salica. Tout va de travers. Je ne cesse de m'empêtrer dans des problèmes en essayant de me dépêtrer d'autres problèmes qui, de toute façon, n'ont déjà aucune raison d'être.

— Que croyais-tu donc ? Imaginais-tu que régner sur Landover fût si facile ?

— Je ne sais même plus ce que j'imaginais. En fait, si, je le sais. Je savais que ce serait comme ça. Du moins, je l'ai compris en arrivant ici. Le problème n'est pas là. Le problème c'est que je ne cesse de me retrouver dans des situations inextricables. Si j'étais un bon roi, un roi digne de ce nom, cela n'arriverait pas. Un vrai roi n'est-il pas censé éviter ce genre de catastrophes en série ? Ne devrait-il pas contrôler les événements, au lieu de les subir ?

— Ben.

Elle avait prononcé son nom avec une infinie douceur et pendant un long moment n'ajouta rien, chevauchant simplement à ses côtés, le regard rivé sur le chemin.

— À ton avis, depuis combien de temps Questor Thews essaie-t-il de maîtriser la magie ?

Il la dévisagea sans comprendre.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je veux dire que tu es roi depuis bien moins longtemps que Questor n'est magicien. Pourquoi devrais-tu avoir atteint la perfection alors que tu le vois chaque jour en butte à de nouvelles difficultés ? L'existence est un long apprentissage, Ben. On ne naît pas avec la vérité ; on l'apprend. (Elle se pencha pour lui effleurer la joue.) En outre, ne t'est-il donc jamais arrivé, dans l'autre monde, de voir tes projets contrariés ou

même anéantis ? Les impondérables n'ont pas de frontières, Ben. Pourquoi devrait-ce être différent ici ?

— Tu as raison. Et puis, je ne devrais pas passer mon temps à me lamenter sur mon sort comme je le fais, je sais. Mais je ne suis pas ce que les autres croient que je suis, tu comprends ? Ça crève les yeux, bon sang ! Je ne suis que... moi !

Salica sourit.

— Nous sommes tous dans ce cas, Ben. Mais cela n'empêchera jamais les autres d'attendre de nous plus que nous ne pouvons donner.

— Les gens devraient se montrer plus indulgents, ironisa-t-il, en répondant à son sourire.

Ils chevauchèrent en silence. Bien décidé à battre en brèche l'insidieuse petite voix de sa conscience, Ben s'efforça de se concentrer sur le problème de la bouteille. De toute façon, il lui fallait absolument échafauder un stratagème qui permettrait de la récupérer.

La matinée s'écoula sans encombre. Il était plus de midi quand Ciboule émergea de la brume.

— Il a retrouvé les Gnômes, Majesté, annonça Questor, après un bref aparté avec le traqueur. Il semble qu'ils se soient, une fois de plus, fourvoyés dans quelque chausse-trape !

Ils éperonnèrent leurs montures pour suivre Ciboule qui avait aussitôt rebroussé chemin. Ils longèrent une chaîne de plateaux et traversèrent un cours d'eau pour atteindre une colline verdoyante. Ils s'en approchaient quand le Kobold pointa tout à coup l'index. Tous firent halte.

Là, à mi-hauteur, sur le versant méridional, pendus par les pieds à une grosse branche basse du seul arbre dont Dame Nature ait songé à doter la contrée, deux Gnômes Cavernicoles mollement se balançaient.

— Qu'est-ce que c'est que ce cirque ? s'exclama Ben.

Il talonna Juridiction pour aller voir de plus près, s'arrêta à une dizaine de pas, mit pied à terre et jeta un regard circulaire.

— Ciboule affirme qu'ils sont seuls, précisa Questor, du fond de son capuchon ruisselant dont ne dépassait qu'un long nez crochu qui dégouttait avec une régularité de clepsydre. La bouteille et le Darkling semblent avoir disparu.

— Noble Seigneur ! gémit faiblement Phillip.

— Puissant Seigneur ! pleurnicha Sott.

À les entendre geindre de la sorte, dans une espèce de gargouillis essoufflé, on aurait pu croire leur dernière heure arrivée. Ils étaient trempés, couverts de boue et offraient l'un des plus pathétiques spectacles auxquels Ben ait jamais assisté.

— Je devrais les abandonner à leur triste sort. Ça leur servirait de leçon, marmonna-t-il, en pensant à tous les déboires que ces petites crapules lui avaient occasionnés.

Il se serait exprimé à haute voix que les deux intéressés ne l'auraient pas imploré avec plus de ferveur.

— Ne nous abandonnez pas, Noble Seigneur ! Par pitié, ne nous abandonnez pas ! s'étranglèrent-ils en chœur.

Ben soupira, consterné.

— Allez, Ciboule ! Coupe donc ces cordes.

Coutelas entre les dents, le Kobold escalada le tronc d'arbre avec l'agilité d'un singe et trancha les liens d'un coup sec. Phillip et Sott plongèrent tête la première dans la boue. Ça leur apprendra ! pensa Ben.

Salica se précipita pour les dégager de leur gangue fangeuse et sectionner leurs entraves, avant de les faire asseoir pour frictionner leurs membres ankylosés. Les Gnomes couinaient comme des nourrissons.

— Nous regrettons tellement, Noble Seigneur, geignait Phillip.

— Nous ne pensions pas faire mal, Puissant Seigneur, geignait Sott.

— C'est la faute de la bouteille. Elle était si belle.

— C'est la faute de la créature. Elle faisait apparaître de si jolies choses.

— Mais elle a entendu que nous voulions rendre la bouteille.

— Elle m'a obligé à la délivrer dans mon sommeil.

— Et puis elle a fait venir les Trolls, Monseigneur.

— Elle a fait de la lumière pour les guider !

— Et ils nous ont capturés !

— Et ils nous ont ficelés comme des rôtis !

— Et pendus par...

— Et abandonnés à...

— Stop ! s'écria Ben en levant précipitamment les mains. Je ne comprends rien à tout ce charabia ! Racontez-moi simplement ce qui vous est arrivé, mais len-te-ment ! Et, surtout, dites-moi où est passée la bouteille.

Les Gnômes reprirent en détail le récit de leur mésaventure – perpétuellement entrecoupé de sanglots, mais néanmoins intelligible. Ben les écouta attentivement, jetant de temps à autre des regards exaspérés vers Questor et Salica. Il ne cessait de se demander – pour ce qui devait être la centième fois au cours de ces deux derniers jours – pourquoi ce genre de catastrophe n'arrivait qu'à lui.

Quand les Gnômes eurent achevé leur histoire – et fondu de nouveau en larmes – Questor dépêcha Ciboule d'examiner les environs. Le Kobold revint rapidement pour lui faire part de ses conclusions.

— Les Trolls ont quitté les lieux depuis plusieurs heures déjà, traduisit Questor. Mais il semble impossible de définir avec certitude la direction qu'ils ont prise. Leurs empreintes partent dans tous les sens. (Il se tut pour réfléchir un instant.) À mon avis, le Darkling a délibérément brouillé les pistes.

Le contraire m'aurait étonné ! pensa Ben, en hochant la tête. Il confia à Salica le soin de remettre les Gnômes sur pied, puis s'écarta du groupe pour réfléchir en paix.

Que faire ? se disait-il, en proie à un nouvel accès de découragement. Bon sang ! Plus je m'acharne à retrouver cette satanée bouteille, plus elle m'échappe ! Sans parler d'Abernathy et du médaillon, toujours en perdition ! Dieu seul sait ce qui a bien pu leur arriver depuis tout ce temps ! Combien de jours pourront-ils subsister dans un monde où les chiens ne se conçoivent qu'en laisse et où les médaillons magiques ne sont que grigris de charlatans, tout justes bons à gruger le premier quidam venu ! Combien de temps avant qu'ils ne succombent à quelque funeste coup du sort ? Si jamais il devait leur arriver malheur, je me le reprocherais jusqu'à la fin de mes jours !

Ben inspira longuement l'air froid, levant la tête vers le ciel pour laisser la pluie couler sur son visage, dans l'espoir de s'éclaircir les idées. Inutile de battre sa coulpe indéfiniment. Cela ne lui servirait à rien de rester planté là à souhaiter que les

choses se soient passées autrement, qu'il soit un souverain plus compétent ou qu'il ait, tout au moins, quelque aptitude innée à se sortir des situations les plus inextricables.

Range donc tes doutes existentiels au placard et qu'ils y restent ! se tançait-il. Contente-toi de prendre une décision et de t'y tenir !

— Majesté ? l'interpella Questor, un soupçon d'anxiété dans la voix.

— J'arrive.

Sa décision était prise. Il avait jusque-là tout fait en dépit du bon sens. Il avait inversé les priorités. Il était nettement plus important de retrouver Abernathy et son médaillon que de retrouver la bouteille. Mettre la main sur ce maudit démon et le faire retourner d'où il venait pourraient prendre plus de temps qu'Abernathy ne saurait endurer. En outre, soumettre le Darkling à sa volonté ne se ferait pas sans un petit coup de pouce du destin, voire un ou deux sortilèges de haut vol. Comme il ne comptait guère sur sa chance légendaire et moins encore sur les dons de son magicien favori... il aurait besoin du médaillon.

Seulement voilà : comment récupérer Abernathy et le médaillon, sans pour autant les échanger contre la bouteille ?

— Questor !

Il se retourna vers ses compagnons qui s'étaient tous réfugiés sous les frondaisons de l'arbre solitaire. Salica avait déjà fait bel ouvrage : Fillip et Sott ne pleuraient plus. Elle les consolait à voix basse et se contenta de lever machinalement les yeux vers lui, à son appel.

Questor Thews trottina derechef vers son seigneur et maître, l'échine courbée sous les assauts du vent, son long nez crochu fendant le rideau de pluie comme l'étrave d'un navire le déchaînement des flots.

— Majesté ?

Ben le dévisagea sans aménité.

— Tes pouvoirs sont-ils suffisants pour m'expédier auprès d'Abernathy ? Te crois-tu capable de me jeter un sort semblable à celui qui l'a catapulté dans l'autre monde ? À moins qu'il ne te

faillie impérativement le secours du médaillon... Le médaillon est-il vraiment indispensable ?

— Sire...

— Le médaillon est-il indispensable, Questor ? Oui ou non ?

— Non. Le médaillon n'était utile que pour catalyser la scission entre animal et homme. Là résidait toute la difficulté de cette incantation. Quant à jeter un sort de téléportation, c'est l'enfance de l'art !

Ben fit la grimace.

— De grâce ! Épargne-moi ce genre de réflexion, Questor ! Rien ne m'inquiète davantage que ta forfanterie en matière de magie ! Contente-toi de me dire si tu peux ou non m'expédier auprès d'Abernathy. Et pas d'éternuement ou de petite erreur de manipulation qui tienne, hein ! Peux-tu, oui ou non, m'expédier auprès de lui et, si possible, sans me débiter en pièces détachées ?

Le magicien hésita.

— Sire, je crains que ce ne soit pas une bonne...

— Pas de sermon, Questor ! Réponds à ma question, c'est tout ce que je te demande.

Questor se caressa la barbe, tira sur le lobe de son oreille droite et soupira.

— Oui, Majesté.

— Bien. C'est ce que je voulais entendre.

— Mais...

— Mais ?

— Mais, si je peux assurément vous expédier dans l'autre monde, je ne pourrai cependant pas vous en faire revenir. (Questor haussa les épaules.) Après tout, si je maîtrisais ce sort dans les deux sens, ne croyez-vous pas que j'aurais déjà ramené Abernathy et le médaillon ici, depuis bien longtemps ?

Logique ! songea Ben, l'air maussade. Eh bien, il ne lui restait donc plus qu'à courir sa chance. Après tout, dans ce monde, comme dans l'autre, il fallait savoir prendre des risques, n'est-ce pas ?

— Vraiment, Sire, je ne voudrais pas insister, mais je souhaiterais vivement que vous reconsidériez votre...

Ben porta un doigt à ses lèvres.

— Chut ! Accorde-moi juste une minute, le temps de bien peser le pour et le contre, d'accord ?

Prendre un tel risque signifiait qu'il ne pourrait revenir qu'à condition de récupérer le médaillon. Il lui faudrait demeurer dans son ancien monde autant de temps qu'il le faudrait pour le localiser. Et ce, en tenant pour acquis que Questor parvienne effectivement à faire fonctionner correctement sa magie pour l'envoyer où il était censé aller et non dans quelque imprévisible recoin de l'espace et du temps. Or, rien n'était moins sûr !

Il examina de nouveau la face de hibou parcheminée.

Questor Thews : magicien plénipotentiaire. Il lui faudrait abandonner à Questor les affaires du royaume. C'était déjà, en soi, une perspective effrayante. Il avait eu par le passé l'occasion de déléguer ses pouvoirs au magicien – lorsqu'il s'était vu contraint de retourner dans l'autre monde – mais pour trois jours seulement. Cette fois-ci, il était susceptible de rester hors des frontières bien plus longtemps. Peut-être même... à perpétuité !

Cependant, à qui déléguer ses-pouvoirs, si ce n'était à Questor ? Certainement pas à Kallendbor ou à tout autre seigneur de Vertemotte – trop tyranniques ! Pas davantage au Maître des Eaux, seigneur de la Contrée des Lacs – trop lunatique ! Quant à Nocturna, sorcière du Gouffre Noir, il ne fallait pas y penser. À Salica, alors ? Il envisagea cette hypothèse un moment. Mais Salica ne s'en remettrait-elle pas à plus expérimenté qu'elle en la matière ? Autant dire au Magicien de la Cour qui n'était autre que Questor Thews ! En outre, Questor perdrait toute confiance en lui s'il lui refusait la régence. Le Magicien de la Cour n'était-il pas censé être, par ordre de préséance, le plus puissant personnage du royaume après le roi ?

Oui, « censé être » étaient bien les mots qui s'imposaient, en l'occurrence, ironisa Ben, désabusé. Dans les faits, c'était une tout autre histoire !

Certes, Questor avait été son seul soutien, quand le peuple tout entier s'était ligué contre lui. Questor l'avait défendu envers et contre tous. Il avait pris son parti quand se ranger à ses côtés semblait suicidaire. Questor avait toujours fait ce que l'on

attendait de lui et même davantage. Peut-être était-ce là l'occasion de récompenser cette indéfectible loyauté ?

Ben Holiday posa les mains sur les frêles épaules du magicien et l'étreignit avec fermeté.

— J'ai pris ma décision, Questor. Je remets mon sort entre tes mains.

Il avait rivé son regard sur celui du magicien et attendait sa réaction.

Questor hésita longtemps, puis acquiesça d'un signe de tête.

— Bien, Majesté. Si telle est votre volonté.

Ben l'entraîna vers le reste de la troupe qui patientait en retrait. Il les rassembla tous autour de lui. Il n'avait pas plus tôt rejoint le cercle de ses compagnons que Phillip et Sott se mettaient à sangloter. Il les apaisa aussitôt en les assurant de son pardon. Ciboule et Navet s'étaient adossés au tronc du vieil hickory. Leur pelage trempé luisait sur leur corps musculeux. Salica se tenait à l'écart. Une expression préoccupée assombrissait son beau visage. Elle avait déjà perçu dans les yeux de son amant quelque chose d'indéfinissable qui réveillait ses angoisses passées.

— J'ai demandé à Questor d'utiliser ses pouvoirs pour me transporter auprès d'Abernathy, annonça Ben, de but en blanc. Il a accepté de tenter l'expérience. (Il évita le regard de sa compagne dont les yeux s'étaient agrandis d'effroi.) Je dois faire tout ce qui est en mon pouvoir pour venir en aide à Abernathy et récupérer le médaillon. Je ne reviendrai ici que cette mission accomplie.

— Oh ! Très Noble Seigneur ! s'écria Phillip, désespéré.

— Oh ! Très Puissant Seigneur ! hoqueta Sott, en pleurs.

— Nous regrettons tellement, Monseigneur !

— Oh oui ! Tellement !

Ben leur tapota paternellement la tête.

— Questor assumera la régence en mon absence. Je compte sur vous pour l'assister de votre mieux. (Il s'interrompit pour planter son regard bleu glacier dans les yeux de l'intéressé.) Questor, je veux que tu continues à chercher un moyen de renvoyer le Darkling dans sa bouteille. Ce petit monstre est bien trop dangereux pour qu'on lui laisse la bride sur le cou. N'hésite

pas à demander l'appui de Kallendbor ou du Maître des Eaux, si nécessaire. Mais sois prudent.

Questor opina sans mot dire. Le reste de la troupe fixait toujours d'un regard incrédule son souverain, manifestement pendu à ses lèvres.

— Eh bien, je crois que je vous ai tout dit, conclut-il.

Salica le rejoignit à vives enjambées, une inébranlable résolution sur le visage.

— Je viens avec toi.

— Certainement pas ! Il se peut que je me retrouve piégé là-bas, Salica. Non mais, imagine une seconde que je ne puisse jamais revenir ! Que ferais...

— Raison de plus pour que je vienne avec toi, Ben. Je ne prendrai pas le risque de te perdre pour toujours. Là où tu vas, je vais. Ton sort sera le mien. Nous sommes un seul et même être, Ben. Nous sommes inséparables. C'était écrit sur la couche nuptiale de mes parents. Gaïéra l'avait prédit. (Elle lui prit la main.) Ne te souviens-tu pas de ce qu'elle t'a dit ? (Elle guetta son assentiment. Ben avait oublié Gaïéra, cet étrange génie de la terre qui les avait guidés dans la quête de la Licorne Noire. Salica étreignit brusquement ses doigts.) Tu dois me protéger, Ben. Quoi qu'il arrive, tu dois veiller sur moi. Voilà ce que t'a dit la Terre Nourricière. Mais moi aussi je dois veiller sur toi, Ben. Sinon, mon amour pour toi n'aurait aucun sens. Quelque argument que tu puisses m'opposer, tu ne me dissuaderas pas. Je viens avec toi.

Il la dévisageait, le cœur si gonflé d'amour pour elle en cet instant qu'il en tremblait. Elle était si proche de lui désormais. Cela s'était fait progressivement, sans qu'il s'en rende compte, un graduel resserrement des liens qui les unissaient, une communion de plus en plus intime des sentiments, des émotions ; une osmose de toute leur existence, de tout leur être. Comment réfuter une telle évidence – même si, pour lui, elle demeurerait toujours un inexplicable mystère ? Comment une telle fusion pouvait-elle même exister ? Cela tenait du miracle !

— Salica, je...

— Non, Ben. (Elle posa un doigt sur ses lèvres et leva son beau visage pour l'embrasser.) Ma décision est prise.

Il lui rendit son baiser en la serrant contre lui. Oui, apparemment, c'était inéluctable.

Ben décida qu'ils partiraient sur-le-champ.

Il demanda à Questor d'utiliser ses pouvoirs pour les revêtir tous deux d'un survêtement, les chausser de Nike, pourvoir Salica d'un bandeau pour retenir sa longue chevelure et de lunettes de soleil pour masquer ses yeux à l'éclat si singulier. Il n'osa cependant pas tenter le diable en usant de magie pour modifier le surnaturel teint de jade de la sylphide. Il leur faudrait imaginer quelque subterfuge le cas échéant. Il fit également appel au magicien pour se procurer les quelques liasses de dollars qui lui permettraient de parer aux dépenses imprévues, le temps pour lui de retrouver Abernathy. Il espérait certes être directement parachuté à ses côtés ; mais doutait que la chance se montrât si clément. Elle ne l'avait guère favorisé jusqu'alors. Il ne voyait pas pourquoi elle tournerait subitement à son avantage.

Questor fit des miracles, peaufinant le moindre détail, allant même jusqu'à obtenir une parfaite réplique du logo de la célèbre marque de sport. Quant aux billets de banque, il réalisa un véritable tour de force. La texture du papier était à s'y méprendre. Encore heureux que j'aie eu l'idée de lui montrer quelques dollars à mon retour l'année dernière, songea Ben, en empochant le frauduleux pactole.

— Ah ! Et, Questor, il ne serait pas superflu que Salica puisse parler anglais en arrivant là-bas, ajouta-t-il.

Salica s'approcha pour lui enlacer la taille. Il brûlait de l'inciter une dernière fois à reconsidérer sa décision, mais n'en fit rien. De toute façon, il était déjà trop tard.

— Nous sommes prêts, Questor, annonça-t-il enfin, en jetant un regard incertain alentour.

Il scruta le voile grisâtre et poisseux qui nimbait toute la contrée, contempla la rivière, les prairies, les collines et les forêts une dernière fois. Il aurait tant aimé qu'un petit rayon de soleil vienne égayer ce morne paysage. Ce serait là son ultime souvenir avant le grand départ. Peut-être même la dernière image qu'il garderait de Landover à jamais.

Questor Thews fit passer Kobolds et Gnomes derrière lui, leur enjoignant de se réfugier sous le hickory. Ciboule et Navet grimaçaient leur habituel rictus indéchiffrable. Quant à Phillip et Sott, ils versaient d'interminables larmes, couinant comme si on allait derechef leur infliger un nouveau supplice. Le magicien retroussa ses manches et leva les mains au ciel.

— Sois attentif, Questor, s'il te plaît, recommanda Ben d'une voix posée, en enlaçant étroitement sa compagne.

Le magicien opina.

— Bonne chance, Sire.

Il commença alors à réciter l'incantation, chapelet regorgeant de mots magiques à la mystérieuse syntaxe. Puis vinrent les signes cabalistiques, l'apparition de la poussière argentée et l'éclat aveuglant. La grisaille et la pluie se fondirent en une nuée scintillante, emportant avec elles les Kobolds, les Gnomes et finalement Questor. Ben et Salica se retrouvèrent isolés au centre de ce halo luminescent, serrés l'un contre l'autre, s'étreignant ardemment. « Je t'aime, Ben », entendit-il la sylphide murmurer. C'est alors que tout disparut dans un éclair foudroyant.

Ils flottèrent longtemps, interminable et nébuleux voyage immobile, de ceux qui vous entraînent du pays des rêves vers la réalité, dans cette fraction de seconde infinie qui précède le réveil. La lumière se fit bientôt moins crue. Un étrange paysage se profila progressivement et le voyage prit fin au coin d'une rue, dans une ville grouillant de voitures et de passants.

Salica agrippa Ben et se cacha le visage contre sa poitrine. La sylphide était manifestement terrorisée. Ben jeta un regard hagard aux alentours, agressé lui aussi par le tumulte assourdissant.

Dieu qu'il faisait chaud ! On se serait cru en pleine canicule estivale. Pourtant, l'automne était déjà bien avancé à Landover quand ils étaient partis et, comme le temps s'écoulait au même rythme dans les deux mondes, il était imposs...

— Nom d'un chien ! souffla Ben, accablé.

Aucun doute. Il savait pertinemment où ils étaient. Il aurait reconnu cet endroit entre mille.

Ils avaient été parachutés en plein cœur de... Las Vegas !

CAGES ET CHÂTEAUX

Questor Thews contemplait rêveusement l'endroit qu'occupaient Ben Holiday et Salica quelques secondes auparavant. Il se frotta les mains d'un air satisfait.

— Eh bien, les voilà en bonne voie !

Ciboule et Navet vinrent à leur tour inspecter le vide laissé par leur souverain, puis émirent une sorte de sifflement rauque en guise d'assentiment.

— Noble Seigneur ! geignit Fillip, quelque part derrière eux.

— Puissant Seigneur ! pleurnicha Sott.

— Allons ! Allons ! Le roi est sain et sauf, n'ayez crainte, les rassura Questor, tout en se demandant tout à coup s'il avait correctement mémorisé la formule qui précisait la destination du transfert. (Mais oui, bien sûr ! Il ne pouvait pas s'être trompé. Ou, plus exactement, il ne devait pas s'être trompé...) Bien, passons maintenant aux choses sérieuses, annonça-t-il, en grande partie pour lui-même. Hmmmmmm... Voyons, voyons...

Le magicien se redressa, tira sur sa barbe blanche et scruta le voile blafard du petit matin d'un air préoccupé. Il pleuvait toujours à verse. Rigoles et fondrières se multipliaient à vue d'œil. De gros nuages noirs s'agglutinaient à l'horizon et la brume matinale se muait en un brouillard persistant qui ensevelissait progressivement toute la vallée.

Questor fronça les sourcils. Il serait plus sage de retourner à Bon Aloï et d'abandonner sur-le-champ toute tentative de poursuite. D'un autre côté, aucune affaire urgente ne requerrait sa présence au château... Et puis, il avait juré au roi de faire son possible pour retrouver le Darkling. Qu'il le veuille ou non, la diabolique bouteille n'était pas apparue à Landover par l'opération du Saint-Esprit. Il était bien obligé de reconnaître qu'il y était pour quelque chose. Le moins qu'il puisse faire serait de la récupérer. Sa Majesté lui avait donné les pleins pouvoirs. Il entendait bien se montrer digne d'une si belle preuve de confiance.

— J'estime qu'il serait préférable de poursuivre cette expédition, déclara-t-il finalement. Ciboule, Navet, qu'en pensez-vous ?

Les Kobolds se consultèrent du regard et grimacèrent un rictus qui découvrit leurs crocs étincelants : signe éloquent de leur approbation.

— Parfait ! (Il se tourna vers les Gnômes.) S'il ne tenait qu'à moi, je me montrerais moins magnanime que Sa Majesté en ce qui vous concerne. Mais, puisqu'il vous a accordé son pardon, vous êtes libres.

Fillip et Sott cessèrent incontinent leurs lamentations, jetèrent un regard affolé alentour, puis s'adressèrent en silence un même appel désespéré, les yeux agrandis de terreur.

— Oh ! Très Juste et Très Bon Questor Thews ! s'écria Phillip.

— Oh ! Très Puissant Magicien ! renchérit Sott.

— Laissez-nous vous accompagner !

— Laissez-nous vous aider !

— De grâce !

— S'il vous plaît !

Questor Thews leur décocha un regard suspicieux. Les Gnômes étaient terrorisés à l'idée d'errer seuls dans la nature au crépuscule et, surtout, de se retrouver nez à nez avec le Darkling au beau milieu de la nuit. Le magicien hésita, puis haussa les épaules. Après tout, deux malheureux Gnômes Cavernicoles ne pouvaient pas lui faire grand mal.

— Soit ! Mais à condition que vous ne restiez pas dans mes jambes quand nous rencontrerons les Trolls et ce maudit démon.

Les Gnômes s'empressèrent d'acquiescer, multipliant à l'envi courbettes et révérences, tant et si bien qu'ils finirent par s'aplatir lamentablement dans la boue. Questor ne put réprimer un petit sourire narquois. Ah ça ! Que ne feraient ces misérables couards pour éviter une nouvelle confrontation avec leurs tortionnaires ! En telle occurrence, il pourrait assurément compter sur leur discrétion.

Ils se mirent donc tous en route vers le nord. Ciboule partit en éclaireur, tandis que, juché sur sa vieille jument grise, Questor prenait crânement la tête de ses troupes : un Kobold

tirant derrière lui deux chevaux sans cavalier, une vache, deux Gnômes Cavernicoles et cinq poulets. Brouillard et pluie semblaient s'être ligués pour entraver leur marche. Ils avancèrent tout le jour dans cette purée de pois, sans qu'aucun Troll ne se profilât à l'horizon.

Ciboule rejoignit ses compagnons au crépuscule. Ils dressèrent le camp sur la berge d'une rivière, à l'abri d'un bouquet de cyprès. Questor parvint – ô miracle ! – à allumer un petit feu d'un simple claquement de doigts et Navet concocta un délicieux dîner qui fut rapidement consommé. Encouragé par son précédent succès, le magicien jeta un deuxième sort afin de pourvoir la troupe en couvertures et paillasses. Ce qu'il fit sans la moindre difficulté, à la stupéfaction générale. Il aurait certes dû s'estimer heureux de terminer cette rude journée par un tel triomphe ; mais, décidé à pousser le raffinement jusqu'au perfectionnisme, il s'enhardit à jeter un troisième sort censé leur procurer un gîte digne de ce nom : avec quatre murs, un toit, une cheminée et une salle d'eau pendant qu'il y était. Mal lui en prit. L'échec fut retentissant... à plus d'un titre ! Foudroyé par la magie, un arbre s'effondra sur le campement, écrasant tout sur son passage. La pluie s'engouffra par la brèche, noyant la réconfortante flambée et l'intégralité de la troupe sous une douche torrentielle. Tous durent se précipiter sous les cyprès rescapés avec ce qu'ils purent sauver du matériel de bivouac et des couvertures, désormais trempées.

Questor eut beau se confondre en excuses, le mal était fait et bien fait. Quelle humiliation ! Tandis que ses compagnons de route s'abandonnaient au sommeil, Questor Thews, enroulé dans sa couverture mouillée, ruminait les vicissitudes du rude métier de magicien. Jouer les autodidactes en la matière n'était pas une sinécure, se lamentait-il. Il devait pourtant apprendre à utiliser la magie avec plus de circonspection. Après tout, ne représentait-il pas le roi, désormais ? Ne tenait-il pas le sort de Landover entre ses mains ?

Dès l'aube, la pluie redoubla. Mollement poussée par un vent glacial, une brume poisseuse envahissait toute la contrée. La petite troupe déjeuna à la hâte et se remit en marche. Ciboule traquait en solitaire, toujours en quête du moindre indice

susceptible de lui révéler quelle route avaient empruntée les Trolls. Les autres louvoyaient à distance. Tous grelotaient dans leurs vêtements trempés. Questor pensa un instant faire appel à ses pouvoirs pour les sécher, mais se ravisa à temps. Sa méditation nocturne l'avait convaincu de limiter l'usage de la magie aux sorts qu'il maîtrisait parfaitement ou aux circonstances d'extrême urgence. Il économiserait désormais ses efforts et les concentrerait sur des incantations spécifiques et restreintes. Ainsi estimait-il donner le meilleur de lui-même.

La matinée s'écoula sans événement notable. Ils avaient depuis longtemps laissé Bon Aloï derrière eux et avançaient maintenant sur les terres des seigneurs de Vertemotte, vaste damier de champs cultivés, flanqués de fermes et de chaumières aux jardins fleuris. Un arc-en-ciel enjambait la contrée, bousculant la grisaille de cette pluvieuse journée pour envoyer ses couleurs.

Questor examinait le paysage. À moins de cinq lieues se dressait Rhyndweir, la forteresse de Kallendbor, le plus puissant des barons de Vertemotte. Le magicien s'autorisa un soupir de soulagement. Cette nuit, se promettait-il, ils dormiraient enfin sous un vrai toit. Cette effroyable expédition ne serait plus qu'un mauvais souvenir.

Il était presque seize heures, quand Ciboule émergea de la brume pour se précipiter sur Questor. En proie à une agitation pour le moins inhabituelle chez un Kobold, il se lança séance tenante dans un discours haché par un halètement de sprinter. D'alarmants éclairs métalliques zébraient ses prunelles d'un jaune étincelant.

Tout ouïe, la face de hibou se crispa soudain.

Sans un mot d'explication, le magicien entraîna toute la troupe sur les brisées du Kobold, avec une vélocité que ses allures de vieil épouvantail déplumé n'auraient guère laissé présager. Ils traversèrent plusieurs champs, franchirent un petit cours d'eau, puis pénétrèrent dans un bois.

Ils parvinrent bientôt dans une clairière cernée de pins. Aussi raides qu'on puisse l'être quand on est passé de vie à trépas, les Trolls gisaient sur l'herbe ensanglantée, la gorge tranchée, le corps criblé de coups de lame, enchevêtrés en une

abominable orgie meurtrière. Les Gnomes Cavernicoles jetèrent un coup d'œil horrifié et coururent se cacher, en piaillant d'effroi, derrière le ruminant désormais familier de la troupe. Navet lui-même eut un mouvement de recul. Questor suivit bravement Ciboule jusqu'au charnier – être régent ne présentait décidément pas que des avantages ! – pour écouter le Kobold lui faire part de ses conclusions : ce carnage n'était pas l'œuvre d'une tierce personne. Les Trolls s'étaient, de toute évidence, entr'égorgés.

Questor se garda de tout commentaire. Pourtant, il savait, lui, ce qui s'était passé. Il avait déjà vu le Darkling à l'œuvre autrefois. Il savait de quoi cette malédiction sur pattes était capable. Il eut brusquement la sensation qu'un vent glacé le pénétrait jusqu'aux os, entraînant dans son sillage une funeste prémonition.

Ciboule pointait l'index dans la brume. Un des Trolls avait échappé au massacre et, bien que blessé, s'était enfui à travers bois. Ce miraculé était à présent le nouveau possesseur de la bouteille.

— Par Abaddon ! souffla Questor.

Les empreintes sanguinolentes se dirigeaient droit sur Rhyndweir.

— Abernathy !

Prostré sur sa paillasse, le scribe leva la tête pour scruter la pénombre.

— Élisabeth ?

Émergeant d'une petite alcôve creusée dans le mur opposé, la fillette s'était faufilée par une brèche qu'il aurait juré ne jamais avoir vue auparavant. Elle traversa le couloir sur la pointe des pieds et glissa sa frimousse entre les barreaux. Contraint par l'exiguïté de sa cellule à se mouvoir comme un quadrupède, Abernathy se rapprocha à quatre pattes pour contempler avec bonheur le minois constellé d'éphélides.

— Désolée, mais je n'ai pas pu venir avant, chuchota Élisabeth en jetant des regards anxieux de droite et de gauche. Je voulais pas risquer de me faire pincer. Il ne faudrait pas que papa ou Michel se doute de quelque chose. Je crois bien que Michel a déjà des soupçons.

— Comment as-tu réussi à venir jusqu'ici ?

— Le passage secret ! fit-elle avec un petit sourire malicieux. Là, juste derrière ! (Elle désignait l'étroite ouverture apparue dans le mur opposé.) Je l'ai découvert quand je m'amusais à explorer le château. Je me demande même si quelqu'un d'autre le connaît. Il va de la cave au grenier. (Elle hésita.) Au début, je savais pas comment te retrouver. Je ne savais même pas où t'étais. Je l'ai appris cet après-midi seulement.

— Cet après-midi ? s'étonna Abernathy, qui avait perdu toute notion de temps.

— Eh oui ! C'est presque l'heure d'aller au lit. Alors, il faut que je me dépêche. Tiens ! Je t'ai apporté quelque chose à manger.

La fillette tenait à la main un grand sac fait d'une curieuse matière lisse et colorée. Elle en sortit plusieurs petites miches enveloppées de papier, des fruits, un paquet de « chips » et une boîte blanche et souple sur laquelle le mot « lait » était inscrit en lettres bleues. Du liquide dans une boîte ! pensa Abernathy. Que n'allait-on inventer dans ce monde insensé !

Elle glissa le tout entre les barreaux. Abernathy la remercia et s'empessa de dissimuler le ravitaillement sous sa paillassse, à l'exception d'un petit pain rond qu'il engloutit incontinent. On ne lui avait donné, pour toute pitance, que de la pâtée et de l'eau. Il était affamé. Trois jours ! Oui, trois jours qu'il était enfermé dans les oubliettes de Graum Wythe, sans voir âme qui vive ; trois jours d'immobilité, d'obscurité et de solitude.

— Ça va, Abernathy ? Tu n'es pas malade, au moins ?

Le scribe secoua la tête, tout en dévorant un second hamburger. Oh ! de la vraie viande, du vrai fromage ! Un régal !

— J'ai parlé de toi à mon père, poursuivit timidement la fillette. Mais, t'en fais pas, je lui ai juste dit que je t'avais vu dans les couloirs, que Michel t'avait capturé et que je me demandais où tu étais passé. C'est lui qui m'a dit que tu étais ici. Je lui ai dit que je trouvais ça injuste. Il m'a répondu qu'il était d'accord avec moi, mais qu'il ne pouvait rien y changer. Il m'a dit que j'étais pas assez bête pour me mêler de ce qui me regardait pas et que je connaissais suffisamment Michel pour me tenir tranquille. Mais je lui ai répondu que quelquefois il valait mieux

s'en mêler quand même. (Elle pencha la tête de côté.) Je sais qu'on te donne que de la nourriture pour animaux. C'est un garde qui me l'a raconté. C'est une sorte de copain, si tu veux. (Elle se mordit la lèvre.) Pourquoi Michel est-il si méchant avec toi, Abernathy ? Est-ce qu'il te déteste encore tant que ça ?

Abernathy cessa de mâcher, avala sa bouchée, puis écarta le reste du sandwich. Il fallait vraiment avoir faim pour se restaurer dans un tel décor ! se disait-il. Sa cage empestait, les murs suintaient et les rats pullulaient.

— C'est assez simple à expliquer. Il veut un médaillon, un médaillon magique que je porte autour du cou.

— Mais, si ce n'est que ça, il avait qu'à te le prendre dès qu'il t'a attrapé.

— Malheureusement pour lui, ce médaillon ne fonctionne que si celui qui le détient le donne de son plein gré. Alors il m'a enfermé ici pour m'obliger à le lui donner. (Il se frotta le museau.) Mais ce médaillon ne lui appartient pas. Pas plus qu'à moi, d'ailleurs. Il m'a été prêté et je dois le rendre à son propriétaire.

Il songea un moment au roi et aux problèmes auxquels il devait être confronté à Landover, soupira et mordit goulûment dans son sandwich. On a beau être inquiet, on n'en a pas moins faim. L'inquiétude ne nourrit pas son chien !

Élisabeth l'observa en silence, puis hocha la tête avec solennité.

— J'ai parlé de toi à Nita Coles, aujourd'hui. On est amies, tu vois. Elle m'a tout expliqué de cette histoire avec Tommy Samuelson et elle m'a dit qu'elle était désolée. Alors, je lui ai parlé de toi. C'est que, tu comprends, on s'dit tout, nous deux. Mais motus et bouche cousue, hein ! Un secret c'est un secret. Et celui-là, c'est un secret-juré-craché-par-terre-si-j'mens-j'vais-en-enfer ! Alors, tu vois ! Si jamais on trahit, on a sept ans de malheur et Ted Russell pour mari à vie ! T'imagines ! Elle dit que tu ne peux pas exister pour de vrai, évidemment ! Mais je lui ai dit que si et que tu avais besoin d'aide. Alors, elle a dit qu'elle allait y réfléchir et j'ai dit que moi aussi. (Elle se tut un instant.) Il faut qu'on te sorte de là, Abernathy.

Abernathy enfourna sa dernière bouchée en secouant la tête avec virulence.

— Non, non, Élisabeth. Cette affaire est devenue trop dangereuse pour toi. Si jamais Michel devinait que...

— Je sais, je sais. Mais je pourrai pas te passer à manger en douce jusqu'à perpette. Michel va se rendre compte que tu ne maigris pas ou je ne sais quoi et il va comprendre que quelqu'un est de mèche avec toi dans le château. Et puis, comment vas-tu sortir d'ici sans mon aide ?

Le scribe soupira.

— Je trouverai un moyen.

— Non, tu trouveras rien du tout ! Et tu resteras coincé là-dedans jusqu'à la saint-glinglin !

Un jappement brisa soudain le silence, quelque part, dans le couloir. Les deux complices se figèrent, tétanisés.

— Des chiens, de vrais chiens, chuchota Abernathy. Michel les retient prisonniers ici. Pauvres bêtes ! Je préfère ne pas savoir le sort qu'il leur réserve ! Je les entends crier de temps à autre. Parfois même, ils hurlent à la mort... (Il resta songeur une minute, puis se tourna vivement vers la fillette.) Il faut impérativement que tu restes en dehors de tout cela. Tu m'entends, Élisabeth ? Michel Ard Rhi est très dangereux. Il n'hésiterait pas à te faire du mal, s'il apprenait ce que tu fais pour moi. Que tu sois une petite fille n'y changera rien. Il te fera du mal quand même. Et à ton père aussi, pour faire bonne mesure.

Une lueur de panique s'alluma dans les prunelles de la fillette. Abernathy n'était pas très fier de recourir à de tels procédés pour la convaincre. Cependant, il était prêt à tout, pour peu qu'elle renonçât à se compromettre. Il connaissait suffisamment Michel Ard Rhi pour savoir que, si Élisabeth parvenait à contrecarrer ses projets, sa vengeance serait impitoyable.

Élisabeth le dévisagea un long moment en fronçant les sourcils.

— Tu crois peut-être que tu me fais peur avec tes histoires de grand méchant loup ? C'est bien c'que t'essayes de faire, non ?

— Absolument. Et tu devrais avoir peur. Ce n'est pas un jeu pour les enfants, ça, ma petite fille !

— Ah ! C'est un jeu pour les chiens, peut-être ? rétorqua la fillette, piquée au vif.

— Élisabeth...

— N'essaye pas de m'embobiner, hein ! (Le frais minois s'était rembruni.) Je ne suis plus une gamine, Abernathy ! Alors, arrête de me parler comme à un bébé !

— Je voulais juste...

— Dis-moi un peu comment tu vas te sortir de là sans moi ? le provoqua-t-elle, véhémence.

— Il existe sans doute des solutions. Je vais...

— Ah oui ? Et lesquelles, s'il te plaît ? Vas-y ! Donnes-m'en une ! Une seule, pour voir. Allez ! Vas-y ! Explique-moi comment tu vas te débrouiller. Vas-y, je t'écoute !

Le scribe prit une profonde inspiration, découragé.

— Je ne sais pas, admit-il d'une voix lasse.

— Humpf ! fit-elle avec satisfaction. (Elle observa un silence buté, puis prit subitement une mine grave.) Est-ce que je suis encore ton amie, Abernathy ?

— Bien entendu, Élisabeth.

Elle se cramponna aux barreaux pour se rapprocher aussi près que possible.

— Eh bien, toi aussi tu es mon ami. Et c'est bien pour ça que je ne peux pas te laisser là !

Des aboiements résonnèrent dans le couloir. Quelqu'un cria pour faire taire les chiens. Élisabeth recula vers le mur.

— Avale-moi tout ça ! chuchota-t-elle en désignant les victuailles dissimulées sous la paille. Il faut que tu prennes des forces. (Comme il allait répliquer, elle porta un doigt à ses lèvres.) Chut ! Il faut que tu sois patient ! Je vais te faire sortir de là, promis. (Elle s'immobilisa à mi-parcours, chétive silhouette à peine visible dans l'ombre du passage secret.) T'inquiète pas, Abernathy. Je vais faire attention. Ça va aller, tu verras.

Elle disparut et la brèche se referma.

Les aboiements avaient repris, ponctués à intervalles réguliers de hurlements humains. Enfin, ce fut le silence.

Abernathy dressa l'oreille quelques minutes, puis sortit lentement la chaîne glissée sous sa tunique et contempla le médaillon qui scintillait dans la pénombre.

Il frémissait à l'idée qu'il puisse arriver malheur à Élisabeth. Il aurait voulu l'empêcher d'intervenir, la protéger...

Au bout d'un long moment de lugubre méditation, le scribe laissa retomber le pendentif, retira la nourriture cachée sous sa paillasse et entreprit d'achever son repas.

« Prendre des forces », avait dit la fillette. Ah ça, oui ! Pour en avoir besoin, il allait en avoir besoin !

DEVINETTES

Ben Holiday clignait des paupières, aveuglé par le soleil torride du Nevada. De gigantesques enseignes d'hôtels et de casinos découpaient le ciel immaculé du désert, comme autant de mégalithes remis au goût du jour, transformant la capitale mondiale du jeu en une sorte de babylonienne Stonehenge américanisée. Même sans le ballet syncopé de leurs néons, qui n'entreraient dans la danse qu'à la tombée du jour, elles aimantaient le regard d'un bout à l'autre du boulevard : le Sands, le Caesar's Palace, le Flamingo...

— Las Vegas ! lâcha-t-il, effaré. Ça, c'est le bouquet ! Mais qu'est-ce qu'on vient faire à Las Vegas ?

Il réfléchit à toute allure. Il avait pensé que, en étant transporté de Landover dans l'autre monde, il arriverait là où il arrivait chaque fois qu'il émergeait des brumes du Monde des Fées : dans les Blue Ridge Mountains de Virginie. Il avait présumé que, en toute logique, Abernathy avait atterri au même endroit. Mais la magie avait tellement perdu la boussole qu'elle devait les avoir expédiés tous deux à l'autre bout du pays !

À moins que...

Oh non ! À moins que Questor ne se soit encore mélangé les pinceaux et qu'il n'ait envoyé Abernathy à un bout de l'Amérique et Salica et moi à l'autre bout ! songea-t-il, atterré.

Allons ! La chaleur lui jouait des tours ! Il s'exhorta au calme. Reprenons le raisonnement depuis le début, se dit-il.

Le sort avait eu pour effet d'échanger Abernathy et le médaillon contre la bouteille et son démon. Donc, Abernathy devait avoir été parachuté à l'endroit où Michel Ard Rhi conservait la bouteille. Si tant est que la bouteille ait encore été entre les mains de Michel Ard Rhi... Toujours est-il qu'Abernathy devait avoir rejoint le détenteur de la bouteille – quelle que soit son identité. Et comme il avait demandé à Questor de l'expédier là où se trouvait Abernathy, il se pouvait fort bien que ce mystérieux receleur se trouvât à Las Vegas. Auquel cas, Las Vegas serait effectivement sa destination.

Salica était demeurée blottie contre lui, terrifiée.

— Ô Ben, tout ce bruit ! chuchota-t-elle en lui lançant des yeux un appel de détresse.

Bien qu'il ne soit guère plus de midi, l'artère était embouteillée comme aux premières heures de la nuit. Klaxons, ronflements de moteurs, crissements de freins et de pneus, apostrophes diverses et imagées crevaient les tympanes. Les taxis passaient en trombe au ras des trottoirs bondés. Un avion de ligne amorçant sa descente fondit sur eux avec un rugissement assourdissant.

Toujours en proie à la plus vive consternation, Ben inspectait les environs. Passants et badauds commençaient à s'agglutiner autour d'eux. Sans doute les survêtements, conclut-il, avant de réaliser, affolé, que la cause de ce subit intérêt n'était autre que... Salica ! Que cette superbe fille à la peau et aux cheveux verts ! Même en plein Las Vegas – qui ne manquait pourtant pas d'excentricités en tout genre – Salica relevait du phénomène de foire.

— Fichons le camp ! dit-il en se dirigeant à pas vifs vers le bout de la rue, un bras protecteur sur les épaules de sa compagne.

« Las Vegas Boulevard » indiquait la plaque. Il tenta de se remémorer quelques informations utiles sur la ville. Sans résultat. Il n'était venu ici qu'une fois ou deux dans sa vie et toujours pour affaires. Il n'y avait jamais séjourné plus de quarante-huit heures. Il avait visité quelques casinos avec des clients, mais ne se souvenait de rien.

Ils avaient atteint l'intersection du Las Vegas Boulevard et de Flamingo Road. Le Caesar's Palace se dressait sur leur gauche, le Flamingo sur leur droite. Ben accéléra le pas pour traverser, poussant Salica en avant, à travers un flot de piétons qui traversaient en sens inverse.

— Du large, poupée ! beugla l'un, en la bousculant au passage.

— Eh ! La sirène ! C'est encore loin la mer ? ricana un second.

Les commentaires fusaient en tous sens, dans un concert de sifflements appréciateurs :

— T'as pris un bain de chlorophylle ?

- T'es tombée dans ta menthe à l'eau ?
- Tu viendrais pas de la Forêt d'Émeraude, des fois ?
- Il ne manquait plus que ça ! grinça Ben entre ses dents.

Il fendit la foule avec une feinte indifférence, serrant Salica contre lui. Les quolibets cessèrent dès qu'ils eurent rejoint le trottoir opposé. Il lui fallait trouver un refuge quelconque, se disait-il. Ils ne pourraient pas éternellement tourner en rond dans la ville. Surtout avec le succès que remportait Salica ! Il examina les hôtels qui, telles deux colossales parenthèses de béton, enserraient le boulevard de ce côté du carrefour : le Dunes et le Bally's. Trop grands ! Trop de gens, trop de passage, trop... de tout !

— C'est par où le cirque, chérie ? railla un plaisantin, en se retournant sur la sylphide.

— Ô Ben ! souffla Salica, prise de panique, en s'agrippant à son compagnon.

Questor ! Questor ! Prie le ciel de ne pas t'être trompé ! pesta Ben en silence. Il accéléra encore le pas, protégeant Salica de son mieux, et passa devant la porte du Bally's auquel succédaient le Shangri-La, l'Aladdin et le Tropicana. Bon sang ! Décide-toi ! se tança-t-il. Il faudra bien passer la nuit quelque part. Il était indispensable qu'ils puissent réfléchir calmement, gérer la situation au mieux et mettre au point une stratégie pour retrouver Abernathy. Peut-être devrait-il élire un grand hôtel, après tout. Peut-être passeraient-ils plus facilement inaperçus dans la masse...

Il fit brusquement pivoter Salica et franchit le seuil du Shangri-La.

Le hall de l'hôtel était envahi de touristes. Le casino, sur l'aile droite, regorgeait de joueurs. Il y avait des gens partout. Cartes, dés, roulettes et machines à sous attiraient le chaland comme la peau blanche et moite du baigneur, atterri la veille du Paris-Nassau, attire les moustiques tropicaux. Ignorant les regards appuyés que suscitait sa compagne, Ben entraîna Salica à travers la marée humaine et se dirigea droit sur la réception.

— La réservation de... (Il hésita, fébrile.) Mr. Bennet, s'il vous plaît. Miles Bennett.

— Ben, je ne comprends pas... chuchota Salica, déroutée par le nom d'emprunt.

— Chuuuuuut !

Le réceptionniste leva négligemment les yeux de son registre, les abaissa de nouveau, puis les releva brusquement en apercevant Salica. Il hocha la tête avec une courtoisie obséquieuse.

— Oui, Monsieur. (Il feuilleta les pages de son registre.) Je suis désolé, Monsieur. Je n'ai aucune réservation à ce nom.

— Ah non ? Alors, peut-être au nom de Fisher, Miss Caroline Fisher ? Une suite ?

— Désolé Mr. Bennett, je n'ai aucune réservation pour Miss Fisher, répondit le jeune homme avec un petit sourire apitoyé pour Salica, dont il ne pouvait plus détacher les yeux.

Ben bomba le torse, se rengorgeant avec morgue.

— Mais enfin ! Nous avons réservé depuis des mois ! s'écria-t-il, en élevant le ton pour attirer l'attention. (Quelques clients ralentirent, puis s'attroupèrent autour de la réception pour assister au spectacle.) Comment se fait-il que vous n'en ayez tenu aucun compte ? J'ai encore fait confirmer la semaine dernière par l'assistante de production ! Le tournage commence demain matin à cinq heures, bon sang ! Je n'ai pas de temps à perdre avec ce genre de détails logistiques !

— Bien sûr, Monsieur, je comprends, répondit posément le jeune homme en maudissant intérieurement le crétin qui lui avait fait ce cadeau empoisonné.

Ben sortit de sa poche les billets que Questor lui avait procurés et se mit à les compter d'un air absent.

— Bon. De toute façon, nos bagages vont arriver de l'aéroport dans une minute. Alors, inutile de discuter maintenant. Débrouillez-vous pour nous trouver une chambre. Je m'entretiendrai plus tard avec la direction.

Le réceptionniste opina et consulta de nouveau son registre, puis l'écran de son ordinateur.

— Excusez-moi un instant, Mr. Bennett.

Il disparut derrière une porte, tandis que Ben et Salica patientaient. Le public rassemblé autour d'eux attendait

manifestement la suite des événements avec le plus grand intérêt. Il revint aussitôt, suivi d'un homme en complet veston.

— Winston Allison, sous-directeur de cet établissement, Mr. Bennett. J'ai cru comprendre qu'il y avait un petit malentendu concernant votre réservation ? J'en suis confus. Mais, bien entendu, nous serons ravis de mettre à votre disposition les chambres que nous réservons à notre clientèle privilégiée. (Il gratifia Salica d'un large sourire, tout en la jaugeant d'un regard spéculateur. À l'évidence, il estimait déjà les flatteuses retombées publicitaires que le séjour d'une star potentielle dans son hôtel pourrait lui rapporter.) Souhaitez-vous toujours une suite ?

— Absolument, Mr. Allison, répondit sèchement Ben. Miss Fisher et moi-même y tenons instamment.

— Parfait. (Mr. Allison glissa quelques instructions à son réceptionniste et se retourna.) Quelle sera la durée de votre séjour parmi nous, Mr. Bennett ?

— Disons une semaine. Le plan de tournage prévoit trois jours, mais vu la façon dont les choses se présentent, je préfère prendre mes précautions !

Après avoir noté les informations utiles, le réceptionniste tendit à Ben la fiche d'accueil. Ben la remplit sans la moindre hésitation, inscrivant le nom d'un studio fictif sur la ligne « société » et « metteur en scène » dans la case « profession ». Autant jouer son rôle jusqu'au bout ! Les curieux commencèrent alors à se disperser, en quête d'une nouvelle attraction.

— J'espère que notre établissement et notre personnel vous donneront entière satisfaction, Mr. Bennett. Ainsi qu'à Miss Fisher, bien entendu, ajouta mielleusement le sous-directeur, avec un second sourire radieux pour la future déesse d'Hollywood.

Il les salua avant de se retirer.

— Nos tarifs pour la suite présidentielle sont de quatre cent quatre-vingt-quinze dollars la nuit, Mr. Bennett, précisa le réceptionniste, en parcourant discrètement le formulaire de renseignements. Paierez-vous par chèque, par carte ?

— En liquide, répondit Ben avec une nonchalance étudiée, en sortant une nouvelle liasse de billets de sa poche. Un acompte de mille dollars devrait suffire, je présume ?

Le jeune homme hocha la tête en lançant un regard furtif vers Salica. Comme la sylphide remarquait son manège, il lui adressa un sourire ravageur.

Ben comptait déjà les billets de cinquante dollars en liasses de dix, quand un détail le chiffonna. Il suspendit son geste et examina à la dérobée le billet suivant.

Quelle ne fut pas sa stupeur en découvrant que le portrait ornant le rectangle de papier-monnaie n'était pas celui de Ulysses S. Grant mais... le sien !

Il vérifia subrepticement un autre billet, puis un autre. Son portrait figurait sur chacun d'eux, plus vrai que nature, mais sans la moindre ressemblance avec le célèbre général de la guerre de Sécession, illustrissime président des États-Unis d'Amérique ! Ben crut que son cœur cessait de battre. Questor avait encore fait des siennes !

Alerté par son étrange comportement, le réceptionniste l'observait. Ben hésita ; puis, jouant le tout pour le tout, s'affala brutalement sur le comptoir avec un halètement d'asthmatique – sans toutefois omettre, dans le même temps, de subtiliser les liasses de billets posées sur le comptoir.

— Mr. Bennett ! s'exclama le jeune homme en se précipitant à son secours.

— Ben ! s'écria Salica en l'agrippant désespérément.

— Ça va... aller, ça... va aller, les rassura-t-il, en priant intérieurement pour que le réceptionniste n'ait pas remarqué le prénom qu'avait utilisé Salica.

Pourrais-je... me retirer... dans ma chambre ? Je dois m'allonger. Le soleil, sans doute.

— Mais bien sûr, Mr. Bennett, s'empressa d'acquiescer le jeune homme, en hélant immédiatement un liftier. Vous ne voulez vraiment pas voir un médecin ? Nous en avons un très...

— Non, j'ai... mes cachets, merci.

Il ébaucha un pâle sourire, glissa subrepticement les billets dans sa poche et poussa un soupir de soulagement en son for

intérieur. Salica et le garçon d'ascenseur le prirent chacun par un bras pour lui faire traverser le hall surpeuplé.

Il s'en est fallu d'un cheveu, songea-t-il en remerciant le ciel.

Il espérait qu'Abernathy avait un ange gardien aussi bienveillant que le sien.

— Silence, les enfants ! Asseyez-vous dans le calme !

Le jeune et dynamique principal de l'école Franklin de Woodinville se dirigea vers le centre du gymnase, un micro à la main. Les écoliers prirent place sur les gradins. Élisabeth s'assit à côté d'Éva Richards, au sixième rang.

— Exceptionnellement, cet après-midi sera placé sous le signe de la distraction, poursuivit le directeur en jetant un coup d'œil complice à un homme qui souriait dans sa barbe, maigre silhouette négligemment adossée contre le mur du vaste hall. Y en aurait-il parmi vous qui aiment les chiens ?

Tous les bras se levèrent. L'homme barbu s'accroupit pour caresser le petit caniche noir qui montait la garde à ses pieds, tout en saluant le public. Les enfants l'imitèrent aussitôt.

— Bien. Alors, vous allez être comblés. Nous allons, en effet, vous présenter quelques spécimens rares de la race canine. La plupart d'entre eux font preuve d'une intelligence que certains d'entre vous feraient bien de leur envier. (Quelques rires fusèrent.) Soyez attentifs, s'il vous plaît ! Je vous demande d'accueillir maintenant Mr. Davis Whitshell et sa Revue Canine !

Davis Whitshell s'avança au centre du gymnase, sous un tonnerre d'applaudissements, et prit le micro que lui offrait le principal. Ce dernier s'éloigna prestement. D'un geste, Davis Whitshell rétablit le calme parmi son auditoire. Le petit caniche noir l'avait fidèlement suivi, sans qu'il semblât l'avoir remarqué.

— Bonjour à tous ! Quel public enthousiaste, dites-moi ! Je suis ravi de voir que vous êtes venus si nombreux – même si vous ne pouviez pas faire autrement ! Ah, quelle vie de chien que la vie d'écolier ! (Il fit une grimace qui déclencha une avalanche de rires.) Eh bien, justement, si j'ai été convié parmi vous cet après-midi, c'est précisément pour répondre à cette angoissante question : qu'est-ce qu'une vie de chien ? (Les rires fusèrent de plus belle. Il leva la main pour obtenir le silence.)

Maintenant, je vous demanderai la plus grande attention, car ce que j'ai à vous dire est de la plus haute importance. Voilà, la vie d'un chien...

Il s'interrompit, feignant de remarquer subitement la présence du caniche.

— Hé ! Qu'est-ce que tu fais là, Sophie ?

Le chien pencha la tête sur le côté d'un air interrogateur.

— Allons, laisse-moi travailler en paix, s'il te plaît. Je disais donc que la vie d'un chien...

Sophie s'était redressée et tirait sauvagement sur l'ourlet de son pantalon. Élisabeth s'esclaffa, imitée par tous ses camarades. Davis Whitshell baissa les yeux vers l'animal.

— Qu'y a-t-il encore, Sophie ? Tu veux t'exprimer à ma place, peut-être ? (Sophie aboya.) Eh bien, il suffisait de le demander. Ah ? C'est précisément ce que tu étais en train de faire ? Excuse-moi, je n'avais pas entendu. (Le caniche se mit à hurler à la mort.) Bon ! Bon ! D'accord, je ne suis pas sourd ! s'écria l'animateur en se bouchant les oreilles. Et que voulais-tu dire exactement ? (Le caniche se dressa sur ses pattes de derrière et aboya en pointant une patte vers les gradins.) Ah ! Tu veux leur montrer à quel point tu es intelligente ? (Il leva les yeux vers son public.) Qu'en dites-vous, les enfants ? Voulez-vous que Sophie vous fasse une petite démonstration de ses talents ?

Les écoliers hurlèrent leur approbation. L'animateur haussa les épaules.

— O.K. Alors, Sophie, montre-nous ce que tu sais faire ! Peux-tu sauter ? (Le caniche obtempéra.) Peux-tu sauter un peu plus haut ? (Sophie bondit jusqu'à l'épaule de son maître.) Ouah ! Et je parie que tu peux même le faire à l'envers. (Sophie exécuta un surprenant salto arrière.) Hé ! Qu'est-ce que vous dites de ça, les enfants ? Pas mal, hein ? Et maintenant, que dirais-tu de...

Davis Whitshell fit ainsi exécuter quelques tours à l'animal dressé, l'envoyant chercher des objets, le faisant danser, sauter à travers un cerceau et autres prouesses toutes plus acrobatiques les unes que les autres. Son exhibition terminée, Sophie quitta la scène sous les acclamations. Davis Whitshell se lança alors dans un édifiant laïus sur le respect et l'affection que

les humains se devaient de témoigner à leurs amis fidèles. Il énonça quelques statistiques, évoqua la louable tâche entreprise par la S.P.A. et insista pour que chaque écolier s'investisse personnellement dans cette croisade contre la cruauté et la négligence dont certains adultes faisaient preuve à l'égard des animaux.

Élisabeth écouta ce plaidoyer avec le plus grand intérêt.

Puis Sophie fit une seconde apparition, tirant derrière elle un boxer dont elle tenait la laisse entre les dents. Davis Whitshell arbora une mine stupéfaite en la voyant apparaître, puis lança le deuxième numéro du spectacle, demandant à Sophie ce qu'elle faisait en compagnie de Bruno, affectant de comprendre les aboiements du caniche pour s'entretenir avec lui comme il l'aurait fait avec un humain.

C'est alors qu'Élisabeth se mit à réfléchir.

L'animateur fit exécuter plusieurs tours aux deux chiens, puis termina la revue en rappelant à son auditoire la responsabilité de tout être humain envers les animaux. Il conclut en leur souhaitant une bonne année scolaire et salua sous les ovations des enfants. Le principal vint lui serrer la main et reprit le micro pour le remercier publiquement et inviter les écoliers à rejoindre leurs salles de classe.

Élisabeth avait déjà pris sa décision.

Tandis que ses camarades sortaient des rangs en file indienne, la fillette restait assise. Éva Richards lui lança un regard interrogateur, mais Élisabeth la congédia sans ménagement. Davis Whitshell était demeuré seul au centre du gymnase, distribuant au parterre de chaleureux sourires.

Élisabeth prit son courage à deux mains et se dirigea vers lui.

— Mr. Whitshell, l'interpella-t-elle. (L'animateur baissa les yeux vers elle.) Mr. Whitshell, est-ce que vous voudriez bien aider un de mes amis ?

L'homme sourit aimablement.

— Ça dépend, jeune demoiselle. De qui s'agit-il ?

— Il s'appelle Abernathy. C'est un chien.

— Oh ! Un chien ? Alors, ça change tout. Quel est son problème ?

— Il faut qu'il aille en Virginie.

Le sourire s'élargit.

— Ah, vraiment ? Mais dis-moi, jeune demoiselle, comment t'appelles-tu ?

— Élisabeth.

— Eh bien, Élisabeth, fit Whitshell en posant ses mains sur ses genoux pour se pencher vers la fillette. Je crois surtout que ton chien a besoin d'un petit peu de temps pour s'acclimater au bon air de Woodinville. Est-ce que, par hasard, tu aurais l'intention de retourner là-bas avec lui ? Est-ce que tu vivais là-bas, avant ?

— Non, non, Mr. Whitshell. Je connaissais même pas Abernathy il y a une semaine. Et puis, c'est pas vraiment un chien. En vrai, c'est un homme qui a été transformé en chien. Il a été ensorcelé.

Davis Whitshell haussa les sourcils.

— Il parle, enchaîna aussitôt la fillette. Sans blague, il parle vraiment. Il est prisonnier dans les oubliettes, pour le moment, mais...

— Ouh la la ! Stop ! coupa l'animateur en s'accroupissant pour se mettre à sa hauteur. Qu'est-ce que tu me racontes là ? Que ton chien parle ? Qu'il parle comme un humain ?

Élisabeth recula précipitamment, brusquement assaillie de doutes.

— Oui, oui, il parle pour de vrai, comme... comme une grande personne, quoi !

L'homme pencha la tête de côté.

— C'est que tu en as de l'imagination, ma petite Élisabeth !

— J'invente rien ! s'insurgea la fillette, vexée. Abernathy parle réellement. Le problème, c'est qu'il doit aller en Virginie, mais qu'il ne sait pas comment faire. Je croyais que vous pourriez l'aider. J'ai bien écouté ce que vous avez dit sur la responsabilité des gens avec les animaux et puis l'affection et tout ça. Eh bien, Abernathy est mon ami. Alors, même si c'est pas un vrai chien, je veux être sûre qu'on lui fera pas de mal. Vous comprenez ? Alors, je me suis dit que...

Davis Whitshell se redressa et jeta un regard circulaire. Élisabeth suivit son regard. Les derniers écoliers quittaient le gymnase.

— Il faut que je me sauve, maintenant, annonça-t-elle. Dites, vous allez l'aider, hein, Monsieur ?

L'homme sembla réfléchir.

— Écoute-moi bien ! dit-il d'un ton brusque en tirant de sa poche une carte de visite tire-bouchonnée. Si tu m'amènes un chien qui parle – un vrai chien qui parle vraiment, hein – je te jure que je l'aiderai. Je l'emmènerai même jusqu'au bout du monde, s'il veut !

— Juré ? s'écria la fillette, rayonnante.

— Oh ça ! Je peux bien te le jurer ! fit-il en grimaçant un rictus entendu.

Élisabeth lui octroya un sourire radieux.

— Oh ! Merci, Mr. Whitshell. Merci de tout mon cœur !

Elle serra ses livres contre sa poitrine et courut vers la sortie.

À peine tournait-elle les talons que Davis Whitshell avait déjà tout oublié de la fillette et de son abracadabrante histoire.

Dans la confortable demeure d'un quartier résidentiel fort prisé, dans la banlieue de Chicago, assis à son bureau jonché de paperasses, un juriste s'interrogeait : allait-il ou non succomber à la tentation d'un petit whisky sec ? Miles Bennett avait travaillé d'arrache-pied sur cette fichue affaire de fraude fiscale et n'avait pas avancé d'un pouce. Les multiples problèmes légaux que soulevait ce cas épineux n'étaient pas plus résolus, à présent, que lorsqu'il s'y était attelé huit jours plus tôt. Il y avait travaillé jour et nuit, au bureau, à la maison ; il en rêvait, il en mangeait à tous les repas, il ne vivait plus que pour ça... Il en était littéralement malade, au propre comme au figuré ! Il avait attrapé un rhume la veille – de ceux qui fusillent un solide gaillard en deux heures – et commençait seulement à sentir les premiers effets d'une éventuelle rémission. Il avait passé l'après-midi à potasser ses notes, dans le vain espoir d'y voir un peu plus clair.

Mais comment y voir quoi que ce soit avec une fièvre de cheval ?

Il s'affaissa dans son fauteuil de cuir, harassé. Miles Bennett n'avait pourtant rien d'une petite nature. Taillé comme un rugbyman, le cheveu dru et la moustache crâne, il avait tout du fringant quadragénaire qu'on aurait affublé, par inadvertance,

de joues rebondies et vermeilles dignes d'un chérubin. Ses yeux bleus, aux paupières perpétuellement mi-closes, jetaient sur le monde un regard résigné, teinté d'ironie. Son humour corrosif n'épargnait personne, surtout pas cette majorité silencieuse qui nourrissait pour l'homme de loi – fût-il d'une irréprochable probité et d'une conscience professionnelle à toute épreuve – une méfiance aussi tenace qu'immodérée. Mais Miles n'y voyait rien à redire. Faire de sa passion un métier se payait à ce prix.

Évidemment, cette passion avait parfois tendance à en exaspérer certains, se disait-il avec un petit sourire en coin.

Il pensa tout à coup à Ben Holiday, son ex-associé du Cabinet Holiday & Bennett, avec lequel il formait cette bonne veille équipe de chevaleresques défenseurs de la loi devant l'Éternel. Ben et lui contre le monde entier ! Son sourire se figea. Ben se passionnait pour le droit, lui aussi, et savait diablement bien le pratiquer. Doc Holiday : la gâchette du barreau ! Miles hochait la tête. À présent, Doc était Dieu seul sait où, pourfendant d'effroyables dragons pour délivrer de gentes damoiselles, dans quelque monde fantastique qui n'avait probablement jamais existé que dans sa tête...

Ou peut-être ailleurs, songea-t-il en fronçant les sourcils. Il ignorait toujours le fin mot de l'histoire, en fait. Et sans doute ne le connaîtrait-il jamais.

Il chassa ces souvenirs pour se pencher sur son bloc-notes. Les lignes commençaient à danser devant ses yeux. Il clignait des paupières, sous l'emprise de la fatigue. Vivement qu'on en finisse et que j'aille me coucher ! pensa-t-il.

La sonnerie du téléphone retentit. Il y jeta un morne coup d'œil et laissa sonner une seconde fois. Marge était allée faire son bridge et les enfants passaient l'après-midi chez les Wilson. Le téléphone sonna une troisième fois.

— Oh ! La barbe !

Il se leva lourdement de son fauteuil. De toute façon, quand le téléphone sonnait ici, ce n'était jamais pour lui. Et, même quand ce n'était pas pour Marge et les enfants, c'était encore un de ces enquiquineurs de clients qui ont l'indécence de vous déranger chez vous pour des questions qui pourraient très bien attendre le lendemain et être résolues au bureau.

Le téléphone sonna une dernière fois, comme il soulevait le combiné.

— Allô ! aboya-t-il.

— Miles ? Ben Holiday à l'appareil.

— Doc ? C'est toi ? s'exclama Miles Bennett, stupéfait. Ça alors ! Je pensais justement à toi. Comment vas-tu ? Où es-tu ?

— À Las Vegas.

— Las Vegas !

— J'ai essayé de te joindre au bureau, mais on m'a répondu que tu étais en rendez-vous à l'extérieur pour la journée.

— Tu parles !

— Écoute, Miles. J'ai un gros service à te demander. Un service qui va sans doute t'obliger à laisser tout tomber pour le reste de la semaine, mais qui revêt une extrême importance pour moi. Sinon je ne te le demanderais pas.

Miles se surprit à sourire. Ce sacré Doc ! Toujours le même !

— Allez ! Allez ! Passe-moi les salamalecs et vide ton sac ! Qu'est-ce que tu veux ?

— De l'argent, pour commencer. Je suis au Shangri-La avec une amie, mais je n'ai pas le premier sou pour payer la chambre.

Miles éclata de rire.

— Ça c'est la meilleure ! Mais enfin, Doc, tu es millionnaire ! Qu'est-ce que tu me chantes là ?

— Je veux dire que je n'ai pas un sou sur moi. Il faut que tu m'expédies plusieurs milliers de dollars demain, à la première heure. Mais, attends ! Il faut que tu me les envoies à ton attention. À l'attention de Miles Bennett. C'est le nom sous lequel j'ai réservé.

— Quoi ? Tu as utilisé mon nom ?

— C'est le premier nom qui me soit venu à l'esprit, sur le coup. Je ne pouvais pas utiliser le mien. Mais, ne t'inquiète pas ! Ton honneur est sauf. Je ne t'ai pas mêlé à la moindre entourloupe.

— Pas encore, tu veux dire.

— Écoute ! Contente-toi d'envoyer l'argent directement à l'hôtel, sur mon compte. Enfin, sur le tien. Je t'expliquerai tout après. Tu peux faire ça pour moi ?

— Bien sûr ! Pas de problème. (Miles hocha la tête avec une mine enjouée et s'installa confortablement sur le sofa.) Est-ce que c'est ça que tu appelles un « gros service » ? Te prêter de l'argent ?

— En partie. (Ben semblait soucieux. Il baissa la voix.) Miles, tu te souviens de m'avoir tarabusté pour savoir ce qui m'était arrivé depuis que j'avais quitté Chicago ? Eh bien, tu vas le savoir, mon vieux. Un de mes amis a de gros ennuis. Il est ici, quelque part aux États-Unis – du moins, je l'espère. Mais ça reste à vérifier. Bref ! Je voudrais que tu contactes l'une de tes agences de renseignements pour leur demander d'enquêter sur un certain Michel Ard Rhi. (Il épela le nom. Miles s'empressa de le noter sur un coin de journal.) Je pense qu'il vit ici, mais je n'en suis pas sûr. Ce devrait être une grosse fortune, probablement retranchée dans quelque mystérieuse tour d'ivoire. Du genre discret, si tu vois ce que je veux dire ; mais qui ne regarde pas trop à la dépense quand le jeu en vaut la chandelle. Et il ne doit pas faire dans la pacotille. Tu vois le tableau ?

— Je vois, répondit Miles en fronçant les sourcils.

— Parfait. Ce n'est pas tout – et surtout ne pose pas de questions ! Je voudrais que tu réunisses tout ce que tu peux trouver au sujet d'un chien qui parle. Ne néglige rien, ni les rumeurs ni les ragots, rien, pas le moindre entrefilet... Je veux tout savoir.

— Quoi ?

— Un chien qui parle, Miles. Je sais que ça peut paraître débile mais c'est l'ami qui a des problèmes dont je t'ai parlé. Il s'appelle Abernathy. C'est un terrier blond à poils longs et il parle comme toi et moi. Tu as bien noté ?

Miles, qui était resté le stylo en l'air, s'empressa d'obtempérer en secouant la tête.

— J'espère que tu ne me montes pas un bateau, hein ?

— Je suis on ne peut plus sérieux, Miles. Abernathy est un homme changé en chien. Je t'expliquerai tout ça plus tard. Essaie de récolter tout ce que tu peux là-dessus et prends le premier avion pour Las Vegas. Apporte-moi un maximum d'informations, tout ce sur quoi tes détectives mettront la main.

Et dis-leur que tu en as besoin immédiatement. (Ben marqua un temps.) Je sais que ce que je te demande là ne va pas être très facile, mais fais ton possible, Miles. C'est vraiment capital pour moi.

Miles croisa les jambes, pris de fou rire.

— Le plus compliqué dans l'histoire, ça va être de trouver un moyen pour faire avaler à mes fouineurs qu'ils vont devoir enquêter sur un chien qui parle ! Seigneur, Doc ! Un chien qui parle ! Non mais tu imagines leur tête ?

— Écoute ! Rassemble tout ce qui te tombe sous la main ; tout ce qui pourrait traîner sur le moindre corniaud censé avoir des dons particuliers. C'est un coup de poker, mais avec un peu de chance, on peut y arriver. Pourras-tu t'échapper pour me rejoindre ?

— Bien sûr. Et puis, ça me fera le plus grand bien. Je bosse comme un fou sur une histoire de fraude fiscale et je risque de mourir noyé sous les chiffres. Alors, tu es au Shangri-La, hein ? On ne se refuse rien ! Et c'est qui cette... amie ?

Il y eut un silence sur la ligne.

— Tu ne me croirais pas si je te le disais. Viens et tu verras par toi-même, O.K. ? Et surtout n'oublie pas l'argent ! Le service en chambre est notre seul moyen de subsistance !

— Champagne et caviar à tous les repas, j' imagine ? Arrête, je vais pleurer !

— Miles, je suis très sérieux.

— Je plaisantais. C'est comme si c'était fait, vieux ! (Miles hésita un instant.) Hé ! Tu es sûr que tout va bien, Doc ? Je veux dire, en dehors de tout ça, ça va ?

Nouveau silence sur la ligne.

— Je vais bien, Miles. Je te le promets. Nous en discuterons bientôt. Tu peux me joindre à l'hôtel, si tu as besoin de quoi que ce soit. Simplement, souviens-toi que tu dois te demander. Enfin, je veux dire, demander la chambre à ton nom. Ne t'embrouille pas.

Miles s'esclaffa.

— Comment pourrais-je être plus embrouillé que je ne le suis en ce moment ?

— Oui, j’imagine. Bon, il faut que je te laisse, maintenant. Bonne chance, Miles ! Et merci.

— À bientôt, Doc.

Miles reposa le combiné et se leva. Qu’est-ce que vous dites de ça ? songea-t-il avec un sourire amusé. Qu’est-ce que vous dites de ça ?

Il se mit à chanter, se dirigea droit sur le bar et s’empara d’une bouteille de Glenlivet, le whisky favori de Ben Holiday.

Par saint Joseph ! Il avait bien mérité un petit verre !

LA CLEF DES CHAMPS

Allongé dans l'obscurité de sa cage, Abernathy rêvait aux prairies ensoleillées de Landover. Il ne se sentait guère en forme depuis quelque temps. Probablement les effets de la claustration et de la nourriture – ou, plus exactement, du manque de nourriture, en l'occurrence. Il supputait cependant que quelque chose dans l'atmosphère même de cet univers étranger affaiblissait son organisme. Ce n'étaient, bien entendu, que des présomptions, mais... n'était-ce pas curieux qu'il passât ainsi son temps à somnoler ? Non pas qu'il luttât bien farouchement contre l'engourdissement du sommeil. Après tout, pourquoi résister à la douce fantasmagorie des songes, quand on est condamné à une aussi sordide réalité ?

Cela faisait deux jours qu'il n'avait pas revu Élisabeth. Les gardes avaient multiplié leurs rondes et la fillette craignait probablement d'être prise en flagrant délit. Michel Ard Rhi avait bien fait une apparition, mais sa courte visite remontait également à quarante-huit heures. Il lui avait jeté un regard indifférent, lui avait demandé s'il avait quelque chose à lui donner, puis, devant l'évidente mauvaise volonté de son prisonnier, avait tourné les talons, sans ajouter un mot.

Depuis, il n'avait plus eu aucune visite.

Une terrible angoisse commençait à le ronger : on allait l'abandonner là, le laisser... crever comme un chien !

Cette idée le tira de son sommeil. Il joua un moment avec elle. Peut-être n'était-elle pas si mauvaise, après tout. Quelle autre perspective avait-il ? Pouvait-il décemment troquer sa vie contre le médaillon ? Non, bien sûr que non ! Tout son être se révoltait à cette seule pensée. Son intégrité, son sens du devoir s'y refusaient catégoriquement. Comment aurait-il pu ne serait-ce qu'envisager de remettre un tel pouvoir entre les mains d'un monstre de cruauté comme Michel Ard Rhi ? La mort elle-même serait préférable à pareille ignominie !

Cela dit, lorsqu'il ne serait plus de ce monde, qui empêcherait Michel Ard Rhi de s'emparer du médaillon sur son cadavre ?

Il replongea dans les affres du désespoir et ferma les yeux pour chercher l'oubli du sommeil.

— Psst ! Abernathy ! Réveille-toi !

Le scribe souleva lentement les paupières. Élisabeth se tenait juste devant lui, de l'autre côté des barreaux. Elle gesticulait impatiemment.

— Allez ! Réveille-toi !

Abernathy se redressa, fouilla mollement dans ses poches pour récupérer ses besicles et les posa de guingois sur son museau.

— Je suis réveillé, Élisabeth, marmonna-t-il d'une voix pâteuse, en redressant ses lunettes.

— Ça tombe bien ! chuchota la fillette en tripotant la porte de la cage. Parce qu'on déménage !

Hébété, le scribe vit la gamine localiser la serrure, y insérer une clef et ouvrir la grille.

— Alors ? Qu'est-ce que tu dis de ça ? fit-elle d'un air fanfaron.

— Élisabeth...

— J'ai trouvé la clef dans la salle de garde, accrochée à un clou, derrière tout un tas de caisses. Ils ne vont pas la chercher de sitôt ! Et puis, je l'aurai remise avant même qu'ils s'aperçoivent de sa disparition. Ne t'inquiète pas. Personne ne m'a vue.

— Mais, Élisabeth...

— Allez ! Viens ! Qu'est-ce que t'attends ?

Le scribe semblait incapable de bouger, le regard rivé sur la porte ouverte, bouche bée.

— Tu veux sortir de là, oui ou non ? s'impativa la fillette.

Des aboiements résonnèrent soudain dans le couloir. Les malheureux chiens emprisonnés hurlaient à la mort. Abernathy se mit aussitôt à ramper vers la porte.

Il se redressa dans le couloir. Debout pour la première fois depuis des jours ! Il se sentait revivre. Élisabeth referma la cage.

— Par là ! Vite !

Ils traversèrent le couloir et se faufilèrent par la brèche du passage secret. La fillette se retourna, poussa le pan de muraille qui pivota sans offrir la moindre résistance et la brèche

disparut. Les cris des chiens furent immédiatement ensevelis sous un silence sépulcral.

Ils restèrent un instant immobiles dans l'obscurité. Élisabeth alluma une lampe de poche, éclaira les premières marches d'un escalier et montra le chemin. Abernathy lui emboîta le pas.

— Va pas falloir lambiner. Les Coles sont déjà là pour aller à la chorale. Tu te souviens de ma copine Nita ? Bon. Eh bien, c'est ses parents. Ils sont en train de discuter avec mon père, pendant que je m'habille.

Abernathy remarqua alors qu'elle portait une robe rose ornée d'un petit col et de volants blancs : accoutrement qui contrastait singulièrement avec les sortes de braies d'épaisse toile bleue qu'elle portait lors de leur première rencontre — comment appelait-on cela déjà ? Des « jeans » ?

— Nita monte la garde dans ma chambre. Quand on sera là-haut, elle descendra dire à ses parents que j'arrive. Pendant ce temps, je te conduirai en douce par l'escalier de service jusqu'à la porte qui donne sur la cour. La voiture des Coles est garée juste devant. Tu te cacheras dans le coffre. Les gardes n'arrêteront pas les Coles. Surtout pas si mon père est avec eux.

— Une voiture ? Tu veux dire une automobile ? Un de ces engins mécaniques qui...

— Chuuuut ! Oui, oui ! Une automobile. Mais, vas-tu m'écouter, au lieu de m'interrompre toutes les cinq minutes ! Quand on sera à l'école, on rentrera tous à l'intérieur pour voir la chorale. Mais je dirai que j'ai oublié mon sac, que j'aurai laissé exprès, et je ressortirai pour te laisser sortir, O.K. ?

— Et si je ne peux pas sortir ? Et si je ne peux pas respirer dans ce... cette chose ? Et si...

— Abernathy ! (La fillette se retourna, exaspérée.) Arrête de rouspéter ! Je te ferai sortir, puisque je te le dis ! Et on respire très bien dans un coffre. Maintenant, écoute-moi ! J'ai trouvé quelqu'un qui veut bien t'aider pour aller en Virginie.

Ils avaient atteint un palier. Élisabeth se retourna. Ses yeux pétillaient.

— Il s'appelle Mr. Whitshell. Il est dresseur de chiens. Il va dans les écoles pour parler aux élèves de la vie des animaux et

comment il faut s'en occuper et tout ça. Il m'a promis que, si je te conduisais chez lui, il t'aiderait. Maintenant, tu attends là.

Elle poussa une porte, tendit la lampe de poche à Abernathy, franchit le seuil et disparut en poussant le vantail derrière elle. Abernathy orienta le pinceau lumineux vers le mur et attendit. Les choses allaient un tantinet trop vite pour lui ; mais s'il avait la moindre chance d'échapper à Michel Ard Rhi, il n'allait pas la laisser passer.

Élisabeth revint en un clin d'œil, les bras chargés d'un indescriptible fardeau. Elle avait revêtu un manteau, enfilé des gants et tenait à la main un petit sac brillant.

— Enfile ça ! ordonna-t-elle en lui présentant un pardessus et un chapeau. Je les ai trouvés dans un placard où on range les vieilles affaires.

Elle lui prit la lampe des mains, tandis qu'il se débattait avec le manteau. Quand il fut prêt, il eut la sensation d'avoir revêtu une bâche de bivouac. Quant au couvre-chef, il ne tenait pas en place. Élisabeth l'examina et pouffa.

— On dirait un espion !

Elle se retourna vers la porte, l'entrebâilla, jeta un coup d'œil circonspect et lui fit signe d'avancer. Ils s'engagèrent dans un couloir, descendirent un escalier en colimaçon et s'arrêtèrent devant une porte vitrée à double battant.

Abernathy hasarda un regard vers l'extérieur, par-dessus l'épaule d'Élisabeth. Une voiture était garée le long du mur du château. La cour était baignée de lumière, mais déserte.

— Prêt ?

— Prêt.

Elle poussa la porte et se précipita vers le véhicule pour ouvrir le coffre.

— Vite ! (Elle l'aida à grimper à l'intérieur.) Ne t'inquiète pas ! ajouta-t-elle, les mains posées sur le hayon. Je reviendrai te chercher dès qu'on sera à l'école. Sois patient !

Le capot se referma, comme la mâchoire d'un dragon sur sa victime, et ce fut le noir complet.

Abernathy n'avait pas rejoint sa cachette depuis plus de quelques minutes qu'il entendit des voix. Les portières claquèrent et le moteur ronronna. La voiture démarra et prit de

la vitesse. Il était secoué, ballotté, brinquebalé comme un de dans un cornet. Le coffre était bien recouvert d'une sorte de tapis, mais il était trop mince pour amortir les chocs. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, Abernathy était déjà quasiment assommé. Il essayait bien de se retenir à quelque chose, mais ne trouvait rien à quoi se raccrocher. Il finit par se rouler en boule, les pattes sur la tête, résigné à prendre son mal en patience.

Le voyage lui semblait interminable. Pour corser l'affaire, l'engin dégageait une odeur nauséabonde qui lui soulevait le cœur. Il fut bientôt assailli d'épouvantables maux de tête et se demanda s'il allait en réchapper.

Un siècle plus tard, la machine s'immobilisa. Les portières claquèrent et les voix s'éloignèrent. Il y eut des bruits de pas, de portes et de discussions étouffées, puis le calme revint. Abernathy en profita pour étirer ses muscles endoloris et faire l'inventaire de ses bosses, ecchymoses et autres meurtrissures. Il se promit alors que si jamais il sortait sain et sauf de ce cauchemar, de sa vie il ne remonterait dans un de ces horribles monstres mécaniques !

Le temps passait et Élisabeth ne revenait toujours pas. Abernathy s'était couché dans le noir, l'oreille aux aguets, imaginant déjà le pire : la fillette avait été retenue par quelque irrémédiable empêchement et il allait demeurer éternellement dans cette boîte en métal. Finalement, il succomba au sommeil. Il rêvait déjà, quand il fut réveillé par un bruit de pas.

On souleva le hayon et Élisabeth apparut. Elle était à bout de souffle.

— Dépêche-toi ! Il faut que j'y retourne tout de suite. (Elle l'aida à descendre.) Je suis vraiment désolée d'avoir mis tout ce temps, mais papa voulait venir avec moi et j'ai été obligée d'attendre qu'il... Ça va ? T'en fais une drôle de tête !

Abernathy se redressait tant bien que mal, en ajustant sa mise.

— Ce n'est rien, ce n'est rien. Tout va bien.

Quelques retardataires passèrent à distance. Il s'enveloppa étroitement dans son pardessus et abaissa le rebord de son chapeau sur son museau.

— Merci, Élisabeth, murmura-t-il. Merci pour tout ce que tu as fait pour moi.

— Mr. Whitshell habite à moins de cinq kilomètres d'ici. Suis cette route. (Elle pointait l'index vers le nord.) Quand tu verras une plaque où il y a écrit « Forest Park », tu tourneras à droite et tu iras jusqu'au numéro 2986. (Elle lui sauta au cou.) Ô Abernathy !

Il la berça doucement.

— Ne te fais pas de souci pour moi. Je trouverai le chemin.

— Je dois y aller maintenant. (Elle s'écarta, fit demi-tour, s'éloigna de quelques pas et revint à toutes jambes.) J'allais oublier. Prends ça !

Elle lui glissait une enveloppe dans la main.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Les sous pour le billet d'avion.

— Non, Élisabeth, s'insurgea le scribe en secouant la tête avec véhémence. Je te répète que...

— Tu peux les garder, tu sais. Tu en auras plus besoin que moi. Et puis, si tu y tiens tant que ça, tu me rembourseras quand on se reverra.

— Élisabeth...

— Non, non ! Tu les gardes, insista-t-elle, avant de se retourner. (Elle marcha sur quelques mètres et fit volte-face.) Au revoir, Abernathy. Tu me manqueras.

Puis elle détala comme un lapin, franchit le seuil de l'école et disparut.

— Toi aussi, tu me manqueras, murmura Abernathy, la gorge serrée.

Il était près de minuit quand Abernathy tourna dans la ruelle. Il avait fait fausse route par deux fois et avait été obligé de rebrousser chemin. Au 2986, il s'immobilisa devant une petite maison aux fenêtres ornées de jardinières. Il jeta un coup d'œil à travers les lattes des volets clos et aperçut un homme qui somnolait dans un fauteuil. Une étrange lumière bleutée éclairait son visage par intermittence. Le reste de la demeure était plongé dans l'obscurité.

Abernathy se dirigea vers la porte et frappa. Pas de réponse. Il frappa une seconde fois.

— C'est pour quoi ? grogna une voix, à l'intérieur.
Ne sachant que dire, le scribe attendit sur le seuil.
Au bout d'un moment, la voix s'éleva de nouveau.

— D'accord, d'accord. Une minute ! J'arrive.

Des pas s'approchèrent et la porte s'ouvrit. L'homme barbu aux paupières bouffies, qui se tenait devant lui, était celui qu'il avait surpris endormi dans son salon. Il était vêtu de « jeans » et d'une sorte d'épais bリアud duveteux à carreaux. Un ridicule chien noir, frisé comme un mouton, frétillait à ses pieds, le museau palpitant.

— Mr. Whitshell ?

L'homme écarquilla les yeux, bouche bée.

— Heu... (Il s'éclaircit la voix et déglutit péniblement.) Oui.

Abernathy jeta un regard circulaire, brusquement embarrassé.

— Je m'appelle Abernathy. Pourrions-nous...

L'homme sursauta.

— La gamine de Franklin ! Vous êtes celui dont elle m'a parlé ! Celui qui était censé être emprisonné quelque part, c'est ça ? Mais oui ! Vous êtes le chien qui parle !

— Je suis un homme changé en chien, pour être exact, rectifia Abernathy, pincé.

— Mais oui ! Mais oui ! C'est bien ce qu'elle m'a raconté ! (L'homme recula d'un pas.) Eh bien, entrez donc... Abernathy ! Pousse-toi, Sophie ! Laissez-moi prendre votre manteau. Il est trois fois trop grand pour vous, d'ailleurs. Et le chapeau ne fait rien pour améliorer les choses. Entrez ! Entrez !

— Qui est-ce, Davis ? demanda une voix de femme, quelque part au fond du couloir.

— Heu ! Rien, rien, Alice. Juste un copain. Rendors-toi ! (Il s'inclina, la mine confidentielle.) Ma femme, Alice, chuchota-t-il.

Il suspendit le manteau et le chapeau d'Abernathy au portemanteau du vestibule, entra dans le salon, alluma le plafonnier et désigna le sofa de la main. Sophie remuait la queue et poussait de petits jappements plaintifs en reniflant Abernathy. Le scribe la congédia d'un coup de patte discret.

La télévision était allumée. Whitshell baissa le son, vint s'asseoir en face d'Abernathy et se pencha vers lui.

— Eh bien, pour vous dire la vérité, je croyais que la gamine m'avait raconté des salades, fit-il à voix basse. Je croyais qu'elle avait tout inventé, mais... (Il sembla réfléchir un moment.) Alors, comme ça, vous avez été changé en chien ? En terrier, pour être précis. Fox-terrier ?

— Terrier blond à poils longs, corrigea Abernathy en regardant autour de lui.

— Mais oui, bien sûr ! (Whitshell se leva.) Vous savez quoi ? Vous avez l'air drôlement mal en point. Vous voulez boire un verre ? Manger peut-être ? Venez, je vais vous préparer un petit quelque chose.

Ils quittèrent le salon pour se rendre dans la cuisine. Comme Whitshell ouvrait la porte d'une étrange armoire blanche, le scribe fut stupéfait d'en voir l'intérieur s'illuminer. Un courant d'air froid vint lui chatouiller le museau. Il éternua. Whitshell posa sur la table une bouteille de lait, une grosse jatte remplie de pommes de terre et une fine écuelle ouvragée contenant de la viande. Ce faisant, il ne cessait d'exprimer sa stupéfaction. « Dieu tout-puissant ! Un chien qui parle ! » répétait-il sans arrêt. « Un vrai chien qui parle comme vous et moi ! » De déplacée, Abernathy finit par trouver cette insistance franchement insultante, mais parvint – non sans peine – à masquer son exaspération. Whitshell invita Abernathy à prendre place sur une des quatre chaises qui entouraient la petite table ronde, décapsula une canette de bière et s'assit à son tour.

— Dites, la gamine là... Heu, comment s'appelle-t-elle déjà ?

— Élisabeth.

— Oui, c'est ça, Élisabeth. Donc Élisabeth disait que vous deviez aller en Virginie ?

Abernathy se contenta d'opiner, la bouche pleine. Il était mort de faim.

— Et qu'y a-t-il de si intéressant en Virginie ?

Le scribe prit le temps de mesurer sa réponse.

— J'ai des amis, là-bas.

— Mais alors, pourquoi ne les appelez-vous pas ? Enfin, je veux dire, si vous avez besoin d'aide, pourquoi ne pas leur passer un petit coup de fil ?

— Un... « coup de fil » ?

— Ben oui, quoi ! Un coup de téléphone.

— Ah oui ! Le téléphone ! s'empressa d'acquiescer Abernathy, en rendant grâce à son infailible mémoire. (Par chance, il avait entrevu une publicité sur l'objet en question, dans la chambre d'Élisabeth.) Le fait est qu'ils n'ont pas de téléphone.

— Sans blague ?

Davis Whitshell avala une gorgée de bière et se mit à observer Abernathy avec un petit sourire en coin. Le scribe pouvait presque l'entendre penser.

— Ça ne va pas être si facile de vous emmener jusqu'en Virginie, glissa-t-il d'un air préoccupé, après quelques minutes de silence songeur.

Abernathy releva la tête, hésita, puis répondit :

— J'ai un peu d'argent pour payer mon voyage.

Whitshell haussa les épaules.

— C'est bien possible, mais on ne pourra pas vous mettre dans un avion ou un train comme ça. Vous allez attirer l'attention. Heu... Pardonnez-moi de vous dire ça, mais les gens ne sont pas vraiment habitués à voir un chien marcher sur ses pattes de derrière, déambuler en pardessus et encore moins parler ! (Il s'éclaircit la gorge.) En plus, la gamine disait que vous étiez retenu prisonnier quelque part. C'est bien ça ?

— Oui. C'est Élisabeth qui m'a délivré.

— Dans ce cas, cette affaire pourrait tourner au vinaigre. Je pourrais bien m'attirer de sérieux ennuis en vous aidant. Il doit bien y avoir quelqu'un qui ne va pas du tout apprécier que vous lui ayez faussé compagnie ? Quelqu'un qui pourrait se lancer à vos trousses. Ce qui veut dire que nous aurons intérêt à être sacrément prudents. Et puis vous êtes plutôt spécial, vous savez. On ne tombe pas sur des chiens comme vous à tous les coins de rue. Heu ! Des hommes, je veux dire ! Alors le mieux serait de la jouer ni vu ni connu, pigé ? (Il fronça les sourcils, comme s'il tentait de résoudre un problème particulièrement complexe.)

Mais c'est pas gagné d'avance, hein. Il va falloir que vous fassiez exactement ce que je vous dirai.

— Je comprends, hasarda le scribe, que le jargon imagé de son interlocuteur laissait songeur. Pensez-vous pouvoir m'aider ?

— Tu parles Charles ! s'exclama Whitshell en se frottant les mains. Mais, pour le moment, le plus important c'est de dormir. On discutera de tout ça demain matin, à tête reposée. On trouvera bien une solution. Il y a une chambre d'amis au bout du couloir. Vous serez comme un coq en pâte. Le lit est fait. Alice ne va pas être ravie – elle n'aime pas ce qu'elle ne comprend pas – mais j'en fais mon affaire. Ne vous inquiétez pas. Venez, je vais vous conduire.

Il guida Abernathy vers la chambre, lui montra le cabinet de toilette attenant et lui remit un drap de bain. Pendant tout ce temps, il ne cessait de penser à voix haute : Dans la vie, il y avait les occasions ratées... Certaines opportunités ne se présentaient qu'une fois dans l'existence. Il fallait savoir les saisir... La chance souriait aux audacieux... Et autres platitudes du même acabit. Si seulement il pouvait trouver le moyen de retourner la situation à leur avantage, répétait-il à l'envi. Il suffisait de dégoter le bon plan... Avec un peu de jugeote...

Abernathy attendit la fin de la tirade pour commencer à se déshabiller. Whitshell lui désigna l'interrupteur, sortit et referma la porte derrière lui. Tout en se dévêtant, Abernathy réfléchissait vaguement aux commentaires de son hôte. Il n'aurait su dire pourquoi, mais ce discours le perturbait. Cependant, il était trop épuisé pour méditer sur le sujet. Il se coucha, éteignit la lumière et ferma les paupières.

La maison était silencieuse. On n'entendait que le frottement des branches contre la vitre. Elles crissaient comme... comme des griffes, songea distraitement Abernathy, avant de sombrer dans un profond sommeil.

JÉRICO

Le jour baissait déjà quand Questor Thews, Ciboule, Navet, Fillip et Sott atteignirent Rhyndweir. L'astre solaire se retirait dans son manteau de velours pourpre, festonnant de rose la mousseline gris-bleu du ciel crépusculaire. La brume s'alanguissait sur les prairies de Vertemotte, drapant contours et couleurs d'écharpes vaporeuses. Un voilage de bruine pendait des cintres célestes. Le silence ouaté étouffait les soupirs d'une vie qui, ayant perdu toute substance, semblait flotter dans les airs comme une âme en peine.

Ciboule guidait prudemment ses compagnons. La petite troupe traversait un pont au pied d'un haut plateau. Au sommet se dressait la forteresse de Messire Kallendbor. Le château dominait une cité qui se parait d'étincelles pour saluer la venue de la nuit. Hommes et animaux rentraient au bercail dans un brouhaha de grognements, de cliquetis métalliques, de grincements ligneux, sinistre procession empestant la fatigue et la sueur. La petite troupe arpentait la rue principale flanquée d'échoppes et de chaumières, ombres trapues qui disparaissaient presque sous la brume du soir et que seules les flammes vacillantes des torches permettaient d'entrevoir. Détrempée par la pluie ininterrompue des derniers jours, la chaussée s'était muée en une coulée fangeuse aspirant bottes de la piétaille et sabots des chevaux avec la même avidité. Des têtes se retournaient sur leur passage, momentanément intriguées, puis se détournaient aussitôt.

— J'ai faim, geignit Fillip.

— J'ai mal aux pieds, pleurnicha Sott.

Navet émit un bref sifflement en guise d'avertissement. Les Gnômes ne s'y trompèrent pas et se turent sur-le-champ.

Soudain, remparts, parapets, tours et bastions émergèrent du brouillard. Rhyndweir se matérialisa devant eux, titanesque fantôme prêt à fondre sur les importuns assez téméraires pour oser perturber son sommeil séculaire. Colosse de pierre aux gigantesques proportions, il s'élevait à des centaines d'aunes au-dessus du sol, semblant déchirer les nuages pour darder les

flèches de son donjon jusqu'aux étoiles. Les étendards pendaient comme du linge mouillé au pinacle des tours, les torches crachotaient de faibles étincelles et des centaines de soldats trempés et grelottants montaient la garde au sommet des remparts. Le portail extérieur bâillait effrontément, ses énormes mâchoires de bois et de métal ouvertes sur un pont-levis abaissé. Le portail intérieur était clos. Devant cette masse écrasante au gigantisme menaçant, la petite compagnie avançait lentement, le pas lourd et l'esprit abruti de fatigue.

Les sentinelles en faction les immobilisèrent d'un geste, leur demandèrent le but de leur visite et les firent attendre, tandis qu'un des gardes était dépêché auprès de Messire Kallendbor pour l'informer de leur arrivée. L'attente fut longue et inconfortable. Ce qui mit Questor de fort méchante humeur. Comment ! On osait laisser en souffrance le Magicien de la Cour ! Quand leur escorte – deux nobliaux chargés par Kallendbor lui-même de leur présenter ses excuses – daigna enfin venir les quérir, il ne perdit pas une seconde pour exprimer son mécontentement. Que diable ! Les prenait-on pour des mendiants ? Était-ce ainsi qu'on recevait les émissaires de Sa Majesté ? Les deux hommes renouvelèrent leurs excuses, sans plus de conviction, et les invitèrent d'un geste à les suivre.

Abandonnant aux sentinelles vache, poulets et chevaux, la petite troupe contourna le pont-levis et l'entrée principale pour suivre un passage dissimulé dans la muraille, traversa la cour intérieure, franchit une porte dérobée et parcourut un dédale de couloirs pour pénétrer dans un vaste hall au fond duquel se dressait une gigantesque cheminée. De grosses bûches flambaient gaillardement dans l'âtre. Questor eut un mouvement de recul, suffoqué par la chaleur torride, et aligna des yeux dans la lumière trop vive.

Debout devant la cheminée – si près du foyer, pensa Questor, qu'il devait rôtir comme un goret – Messire Kallendbor se retourna. Kallendbor était un homme impressionnant, l'incarnation du parfait guerrier. Grand, trapu, puissamment musclé, le visage balafre de cicatrices gagnées au combat, il portait une cotte de mailles sous sa robe de Cour et de hautes bottes de cuir brodées à ses armoiries. Deux dagues effilées

pendaient à sa ceinture. La couleur flamboyante de sa chevelure et de sa barbe, accentuée par le rougeoiement des flammes, ajoutait au personnage une dimension quasi démoniaque. Il s'avança vers eux. Le bûcher sembla avancer avec lui.

Il congédia l'escorte du menton et tendit au magicien une main calleuse.

— Sois le bienvenu, Questor Thews, gronda une voix de stentor.

— Bienvenu peut-être, mais mal reçu, Monseigneur, rétorqua Questor en lui serrant la main. Qu'on ose me faire attendre, par ce froid et sous pareille averse, me paraît, pour le moins, cavalier.

Les Kobolds approuvèrent d'un même sifflement vipérin, tandis que les deux Gnomes se recroquevillaient derrière les robes de Questor, en ouvrant des yeux comme des soucoupes. Kallendbor les enveloppa d'un bref regard et les ignora.

— Tu m'en vois désolé, répondit Kallendbor. Mais il vaut mieux se montrer prudent, par les temps qui courent.

Questor essuya ostensiblement les gouttes de pluie qui coulaient sur son long nez crochu et fronça les sourcils.

— Prudent ? C'est un euphémisme, Monseigneur ! J'ai observé le déploiement de vos hommes : des sentinelles à la moindre poterne, des soldats derrière chaque merlon. La herse est abaissée ; le portail d'entrée, hermétiquement clos. Vous portez cuirasse, même dans vos murs et à cette heure tardive. Vous seriez assiégé que vous ne vous comporteriez pas autrement.

Kallendbor se frotta les mains d'un geste brusque, et se retourna vers la cheminée.

— Peut-être le suis-je, répliqua-t-il distraitement. Mais dis-moi plutôt ce qui t'amène à Rhyndweir, Questor Thews. À quels ordres de ton cher souverain obéis-tu céans ? De quelle nouvelle requête es-tu le féal émissaire ? Vais-je encore devoir pourfendre monstres et démons à ses côtés ? Devrais-je prendre en chasse une seconde Licorne Noire ? Que veut-il à présent ? Parle !

Questor hésita. Quelque chose dans la façon dont s'exprimait Kallendbor laissait à penser qu'il connaissait déjà la réponse à cette question.

— On a dérobé quelque précieux trésor à Sa Majesté.

— Ah ? fit négligemment Kallendbor, les yeux rivés sur les flammes. Et que pourrait-ce bien être... quelque somptueux joyau, élixir fabuleux, fiole... une bouteille, peut-être ?

Un silence pesant envahit la pièce. Questor retint son souffle.

— Une bouteille blanche ornée de bouffons rouges, par exemple ?

— C'est donc vous qui l'avez, conclut Questor.

Kallendbor se retourna, un sourire perfide aux lèvres.

— Oui, Questor Thews, c'est moi qui l'ai. Un Troll me l'a apportée, un pitoyable voleur de Troll. Il voulait même me la vendre, le brigand ! Il a profité d'une querelle intestine au sein d'une escouade de ses congénères pour s'en emparer. Il a échappé au massacre, bien que blessé, et s'est présenté ici. Ce qu'il n'aurait sans cloute pas fait – se présenter devant moi, veux-je dire – s'il avait eu toute sa tête, s'il n'avait pas été si... mal en point...

Kallendbor laissa sa phrase en suspens. Il secouait la tête avec une mine tragique.

— Il m'a dit que cette bouteille renfermait une sorte de magie, une petite créature, un démon. Il l'a appelé un Darkling. Selon lui, ce Darkling pourrait donner au possesseur de la bouteille tout ce qu'il désire. Je lui ai ri au nez. Ce qui ne t'étonnera sans doute pas, Questor Thews. Je n'ai jamais cru à la magie. Je lui préfère la puissance des armes. « Pourquoi voudrais-tu vendre un tel trésor ? » lui ai-je demandé. C'est alors que j'ai remarqué la terreur qui brillait dans ses yeux et j'ai tout compris. Cette prétendue magie était trop puissante pour son humble personne. Ce misérable flacon l'épouvantait. Il ne voulait rien de moins que s'en débarrasser. Cependant, un brigand, même terrorisé, reste un brigand. Il était encore trop cupide pour ne pas essayer de tirer quelque profit de la transaction. (Kallendbor détourna les yeux.) Il semblait tenir la bouteille pour responsable du massacre. La créature aurait soi-disant incité ses compagnons au carnage.

Questor restait de marbre. Ignorant où Kallendbor voulait en venir, le magicien attendait patiemment que son hôte abattît ses cartes.

Kallendbor soupira.

— Je lui ai donc versé la somme qu'il demandait. Après quoi, je l'ai fait décapiter. Sa tête trône encore au portail, empalée sur une lance. Vous ne l'avez pas remarquée en arrivant ? Non ? Toujours est-il que je l'ai placée là pour rappeler à ceux qui l'auraient oublié que je ne plaisante pas avec les brigands et autres aigrefins.

Secoués d'irrépressibles tremblements, Fillip et Sott s'étaient agrippés aux jambes du magicien qui se retourna pour les calotter discrètement. Quand Kallendbor posa de nouveau les yeux sur lui, Questor avait déjà recouvré la placide dignité qui seyait à sa charge.

— Tu prétends que la bouteille appartient au roi, Questor Thews. Pourtant elle ne porte pas ses armoiries, ni aucun signe distinctif qui permette d'en revendiquer la propriété. (Il haussa les épaules.) Elle pourrait appartenir à n'importe qui.

— Quoi qu'il en soit...

— Quoi qu'il en soit, si tu la veux, elle est à toi... Quand j'en aurai fini avec elle.

Le feu crépita dans l'âtre. Désarçonné, Questor était en proie à la plus grande confusion.

— Que dites-vous ?

— Que j'ai bien l'intention d'en faire usage, répondit posément Kallendbor. Que j'entends mettre la magie de cette mystérieuse bouteille à l'épreuve.

Une lueur singulière luisait dans les yeux du seigneur de Rhyndweir, une lueur que Questor ne parvenait pas à identifier : ce n'était ni de la colère ni cette inflexible détermination qu'il n'avait que trop vue déjà dans ces yeux-là.

— Vous devriez reconsidérer vos projets, s'empressa-t-il de répliquer.

— Reconsidérer mes projets ? Et pourquoi donc, Questor Thews ? Simplement pour te satisfaire, peut-être ?

— Parce que le pouvoir de cette bouteille est extrêmement dangereux !

Kallendbor s'esclaffa.

— La magie ne me fait pas peur.

— Oseriez-vous défier Sa Majesté ? s'écria Questor, en colère. L'homme aux cheveux rouges se rembrunit, les traits durs.

— Sa Majesté n'est pas là, que je sache. Il n'y a que toi, ici, Questor Thews.

— Et je suis son ambassadeur.

— Et tu chez moi ! s'insurgea Kallendbor, livide. Alors, restons-en là !

Questor hocha lentement la tête. Il savait maintenant ce que signifiait cette étrange lueur dans les yeux de Kallendbor. Elle trahissait une insatiable avidité. Kallendbor attendait de la bouteille qu'elle lui procurât quelque chose qu'il brûlait d'obtenir. Mais quoi ?

Questor s'éclaircit la gorge.

— Nous n'allons tout de même pas nous quereller, Monseigneur, fit-il pour l'amadouer. Dites-moi plutôt : quel usage réservez-vous donc à cette bouteille ?

Kallendbor secoua la tête avec un petit rictus sarcastique.

— Non, non, Questor Thews, pas ce soir. Nous en reparlerons demain. (Il frappa dans ses mains. Une kyrielle de serviteurs accourut de toutes parts.) Un bain chaud, des vêtements secs et un copieux dîner pour nos hôtes, ordonna-t-il. Et, après cela, au lit !

Questor s'inclina à regret, se retourna pour prendre congé, puis hésita.

— Je pense cependant que...

— Et moi je pense que tu devrais te retirer, l'interrompit sèchement Kallendbor.

Il s'était redressé de toute sa hauteur, fermement campé sur ses deux jambes, le regard implacable. Son armure scintillait à la lumière des flammes. Questor comprit que la pièce était jouée. Il devrait prendre son mal en patience jusqu'au lendemain.

— Très bien, Monseigneur. Je vous souhaite donc une bonne nuit.

Il salua son hôte et quitta le vaste hall, Kobolds et Gnomes sur les talons.

Quelques heures plus tard, Questor Thews abandonnait ses compagnons aux bras de Morphée pour se faufiler à travers le château endormi. Trompant la vigilance des gardes par un puissant sort d'invisibilité, il avançait dans le silence des couloirs. Son dessein n'était guère défini, même dans son esprit. Il avait vaguement l'intention de découvrir ce que Kallendbor mijotait avec la fameuse bouteille. Il voulait sans doute se rassurer, un point c'est tout, se disait-il.

Il atteignit le grand hall sans se faire repérer, préférant à la porte d'entrée, flanquée de sentinelles, l'huis discret d'une antichambre attenante qu'il traversa sans même y jeter un œil. Il referma la porte communicante derrière lui et s'immobilisa dans l'obscurité pour accommoder. Il connaissait ce château comme il connaissait tous ceux de Landover. Dédales de sombres couloirs, d'escaliers dérobés, de chambres et d'antichambres – certaines visibles, d'autres plus discrètes, la majorité des citadelles landovériennes étaient édifiées selon des plans identiques qui respectaient tous le même impératif : le secret. Rhyndweir ne dérogeait pas à la règle. Alors qu'il remplissait l'office de messenger au service du vieux roi, Questor avait appris bien des choses... dont la plupart n'étaient pas forcément destinées à son information !

Dès qu'il fut à même de distinguer le contour des objets, il rejoignit un angle de la pièce, localisa une petite niche dissimulée dans l'ombre, abaissa à tâtons un crochet saillant à la jointure de deux moellons sous le couvert d'une étagère et poussa le pan de muraille. Celui-ci pivota sans un bruit, pour lui offrir un spectacle saisissant.

Kallendbor était assis dans un fauteuil à haut dossier, devant une cheminée. La bouteille était posée sur ses genoux. Son visage était cramoisi et son sourire, une énigmatique grimace. Le Darkling cabriolait dans la pièce. Ses yeux écarlates brûlaient du même éclat que les flammes de l'âtre, la perfidie en plus. Questor ne put supporter ce regard machiavélique plus d'une seconde.

Kallendbor interpella le démon qui vint aussitôt se jucher sur son bras, se frottant contre sa manche à la manière d'un chat.

— Oh Maître ! Grand Maître, que de force je sens en vous ! ronronna-t-il.

Kallendbor s'esclaffa.

— Laisse-moi donc, créature du diable ! Va jouer plus loin !

Le Darkling sauta souplement à terre, gambada sur les dalles de pierre pour rejoindre la cheminée et bondit dans le feu. Il se mit alors à jongler avec les flammes comme un bateleur avec des quilles.

— Démon des enfers ! siffla Kallendbor entre ses dents, avant de porter un baron de bière à ses lèvres.

Sa main semblait hésitante. Il renversa la moitié du breuvage sur sa poitrine. Kallendbor était ivre.

Questor envisagea alors très sérieusement de s'emparer de la bouteille. Que risquait-il, après tout ? Il lui suffirait d'attendre que son hôte se lassât de son bouffon et remisât la bouteille dans sa cachette. Il ne lui resterait plus qu'à la subtiliser avant de rassembler ses troupes pour filer à l'anglaise.

L'idée était séduisante.

Mais il y renonça. Primo, tous ceux qui s'étaient risqués à voler la bouteille avaient connu un sort funeste. Secundo, Questor n'avait jamais volé quoi que ce soit et n'avait nullement l'intention de commencer maintenant. Enfin, Kallendbor avait affirmé qu'il lui rendrait la bouteille quand il en aurait fini avec elle et Questor préférait lui laisser le bénéfice du doute. Kallendbor avait assurément de nombreux défauts, mais n'en demeurerait pas moins un homme d'honneur. Il s'était toujours montré à la hauteur de son noble rang. En d'autres termes, ils étaient du même monde.

Questor résista donc à la tentation.

Il hasarda un dernier coup d'œil dans la pièce. Kallendbor s'était avachi dans son fauteuil, les yeux perdus dans les flammes. Manifestement dans son élément, le Darkling sautillait toujours au sein du brasier en riant à gorge déployée.

Questor recula, repoussa le pan de mur, hocha sa vieille tête de hibou déplumée d'un air dubitatif et retourna dans sa chambre.

La pluie cessa avec l'aube. Le ciel déploya son éventail céruléen, vernissé par un soleil si éblouissant que même les

sombres remparts de Rhyndweir semblaient avoir subi un ravalement de façade.

Questor et ses compagnons furent éveillés au point du jour par un jeune page porteur d'un message de Kallendbor. Sa Seigneurie les attendait pour prendre le petit déjeuner. Après quoi, une promenade à cheval leur serait proposée.

Les Gnômes Cavernicoles n'avaient que trop vu Kallendbor à leur goût et supplièrent Questor de les dispenser du spectacle de ce terrifiant personnage au saut du lit. Ils aimaient mieux garder la chambre et tirer les tentures ornant les croisées pour retrouver l'obscurité bienfaisante qu'ils préféreraient de très loin à la lumière du jour. Questor accéda à cette requête avec un nonchalant haussement d'épaules, soulagé à part lui de se voir dispensé de leurs sempiternelles jérémiades. Surtout en ce moment ! Il avait d'autres chats à fouetter ! Ne devait-il pas trouver le moyen de récupérer la bouteille, avant que Kallendbor ne l'utilisât pour commettre quelque inqualifiable méfait de son cru ? Il prit néanmoins la précaution de confier Fillip et Sott aux bons soins de Navet, avant de leur faire monter un encas dans leur chambre. Cela fait, il s'empressa de rejoindre le seigneur de Rhyndweir en compagnie de Ciboule.

Ils avaient pratiquement terminé de se restaurer quand Kallendbor daigna les honorer de sa présence. Il apparut en armure, bardé de fer, sanglé de cuir et nanti d'un arsenal guerrier à faire pâlir un légionnaire romain. Il tenait dans sa main droite, gantée de noir, un sac de toile à travers lequel se dessinaient les courbes d'un mystérieux objet. Probablement la bouteille, pensa Questor. Le seigneur de Rhyndweir salua négligemment le magicien et l'invita d'un geste à le suivre.

Ils se retrouvèrent tous sur la place d'armes où les attendaient plusieurs centaines de chevaliers en tenue de combat, montés sur leurs destriers. Kallendbor ordonna qu'on amène son cheval ainsi que la vieille carne à robe grise de Questor. Il sauta en selle, rallia ses troupes et forma les rangs. Le portail s'ouvrit, la herse se releva dans un crissement de métal et la colonne s'ébranla. Questor dut se hâter pour suivre la cadence.

Questor Thews chevauchait aux côtés de Kallendbor qui avait pris la tête de son armée. Ciboule courait de son côté, attentif à ne pas entraver l'avancée des chevaliers. Questor se retourna sur sa selle à deux reprises pour tenter de le repérer, mais le Kobold demeurait introuvable. Le magicien abandonna ses recherches pour se concentrer sur l'action en cours, anxieux de découvrir ce que Kallendbor avait en tête.

Le seigneur de Rhyndweir n'ayant aucune velléité de lui révéler ses intentions, Questor fut abandonné à ses conjectures, tandis que l'homme à la crinière de feu guidait ses soldats à travers la cité. Peu à peu, des curieux apparurent aux croisées et sur le seuil des chaumières et des échoppes. Quelques tièdes acclamations et autres sifflements ponctuèrent le défilé des troupes. Nul ne savait ce que préparait le seigneur de la contrée et, d'ailleurs, nul n'en avait cure. Tant que la sécurité de la cité n'était pas menacée, Kallendbor pouvait bien faire ce que bon lui semblait. Le seigneur de Rhyndweir n'avait jamais été très populaire. Son impressionnante stature et son tempérament fougueux avaient toujours suffi à lui gagner le respect de ses ouailles. Vingt barons se partageaient Vertemotte. Mais Kallendbor était de loin le plus puissant et son peuple le savait. Tous les autres s'inclinaient devant ses diktats. Il était de ceux qu'on ne défiait jamais.

Du moins, jusqu'à présent.

— On m'a trahi, Questor Thews ! s'écria tout à coup Kallendbor. Je suis assailli de toutes parts et d'une façon que je n'aurais jamais pu imaginer ! Oui, trahi ! Et non par mes ennemis, non ! Par mes propres alliés ! Stosyth, Harrandye, Wilse ! Tous ces nobles seigneurs en qui j'avais placé ma confiance – ou qui, du moins, étaient trop couards pour agir contre ma volonté ! (Kallendbor s'était empourpré jusqu'aux oreilles. Il fulminait.) Mais la félonie de Strehan est bien celle à laquelle je m'attendais le moins ! Strehan ! Celui qui, de tous les seigneurs de Vertemotte, m'était le plus proche ! L'enfant qui mord la main tendue de son père ne saurait être plus ingrat que ce scélérat !

Il cracha dans la poussière.

La colonne avait déjà franchi le pont et s'élançait dans la prairie. Le cuir des harnais grinçait, mors et étriers cliquetaient, les chevaux renâclaient et les hommes s'interpellaient à pleine voix. Questor tenta d'imaginer Strehan en gamin – ingrat ou non – et renonça. Décidément, avec sa haute silhouette austère, ce fier baron n'avait rien d'un jouvenceau !

— Ce sont eux qui ont construit cette... cette tour, Questor Thews ! explosa Kallendbor. Eux ! Ces quatre pendants ! Et au pied des chutes de la Syr encore ! À la lisière de mes terres ! Ils osent même prétendre que ce n'est guère là qu'un commode avant-poste, dont nous tous, nobles barons de Vertemotte, tirons pareillement profit, les fourbes ! Pour qui me prennent-ils donc ? Ses murailles sont plus hautes que celles de Rhyndweir et l'ombre de ses remparts s'étend jusque sur mes territoires de l'est ! En eussent-ils le front, ces félons pourraient barrer le cours de la rivière et retenir les eaux qui abreuvant mes champs ! Cette tour est une injure qu'on me crache à la face, Questor Thews ! Elle m'insulte, comme jamais quiconque ne l'osa qui eût encore tête sur le cou pour s'en targuer l'instant d'après ! (Il se pencha vers le magicien.) Oh ! J'aurais tôt fait de la réduire en cendres, si les armées de ces quatre chiens galeux ne s'étaient liguées pour la défendre. Je n'ai pas d'hommes en si grand nombre que je puisse les pourfendre sans risquer d'affaiblir mon armée, prêtant ainsi le flanc aux assauts des quinze autres ! J'ai donc dû souffrir ce... cette ignominie depuis des jours et des jours sans réagir ! (Il se redressa, les yeux injectés de sang.) Mais ores, c'en est fait !

Pour Questor, le voile se déchira d'un coup.

— Monseigneur, les pouvoirs de la bouteille sont beaucoup trop dangereux pour...

— Dangereux ? coupa Kallendbor en assenant une pichenette cinglante au magicien. Dangereux ! Rien n'est plus dangereux pour moi que cette tour ! Rien, tu m'entends ! Elle doit disparaître ! Si la magie peut servir ce dessein, alors je suis prêt à braver tous les dangers qu'elle recèle et avec joie !

Kallendbor talonna sa monture, abandonnant Questor à son impuissance face à la probable catastrophe qui se préparait, un âcre goût de poussière dans la bouche.

Ils chevauchèrent vers le Melchor toute la matinée. Peu avant midi, les chutes de la Syr étaient en vue. De vertigineuses falaises surplombaient les eaux écumantes de la rivière qui bouillonnait furieusement avant de se ruer sur la vallée. À leur sommet se dressait la fameuse tour, monstrueuse forteresse de granit noir hérissée de remparts et d'impressionnantes machineries guerrières. Une cohorte d'hommes en armes arpentait ses parapets. Des cavaliers contrôlaient tous les chemins d'accès. À l'approche de Kallendbor et de son armée, trompettes et cris donnèrent l'alerte. La tour sembla alors s'éveiller comme un géant de pierre assoupi.

Le seigneur de Rhyndweir leva son poing ganté et la colonne s'immobilisa sur la rive, à quelques milles de la forteresse. Kallendbor resta en selle, le regard tourné vers la haute citadelle pendant un long moment, puis appela l'un de ses chevaliers.

— Va dire à ceux de la tour qu'ils ont jusqu'à midi pour quitter la place, ordonna-t-il. Dis-leur qu'à midi la tour sera détruite. Va !

Le chevalier éperonna son palefroi et s'éloigna dans un nuage de poussière. Kallendbor et ses hommes attendirent son retour, dans un immobilisme quasi minéral. Questor dut se mordre les lèvres pour ne pas réitérer ses mises en garde contre la magie de la bouteille. Mais il savait que ses efforts resteraient vains. Kallendbor avait pris sa décision et rien ni personne ne pourrait plus le faire changer d'avis. La sagesse commandait de laisser Kallendbor agir à sa guise jusqu'à ce qu'il soit possible de lui retirer son butin. Cette perspective n'enchantait guère Questor, mais il ne voyait pas d'autre solution.

Le magicien avait mis pied à terre et se tenait à côté de sa vieille jument grise, haute silhouette efflanquée dans ses robes bariolées, vénérable carcasse voûtée non pas tant par l'âge que par les coups du sort auxquels il se résignait déjà. Le regard perdu dans le lointain, il se prit soudain à penser à son souverain et à Abernathy. Ce qui ne fit que le déprimer davantage. Il ne pouvait guère se vanter d'avoir été d'un grand secours, ni pour l'un ni pour l'autre.

Le messager revint avec une fin de non-recevoir. Non seulement ceux de la tour n'avaient aucune intention de partir,

rapporta-t-il, mais l'ultimatum avait déclenché une risée générale dans leurs rangs. À ces mots, Kallendbor grimaça un sourire carnassier, riva son regard sur les murs de la tour et ne la quitta plus des yeux jusqu'à midi.

À l'heure dite, le seigneur de Rhyndweir talonna sa monture avec un grognement de satisfaction.

— Viens avec moi, Questor Thews !

Ils longèrent tous deux la berge sur quelques centaines d'aunes et mirent pied à terre. Kallendbor manœuvra son cheval par la bride, se posta à hauteur de croupe pour ne plus être vu de ses hommes, prit le sac et sortit la bouteille.

— Nous allons voir ce que nous allons voir, marmonna-t-il, en débouchant le flacon.

Le Darkling apparut aussitôt.

— Maître ! siffla-t-il en caressant de ses doigts laiteux le poing ganté de Kallendbor. Que puis-je faire pour vous ?

— Détruis cette tour ! répondit l'homme aux cheveux rouges, en pointant un index accusateur. (Il lorgna vers Questor, avec une moue dédaigneuse.) Si ta magie est assez puissante pour ça, évidemment, ajouta-t-il, provocateur.

— Mais, Maître, ma magie n'a de force que la vôtre, répliqua le démon avec une lippe arrogante.

Il sauta de son perchoir, courut sur le sol jusqu'à la rive, traversa la rivière en marchant sur les eaux comme sur un banal chemin de terre et alla se poster au pied du promontoire au sommet duquel se dressait la tour. Il resta un moment immobile, le regard levé vers les impressionnants remparts, puis, tout à coup, se mit à gesticuler, bondissant comme un cabri dans une tornade d'étincelles multicolores. Une corne monumentale se matérialisa dans les airs. Le démon fila telle une flèche le long des parois, s'arrêta à un mille de là et une deuxième corne surgit du néant. Il répéta la manœuvre un mille plus loin et une troisième corne apparut.

Le Darkling recula à distance, comme pour contempler son œuvre, puis désigna la tour du doigt. Les cornes se mirent alors à mugir, tel un vent de tempête emprisonné dans une gorge de montagne.

— Tu vois ça ! s'écria Kallendbor, aux anges.

L'assourdissante plainte faisait trembler le sol sur des lieues à la ronde, mais bien plus encore la falaise que surplombait l'insultante tour. Soudain, la forteresse parut secouée d'un spasme, comme une bête frappée à mort. Des fissures commencèrent à lézarder la muraille et des blocs de granit à plonger dans l'onde. Kallendbor et Questor se raccrochèrent l'un à l'autre pour ne pas perdre l'équilibre sous l'impact des secousses telluriques. Le mugissement des cornes ensorcelées s'amplifia et les montures piaffèrent d'effroi.

— Suppôt de Satan ! s'écria le seigneur de Rhyndweir, en saisissant au vol les rênes des chevaux affolés.

Les cornes mugirent de plus belle. La terre se fissura, crevasses et précipices s'ouvrant sous les pieds des guetteurs. Tout à coup, le promontoire se détacha de la falaise, entraînant la tour dans une avalanche de monstrueux blocs rocheux. Les hurlements des hommes prisonniers des remparts montèrent jusques aux cieux. En une fraction de seconde, les murailles furent réduites en un torrent de pierres et la tour s'effondra. Moellons et soldats déboulèrent dans la tourmente des chutes, avalés par les eaux en furie.

Les cornes disparurent aussi vite qu'elles étaient apparues et leur mugissement s'éteignit pour laisser place à un silence de catacombes. Il ne restait rien de la tour, hormis un nuage pulvérulent flottant au-dessus des chutes. La vallée déserte avait recouvré sa quiétude. Seuls les guerriers de Rhyndweir, tétanisés, demeuraient debout sur la plaine, telle une armée de soldats de plomb.

Le Darkling rebroussa chemin en caracolant gaiement pour venir se jucher sur le goulot de la bouteille.

— C'est fait, Maître, siffla-t-il avec un rictus sardonique. Vos ordres sont exécutés.

— Fait et bien fait, acquiesça Kallendbor, rayonnant. Et avec quelle puissance !

— La vôtre, Maître, flagorna le Darkling d'une voix douceuse. Seulement la vôtre !

Questor Thews surprit une alarmante lueur dans les prunelles de Kallendbor et s'empressa d'intervenir.

— Kallendbor, vous...

Le colosse aux cheveux rouges le musela d'un geste.

— Retourne dans ta bouteille maintenant, petit démon, ordonna-t-il.

Le Darkling obtempéra sans délai et Kallendbor reboucha le flacon.

— N'oubliez pas votre promesse, intervint une fois encore Questor, en tendant la main vers la bouteille.

Kallendbor l'écarta aussitôt.

— Mais oui, mais oui, Questor Thews, aboya-t-il. Mais j'ai dit « quand j'en aurai fini » et pas avant. Or, il se peut que j'aie d'autres... usages pour ce précieux flacon.

Il enfourcha sa monture sans attendre, lui laboura les flancs de ses éperons et s'élança au triple galop. Ses hommes s'empressèrent de l'imiter. Questor Thews les regarda s'éloigner, figé comme une statue. Quand la cavalerie de Rhyndweir ne fut plus qu'un petit point noir sur la prairie, il se retourna vers l'endroit où, quelques instants plus tôt, se dressait encore la monstrueuse tour. Son regard s'arrêta sur la falaise amputée de son flanc. Tous ces hommes disparus avec elle dans les flots ! songea-t-il. Et Kallendbor n'avait même pas eu une pensée pour eux.

Il hocha la tête sombrement et monta sur sa vieille carne apeurée.

Il avait déjà compris que Kallendbor ne lui rendrait jamais la bouteille. Il lui faudrait donc la récupérer... de gré ou de force !

Le retour vers Rhyndweir ne devait laisser aucun souvenir au magicien. Il était tellement absorbé dans ses pensées qu'il fut surpris d'arriver au château à la nuit. Il dîna dans sa chambre avec ses compagnons. Kallendbor n'insista aucunement pour les convier à sa table. À dire vrai, il ne dîna même pas lui-même. Il avait mieux à faire...

Questor avait déjà consommé le plat de résistance, quand il réalisa que Ciboule n'avait toujours pas reparu. Pour être honnête, il dut s'avouer qu'il ne s'était nullement préoccupé du Kobold depuis le matin et ne l'avait pas revu depuis leur départ pour les chutes.

Le dîner achevé, il décida de faire une petite promenade digestive pour s'éclaircir les idées et, constatant qu'elles étaient

décidément trop confuses pour parvenir à les clarifier, retourna se coucher. Il se glissa sous sa courtepointe en se demandant toujours où Ciboule avait bien pu passer.

Il était plus de minuit quand la porte de sa chambre s'ouvrit à la volée pour laisser passage à un Kallendbor fou de rage.

— Où est-elle ? hurla-t-il.

Questor leva la tête, les yeux embrumés de sommeil, et tenta de comprendre de quoi il retournait. Découvrant ses crocs acérés dans un sifflement menaçant, Navet s'était déjà interposé. Quant aux Gnômes, à peine le vantail s'était-il entrebâillé, qu'ils filaient sous leur lit. Les torches fichées de part et d'autre de la porte, dans le couloir, jetaient un pinceau de lumière aveuglante à la face de hibou éberluée. Des hommes en armes se tenaient en faction à l'entrée.

— Tu vas me la rendre sur-le-champ, vieille baderne ! explosa Kallendbor en se penchant sur Questor, tel un géant en furie.

Questor se redressa, indigné.

— Je n'ai pas la moindre idée de...

— La bouteille, Questor Thews ! Qu'as-tu fait de la bouteille ?

— La bouteille ?

— Elle a disparu ! tonna Kallendbor, livide. Envolée, alors qu'elle était dans une pièce dont toutes les issues étaient fermées à double tour et gardées par un bataillon de soldats en armes ! Aucun homme ordinaire n'aurait pu accomplir un tel miracle ! Il aurait fallu qu'il puisse entrer et sortir sans être vu. Qui peut faire une chose pareille, Questor Thews ? Qui, sinon toi ?

Ciboule ! conclut immédiatement Questor. Seul un Kobold pouvait aller et venir à sa guise sans alerter quiconque. Ciboule devait avoir...

Kallendbor lança le poing en avant, prêt à frapper. Mais les crocs menaçants de Navet le retinrent à temps d'empoigner le pauvre magicien par la peau du cou.

— Rends-la-moi, Questor Thews, ou je te fais...

— Mais je ne l'ai pas ! s'insurgea Questor, en se levant d'un bond.

Il se retrouva nez à nez avec le colosse roux : une véritable montagne de muscles !

— Si elle n'est pas ici, c'est que tu l'as cachée ailleurs et tu vas me dire où, sinon...

— Tous les grands du royaume respectent ma parole, Monseigneur, coupa posément Questor. Je ne mens jamais. Et vous le savez. Je vous ai dit la vérité. Je n'ai pas la bouteille et je ne sais pas où elle se trouve. Je ne l'ai pas revue depuis ce matin. (Il déglutit péniblement.) Je vous avais prévenu que la magie n'était pas sans danger et que...

— Il suffit ! (Kallendbor pivota d'un bloc et se dirigea vers la porte. Il allait l'atteindre quand il se retourna.) Tu vas rester ici quelques jours de plus, Questor Thews ! lança-t-il d'un ton comminatoire. Et tu ferais bien de prier le ciel pour que cette damnée bouteille réapparaisse avant la fin de ton séjour, tu peux me croire !

Il sortit et claqua la porte derrière lui. Il y eut un raclement de métal, un martèlement de bottes, et un cliquetis d'armes. Questor Thews n'eut guère besoin de vérifier pour savoir que sa porte était désormais cadenassée et sous bonne garde. Il venait d'être fait prisonnier.

— Alors ça ! Alors ça ! s'étrangla-t-il, outré.

Il se mit à tourner dans la chambre comme un lion en cage. Ah ! Quand Sa Majesté apprendra que ses émissaires sont retenus contre leur gré par un de ses vassaux ! se disait-il. Il se figea sur place. Seulement voilà, Sa Majesté ne pourrait rien y faire parce que Sa Majesté n'était même pas à Landover et n'en saurait donc strictement rien !

En clair, conclut Questor, désespéré, il ne pouvait plus compter que sur lui-même. Dorénavant, il était seul.

Ciboule ne réapparut que quelques heures plus tard. Il n'entra pas par la porte – pour qui le prenez-vous ? – mais par une petite croisée ménagée dans la muraille de là-tour où ses compagnons étaient incarcérés. Il gratta discrètement aux persiennes jusqu'à ce que Questor, intrigué par ce frottement persistant, allât satisfaire sa curiosité. Le Kobold était perché sur le rebord de la fenêtre, à quelque soixante pieds au-dessus du sol, et souriait de tous ses crocs étincelants. Il tenait une

corde dans la main gauche. Questor jeta un coup d'œil vers l'obscurité du vide. Apparemment, Ciboule avait dû escalader la muraille pour les rejoindre.

— On vient secourir ses petits camarades, à ce que je vois ! chuchota Questor, radieux, en frétilant comme un gardon. Excellente initiative, Ciboule !

Il s'avéra que Ciboule, qui se méfiait de Kallendbor tout autant que le magicien, si ce n'est plus, avait décidé de garder le seigneur de Rhyndweir à l'œil. Il avait assisté à la destruction de la tour à distance, puis surveillé les moindres faits et gestes de son hôte à la dérobée. L'enfance de l'art pour un Kobold ! Ces créatures de magie à part entière se manifestaient quand bon leur semblait. Si un Kobold avait décidé de passer inaperçu, vous pouviez toujours écarquiller les yeux comme des soucoupes, vous ne risquiez pas de le voir. Toujours est-il que, compte tenu de ses origines surnaturelles, Ciboule était mieux placé que quiconque pour mesurer la colossale puissance magique que détenait le Darkling et savait que Kallendbor, si fort soit-il, ne pourrait jamais résister à ses sortilèges. Cependant, il avait jugé plus sage de rester caché jusqu'à ce que Questor et ses compagnons soient hors de portée du coléreux Kallendbor. Bien lui en avait pris.

Questor aida le Kobold à passer par l'ouverture. Puis tous deux se mirent en devoir de préparer leur évaison. Ils repérèrent d'abord un crochet scellé dans la muraille et y accrochèrent solidement une extrémité de la corde, sous le regard fureteur des deux Gnômes que Questor s'empressa de museler d'un geste vif. Il n'aurait plus manqué que Fillip et Sott se mettent à geindre au moment crucial ! Enfin, l'un après l'autre, les cinq fugitifs franchirent le rebord de la fenêtre pour glisser le long du mur. Pour le Kobold et les Gnômes ce n'était guère plus qu'un petit exercice de santé. Pour Questor, c'était une tout autre histoire. Grâce au ciel, la corde comportait plusieurs segments noués entre eux. Chaque nœud permettait au magicien de ménager ses muscles endoloris. Il descendit par paliers successifs et arriva bon dernier.

Quand tous furent enfin réunis au pied de la tour, Ciboule les guida le long du mur, puis dans un escalier et enfin au bout d'un

couloir qu'obstruait une massive porte métallique. Il la poussa d'un vigoureux coup d'épaule et, en quelques minutes, l'intégralité de la troupe se retrouva au cœur de la cité. Ils se fauilèrent dans les ruelles désertes et rejoignirent une petite grange abandonnée dans laquelle Ciboule avait parqué les chevaux.

Questor enfourcha sa vieille carne, Ciboule jucha Fillip et Sott sur le dos de Juridiction et tous se mirent en route. Ils traversèrent le pont sans encombre et se fondirent dans la nuit.

— Adieu, Sieur Kallendbor ! clama Questor, dès qu'ils eurent atteint le refuge des prairies. Et bon débarras !

Le magicien avait recouvré tout son allant. Il s'était sorti d'une situation périlleuse sans dommage – ni pour lui ni pour ses compagnons – et se retrouvait enfin libre de mener à bien sa lourde tâche de régent du royaume. Il oubliait que, sans Ciboule, ils seraient encore tous aux mains de Kallendbor. Mais ce n'était là qu'un négligeable détail ! Après tout, s'il n'avait fait montre de ses dons de stratège averti, jamais ils n'auraient franchi les murs de Rhyndweir. Il omettait simplement de préciser dans quel sens ! Dorénavant, il allait pouvoir prouver à Sa Majesté qu'il était digne de sa confiance.

Cependant, un petit problème restait à régler. Il s'avéra que Ciboule n'avait pas dérobé la bouteille finalement. Quelqu'un d'autre l'avait donc subtilisée. Quelqu'un qui, comme Ciboule, pouvait entrer et sortir d'une pièce sous haute surveillance sans se faire voir...

Questor Thews fronça les sourcils. La face de hibou se ratatina sous l'emprise d'une intense réflexion.

Qui cela pouvait-il bien être ?

QUE LE SPECTACLE COMMENCE

Ben Holiday se rua sur le téléphone à la première sonnerie, se prit les pieds dans le tapis et, pour un peu, se serait cassé une jambe.

— Nom d'un... ! Allô ?

— Doc ? Je viens d'arriver, répondit la voix de Miles Bennett. Je suis en bas, dans le hall.

— Dieu soit loué ! soupira Ben avec un manifeste soulagement.

— Tu veux que je monte ?

— Je t'attends.

Ben raccrocha, se laissa choir sur le canapé et frotta sa cheville endolorie en grimaçant. Ce n'était vraiment pas le moment de se faire une entorse ! Enfin ! Il était sauvé ! Cela faisait quatre jours qu'il attendait Miles. Quatre interminables journées passées dans cette prison dorée du Shangri-La, condamné à l'inaction alors qu'il bouillait d'impatience. Grâce au ciel, Miles avait tenu parole et envoyé l'argent dans un délai record. Ce qui lui avait au moins permis d'éviter de mourir de faim ou, pis, de se faire mettre à la porte de l'hôtel. Mais s'ils avaient pu sortir une heure ou deux de la chambre chaque jour, c'était bien le bout du monde ! Et encore ! Toujours de nuit, voire à l'aube ! Salica attirait décidément trop l'attention.

En outre, depuis qu'ils avaient quitté Landover, la sylphide n'était plus tout à fait la même.

Il lui jeta un coup d'œil en coin. Elle était allongée au soleil sur le balcon, dans le plus simple appareil. Elle s'exposait ainsi quotidiennement, quelquefois des heures durant, le regard tourné vers le désert, le visage offert aux rayons aveuglants, dans une immobilité catatonique. Il ne cherchait pas à comprendre. Apparemment, ces expositions prolongées lui faisaient du bien. Peut-être sa physiologie particulière – mi-animale mi-végétale – requérait-elle ce genre de traitement ? Toujours est-il qu'elle n'y avait pas dérogé depuis quatre jours. Elle n'en semblait pas moins étrangement amorphe et d'une pâleur préoccupante. Son teint, habituellement éblouissant,

devenait cireux. Sa contagieuse énergie semblait s'être mystérieusement évaporée. Par moments, elle paraissait complètement désorientée. Ben se tourmentait à son sujet. Il en venait à se demander si l'atmosphère de ce monde ne lui était pas néfaste. Il n'avait plus qu'une hâte : retrouver Abernathy et le médaillon pour pouvoir rentrer à Landover au plus vite.

Il alla s'asperger le visage d'eau fraîche dans la salle de bains. Il dormait mal ces derniers temps. La tension, sans doute. Cette attente inactive lui portait sur les nerfs. Il s'essuya et s'examina dans la glace. Les cernes mis à part, il avait plutôt bonne mine. Il n'espérait quand même pas s'en tirer sans séquelles après trois nuits d'insomnie et soixante-douze heures à lire quatre ou cinq romans par jour pour tuer le temps et l'empêcher de devenir dingue à force de tourner en rond comme un lion en cage !

On frappa à la porte. Il jeta négligemment la serviette de toilette dans la baignoire et traversa la suite pour jeter un coup d'œil par le judas. Le visage poupin de Miles lui apparut, encore plus joufflu qu'à l'accoutumée. Il ouvrit la porte.

— Comment va, Doc ?

Ben lui serra la main avec chaleur. Ce sacré Miles !

Il n'avait pas bougé : toujours cette allure d'ours en peluche déguisé en homme d'affaires, toujours ce même sourire jovial, ce même teint rubicond !

— Tu as l'air en pleine forme, Miles.

— Et toi, tu as tout d'un de ces fils à papa à la manque ! répliqua Miles en riant. Survêt et Nike, petite escale au Shangri-La, histoire de se détendre un peu, en attendant une virée nocturne dans les casinos de Las Vegas ! Sauf que tu es trop vieux pour le rôle. On peut entrer ?

— Bien sûr, entre, entre ! (Ben s'effaça pour laisser passer son fidèle associé, jeta un coup d'œil de droite et de gauche dans le couloir et referma la porte.) Mets-toi à l'aise ! Prends un siège !

Miles déambula dans le salon – jaugeant le luxueux mobilier, lorgnant vers le bar, qui lui arracha un sifflement admiratif – et, tout à coup, s'arrêta net.

— Bonté divine, Doc ! jura-t-il en apercevant Salica par la baie vitrée.

— Nom d'un chien !

Ben avait complètement oublié de prévenir la sylphide. Il se précipita dans la chambre, puis sur le balcon pour jeter un peignoir sur ses épaules. Salica leva un regard interrogateur, les yeux perdus dans le vague.

— Miles vient d'arriver.

Elle se redressa et s'enveloppa dans le peignoir pour accompagner Ben jusqu'au salon. Toujours pétrifié au milieu de la pièce, Miles plaquait sa mallette de cuir contre sa poitrine, comme un bouclier.

— Miles, je te présente Salica.

Miles sembla brusquement se rappeler aux convenances.

— Oh ! Ah oui ! Heu... Enchanté de faire votre connaissance heu... Salica, bredouilla-t-il.

— Salica vient de Landover, Miles. C'est-à-dire du monde où je vis maintenant. C'est une sylphide.

— Une quoi ?

— Une sylphide, la fille d'un ondin et d'une nymphe des bois.

— Ah oui, bien sûr ! s'exclama Miles, avec un sourire figé. Mais... elle est verte, Doc ! ajouta-t-il à voix basse.

— Ben oui ! Toi, tu es blanc ; elle, elle est verte. C'est sa pigmentation naturelle, expliqua Ben, subitement mal à l'aise. Dis-moi, et si nous nous asseyions confortablement pour jeter un œil sur ce que tu nous as apporté ?

Miles hocha la tête. Il ne parvenait pas à détacher les yeux de la sylphide. Salica lui fit un petit sourire, puis s'éclipsa dans la chambre.

— Tu sais quoi, Doc ? Heureusement que je suis venu et que je peux voir un truc pareil de mes propres yeux, parce que tu m'aurais raconté ça au téléphone, je te faisais interner illico !

— Je n'aurais vraiment pas pu t'en vouloir, vieux.

Ben s'assit sur le canapé et, d'un geste, invita Miles à faire de même.

— Une sylphide, hein ? (Miles secouait la tête, perplexe.) Alors, finalement, toute cette histoire de monde magique, de dragons et de créatures surnaturelles, ce n'était pas du pipeau !

C'est ça, hein, Doc ? Tout ce que disait cette annonce était donc vrai ?

Ben soupira.

— En grande partie, oui.

— Par saint Joseph ! (Miles vint prendre place à côté de lui, s'assit lentement et lui jeta un regard soupçonneux.) Tu ne me monteras pas un bateau, par hasard ? C'est pas des blagues, hein ? Non. Vu ta tête, c'est clair que non. Mais, bon sang ! Cette fille ! Elle est... Enfin, elle est... magnifique... différente... incroyable, quoi ! Le genre de créature que tu imagines quand tu es gosse, dans les contes de fées. Sapristi, Doc !

— Je sais, fit Ben, laconique. Mais, si tu le veux bien, on pourra reparler de tout ça plus tard. Pour l'instant, j'aimerais plutôt qu'on en vienne à ce que je t'ai demandé. As-tu réussi à dégoter quelque chose ?

Miles avait malgré lui tourné les yeux vers la porte ouverte de la chambre. Salica ôtait son peignoir pour aller prendre une douche.

— Heu... oui, oui, répondit-il, évasif, en déglutissant avec peine. (Il ouvrit sa mallette et en sortit une chemise cartonnée.) Tiens, c'est ce que mes enquêteurs ont trouvé sur Michel Ard Rhi. Ah ça ! Pour être un curieux personnage, c'est un curieux personnage ! Jette un œil ! Tu vas tout de suite comprendre.

Ben ouvrit le dossier et se mit à en parcourir rapidement le contenu. La première page donnait une biographie succincte : « Lieu de naissance, parents, âge : inconnus. Homme d'affaires de son état ; grosse fortune investie en majorité dans le privé, pesant approximativement deux cent vingt-cinq millions de dollars. Lieu de résidence : Woodinville (État de Washington) – Washington ? – dans un château acheté en Grande-Bretagne, démonté pierre par pierre, convoyé par bateau et reconstruit à l'identique. Célibataire. Sport, activité extra-professionnelle, passe-temps favori : néant. Club ou association : néant. »

— Pas grand-chose à se mettre sous la dent pour l'instant.

— Continue.

À la seconde page, le personnage prenait tournure. Michel Ard Rhi entretenait une milice privée. Il avait financé plusieurs mouvements révolutionnaires aux quatre coins du globe. Il

possédait des parts dans certaines institutions bancaires, dans les plus importantes industries d'armement et même dans de grosses entreprises à capital étranger. On laissait entendre qu'il pouvait fort bien tremper dans des affaires plus ou moins louches, mais aucune preuve formelle ne permettait de l'affirmer. Il avait fait l'objet de plusieurs chefs d'accusation, ayant trait pour la plupart à des histoires de fraudes ou d'atteintes à la sécurité de l'État. Il y avait bien aussi quelque chose à propos de cruauté envers les animaux ; mais il n'avait jamais été condamné, faute d'évidences probantes. Il voyageait énormément, toujours avec ses gardes du corps et toujours en limousine ou jet privé.

Ben referma le dossier.

— État de Washington, hein ? Je n'y comprends plus rien. J'étais pourtant sûr que c'était bien à Las Vegas que nous...

— Une seconde, Doc ! Ce n'est pas tout, l'interrompit Miles en fouillant dans sa mallette. J'ai reçu ça hier. Ça me paraît un peu tiré par les cheveux, mais il se pourrait qu'il y ait un lien avec cet Ard Rhi de Woodinville. (Il lui tendit un simple feuillet dactylographié.) Les enquêteurs me l'ont balancé hier soir, quand je leur ai dit que je voulais mettre la main sur tout ce qu'ils pouvaient trouver au sujet d'un chien qui parle. Apparemment, il y en a un qui a des accointances dans la presse à scandale. Écoute-moi ça ! Un certain Mr. Davis Whitshell de Woodinville, dans l'État de Washington – donc le même bled, on est d'accord –, aurait essayé de faire payer cent mille dollars au Hollywood Eye pour une interview exclusive et une session de photos avec un chien qui parlerait comme toi et moi !

— Abernathy !

— Possible, fit Miles en haussant les épaules avec une moue dubitative.

— Ont-ils donné le nom du chien ?

— Non, juste celui du type en question. Ce serait un dresseur de chiens, une sorte de saltimbanque qui ferait dans le spectacle. En tout cas, il vit effectivement à Woodinville, exactement là où le susnommé Ard Rhi a fait reconstruire son château fort. Qu'est-ce que tu dis de ça ?

Ben se redressa et, s'appuyant des coudes sur les genoux, posa le menton sur ses mains croisées pour réfléchir.

— Je dis que, pour une coïncidence, c'est une sacrée coïncidence ! Et si ce n'en est pas une, je me demande ce qu'Abernathy fait avec ce Whitshell. Pourquoi n'est-il pas avec Ard Rhi, plutôt ? Et qu'est-ce que Salica et moi faisons à Las Vegas, si ceux que nous cherchons sont à Woodinville ? Questor aurait-il encore fait des siennes et nous aurait-il expédiés dans le Nevada par erreur ? Bon sang ! Ça ne m'étonnerait pas ! Encore heureux qu'il ne nous ait pas parachutés en plein Pacifique ! (Ben monologuait, enchaînant questions et réponses sans reprendre haleine, sous le regard ahuri de son associé. Il sourit.) Ne t'inquiète pas ! J'essaye juste d'y voir un peu plus clair dans tout ce galimatias. En tout cas, tu as fait du sacré bon boulot, Miles ! Merci.

— De rien, mon vieux, fit Miles en haussant une fois de plus les épaules. Maintenant, aurais-tu l'obligeance d'éclairer ma lanterne ? Qu'est-ce qui se passe ici, exactement ?

Ben dévisagea son ami un long moment avant de répondre.

— Je peux toujours essayer. Ça ne va pas être simple, mais tu as bien mérité quelques explications. Tu veux siroter un petit verre de Glenlivet pendant que nous continuons cette conversation ?

Miles avala un premier whisky, puis un deuxième, puis un troisième, pendant que Ben s'efforçait de lui exposer les données du problème. Ce qui, bien évidemment, nécessitait quelques informations de base sur Landover. Il commença par une description du royaume, puis, de digression en digression, finit par lui raconter toute l'histoire. Oh ! pas en détail, bien sûr ! Et en omettant quelques épisodes – inutile d'inquiéter son ami en lui narrant ses plus périlleuses mésaventures ; mais il aurait sans doute parlé jusqu'au matin si Salica – après avoir revêtu une tenue décente – n'était venue se joindre à eux.

Ben appela la réception pour faire monter un dîner pour trois. Peu à peu, Miles sembla s'accoutumer à la présence de la sylphide et vice versa. Finalement, ils parvinrent à entamer une conversation de bon aloi entre gens civilisés. Cependant, la majeure partie du discours de Miles déconcertait la sylphide et

la majeure partie du discours de Salica laissait Miles sans voix. Cela dit, vu les circonstances, ils ne s'en sortaient pas trop mal. La soirée s'étirait, la plupart des questions obtenaient des réponses et les enseignes du boulevard commencèrent à éclabousser les façades des casinos et autres attractions nocturnes, dans l'indifférence générale.

Finalement, Salica se retira dans la chambre et laissa les deux complices entre hommes. Ben servit un cognac à son vieil ami et se proposa de lui tenir compagnie. Les bons moments étaient trop rares dans la vie ! Ils approchèrent deux fauteuils de la baie vitrée et s'installèrent pour contempler confortablement les lumières de la Babylone du jeu.

— Au fait, tu sais où dormir ? demanda Ben, au bout d'un long moment de silence. Je n'ai même pas pensé à te réserver une chambre.

Miles opina, le regard vague.

— Oui, oui ! Un ou deux étages en dessous. Avec la plèbe ! J'avais fait réserver la chambre en même temps que le billet d'avion.

— À propos ! J'y pense. Il faut que j'appelle l'aéroport pour le vol de demain.

— Washington ?

Ben fit oui de la tête, avant de se diriger vers le téléphone.

— Où diable peut bien se nicher Woodinville ? demanda-t-il en décrochant le combiné.

— Au nord de Seattle. (Miles s'étira en écrasant un bâillement.) Réserve trois places, pendant que tu y es.

Ben se figea, puis reposa lentement le combiné.

— Attends un peu ! Tu n'envisages tout de même pas de m'accompagner ?

Miles soupira.

— Bien sûr que si ! Qu'est-ce que tu crois ? Que je vais bien gentiment retourner chez moi, juste au moment où ça devient intéressant ? Et puis, d'ailleurs, tu as besoin de moi. Tu n'as plus les relations que tu avais autrefois. Moi si. Et je ne parle même pas de carte de crédit et autres contingences matérielles.

Ben secouait la tête.

— Je ne pense pas que ce soit une bonne idée. Miles. Cette affaire peut très mal tourner. Ça peut être dangereux. Qui sait ce que ce Michel Ard Rhi nous réserve ? Franchement, je...

— Doc ! Je viens, point final. Passe donc ce coup de fil.

Ben jeta l'éponge, réserva trois places sur le premier vol du matin et revint s'asseoir dans son fauteuil. Miles regardait toujours les lumières de la ville par la baie vitrée, rêveur.

— Tu te souviens quand on était gosses et qu'on se racontait toutes ces histoires ? Tu te rappelles les univers fabuleux qu'on s'inventait ? Eh bien, tu vois, j'étais en train de me dire que tu étais un sacré petit veinard d'en avoir trouvé un pour de bon, Doc. Te rends-tu compte que tous les pauvres bougres que nous sommes doivent faire avec le monde dans lequel ils sont nés ? (Il hocha la tête.) Tous, sauf toi, Doc. Toi, tu vis ce que les autres ne font que rêver.

Ben ne répondit pas. Miles et lui ne pouvaient pas voir les choses de la même façon. Ils ne partageaient plus la même réalité. Landover était sa réalité à lui ; Miles n'avait de réalité que celle de ce monde-ci. Il se remémora avec quelle énergie du désespoir il avait désiré vivre ce qu'il vivait maintenant depuis deux si brèves années. Il l'avait oublié. Ce petit retour en arrière lui permettait de mieux mesurer le chemin parcouru. Cela ne lui faisait pas de mal.

— Oui, tu as raison. J'ai vraiment de la chance.

Ils sirotèrent leur cognac en silence, s'abandonnant à la ronde de leurs rêves respectifs, le regard perdu dans les profondeurs de la nuit.

Le vol PSA 726 au départ de Las Vegas décollait à sept heures cinquante-huit pour Seattle, avec une petite escale à Reno. Ils arrivèrent en avance à l'aéroport, patientèrent dans une salle d'embarquement déserte, puis s'approprièrent trois fauteuils à l'arrière de l'avion, par mesure de discrétion. Ben avait demandé à Salica de s'attacher les cheveux, de se coiffer d'un foulard, de s'enduire le visage avec le fond de teint le plus couvrant qu'il ait pu trouver – la vendeuse avait dû le prendre pour un travesti ! Cela dit, à Las Vegas, personne ne s'étonnait plus de rien, et de se vêtir de façon que pas le moindre centimètre de peau ne soit visible. Ce qui ne l'empêchait pas

pour autant de ressembler à une attraction ambulante ! Il avait dû tomber dans l'excès inverse ! Mais il y avait bien plus grave : Salica semblait plus léthargique que jamais. Ses forces l'abandonnaient comme l'eau s'échappe des mains qui tentent vainement de la retenir.

L'avion venait de quitter la piste de Reno. Miles somnolait. La sylphide en profita pour se pencher vers son compagnon.

— Je sais ce qui ne va pas, Ben, chuchota-t-elle d'une voix éteinte. Il faut que je plonge mes racines dans la terre. J'ai besoin de ses richesses. Il faut absolument que je puisse laisser la transformation s'opérer. C'est vital, Ben. Sinon je vais dépérir. C'est pour cette raison que je suis si faible. Je suis désolée, Ben, mais je n'ai pas le choix.

Il hocha la tête et la serra dans ses bras. Il n'avait plus pensé à cette mystérieuse métamorphose qui se renouvelait tous les vingt jours. Peut-être l'avait-il même inconsciemment éludée, quand il avait accepté qu'elle fasse ce voyage dans l'autre monde avec lui. Peut-être avait-il escompté, en refusant d'y songer, que le problème se résoudrait de lui-même. Mais le cycle arrivait manifestement à son terme. Il devait se rendre à l'évidence : si Salica ne subissait pas la phytomorphose qu'exigeait sa physiologie, elle allait littéralement s'étioler.

Pourtant, comment son organisme allait-il réagir au contact d'un sol terrien ?

Il préférerait ne pas y penser. Il se sentait tellement dépassé par ces étranges phénomènes surnaturels ! Et si impuissant ! Qu'aurait-il pu faire, maintenant qu'ils étaient piégés dans ce monde, condamnés à l'exil jusqu'à ce qu'il retrouve Abernathy et récupère le médaillon ?

Il poussa un profond soupir, serra la main gantée de sa compagne dans la sienne et se cala dans son fauteuil. Encore un jour, un seul, se promit-il en silence. D'ici ce soir, il serait parvenu au bout de ses peines ; il aurait frappé à la porte de Davis Whitshell et sa quête serait achevée.

Quand le téléphone sonna, Davis Whitshell prenait son petit déjeuner dans la cuisine. Il repoussa son bol de céréales et se précipita dans le salon. Abernathy le surveillait par l'entrebâillement de la porte. Ils étaient seuls dans la maison.

Alice Whitshell était partie chez sa mère depuis trois jours. Les chiens savants, passe encore ! Mais un chien qui parle, ça, c'était hors de question ! « Je ne remettrai pas les pieds ici tant que ce ch... cette créature n'aura pas vidé les lieux ! » s'était-elle écriée, avant de claquer la porte.

« On ne s'en portera que mieux », avait conclu Whitshell. Comment pouvait-on faire correctement les choses avec une femme qui laissait la « télé » allumée en permanence et « jacassait comme un perroquet » ?

Abernathy ne voyait pas vraiment le rapport. Tout ce qu'il comprenait c'est que, pour ce qui était de rejoindre la Virginie, il n'avait pas avancé d'un pouce. Il n'était guère plus près de son but qu'au premier jour. En dépit des assurances répétées de son hôte, il commençait à se poser des questions.

Whitshell venait de décrocher. Abernathy dressa l'oreille.

— Davis Whitshell, j'écoute. (Un silence.) Oui, Mr. Stern. Comment allez-vous ? Huh. Huh. Parfait. (À sa voix, il semblait très excité.) Ne vous inquiétez pas, j'y serai !

Davis reposa le combiné, se frotta les mains, jeta un coup d'œil en direction de la chambre d'Abernathy, puis décrocha le téléphone.

— Blanche ? chuchota Whitshell. Passez-moi Alice, s'il vous plaît. Oui, merci. (Il attendit.) Alice ? Écoute, je n'ai pas le temps de te parler longtemps. Je viens juste de recevoir un appel du Hollywood Eye. Oui ! Qu'est-ce que tu dis de ça ? Le Hollywood Eye ! Tu te rends compte ? Tu croyais que j'étais cinglé, hein ? Cent mille dollars pour l'interview, deux ou trois photos et ouste ! Notre petite affaire terminée, je colle le clébard dans le premier avion, je lui souhaite bonne chance et tout redevient comme avant. Enfin ! Avec un paquet de pognon en plus et une publicité de tous les diables ! Le canard aura l'exclusivité, mais tu penses bien que tous les magazines ne vont pas manquer de repiquer la nouvelle. On ne parlera plus que de ça de New York à San Francisco ! Je vais crouler sous les contrats ! On sera riches et célèbres, ma grande ! Les économies de bouts de chandelle, racler les fonds de tiroir, c'est fini ! On va jouer dans la cour des grands ! (Silence.) Mais bien sûr que c'est sans danger ! Bon, il faut que j'y aille. On se rappelle, O.K. ?

Il raccrocha, retourna dans la cuisine, puis ressortit pour se diriger vers la chambre d'amis. Abernathy hésita une seconde, referma la porte, courut vers le lit, s'allongea et fit semblant de dormir.

Whitshell frappa, puis passa la tête par l'entrebâillement de la porte. Abernathy tourna vers son hôte un regard flou qui se voulait vaguement interrogateur.

— Je sors une minute, l'informa Whitshell. Vous savez, ce type qui devait nous aider à réunir l'argent pour le voyage, il vient de m'appeler de l'hôtel en bas de la rue. Il veut me voir. Ensuite, on reviendra ici pour le petit entretien dont je vous ai parlé. Une simple formalité, hein ! Après ça, avec le fric que vous mettrez au bout, on sera prêts pour le décollage. Vous feriez peut-être mieux de vous habiller.

Abernathy battit des paupières et se redressa.

— Êtes-vous sûr que tout cela soit bien nécessaire, Mr. Whitshell ? Je ne suis guère de nature expansive. Répondre aux questions d'un inconnu me met plutôt mal à l'aise. De plus, je crains que Sa Maj... Heu, que mon ami n'apprécie pas vrai...

— Ah ! Revoilà cette histoire de « Majesté » ! coupa Whitshell. Qui c'est celui-là, d'abord ? (Comme Abernathy ne répondait pas, il secoua la tête avec une moue dépitée.) Écoutez, si nous refusons de parler à la personne en question – celui qui a l'argent – nous n'aurons pas un dollar. Et si nous n'avons pas un dollar, nous ne pourrons pas acheter le billet pour la Virginie. Comme je vous l'ai déjà dit, l'argent que vous a donné Élisabeth n'y suffira pas.

Abernathy hocha la tête, sans conviction. Il commençait à douter de tout, même de ça.

— Combien de temps devrai-je encore attendre, avant de partir ?

Whitshell haussa les épaules.

— Un jour. Peut-être deux. Un peu de patience ! Nous touchons au but.

Abernathy songeait qu'il avait déjà déployé des trésors de patience, mais se tint coi. Il se leva et se dirigea vers la salle de bains.

— Je serai prêt quand vous reviendrez, promit-il.

Whitshell tourna les talons, entra dans le salon pour prendre ses clefs de voiture, donna une petite tape amicale à Sophie au passage, sortit par la porte de derrière et monta dans son vieux camion. Abernathy savait qu'on se servait de lui, mais que pouvait-il y faire ? Il n'avait aucun recours, personne vers qui se tourner, nulle part où aller. Il pouvait seulement espérer que Whitshell tiendrait parole.

Il rejoignit le salon et jeta un coup d'œil par la fenêtre. Le camion recula dans l'allée, puis tourna à droite.

Il ne remarqua pas la camionnette noire garée le long du trottoir d'en face.

Quelque part, au fond du couloir, la vieille pendule égrenait méthodiquement ses minutes dans le silence de la maison désertée. Abernathy se tenait devant le miroir de la salle de bains et se regardait. Cela faisait quatre jours qu'il s'était enfui de Graum Wythe et Landover lui semblait toujours aussi inaccessible. Il soupira et se lécha la truffe. Si cet entretien ne donnait pas le résultat escompté, il ne lui resterait plus qu'à dire au revoir à Davis Whitshell et à se rendre en Virginie par ses propres moyens. Que pourrait-il faire d'autre ? Le temps lui filait entre les doigts et il lui fallait bien restituer le médaillon à Sa Majesté.

Il lustra méticuleusement son pelage et s'inspecta une dernière fois dans le miroir. Il avait fière allure, meilleure mine qu'à son arrivée ici, indubitablement. Trois repas équilibrés et huit heures de sommeil par jour vous remettaient un homme sur pied aussi sûrement qu'un sort de Guérisseur !

Il s'essuya distraitement les pattes. Quel dommage que Mrs. Whitshell ait jugé nécessaire de s'en aller ainsi ! Il ne parvenait pas à comprendre ce qui l'avait contrariée à ce point...

Il crut entendre un craquement et se retourna.

Un jet de liquide paralysant l'atteignit en pleine face. Il chancela, le souffle coupé. On lui passa une corde autour du museau. On lui enfourna la tête dans un sac. Il fut soulevé de terre, puis porté à dos d'homme. Il se débattit faiblement. Les mains qui le retenaient l'enserraient comme les mâchoires d'un étau. Il entendit des chuchotements, un bruit de porte que l'on ouvrait puis que l'on refermait. Il tordit le cou vers l'avant et,

par l'ouverture du sac, distingua une camionnette noire. Les portières arrière étaient largement ouvertes. On le jeta à l'intérieur. Les portières claquèrent.

Il ressentit tout à coup une vive douleur à la nuque et plongea dans un trou noir.

CHANT D'AMOUR

Déjà la nuit tombait sur la contrée du Maître des Eaux. Les habitants d'Elderew rangeaient outils, ouvrages et ateliers. Lanternes et flambeaux s'allumaient un à un, lumineuses guirlandes festonnant d'étincelles ponts suspendus, balcons et sylvestres allées. Partout, sous les ramures des seigneurs de la terre abritant la cité, lutins, nymphes, naïades, élémentaux, génies des bois et des eaux couraient et bondissaient, virevoltant de branche en branche, de liane en liane, grimpant ou se laissant glisser le long des troncs, dansant dans les jardins, les fontaines et les lacs.

Immobile au sommet d'une petite éminence dominant la mystérieuse cité d'Elderew, le Maître des Eaux songeait au paradis perdu. La silhouette élancée, drapée de robes couleur forêt, se détachait dans la pénombre comme une statue de malachite. Seule l'imperceptible palpitation des branchies, à la base du cou, attestait que cet être, à la peau argentée et squameuse de poisson, était doté de vie. Le seigneur de la Contrée des Lacs était un génie des eaux, un ondin aux traits rudes et aux yeux pénétrants. Fuyant le monde des créatures de magie, il avait entraîné derrière lui tout un peuple, pour élire domicile au sud de la vallée, à l'époque reculée où le royaume sortait tout juste des limbes. En désertant les brumes ensorcelées du Monde des Fées, il avait perdu la félicité d'une vie éternelle et partageait, depuis lors, le sort de tout mortel. Il régnait en maître absolu sur la Contrée des Lacs, vivant en autarcie à l'écart du monde, et ne respirait plus que pour protéger l'eau, l'air, la terre et toutes les créatures animales et végétales assujetties à son autorité. Ondin guérisseur, il pouvait, d'un simple attouchement, purifier ce que maladie, violence ou décrépitude corrompaient. Pourtant, certaines plaies refusaient de se refermer : l'irréparable perte de ses racines, enfouies au cœur du Monde des Fées, resterait à jamais une blessure ouverte.

Il descendit en direction de la cité, suivi à distance respectueuse par sa fidèle garde. Cinq des huit lunes brillaient

déjà au firmament, pêche, mauve passé, jade, béryl et blanche, cinq disques parfaits, globes opalescents, flottant comme des bulles sur le drap noir de la nuit.

— Paradis perdu, murmura-t-il, le regard attaché au sentier, en songeant aux brumes ensorcelées qui venaient trop souvent hanter son sommeil. (Il releva les yeux pour admirer la cité.) Paradis retrouvé.

Il chérissait cette terre, sa terre. La Contrée des Lacs était le cœur et l'âme de son peuple, ce peuple d'exilés qui avaient tout quitté pour le suivre, pour repartir de zéro, découvrir un univers inconnu et y construire, pour eux-mêmes et pour leurs enfants, un nouveau monde fait de débuts et de fins ; un monde où la mort n'était pas un vain mot, un monde tel qu'ils n'auraient jamais pu en imaginer de pareil dans les brumes éternelles du Monde des Fées. Elderew se nichait aux confins de cette contrée marécageuse, enfouie au cœur d'un impénétrable lacs de forêts et de lacs, si bien camouflée que nul ne pouvait y pénétrer ou en sortir sans guide. Ceux qui s'y risquaient disparaissaient, aspirés par les sables mouvants. Elderew était un havre, un rempart contre la folie de ceux qui vivaient dans la vallée : les seigneurs de Vertemotte, les Trolls, les Gnomes des montagnes, les monstres chassés des brumes ensorcelées que mille ans d'errance et de combats n'avaient pu éradiquer ; tous assez fous pour mépriser ce miracle qu'était la vie. Destruction et déprédation, voilà tous les remerciements que la terre recevait de ces insensés, en échange d'un si fabuleux présent ! Mais ici, dans son sanctuaire, sur sa terre, chacun pouvait trouver l'harmonie et la paix.

Une procession se formait en lisière du parc. Un sourire aux lèvres, le Maître des Eaux suivit des yeux la farandole qui déroulait son chapelet d'enfants drapés de vives parures, ceints de fleurs et portant flambeaux, le long des sentes et des ponts, à travers les jardins, mêlant leurs chants aux parfums de la nuit.

Depuis que Ben Holiday était monté sur le trône, le royaume avait bien changé. Le roi n'avait certes pas ménagé ses efforts : il avait tout fait pour rapprocher les différentes ethnies peuplant Landoever et mener une politique de préservation de la vie et de l'environnement qui faisait honneur à la couronne. Comme lui,

Holiday savait que toutes les formes de vie étaient irrévocablement liées les unes aux autres et que rompre un seul maillon mettait en péril la chaîne tout entière.

Salica avait choisi de vivre avec cet étranger. Salica, sa fille. Elle se disait « appelée », comme les sylphides des temps anciens. Selon elle, les fleurs qui composaient la couche sur laquelle elle avait été conçue auguraient déjà sa destinée : elle était vouée au roi depuis sa naissance. Elle croyait aveuglément en lui. Le Maître des Eaux lui envoyait cette inébranlable foi.

Non que son opinion importât. Pas davantage à Salica qu'à Holiday, d'ailleurs. Ce dernier ne lui pardonnait pas d'avoir voulu piéger la Licorne Noire et détourner ses pouvoirs à son profit. Holiday n'admettait toujours pas que la magie ne puisse appartenir qu'aux créatures issues du Monde des Fées : les seules à même d'en comprendre l'usage.

Tout à sa méditation, le Maître des Eaux hochait la tête. La politique du souverain avait certes bénéficié au royaume, mais l'homme avait encore beaucoup à apprendre.

Une certaine agitation, dans le public qui assistait à la procession des enfants, l'arracha à ses réflexions. Il tourna la tête sur sa gauche. Les spectateurs s'écartaient prestement pour laisser passer deux sentinelles encadrant une monstrueuse créature. Vétérans endurcis aux traits indéchiffrables, les deux génies des bois se tenaient à bonne distance de leur captif. À son approche, la garde seigneuriale serra les rangs pour protéger son maître, mais le seigneur de la Contrée des Lacs s'empressa de les apaiser d'un geste de la main. Il n'était pas de ceux qui dévoilent leur crainte. Imperturbable, il laissa la créature avancer.

Un Esprit Frappeur. C'est ainsi qu'on appelait ces êtres de cauchemar. Élémental destitué de son enveloppe charnelle pour purger quelque indicible forfait, condamné à une éternité d'errance immatérielle dans un plan étranger, il ne survivait plus que par la pensée. Fuyant la lumière pour se réfugier dans l'obscurité de la nuit ou des catacombes, dépourvu de toute apparence physique tangible, il ne subsistait qu'en s'emparant des restes de ses victimes. Il volait donc la vie de ses proies pour survivre à son tour : c'était, en d'autres termes, un incubé.

Décimées par des siècles d'errance, peu de ces horreurs séjournèrent encore dans la vallée. Elles appartenaient au passé.

Particulièrement repoussant, se disait le Maître des Eaux en s'efforçant d'examiner la créature sans rien laisser paraître de sa répulsion.

L'Esprit Frappeur avança vers lui sur des jambes arquées, noueuses et sèches comme du bois mort, qui avaient dû appartenir à quelque Troll centenaire. Le torse était humain. Des pattes de fauve faisaient office de bras. Ses pieds et ses mains étaient ceux d'un Gnome, à l'exception des doigts de la main droite qui avaient appartenu à un enfant. Quant à la tête, amalgame contre nature de divers morceaux de face de toutes provenances, il était impossible d'en définir les contours et plus encore d'en supporter la vue.

Les petits doigts potelés du monstre se refermaient sur un sac de toile.

La plaie béante qui lui servait de bouche se tordit en un insoutenable rictus. Il ploya le torse en une étrange révérence.

— Monseigneur, articula une voix d'outre-tombe.

— Il a franchi les frontières et déjoué tous les pièges des marécages pour parvenir jusqu'ici sans escorte, spécifia une des sentinelles.

Le Maître des Eaux accueillit cette stupéfiante information d'un simple hochement de tête.

— Que viens-tu faire ici ?

L'Esprit Frappeur se redressa maladroitement. Des rais de lumière filtraient aux jointures de son corps disloqué.

— Vous offrir un présent, Monseigneur... et quêter une faveur.

— Tu as su entrer sur mon territoire. Tu sauras donc en sortir. Retourne d'où tu viens ! ordonna le Maître des Eaux, les traits tendus tant il faisait d'efforts pour masquer sa répugnance. La vie sauve, voilà la faveur que je t'accorde. Quant à ton offrande, me délivrer de ta présence sera le seul don qui puisse trouver grâce à mes yeux.

— La mort me serait plus douce, Monseigneur, murmura l'Esprit Frappeur, dont les orbites noires reflétaient la lumière des flambeaux. (Il se tourna vers les enfants qui continuaient

leur ronde, inconscients du danger. Une langue de caméléon sortit subitement de sa bouche édentée. Il s'en purlécha les babines.) Regardez-moi, Maître des Eaux ! De tout temps, fut-il créature plus pathétique de par l'univers ?

L'ondin fixa le monstre sans mot dire. Le regard vide se tourna vers lui.

— J'ai une histoire à vous conter. Prêtez-moi une oreille attentive. Je ne vous demande rien de plus. Juste quelques instants, Messire. Instants qui, croyez-moi, pourraient s'avérer fort précieux. M'écoutez-vous ?

Le Maître des Eaux s'apprêtait déjà à lui opposer un refus catégorique. Cette créature le révoltait à tel point qu'une minute de plus en sa présence confinait au supplice. Pourtant, il se ravisa.

— Parle !

— Depuis deux longues années, je hante les oubliettes et les obscurs passages secrets de Rhyndweir, commença l'Esprit Frappeur. (Il s'était approché d'un pas pour n'être entendu que de l'ondin.) J'ai dû survivre aux dépens des malheureux que le seigneur de Rhyndweir jetait dans ses cachots et des infortunés qui s'éloignaient fort imprudemment de la lumière. J'ai pu surveiller la vie du château tout à mon aise et j'ai beaucoup appris. La nuit dernière, un Troll est venu vendre au maître de Rhyndweir un trésor, le trésor le plus fabuleux que j'aie jamais vu de toute mon interminable existence. Le baron s'en est emparé, a payé le Troll, puis l'a fait décapiter. Je me suis contenté, pour ma part, de subtiliser ledit trésor à son nouveau propriétaire.

— Kallendbor ! cracha le Maître des Eaux avec dédain.

S'il n'avait guère de sympathie pour les seigneurs de Vertemotte en général, Kallendbor, quant à lui, lui inspirait une haine farouche.

— Je l'ai dérobé pendant son sommeil, au nez et à la barbe de toutes ses sentinelles – car le fameux trésor était bien gardé. Mais, après tout, armés ou pas, les soldats ne sont jamais qu'hommes et donc pauvres mortels. Je l'ai donc volé et me suis empressé de vous l'apporter. Voici donc mon présent... qui vaut bien une faveur !

L'ondin réprima un haut-le-cœur quand, ouvrant démesurément la gueule, l'Esprit Frappeur laissa échapper un sordide gargouillement qui se voulait un rire.

— De quoi s'agit-il ?

— De ceci ! fit le monstre en sortant du sac une bouteille blanche ornée de clowns grotesques et cramoisis.

— Oh non ! s'écria le Maître des Eaux en reconnaissant l'objet ensorcelé. Je connais parfaitement cette bouteille, Esprit Frappeur ! Et je peux te dire qu'elle n'a rien d'un présent ! C'est une véritable malédiction, tout au contraire ! Elle est l'ancre d'un Darkling !

— C'est ainsi qu'il se nomme, en effet, répondit l'autre, en s'approchant plus encore. (Son souffle glacé frôla les branchies de l'ondin qui ne put réprimer un frisson de dégoût.) Mais ce n'en est pas moins un présent, Monseigneur ! Il peut offrir à celui qui détient la bouteille...

— Tout ! Tout ce qu'il désire, acheva le Maître des Eaux en reculant malgré lui. Mais la magie dont se sert ce démon est pur maléfice !

— Le bien et le mal n'ont, pour moi, aucun sens, rétorqua l'Esprit Frappeur. Une seule chose m'importe. Écoutez-moi attentivement, Monseigneur. J'ai volé cette bouteille pour vous l'apporter. Ce que vous en ferez ne me regarde en rien. Détruisez-la, si tel est votre bon plaisir. Mais, d'abord, utilisez ses pouvoirs pour me venir en aide ! (La voix avait à présent l'accent du désespoir.) Plus que tout au monde, je tiens à retrouver mon identité passée. Par pitié, Monseigneur ! Aidez-moi !

Le Maître des Eaux écarquilla les yeux.

— Ton identité passée ? Tu veux redevenir un élémental ?

— Oui ! Rien de plus ! Regardez-moi, Messire ! Comment pourrais-je plus longtemps endurer ce que je suis devenu ? J'ai vécu une éternité de néant, l'éternité d'un spectre charognard, des siècles d'horreurs qui dépassent l'imagination ! Je n'avais pas le choix ! J'ai extirpé la vie par tous les moyens à tous les êtres de rencontre. Aucun n'en a réchappé. Mais, maintenant, j'en ai assez ! Je veux redevenir moi-même. Je veux récupérer ma propre vie !

L'ondin fronça les sourcils.

— Qu'attends-tu de moi ?

— Invoquez le Darkling pour me venir en aide !

— Invoquer le Darkling ? Mais pourquoi ne le fais-tu pas toi-même ? Ne m'as-tu pas dit que ce démon réalisait le moindre souhait de son maître ?

À la stupéfaction de l'ondin, l'Esprit Frappeur retenait péniblement des sanglots que nulle larme n'aurait pu trahir. Un incube ne pleurait pas.

— Ô Monseigneur ! Je... Je ne peux pas ! Je ne suis personne. Je ne peux pas invoquer la magie. Quelle force irait-on puiser dans un être sans corps ? Je suis à peine vivant ! Regardez-moi ! Je ne suis qu'une ombre ! Les plus puissants sortilèges du monde ne peuvent rien pour moi. Mais regardez-moi donc ! Je suis une aberration, une abjection, un monstre !

Le Maître des Eaux fixait l'Esprit Frappeur avec une horreur décuplée, comprenant tout à coup l'insoutenable tourment que devait être son existence ici-bas.

— Par pitié ! (Il tomba à genoux.) Aidez-moi !

L'ondin hésitait. Il prit le sac que lui tendait la créature.

— Je vais y réfléchir. (Il fit signe à l'un de ses gardes.) Reste ici pendant ce temps. Et ne t'avise pas de porter la main sur un seul de mes sujets ou le choix sera tout de suite fait.

Il fit quelques pas, ralentit, puis se retourna. L'incube demeurait prostré à terre, tel un être brisé au regard suppliant. Il n'était pas en son pouvoir de guérir une telle créature. Et, même si la bouteille et son démon le lui procuraient, en avait-il le droit ?

Il se détourna et s'éloigna à vive allure. Il traversa le parc pour rejoindre la cité, perdu dans ses pensées. Il connaissait le pouvoir du Darkling depuis des années, comme il connaissait pratiquement toutes les formes que pouvait prendre la magie. Il se souvenait parfaitement de l'usage que le fils du vieux roi et le dangereux sorcier Meeks en avaient fait. Il savait comment cette sorcellerie-là ne vous entortillait de ses rubans multicolores que pour mieux vous enchaîner.

Plus puissant le pouvoir, plus grave le danger !

Et ce pouvoir-là était sans limites.

L'ondin avait atteint la lisière de la forêt sans s'en rendre compte. Il s'immobilisa, jeta un coup d'œil en arrière pour vérifier que sa garde le suivait et la congédia d'un geste. Il avait besoin d'être seul. Les soldats hésitèrent, puis tournèrent les talons.

Le Maître des Eaux se remit en marche. Que devait-il faire ? S'il décidait d'aider l'Esprit Frappeur, il lui faudrait recourir à la sorcellerie de la bouteille. Il ne lui vint même pas à l'idée de garder la bouteille pour lui et d'envoyer le monstre au diable. Ce n'était pas dans son tempérament. Pour lui, l'alternative était simple : soit il gardait la bouteille pour secourir l'incube, soit il la lui rendait et chassait jusqu'au souvenir de cet ignoble monstre. S'il optait pour la seconde solution, le problème était réglé. S'il choisissait la première, il s'exposait à un grave danger dont il ne fallait pas minimiser l'ampleur : il devrait avoir recours à la sorcellerie du démon pour secourir le misérable zombi – et peut-être à des fins plus personnelles – sans pour autant succomber à la tentation de ses terrifiants pouvoirs.

Le pourrait-il ?

N'était-ce pas au-dessus de ses forces, au-dessus des forces de n'importe qui ?

Il fit halte sous un bouquet de Bonnie Blues dont les frondaisons masquaient le ciel nocturne d'un lacs de soie azurée. La rumeur de la cité l'avait suivi jusqu'ici : musique, chants et rires d'enfants. La Clairière des Vieux Pins était toute proche ; clairière où, à minuit, les nymphes des bois venaient s'ébattre et où il avait vu pour la première fois la mère de Salica...

L'image féerique de la nymphe fut noyée sous un torrent de souvenirs amers. Combien d'années s'étaient écoulées depuis cette fatidique rencontre ? Depuis combien de temps ne l'avait-il pas revue ? Son image était encore si précise dans son esprit. Il ne l'avait pourtant vue que cette nuit-là et leur étreinte avait été si brève... Encore aujourd'hui, cette merveilleuse créature anonyme – si farouche qu'il n'avait plus jamais pu l'approcher, ne fût-ce qu'un moment – torturait son âme comme un fer rouge.

Et brusquement l'idée s'imposa d'elle-même, un dessein si noir qu'il se sentit happé comme un nageur par un abîme glacé.

— Oh non ! s'écria-t-il dans un souffle.

Et, pourtant, pourquoi pas ? Il porta les yeux sur le sac qui contenait l'ensorcelante bouteille, la bouteille qui pouvait lui procurer tout ce qu'il désirait.

Pourquoi pas ?

Après tout, quel mal y aurait-il à mettre cette mystérieuse magie à l'épreuve ? Il devait bien vérifier s'il pouvait ou non la contrôler, n'est-ce pas ? Et comment le vérifier sans l'utiliser ? Il devait savoir s'il pouvait délivrer l'Esprit Frappeur de ses tourments grâce à elle ou si ces pouvoirs seraient trop forts pour lui. Quel mal y aurait-il donc à profiter de ce test primordial pour s'accorder une petite faveur, juste pour cette fois ?

Pourquoi ne pas demander au Darkling de faire revenir la mère de Salica auprès de lui ?

Il en frémissait d'avance, tout à la foi enflammé à la perspective de la sentir toute proche, après une si longue absence, et glacé à l'idée d'abuser ainsi de la magie à des fins personnelles. Ah ! Mais cette chaleur le consumait si ardemment ! Il désirait la nymphe comme il n'avait jamais désiré rien ni personne de toute sa vie. Il lui semblait n'avoir jamais cessé de la désirer, jour après jour, année après année. Rien n'avait réussi à combler ce vide qu'elle avait laissé en disparaissant de son existence.

— Je dois essayer ! s'exclama-t-il à mi-voix. Je le dois !

Il fendit les broussailles à grandes enjambées pour rejoindre la clairière.

La Clairière des Vieux Pins était écrasée de silence. Les rires d'enfants s'étaient tus.

Il n'abuserait pas vraiment. Il demanderait seulement à la voir danser ; juste danser, rien de plus.

Le désir de la posséder encore une fois le dévorait pourtant comme une fièvre. Il posa le sac dans l'herbe drue et sortit la bouteille. Les arlequins cramoisis luisaient au clair de lune. On les aurait dits peints dans le sang.

Il n'hésita pas une seconde et ôta le bouchon.

Le Darkling rampa vers la clarté lunaire comme quelque abominable insecte venimeux, émergeant de son antre pour capturer ses proies.

— Oh ! Quels jolis rêves sont les vôtres, Maître ! siffla-t-il, en gesticulant sur le goulot comme un dément. Quels ardents désirs qui ne demandent qu'à être comblés !

— Tu peux lire dans mes pensées ? s'alarma aussitôt l'ondin.

— Je peux lire à même votre âme, Maître, chuchota le démon. Je peux mesurer la force de la passion qui vous consume. Laissez-moi donc la satisfaire, Maître ! Je peux exaucer votre moindre souhait.

Le Maître des Eaux hésita. Ses branchies palpaient frénétiquement. Le souffle lui manquait. Son pouls martelait ses tympanes. Par la pureté et la furie des eaux ! Invoquer pareil démon était une hérésie ! Un infâme sacrilège ! Ce pouvoir-là était trop fort...

Le Darkling se redressa tout à coup sur ses pattes arrière et, levant les bras au ciel, agita les doigts. Une image miniature de la nymphe se matérialisa dans les airs. Aussi petite et légère qu'une libellule, elle dansait dans un nuage d'étincelles multicolores. Son visage était encore plus beau que dans les souvenirs de l'ondin ; sa danse, d'une grâce qui défiait l'entendement. Elle bondit, virevolta et disparut.

Le Darkling salua la représentation d'un ricanement étouffé.

— La voulez-vous tout entière, Maître ? La voulez-vous maintenant, corps et âme ?

Le Maître des Eaux s'était figé devant l'apparition, en extase. Il demeurait dans un état second, immobile, comme hypnotisé.

— Oui ! soupira-t-il. Oh oui ! Rappelle-la ! Laisse-moi la voir encore, la voir danser encore une fois !

Le Darkling se fondit dans la nuit comme un spectre aux premières lueurs de l'aube. Le Maître des Eaux demeura seul, au centre de la clairière, le regard rivé sur cet évanescent nuage dans lequel la minuscule nymphe avait dansé pour lui. Pour la première fois depuis des millénaires, lui semblait-il. Sa peau argentée luisait dans l'obscurité. Une lueur d'impatience fébrile allumait ses prunelles liquides.

La revoir danser, ne serait-ce qu'une fois...

Le Darkling réapparut en un clin d'œil. Il émergea brusquement des futaies en ricanant. Il tenait à la main des sortes de filins écarlates qui rougeoyaient si vivement dans la nuit qu'on aurait pu les dire filés à même le feu. Il les tirait derrière lui, comme on tire sur une laisse tendue à se rompre, et gambadait gaiement vers le Maître des Eaux.

Alors, dans la clarté lunaire qui baignait la clairière, pieds et poings liés d'entraves flamboyantes, traînée comme un chien, apparut la nymphe. Dieu qu'elle était belle ! Si menue, si diaphane, tellement plus vivante que la pâle vision conservée par l'ondin comme un pieux trésor dans l'écrin de sa mémoire. Sa longue chevelure d'argent tombant jusqu'aux chevilles ondoyait à chaque enjambée. Sa peau moirée de jade accrochait, telle une gemme, les rayons séléniens. Son ravissant minois, aux traits si délicats, irradiait d'innocence enfantine. À peine voilée de soie immaculée, la taille ceinte d'un ruban d'argent, elle s'immobilisa, dardant sur lui le regard étincelant de ses yeux émeraude agrandis par l'effroi.

Mais le Maître des Eaux ne vit rien de sa terreur. Il ne voyait que cette splendeur dont il avait rêvé toutes ces années, cette splendeur enfin incarnée devant lui.

— Qu'elle danse !

Le Darkling émit un sifflement reptilien et tira sur les entraves de feu pour animer sa prisonnière. Mais la nymphe, propulsée en avant, s'écroula sur le soi, la tête entre les mains, avec un petit cri d'effroi si ténu qu'on aurait pu le prendre pour un pépiement d'oiseau.

— Ah non ! s'écria l'ondin, furieux. Je veux qu'elle danse, pas qu'elle hurle comme un chien battu.

— Bien, Maître, répondit le démon. Mais, pour ce faire, elle a besoin de... d'un chant d'amour.

Le Darkling émit un nouveau sifflement vipérin et se mit à chanter – si ce croassement rauque pouvait passer pour un chant. Le Maître des Eaux grimaça sous cette torture auditive et la nymphe se releva brusquement, agitée de soubresauts, comme possédée par le diable. Les lignes de feu disparurent, délivrant la fragile luciole de ses entraves. Mais elle n'était pas libre pour autant. La voix du démon l'emprisonnait plus

sûrement que des chaînes. La dissonante criaillerie du Darkling l'animait comme un marionnettiste actionne son polichinelle, tirant de-ci, poussant de-là, pour la contraindre à danser en rythme. Elle se mit à tourner comme une toupie autour de la clairière puis, tel un pantin désarticulé, commença un étrange ballet. Mais sa danse avait perdu toute grâce. Ce n'était qu'un enchaînement saccadé de pirouettes acrobatiques, telles qu'en font les animaux de cirque. Elle dansait et les larmes coulaient sur son visage d'enfant terrorisé.

— Laisse-la danser librement ! hurla l'ondin, hors de lui.

Une lueur venimeuse alluma les prunelles écarlates du démon. Il cracha de dégoût et modula sa plainte en une cacophonie si tonitruante que le Maître des Eaux tomba à genoux sous le choc. La nymphe accéléra ses mouvements, tourbillonnant à si vive allure que l'œil avait peine à la suivre. Elle n'était plus qu'un éclair blanc. Sa chevelure d'argent fouettait la nuit comme une queue de comète précipitée du firmament dans l'abîme.

Elle va trop vite ! se dit tout à coup le Maître des Eaux. Beaucoup trop vite ! Cette frénésie va la tuer !

Mais la nymphe tourbillonnait toujours, sous le regard épouvanté de l'ondin. Il ne pouvait rien faire ! La magie l'ensorcelait lui aussi ! Il était pris dans ses rets, grisé par une incontrôlable jouissance qui montait en lui, toujours plus forte, toujours plus exaltante. Il connaissait trop la magie pour ne pas comprendre que c'était là l'ivresse du pouvoir. Il comprenait, mais ne parvenait pas pour autant à rompre le charme. Il voulait que la danse continue. Il voulait que la nymphe danse encore pour lui. Il voulait...

— Assez ! Assez ! s'écria-t-il soudain, presque malgré lui.

Le Darkling se tut immédiatement et la nymphe s'effondra sur le sol. Le Maître des Eaux lâcha la bouteille pour se précipiter vers elle. Il la prit doucement dans ses bras et grimaça de douleur en voyant l'expression de son visage. Elle n'avait plus rien de la merveilleuse créature enchanteresse de son rêve. Elle n'était plus qu'un être torturé, anéanti.

Il tourna vers le Darkling un regard étincelant de rage.

— Tu avais dit « un chant d'amour », suppôt du diable !

Le Darkling sautilla jusqu'à la bouteille et se jucha sur le goulot.

— C'en était un, Maître, siffla-t-il, méprisant. Je n'ai fait que chanter l'amour que vous portez à cette créature dans votre propre cœur !

Le Maître des Eaux frémit, comme sous la brûlure d'un coup de fouet. Il savait que le démon disait vrai. C'était son chant que le Darkling avait interprété, un chant fait d'égoïsme et d'orgueil, un chant dépourvu de la moindre affection, un chant dont pas une note n'évoquait la plus petite étincelle d'amour. Une intolérable souffrance lui vrilla les entrailles. Il détourna la tête pour cacher sa douleur.

La nymphe remua faiblement dans ses bras. Elle cligna des paupières. À peine fixait-elle son regard sur lui, que la peur agrandissait ses prunelles.

— Là, là, murmura-t-il pour la rassurer. C'est fini. On ne te fera plus de mal maintenant. Tu peux partir. (Il eut une hésitation, puis la serra impulsivement contre lui.) Pardon, ajouta-t-il dans un souffle.

Le désir qu'il avait d'elle, en cet instant, était si fort qu'il dut se faire violence pour le refouler. Mais la torture qu'il lui avait infligée lui inspirait une telle horreur qu'il se contint. Peu à peu, la peur laissa place à la souffrance et les yeux de la nymphe s'embuèrent de larmes. Il la caressa doucement pour l'apaiser, attendit qu'elle reprenne des forces, puis l'aida à se relever. Elle resta un moment immobile à le dévisager, jeta un coup d'œil terrifié vers la créature perchée sur la bouteille, puis se retourna et s'enfuit dans la forêt comme une biche aux abois.

Le Maître des Eaux la suivit des yeux, mais son regard ne rencontra que l'obscurité des futaies désertes. Un terrible sentiment d'abandon lui serra le cœur. Il l'avait perdue pour toujours.

Il se tourna vers le démon.

— Hors de ma vue, suppôt d'Abaddon !

Le Darkling obéit aussitôt. L'ondin s'empressa de reboucher la bouteille. Il resta à la contempler un long moment, avant de réaliser qu'il tremblait. Il l'enfourna alors dans son sac et se dirigea vers la cité d'un pas martial. Musique et chants

résonnèrent bientôt à ses oreilles. Il était, désormais, insensible à leur liesse.

Il traversa les ponts festonnés de flambeaux, parcourut les sentiers sinueux et les allées des jardins, plongé dans un état second. Il ne ressentait rien, excepté le poids du sac jeté sur son épaule. Il le portait comme on porte un fardeau : le fardeau de sa culpabilité.

Il retourna dans le parc. L'Esprit Frappeur l'attendait, toujours prostré dans l'herbe grasse, ses yeux morts fixant obstinément le vide. Il semblait ne pas avoir bougé d'un pouce depuis son départ. L'immonde créature se redressa à l'approche du Maître des Eaux. Sa précipitation trahissait son impatience. Pauvre bougre ! pensa l'ondin, se demandant tout à coup si cette pitié n'était bien destinée qu'à la misérable créature.

Il se planta devant l'incube, l'examina quelques minutes en silence, puis lui tendit le sac.

— Je ne peux rien pour toi. Je ne suis pas en mesure de dominer cette magie-là.

— Pas en mesure de... ?

— Elle est trop dangereuse pour moi. Trop dangereuse pour qui que ce soit.

— Par pitié, Monseigneur ! Je vous en sup...

— Écoute-moi bien ! Tu vas prendre ce sac et le jeter dans le gouffre le plus profond que tu puisses trouver. Choisis un endroit si inaccessible que personne, jamais, ne pourra s'en emparer. Quand tu auras accompli cette mission, reviens me voir. Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour toi. Je te promets d'invoquer toute la puissance occulte qu'un Guérisseur de la Contrée des Lacs puisse maîtriser.

— Mais pourrez-vous jamais me rendre à moi-même ? s'écria l'Esprit Frappeur, au désespoir. En avez-vous la capacité ?

— Je crains que non, soupira l'ondin avec un hochement de tête apitoyé. Du moins, pas complètement. Je crains que nul n'y parvienne.

L'Esprit Frappeur hurla, comme touché en plein cœur, avant de s'effondrer sur le sol. Il demeura face contre terre un long moment, se releva enfin, arracha le sac des mains du Guérisseur et disparut sans un mot dans la nuit.

Le Maître des Eaux songea à le poursuivre, mais se ravisa. Quoiqu'il redoutât par-dessus tout que la bouteille ne tombât aux mains d'un autre, moins sage que lui, il répugnait tout autant à s'arroger le droit d'intervenir. L'Esprit Frappeur était venu vers lui de son plein gré ; il ne pouvait que le laisser repartir où bon lui semblait. De toute façon, il ne voyait pas vers qui la pauvre âme en peine pourrait désormais se tourner. Il était bien le seul qui aurait pu l'aider. Tous seraient terrifiés par une telle monstruosité. Or, comme elle ne pouvait elle-même invoquer la magie du Darkling, la bouteille ne lui serait plus d'aucune utilité. Elle allait sans doute réfléchir à la question de son côté et aboutir aux mêmes conclusions que lui. Elle ne pourrait finalement que reconnaître le bien-fondé de son conseil et s'y conformer. Elle finirait par jeter la bouteille et son démon au fond de l'abîme.

Le Maître des Eaux succomba bientôt aux tourments de sa mémoire, qui lui faisait revivre les événements de la nuit, et oublia l'Esprit Frappeur.

Oubli qu'il allait, sous peu, amèrement regretter.

L'Esprit Frappeur courait dans la nuit. Il courut jusqu'à l'aube, fuyant la Contrée des Lacs pour franchir les collines boisées dominant Bon Aloi et rejoindre les montagnes du nord. Au début, aveuglé par le désespoir et la rancune, il avait simplement voulu mettre autant de distance que possible entre Elderew et lui ; puis, peu à peu, sa fuite éperdue avait pris une direction précise. Il savait désormais où ses pas le portaient et se hâtait vers cette destination prometteuse : le Melchor. Aussi vif que l'éclair, plus rapide qu'un Kobold, il pouvait atteindre n'importe quelle destination en un clin d'œil.

Quand le jour pointa, il avait rejoint les abords du Gouffre Noir. Sa Majesté Nocturna, reine de toute sorcellerie, saurait l'aider, elle.

Serrant fermement dans son poing aux doigts enfantins le précieux sac, il dévala les parois rocheuses, se faufilant discrètement à travers les broussailles. Déjà, les premiers rayons du soleil franchissaient les cimes, chassant de leurs lances dorées les ombres de la nuit. Il fallait faire vite.

Quand l'Esprit Frappeur atteignit enfin le fond du gouffre, Nocturna l'attendait. Elle se matérialisa devant lui dans une envolée de robes noires, tel un spectre surgissant du néant, impressionnante silhouette longiligne au visage d'albâtre. Dans la pénombre du gouffre, la mèche blanche qui séparait sa longue chevelure de jais scintillait comme une lame.

Les yeux verts de la sorcière examinèrent impassiblement l'immonde créature.

— Que viens-tu chercher dans mon antre, Esprit Frappeur ?

— Je vous apporte un présent, en échange d'une faveur, Votre Altesse, murmura le monstre, en tombant à genoux. J'ai là un objet magique qui...

— Donne !

Incapable de résister à l'autorité souveraine de la terrible sorcière, il lui tendit le sac. Elle l'ouvrit aussitôt. Un sifflement reptilien lui échappa, comme elle saisissait la bouteille pour l'inspecter. Un éclair de convoitise alluma ses prunelles. Elle serra la bouteille contre son sein, puis releva les yeux vers le monstre.

— Quelle est ta requête ?

— Redonne-moi mon identité ! s'écria aussitôt l'Esprit Frappeur, exalté. Fais-moi redevenir ce que j'étais avant !

Un sourire étira les lèvres exsangues de Nocturna. Une lueur perfide étincela dans ses yeux.

— Est-ce là tout ce que tu demandes, Esprit Frappeur ? Redevenir ce que tu étais auparavant ? Mais c'est, pour moi, l'enfance de l'art ! Tu étais ce que nous étions tous, siffla Nocturna, en se penchant vers lui pour caresser les chairs décomposées du hideux visage. C'est-à-dire... rien !

Un éclair écarlate foudroya l'Esprit Frappeur en pleine face. Le monstre disparut aussitôt pour laisser place à un énorme bourdon. L'insecte géant vrombit et louvoyait dans un battement d'ailes désordonné, comme pris de folie. Il eut à peine le temps de survoler un marécage que déjà une énorme langue violacée fouaillait la pénombre pour l'enfourner dans une titanesque gueule baveuse.

Le sourire de Nocturna s'élargit.

— Voilà ton cadeau, pauvre idiot ! murmura-t-elle. Un cadeau... empoisonné !

La sorcière leva les yeux vers le ciel. Le disque solaire pointait à l'est. Un nouveau jour se levait.

Nocturna se détourna, la bouteille toujours serrée contre son sein. Oui, un nouveau jour commence, se dit-elle en songeant aux perspectives qu'offrait la possession d'un tel trésor à sa machiavélique fantaisie.

Un rire démoniaque s'envola dans la brume et résonna jusques aux cimes du Melchor.

PERDUE ET RETROUVÉE

La voiture de location s'engagea dans la ruelle. Ben Holiday coupa le contact et serra le frein à main. Il jeta un regard en coin à Miles, qui lui fit un clin d'œil ; puis à Salica. La sylphide était méconnaissable, tant la fatigue et la souffrance tiraient ses traits. Son beau visage n'était plus qu'un masque de douleur. Elle lui fit un pauvre sourire. Il s'efforça d'y répondre, mais le cœur n'y était plus. Dissimuler son inquiétude grandissante derrière un sourire de façade lui devenait de plus en plus intolérable.

Ils descendirent de la voiture pour se diriger vers le numéro 2986 et Ben frappa à la porte. Les battements précipités de son cœur martelaient ses tympans. Il se balançait nerveusement d'un pied sur l'autre.

La porte s'ouvrit. Un homme barbu parut sur le seuil, une canette de bière à la main.

— Oui ?

Son regard s'arrêta immédiatement sur Salica.

— Davis Whitshell ? demanda Ben.

— Oui.

L'intonation trahissait une méfiance flagrante. L'homme ne quittait pas Salica des yeux.

— C'est bien vous qui possédez un chien qui parle ?

Whitshell fixait toujours Salica, sans répondre.

— Vous avez bien appelé le Hollywood Eye ?

Salica lui sourit. Davis Whitshell détourna les yeux.

— Vous êtes du journal ?

Miles secoua la tête.

— Pas vraiment, Mr. Whitshell. Nous...

— Nous représentons d'autres intérêts, acheva Ben. (Il jeta un regard de droite et de gauche dans la ruelle.) Verriez-vous quelque inconvénient à ce que nous entrions pour discuter ?

— Je ne crois pas qu...

— Vous pourriez ainsi terminer tranquillement votre bière et notre amie pourrait se reposer un moment. Elle ne se sent pas très bien.

— Je n'ai plus le chien, lâcha Whitshell.

Ben jeta un regard éloquent à ses compagnons. Une même expression d'inquiétude mâtinée de perplexité se peignit sur les trois visages.

— Pouvons-nous tout de même entrer ? insista Ben.

Il crut déjà voir la porte se refermer, mais quelque chose dut faire changer Whitshell d'avis. Il hocha la tête en silence et s'effaça pour les laisser passer.

Il referma la porte derrière eux et les conduisit au salon. La maison était dans la pénombre ; les volets, fermés ; le tic-tac de l'horloge au fond du couloir, l'unique bruit dans le silence oppressant. Il les fit asseoir sur le canapé, prit place dans son fauteuil et but une gorgée de bière en les dévisageant.

— Je vous ai dit que le chien n'était plus ici, répéta-t-il.

Ben consulta Miles du regard.

— Où est-il ?

Whitshell haussa les épaules avec une feinte nonchalance.

— J'sais pas.

— Vous ne savez pas ! Vous voulez dire qu'il est juste parti comme ça ?

— Y a de ça. Qu'est-ce que ça change ? (Whitshell se pencha vers eux.) Qui êtes-vous, d'abord ? Qui vous envoie ? Détective ou un canard du même genre ?

Ben prit une profonde inspiration.

— Avant de répondre à ces questions, Mr. Whitshell, j'ai besoin d'être sûr que nous parlons bien du même chien. Celui que nous cherchons est un chien très... particulier, un chien qui parle réellement. Le vôtre parlait-il vraiment, Mr. Whitshell ? Je veux dire, parler comme je le fais moi-même en ce moment ?

Whitshell sembla brusquement pris de panique.

— Je n'ai rien à vous dire. Vous feriez mieux de partir.

Aucun des trois compagnons ne réagit. Salira ne prêtait pas la moindre attention à la conversation. Elle laissait échapper un étrange gémissement, une sorte de petit cri d'oiseau que Ben n'avait encore jamais entendu. Le caniche noir qui sortit aussitôt de dessous le canapé sembla, lui, parfaitement reconnaître cette plainte. Il sauta immédiatement sur les

genoux de Salica, avec un jappement ténu, lui lécha la main et se blottit contre elle comme s'ils étaient de vieux amis.

— Pauvre petite bête ! murmura Salica en le caressant tendrement. Elle est morte de peur. On lui a fait du mal. Elle en tremble encore.

Whitshell se redressa, esquissa un mouvement pour se lever, puis se rencogna dans son fauteuil.

— Pourquoi est-ce que je devrais vous répondre ? bougonna-t-il. Je ne sais même pas ce que vous voulez.

Miles tambourinait des doigts sur la table basse.

— Tout ce que nous voulons, Mr. Whitshell. C'est un minimum de coopération de votre part.

Les deux hommes s'examinèrent un long moment.

— Seriez pas de la police des fois ? demanda finalement Whitshell. C'est ça, hein ? (Puis, changeant subitement de ton :) Qu'est-ce que je dis, moi ? Si les flics recrutaient des filles aux cheveux verts, ça se saurait !

— Non, nous ne sommes pas de la police, répondit Ben en se levant.

Il se mit à déambuler dans la pièce. Qu'allait-il bien pouvoir dire à cet inconnu ? Jusqu'à quel point pouvait-il lui faire confiance ?

Whitshell dévisageait toujours Salica qui couvrait le petit caniche de caresses.

Ben s'immobilisa et se tourna vers Whitshell avec un air déterminé.

— Ce chien s'appelait-il Abernathy ?

Whitshell leva vers lui un regard médusé.

— Ben oui, c'est bien ce nom-là ! Mais comment vous savez ça ?

Ben revint s'asseoir.

— Je m'appelle Ben. Lui, c'est Miles et voici Salica, annonçait-il en désignant chacun de ses compagnons. Abernathy est notre ami, Mr. Whitshell. Nous sommes venus le chercher pour le ramener chez lui. C'est la raison de notre présence ici.

Les deux hommes se jaugèrent en silence, puis Whitshell hocha la tête.

— Je vous crois. Je sais pas pourquoi, mais je vous crois. Et je vous aiderais bien, si je le pouvais. (Il soupira.) Le problème c'est que le chien – enfin Abernathy, je veux dire – est vraiment parti.

— Vous ne l'auriez pas vendu, par hasard, Mr. Whitshell ? demanda Miles d'un ton suspicieux.

— Non mais ça va pas ! J'ai jamais pensé un truc pareil ! Je voulais juste me faire un peu de fric avec cette interview, avant de l'expédier en Virginie, comme il le voulait. Il risquait rien dans cette affaire. Et puis, mettez-vous à ma place ! C'était la chance de ma vie, l'occasion de me faire connaître et peut-être même de...

Il s'interrompit tout à coup et s'affaissa dans son fauteuil.

— De toute façon, c'est plus la peine, maintenant. Mais il est parti tout seul, hein. J'y suis pour rien, moi. (Il avala une gorgée de bière et reposa la canette, en veillant à la placer exactement sur le cercle brillant qu'elle avait laissé sur la table.) Vous ne me racontez pas de salades, hein ? Vous êtes vraiment ses amis ?

Ben hocha la tête.

— Et vous ?

— Ça paraît peut-être pas comme ça, après ce qui s'est passé...

— Pourquoi ne pas nous expliquer toute l'histoire ?

C'est ce qu'il fit. Et sans omettre le moindre détail. Il raconta comment il était allé présenter son show à l'école élémentaire Franklin et comment la petite Élisabeth – zut ! Il ne connaissait même pas son nom de famille – était venue le trouver pour lui demander son aide. Il leur raconta comment le chien – enfin Abernathy – avait frappé à sa porte une nuit, un vrai chien qui parlait comme vous et moi et qui marchait comme un homme. Ce chien lui avait dit qu'il venait de la part d'Élisabeth et qu'il devait absolument retourner en Virginie – pour il ne savait plus quelle raison – et qu'il ne pouvait pas téléphoner parce que ses amis n'avaient pas le téléphone. Il n'en avait pas cru un mot, bien sûr. Mais il avait accepté de l'aider quand même. Il l'avait accueilli chez lui, avait envoyé Alice – Alice, c'était sa femme – chez sa mère et monté cette petite magouille d'interview avec le

Hollywood Eye pour gagner l'argent du voyage d'Abernathy et empocher un joli petit magot dans la foulée.

— Mais je me suis fait avoir, avoua-t-il avec amertume. On m'a tendu un piège pour que je quitte la maison, en laissant le chien tout seul. Et, quand je suis revenu, Abernathy s'était envolé et j'ai retrouvé la pauvre Sophie – Sophie, c'est le nom de mon caniche – à moitié congelée dans le frigo ! (Son regard s'attarda un instant sur Salica.) C'est pour ça qu'elle est si bizarre, Miss. Sophie est très sensible, vous savez. (Il se tourna vers Ben.) Je peux rien prouver, bien sûr, mais je mettrai ma main au feu que c'est le même type qui a fait le coup – celui qui l'avait enfermé quand la gamine l'a délivré. Le problème, c'est que je ne sais même pas qui c'est. Je suis pas très sûr de vouloir le savoir d'ailleurs ! Un type pareil, vous pensez !

Il sembla alors réaliser que ses paroles pouvaient passer pour de l'indifférence, voire de la lâcheté, et s'empourpra. Il secoua la tête.

— En fait, je pourrais peut-être me renseigner à l'école, trouver le nom de la gosse et où elle habite. Elle saura bien le nom du type, elle. Tiens ! Je vais même le faire pas plus tard que maintenant, si vous pensez que ça peut aider Abernathy. Pour tout vous avouer, j'en suis malade, moi, de toute cette histoire !

— Merci, mais je crois que nous connaissons déjà le nom de cet homme, répondit Ben. Je crois même savoir où il habite.

Whitshell parut surpris.

— Y aurait-il d'autres éléments importants que vous pourriez nous apporter ?

Whitshell fronça les sourcils.

— Non, je vois pas. Vous pensez pouvoir faire quelque chose pour sauver le chien, heu, Abernathy ?

Ben se leva sans répondre. Ses compagnons l'imitèrent aussitôt. Sophie sauta sur la moquette et vint se frotter aux jambes de Salica. La robe de la sylphide se releva, dénudant la peau et les soies vertes qui soulignaient le galbe du mollet. Whitshell écarquilla les yeux.

— Merci de votre collaboration, Mr. Whitshell, fit Miles.

— Écoutez ! s'exclama tout à coup Whitshell. Si vous voulez, je peux venir avec vous. Je pourrais peut-être vous donner un

coup de main. Ça me paraît un rien scabreux tout ça, mais je veux être de la partie. Faudrait pas que vous pensiez que...

— Non, il vaut mieux pas, coupa Ben.

Les trois amis se dirigèrent vers la porte. Davis Whitshell leur emboîta le pas.

— Je me ferais du souci au sujet de la même aussi, si j'étais vous, ajouta-t-il. (Sophie l'avait suivi. Il se pencha pour la prendre dans ses bras.) Si jamais on a découvert que c'est elle qui a fait évader le chien...

— Nous allons nous occuper d'elle, répondit Ben d'un ton évasif.

Il réfléchissait déjà au stratagème qu'il lui faudrait mettre sur pied pour récupérer Abernathy.

Whitshell les accompagna sur le pas de la porte. Le soleil se couchait. Les ombres des arbres s'allongeaient sur le toit des maisons et s'étiraient sur les trottoirs. Une voiture tourna le coin de la rue dans un crissement de pneus.

— Je suis désolé, leur dit Whitshell. (Il hésita une seconde, puis serra la main des deux hommes, comme s'il avait besoin par ce geste de se voir assuré de leur confiance.) Écoutez, je ne sais pas qui vous êtes, d'où vous venez et à quoi rime toute cette histoire, mais je sais une chose : j'ai jamais voulu faire de mal à Abernathy. Vous lui direz, hein ? Et à la gosse aussi ?

Ben hocha la tête.

— Je le leur dirai, Mr. Whitshell.

Encore faudrait-il qu'il en ait la possibilité, se disait-il. Bon sang ! Pourvu qu'il ait cette chance !

Au même moment, à Landover, Questor Thews se disait sensiblement la même chose. Il n'était cependant pas très optimiste.

Après leur évasion de Rhyndweir, Questor, Ciboule, Navet et les Gnômes Cavernicoles avaient rebroussé chemin pour se réfugier à Bon Aloi. Questor et les Kobolds étaient retournés au château, parce que, tout compte fait, ils n'avaient pas vraiment le choix. Leur quête s'était terminée en queue de poisson. La bouteille s'était mystérieusement volatilisée. Ils se retrouvaient dans une impasse. Le magicien n'avait toujours pas réussi à deviner qui avait bien pu s'en emparer. Jusqu'à ce qu'il trouve

une réponse à cette question, il ne voyait absolument pas comment il pourrait orienter les recherches. En outre, les affaires du royaume étaient demeurées au point mort depuis de trop nombreux jours pour qu'il les négligeât plus longtemps.

Quant aux Gnômes, ils avaient suivi le mouvement parce que, de toute façon, ils étaient encore bien trop traumatisés par leur expérience avec le démon et leur rencontre avec les Trolls pour s'aventurer seuls à travers les contrées qui les séparaient de leur territoire.

À peine la petite troupe avait-elle rejoint Bon Aloï qu'on remettait à Questor un message de Kallendbor. Le seigneur de Rhyndweir le menaçait de représailles sanglantes s'il ne remettait pas immédiatement au messager la bouteille qu'il lui avait volée. Cette menace laissa Questor de glace. Il était peu probable que, tout offusqué qu'il soit de s'être vu dérober son précieux trésor, Kallendbor lance une offensive contre le roi. À moins, bien entendu, que l'absence du souverain ne lui vienne aux oreilles. Questor croisa machinalement les doigts.

Le magicien prit ensuite sa plus belle plume pour concocter une réponse incisive, rappelant au baron de Rhyndweir qu'il n'était en rien responsable du larcin dont on l'accusait – pas plus que les membres de son escorte – et que toute menace ultérieure serait sévèrement sanctionnée. Il appliqua le sceau royal sur le parchemin et dépêcha aussitôt un émissaire. Non mais ! Il y avait tout de même des limites à ne pas dépasser !

Le jour suivant, Questor assumait son rôle de régent du royaume avec brio. Il reçut de bon matin une délégation des seigneurs de Vertemotte qui venaient lui présenter leurs doléances – la destruction de la tour figurait en bonne place et Strehan ne manqua pas d'accuser Kallendbor – ; puis réunit les responsables de la toute nouvelle administration judiciaire pour leur recommander et étudier avec eux la mise en place de tribunaux qui feraient respecter les lois édictées par le monarque. Après le déjeuner, il étudia les plans d'irrigation des sols, pour que les terres arides de l'est soient équitablement divisées en tenures – dont on confierait la culture aux fermiers volontaires – et accorda audience aux ambassadeurs de tous poils, venus des quatre coins de la vallée. Il agissait en tant que

porte-parole et conseiller de Sa Majesté, leur disait-il. Le roi serait immédiatement informé de leurs requêtes et y apporterait la plus grande attention. Tous en conclurent que le souverain était en visite chez l'un de ses vassaux, quelque part dans le royaume. Questor se garda bien de les détromper. Cette première journée de régence se déroula donc sans encombre et s'acheva sans incident.

Les premiers nuages commencèrent à s'amonceler dès le lendemain. Les rapports alarmants tombaient en cascade, petits ruisselets de montagne qui finirent par prendre des allures de torrents. Les Trolls de Roche semblaient tout à coup pris d'une folie belliqueuse, s'attaquant non seulement aux Gnomes Cavernicoles, mais aussi aux humains, aux Kobolds, aux Gobelins et même à leurs propres congénères. Vertemotte déversait des flots pestilentiels sur la Contrée des Lacs qui, non contente d'être inondée, se voyait infestée par une armée de rats herbivores qui ravageaient toute la végétation si chère au Maître des Eaux. Les seigneurs de Vertemotte affirmaient qu'une horde de petits dragons ailés brûlaient les récoltes et décimaient les troupeaux, d'un bout à l'autre de leur territoire. Apparemment, créatures de magie et humains s'entre-déchiraient comme s'ils venaient de se découvrir une passion commune pour la guerre. À peine Questor avait-il lu un rapport, que deux arrivaient, tout aussi alarmants que le premier. Il alla se coucher, harassé.

Le troisième jour, les torrents tournèrent aux chutes du Niagara. Les rapports s'étaient accumulés pendant la nuit et, au réveil, Questor fut assailli par un véritable raz de marée. Tout le monde semblait en vouloir à tout le monde. L'air du royaume devenait irrespirable, tant il était saturé d'hostilité. Nul ne savait comment ces conflits avaient commencé, mais tous réclamaient l'intervention des autorités. Où était donc le roi ? Pourquoi ne reprenait-il pas la situation en main ? Ne voyait-il pas que le royaume courait à sa perte ? Ne comprenait-il pas qu'il devait s'impliquer de toute urgence ? Pourquoi n'agissait-il pas ?

Questor Thews commença à subodorer le coup fourré. Dès le début, il avait soupçonné le Darkling d'être à l'origine de toute cette agitation pour le moins inhabituelle. À présent, il

suspectait le démon d'être à la solde de quelqu'un ; quelqu'un qui menait un véritable travail de sape et qui n'avait d'autre but que de placer le souverain en fâcheuse posture. En effet, quel était le point commun entre tous ces incidents, apparemment indépendants les uns des autres, si ce n'était de focaliser la colère de tous sur le roi ? Mais qui pouvait bien lui en vouloir à ce point ? Kallendbor avait déjà mis la main sur la bouteille et aurait eu peu de chance de s'en emparer une seconde fois, surtout si rapidement. Et puis, même s'il ne portait pas Holiday dans son cœur, il ne serait sans doute pas allé jusqu'à tenter de le renverser. Non, celui qui semait ainsi l'anarchie en avait après Holiday lui-même, et non après le roi. Or, les ennemis jurés de Ben Holiday n'étaient pas si nombreux. Deux d'entre eux, pourtant, avaient d'excellents motifs de vengeance : le dragon Strabo et la sorcière Nocturna. Ces deux-là n'auraient reculé devant rien pour tenir leur revanche. Questor étudia les deux hypothèses.

Strabo n'était pas du genre à s'embarrasser d'un intermédiaire. De plus, les subtilités politiques n'étaient pas son fort. Un dragon d'une telle puissance se contenterait d'écraser sa victime ou de la faire rôtir pour la dévorer.

Pour Nocturna, il en allait tout autrement.

Pendant qu'ambassadeurs et émissaires faisaient antichambre – ce qui laisserait aux esprits échauffés le temps de se calmer –, Questor se rendit dans la tour du château pour interroger le Contemplateur. Il prit place sur la plate-forme, agrippa la rambarde d'argent et se concentra sur sa destination. Murs, sol et plafond disparurent. Le magicien voyagea dans l'espace, emporté par la magie, et se dirigea droit sur le Gouffre Noir. N'ayant rien à craindre – puisqu'il n'était pas physiquement présent sur les lieux – il plongea au cœur même de l'abîme fangeux, comptant bien débusquer la sorcière jusque dans son antre. En vain. Il ordonna alors au Contemplateur de le transporter à travers tout le royaume. Il eut beau chercher, d'est en ouest, du nord au sud, il ne la trouva pas.

Il retourna dans la salle d'audience, écouta un nouveau flot de doléances et s'empressa de rejoindre la tour pour reprendre ses pérégrinations. Sans plus de résultat. Il réitéra quatre fois la

même manœuvre dans la journée, de plus en plus inquiet à mesure que le nombre de ses échecs et des conflits ensanglantant le royaume s'amoncelait. À chaque nouvelle audience, la colère montait. On réclamait le roi à cor et à cri. Chaque nouvelle tentative pour localiser la sorcière se soldait par une nouvelle déconvenue. Il commença à se demander s'il ne faisait pas fausse route.

Enfin, au terme de son cinquième voyage, il parvint à dénicher Nocturna à la frontière septentrionale du gouffre, dans les hauts plateaux du Melchor. Elle avait pris position sur un promontoire escarpé qui lui offrait un imprenable panorama sur la vallée.

Elle tenait la bouteille de la main gauche. Le Darkling se frottait amoureusement à la peau d'albâtre de sa main droite.

Questor rejoignit alors la salle du trône, congédia tous les visiteurs, puis se calfeutra dans ses appartements. Il s'assit à son bureau, la tête entre les mains. Comment allait-il bien pouvoir se sortir de là ?

Après tout, il ne pouvait s'en prendre qu'à lui ! Qui avait insisté pour qu'Abernathy tente l'expérience censée lui rendre forme humaine ? Qui avait persuadé le roi de donner son précieux médaillon au scribe pour servir de catalyseur ? Qui avait éternué ? Qui avait fait périlcliter toute l'opération ? Le magicien se ratatina sur son siège, accablé. Oui, si coupable il y avait, ce ne pouvait être que lui. C'était bien lui qui, en expédiant Abernathy dans l'autre monde, avait fait apparaître la bouteille et son satané démon à Landover. C'était bien lui qui avait refusé d'emporter la bouteille, la laissant à portée de ces crétins de Gnômes. C'était par sa faute que la bouteille avait été volée, d'abord par les Gnômes, puis par les Trolls, par Kallendbor et, finalement, par quelque mystérieux maraudeur qui l'avait abandonnée aux mains de Nocturna.

Il était seul, seul dans la pénombre et le silence de son cabinet privé, seul face à ces terribles vérités qu'il aurait préféré ne jamais affronter. Quel piètre magicien il faisait ! Car, il devait bien l'admettre, si, parfois, il réussissait à maîtriser la magie, du moins, le petit nombre de sorts qu'il était parvenu à contrôler ; la plupart du temps, c'était plutôt la magie qui le gouvernait. Il

pouvait, certes, compter quelques succès à son palmarès ; mais assurément plus encore d'échecs. En dépit de ses incessants efforts pour maîtriser son art, il demeurerait un minable apprenti. Peut-être n'était-il simplement pas fait pour être magicien. Peut-être devrait-il se résigner, accepter l'évidence. Peut-être devrait-il renoncer...

Il tortillait sa barbe blanche, sa face de hibou rabougrie par une horrible grimace de dépit. Jamais ! Plutôt être immédiatement changé en crapaud que d'abandonner la magie !

Il se leva, fit le tour de la pièce et revint s'asseoir à son bureau. Inutile de s'apitoyer sur son sort ! Magicien raté ou pas, il allait devoir résoudre ce problème avec Nocturna. Le tout était de savoir comment ! Oh ! Certes, il pouvait tout simplement se précipiter dans le Gouffre Noir pour affronter la sorcière, exiger qu'elle lui rende la bouteille et la menacer de lui jeter les pires sorts de son répertoire, si elle refusait d'obtempérer. Autant signer tout de suite son arrêt de mort ! Il n'était pas de taille à affronter Nocturna sur son propre terrain. Les pouvoirs de la terrible sorcière surpassaient largement les siens, d'autant plus qu'elle pouvait désormais compter sur l'appui du Darkling. Elle ne ferait qu'une bouchée d'un misérable jeteur de sorts comme lui.

Le terrifiant spectacle de la sorcière dominant la vallée, le démon juché sur son poing, lui revint à l'esprit. Il frissonna. Le mariage parfait de la haine et du mal !

Il posa les coudes sur le bureau, croisa les mains devant son visage si fort que ses jointures blanchirent sous la tension, fronça les sourcils et tordit la bouche en une moue si tragique que les commissures de ses lèvres semblèrent sur le point de glisser sous son menton. Aucun adversaire ne serait de taille à affronter la sorcière. Personne ! Personne sauf... Oui, bien sûr, le Paladin. Le Paladin serait bien le seul à pouvoir vaincre Nocturna. Seulement voilà : seul le roi pouvait invoquer les pouvoirs du Paladin ; or, le roi était condamné à rester dans l'autre monde, tant qu'il n'aurait pas retrouvé Abernathy et récupéré son médaillon !

Questor Thews poussa un profond soupir de découragement. Toute cette affaire était d'un compliqué ! Un véritable sac de nœuds !

— Bon, déclara-t-il tout à coup en se levant. Il va donc nous falloir simplifier les choses !

Facile à dire ! ironisa-t-il sombrement. Simplifier les choses revenait à trouver le médaillon, Holiday, Abernathy et à les ramener sains-et saufs à Landover pour que le roi puisse armer le bras du Paladin contre Nocturna et son maudit génie. La simplicité même, effectivement ! L'ennui, c'est qu'il ne détenait pas les pouvoirs nécessaires pour accomplir ce petit prodige. Il l'avait d'ailleurs dit au roi : s'il avait su inverser son sort de téléportation, il aurait fait revenir Abernathy depuis belle lurette.

Cependant... Cependant, il y avait un autre moyen.

Un moyen... peu orthodoxe et... pour le moins risqué...

Il se figea, l'échine parcourue d'un irrépressible frisson. Il s'enveloppa dans ses robes bariolées pour se réchauffer, puis se mit à tirer nerveusement sur le lobe de son oreille droite.

Il était Magicien de la Cour, oui ou non ? Alors autant assumer ses responsabilités !

— Inutile d'attendre plus longtemps, marmonna-t-il dans sa barbe.

Il quitta ses appartements d'un pas décidé et descendit dans la salle d'armes pour trouver Ciboule.

Il partirait cette nuit même !

GAMBIT

— Puisque je te dis que ça ne va pas marcher ! insista Miles. Je me demande pourquoi tu t'entêtes à vouloir me convaincre. Tu perds ton temps, Doc.

Ben Holiday se pencha vers son ami avec une moue lasse.

— Vas-tu arrêter de répéter toujours la même chose ! Tu ne pourrais pas être un peu positif, pour changer ?

— Mais je suis positif ! J'affirme que ça ne va pas marcher !

Ben soupira, se cala confortablement dans sa banquette et allongea les jambes.

— Et moi je te dis que ça marchera !

La limousine noire filait à travers la campagne, au nord de Woodinville. Miles était au volant ; Ben, seul à l'arrière. Miles portait une livrée de chauffeur un tantinet étriquée. Ils n'avaient pas eu le temps de faire des emplettes pour lui – de toute façon, les loueurs d'uniformes de ce genre ne devaient pas courir les rues – et avaient dû s'accommoder de celui que portait le chauffeur en titre – fort heureusement, un solide gaillard. Dommage ! La mise en scène aurait gagné en crédibilité si le chauffeur avait été aussi élégant que son passager ; passager qui était, lui, tiré à quatre épingles. Ben avait en effet consacré le reste de l'après-midi à renouveler sa garde-robe. L'éternel survêtement fatigué avait donc été avantageusement troqué contre un costume trois pièces à cinq cents dollars – bleu marine à très fines rayures, une chemise de soie bleu ciel et une cravate de soie mauve à fleurs bleues avec pochette assortie. Ben s'admira à la dérobée dans le rétroviseur. Le parfait homme d'affaires, brasseur de millions, avec juste la petite touche de mauvais goût qui dénonçait son trafiquant mafieux à dix pas. Confortablement installé à l'arrière de sa limousine, avec son costume de luxe et son chauffeur de maître, il avait tout du flibustier de la haute finance qui a réussi.

Ce qui, bien évidemment, était l'effet recherché.

— Non mais, imagine qu'il ait déjà vu ta photo quelque part ! s'exclama Miles tout à coup. Qu'est-ce que tu feras s'il te reconnaît ?

— Ah là ! Je serai dans de beaux draps ! Mais il ne me reconnaîtra pas. Où aurait-il bien pu dégoter une photo de moi, d'abord ? Si c'est à Meeks que tu penses, sache que ce retors de sorcier négociait toutes les ventes de Landover en personne. Michel Ard Rhi devait se contenter d'empocher l'argent, sans s'inquiéter de sa provenance. Gérer une fortune aussi colossale devait largement suffire à l'occuper, sans qu'il aille s'enquiquiner avec ce genre de détail, crois-moi !

— Oui, évidemment, faire dans le trafic d'armes et les coups d'État, ça demande un minimum d'investissement personnel ! rétorqua Miles en hochant la tête. Ce plan ne tiendra pas la route, Doc. On a affaire à trop forte partie. C'est trop risqué.

— Je ne te dis pas le contraire, mais tu en as un autre à proposer, toi ? Non. Bon, alors !

Ben regardait défiler les arbres sur le bas-côté de la route, à travers les vitres fumées. Le paysage était sombre et désert ; le ciel, d'une obscure immensité. Oui, il valait toujours mieux avoir un plan, se disait-il. Dommage que ce ne soit pas toujours un bon plan !

Ils avaient quitté Davis Whitshell avec la certitude qu'Abernathy était désormais aux mains de Michel Ard Rhi. Que Whitshell ait vu ou non les ravisseurs importait peu. Ils étaient tous convaincus que Michel Ard Rhi avait commandité le rapt. À l'heure qu'il était, Abernathy moisissait sans doute déjà dans les geôles du château. Il ne leur restait plus qu'à le délivrer. Et vite ! Car, si tant est qu'il ait eu quelques scrupules à employer les grands moyens, quand il lui avait mis la main au collet, la première fois, après l'évasion avortée d'Abernathy, Michel Ard Rhi ne reculerait probablement devant rien pour parvenir à ses fins. Sans compter que, s'il avait découvert le rôle qu'elle avait joué dans cette affaire, il était capable de s'en prendre à la fillette. Il y avait même gros à parier qu'il aille jusqu'à l'utiliser pour faire pression sur Abernathy. Whitshell avait mentionné le médaillon. Il savait que le scribe le portait à son cou. Ils devaient donc escompter qu'Ard Rhi le savait également – sinon, il se serait déjà débarrassé d'Abernathy depuis belle lurette – et qu'il ferait tout pour se l'approprier. Il ne pouvait certes pas s'en emparer de force, mais il pouvait fort

bien torturer le malheureux scribe jusqu'à ce qu'il accepte de le lui donner de son plein gré. La gamine serait alors une arme de choix pour exercer le plus ignoble des chantages.

Cela étant, ils n'avaient plus une minute à perdre et encore moins le temps de concocter le genre de stratagème à toute épreuve qu'ils auraient pu peaufiner en d'autres circonstances. Abernathy et Élisabeth étaient en danger. La santé de Salica empirait de jour en jour. Dieu seul savait comment naviguait Landover, avec les coups de tabac que ne devait pas manquer d'essuyer Questor Thews, le Darkling ne ménageant assurément pas sa peine pour déchaîner les plus effroyables tempêtes que le royaume ait connues depuis longtemps. Ben n'avait donc eu d'autre solution que d'adopter le premier plan à peu près sensé qui lui était venu à l'esprit.

De là à ce qu'il fonctionne... Ils auraient sérieusement besoin d'un petit coup de pouce du destin.

— Et puis, il y a Salica, Miles.

— Je ne l'oublie pas. Mais, tels qu'on est partis là, ça m'étonnerait qu'elle soit plus vernie que nous. (Il jeta un coup d'œil à Ben par-dessus son épaule.) À tous les coups, cette fichue forteresse sera aussi illuminée qu'un sapin de Noël !

Ben hocha la tête. Il avait bien évidemment envisagé cette éventualité. Les pouvoirs de la sylphide se montreraient-ils aussi efficaces ici qu'à Landover ? Et si sa magie lui faisait faux bond au dernier moment ? Dans un contexte différent, il n'aurait même pas songé à remettre les pouvoirs de sa compagne en cause. Il savait que, comme toute créature de magie, la sylphide pouvait se mouvoir sans être vue, en toute impunité. Mais ce don d'invisibilité n'avait fait ses preuves jusqu'alors qu'à Landover et avec une Salica en parfaite santé. À présent, Salica était si faible, si anémiée par la constante corrosion que l'atmosphère de ce monde semblait exercer sur elle, que l'on pouvait douter à juste titre de ses capacités. Elle avait désespérément besoin de se ressourcer, de puiser les substances vitales que réclamait son organisme. Il fallait impérativement qu'elle subisse la métamorphose nécessaire à son équilibre. Hélas ! Elle ne pouvait se transformer ici. Elle y avait réfléchi et avait conclu que les produits chimiques, dont on

abreuvait la terre, et les toxines, dont l'air de ce monde était saturé, auraient raison de sa santé. Elle était désormais prise au piège de sa forme humaine et le serait jusqu'à ce que Ben trouve le moyen de la ramener à Landover.

Il contracta les mâchoires. Inutile de se lamenter ! Il ne pourrait rien faire tant qu'il ne récupérerait pas le médaillon. Ni pour elle ni pour aucun d'eux.

Autant concentrer son énergie sur la machination en cours. Ce qui n'avancerait sans doute à rien, mais présentait le mérite d'être plus gratifiant et, surtout, moins décourageant.

Louer une limousine avec chauffeur était à la portée de tout un chacun. Soudoyer le chauffeur pour qu'il accepte d'abandonner son véhicule et sa livrée pendant quelques heures n'avait pas présenté beaucoup plus de difficultés. Après tout, regarder la télévision dans la chambre d'un confortable motel, pendant ses heures de service, n'était pas si désagréable. Surtout avec une petite « indemnité » de cinq cents dollars à la clef. On pouvait obtenir bien des choses avec ce genre d'argument ! Quant à se procurer la panoplie du parfait homme d'affaires véreux, c'était d'une simplicité enfantine.

Trouver Michel Ard Rhi avait été plus facile encore. « Ah oui ! L'espèce de cinglé qui vit dans un château, vous voulez dire ! » s'était obligeamment empressé de préciser le directeur du motel, quand Ben l'avait interrogé. « Gram Huit, ou un truc du genre, que ça s'appelle. Une vraie forteresse ! Ça se trouve au nord de Woodinville, de l'autre côté de la ville, derrière les vignobles. Mais vous ne pourrez pas le voir de la route, hein. C'est mieux gardé qu'une prison, ce machin-là ! Y paraît que le type ne laisse personne approcher. Quand je vous disais qu'il était cinglé ! Parce que, vous êtes d'accord avec moi, il faut vraiment être frappé pour vivre dans un pareil château en pleine cambrousse ! » Après quoi, il leur avait remis une carte sur laquelle il avait aimablement tracé un plan d'accès.

Localiser la prison en question était une chose ; rencontrer le « cinglé » qui la dirigeait le soir même en était une autre. Ben avait téléphoné. Il s'était entretenu avec un homme qui n'avait apparemment d'autre rôle que d'éconduire les importuns. Ben était allé jusqu'à expliquer qu'il quittait Seattle le lendemain,

que la proposition qu'il entendait soumettre à Mr. Ard Rhi était « l'affaire du siècle » et que la réussite de l'entreprise dépendait de la rapidité avec laquelle elle serait traitée. L'homme n'avait rien voulu savoir. Ben avait même ajouté que ce « genre d'affaire, vous me comprenez », se réglait habituellement en dehors des heures ouvrables. Le cerbère de service était demeuré inflexible. L'ex « gâchette du barreau » avait eu beau utiliser contre son adversaire tout l'arsenal guerrier d'un fin négociateur rompu aux plus acrobatiques exercices de rhétorique marketing, le bombardant de tous les appâts de rigueur : « argent, profit, occasion unique, rentabilité exponentielle, affaire en or... ». Rien n'y avait fait. L'homme était resté de marbre. Il avait cependant interrompu la conversation à deux reprises, soi-disant pour en référer à son patron, mais était chaque fois revenu plus intraitable que jamais. « Demain, peut-être, disait-il. Un autre jour, éventuellement... Mais certainement pas ce soir. » Mr. Ard Rhi n'accordait jamais d'entrevue après dix-sept heures.

À court de munitions, Ben avait fini par mentionner le nom d'Abernathy. Il avait également glissé plusieurs allusions – point trop subtiles – aux relations personnelles qu'il aurait eues lui-même avec certaines agences de renseignements très bien connues des hautes instances gouvernementales ; agences qu'il se verrait au regret de contacter, si Mr. Ard Rhi s'obstinait à lui refuser un entretien privé sur l'heure, et avec lesquelles Mr. Ard Rhi aurait sans doute plus de difficultés à négocier, par la suite, qu'avec lui, le soir même.

Ces menaces à peine voilées avaient opéré comme par enchantement. Quoique d'évidente mauvaise grâce, le « secrétaire particulier de Mr. Ard Rhi » s'était vu dans l'obligation d'annoncer à son interlocuteur que le rendez-vous demandé lui serait accordé. Mais était-il vraiment nécessaire que cette entrevue ait lieu à une heure si tardive ? avait-il insisté. « Primordial ! » avait rétorqué Ben. Il y avait alors eu une nouvelle interruption, un brouhaha, des éclats de voix. « Soit ! » avait finalement répondu l'irascible cerbère. Neuf heures précises ! » Et il avait raccroché. Ledit rendez-vous avait certes été arraché de haute lutte – une lutte dont les dernières

passes d'armes s'étaient avérées hasardeuses, la voix de son interlocuteur prenant une inflexion de plus en plus soupçonneuse et le ton se faisant chaque fois plus incisif –, mais Ben n'en avait cure. Il avait obtenu ce qu'il voulait. Quand on entendait parvenir à ses fins, il était parfois nécessaire de ne pas se montrer trop regardant sur les moyens employés. De toute façon, il n'avait pas le choix. Soit il rencontrait Ard Rhi cette nuit même, soit son plan tombait à l'eau.

Miles ralentit brusquement, coupant court aux réflexions de son passager. Il tourna à gauche pour passer entre deux monolithes surmontés de puissants projecteurs et s'engagea dans une allée, à peine plus large que la voiture. Les phares des autres véhicules, les petites lumières des rares maisons isolées, les halos jaunâtres des lampadaires disparurent aussitôt. Seuls, les deux pinceaux argentés de la limousine fouaillaient l'obscurité brumeuse du domaine.

La petite route semblait ne pas avoir de fin. Les bois laissèrent place aux vignobles : des rangées et des rangées de ceps nouveaux à perte de vue. Les minutes s'égrenaient...

Ben pensait à Salica, cachée dans le coffre, sous une pile de couvertures. Il aurait voulu pouvoir s'assurer qu'elle allait bien. Mais ils avaient passé un accord : à partir du moment où la voiture quitterait le parking du motel, il n'y aurait pas le moindre arrêt jusqu'au...

Il cligna des yeux.

D'aveuglantes lumières venaient de s'allumer, là devant, par-delà la petite colline qu'ils étaient en train de franchir, comme si... comme si elles s'étaient déclenchées à leur approche. Ils atteignirent le sommet et les flèches de Graum Wythe déchirèrent le voile noir de la nuit. Quoiqu'ils fussent encore à bonne distance, ils pouvaient clairement distinguer le château fort illuminé. Oriflammes et drapeaux claquaient au vent. Le pont-levis descendait lentement pour enjamber les douves. La herse s'élevait progressivement. Miradors et barbelés délimitaient un infranchissable périmètre de sécurité, à plus d'un kilomètre du mur d'enceinte. La limousine glissa silencieusement le long de la pente, pour se diriger vers un gigantesque portail dont les grilles s'ouvrirent

automatiquement. Ils traversèrent ainsi une colossale muraille, de plusieurs mètres d'épaisseur, qui s'enfonçait de droite et de gauche dans l'obscurité.

Ben prit une profonde inspiration, comme un plongeur avant le grand saut.

Miles s'était raidi sur son siège. Ben pouvait presque l'entendre penser. Quelle mascarade ! se disait-il.

L'étroite route sinueuse qui menait au château était vivement éclairée par deux rangées de lampadaires et flanquée de profondes tranchées. On ne sait jamais, se dit Ben avec une moue sarcastique, si quelqu'un quittait la route par erreur... Pour la première fois depuis qu'il s'était embarqué dans cette aventure, il commençait à douter de sa réussite. Graum Wythe se dressait devant lui, isolé en pleine campagne, à des kilomètres de la première habitation, comme quelque gigantesque monstre de pierre, avec ses tours, ses remparts, ses sentinelles, ses miradors, ses barbelés et Ben se croyait parvenu aux portes d'Alcatraz. Il allait entrer dans cette prison et allait y entrer aussi vulnérable que l'enfant qui vient de naître : sans arme et sans la moindre protection.

Il prenait subitement conscience du piège dans lequel il allait se jeter tête baissée et l'effroyable vérité lui sauta au visage. Quel idiot ! Où se croyait-il donc ? Dans un monde d'avions supersoniques et de gratte-ciel ? Mais, bon sang ! Graum Wythe n'appartenait pas à ce monde-là. Cette forteresse était l'ultime bastion d'un prince de Landover. Elle faisait désormais partie intégrante de l'univers auquel Ben vouait sa vie depuis presque deux ans. C'était une véritable enclave qui n'avait plus rien à voir avec le monde extérieur. Il pouvait toujours s'affubler de costumes trois pièces et rouler en limousine, savoir qu'à quelques centaines de kilomètres de distance autoroutes et mégalofoles grouillaient de gens « civilisés », cela ne changeait strictement rien à l'affaire. Ici, il était à Landover, nom d'un chien ! À Landover ! Mais sans le Paladin pour le défendre et sans Questor Thews pour le mettre en garde. Il était dans un royaume de magie, sans le moindre pouvoir surnaturel pour le protéger. Au premier faux pas, il serait tout bonnement liquidé !

La petite route butait sur le pont-levis abaissé. La voiture franchit les douves, passa sous la herse et déboucha dans la cour intérieure du château. Un rond-point central l'obligea à négocier un large virage, avant de s'arrêter au pied d'un grand escalier au sommet duquel trônait une lourde porte de chêne à traverses métalliques patinées. Parterres fleuris et gazon impeccablement entretenu n'égayaient nullement les lugubres murailles aux croisées barrées de fer.

— Charmant ! chuchota Miles.

Ben ne releva pas. Il était calme, maintenant, et parfaitement maître de lui. Il se voyait revenu quelques années en arrière, à l'époque où il était avocat et s'appropriait à franchir le seuil d'une salle d'audience. Le bon vieux temps, quoi !

Miles gara la limousine au pied de l'escalier, sortit et fit le tour du véhicule pour aller ouvrir la portière arrière. Ben descendit et jeta un coup d'œil circulaire. Parapets et hautes tours jetaient leurs gigantesques ombres dans la cour illuminée. Trop de lumière, pensa Ben. Les silhouettes noires des sentinelles en faction et des gardes patrouillant sur le chemin de ronde se découpaient dans la pénombre. Trop nombreux, ajouta-t-il en son for intérieur.

Un homme se tenait devant la porte. Ben était attendu.

— Bonne chance, Doc, murmura Miles en passant derrière lui pour refermer la portière.

Ben esquissa un hochement de tête, monta les marches et disparut à l'intérieur de la sinistre forteresse.

Les minutes passaient. Miles attendit un moment, adossé à l'aile droite de la limousine, puis fit le tour du véhicule pour rejoindre la portière du conducteur. Il s'arrêta, la main sur la poignée, et regarda autour de lui avec un air morne. Les portes du château étaient hermétiquement closes et l'homme qui avait accueilli Ben avait disparu avec lui. La cour était déserte, hormis bien sûr les projecteurs qui la balayaient de long en large – on se serait cru en plein jour – et les soldats qui montaient la garde tous les cinq mètres ! Miles hocha la tête. Il ouvrit la portière et actionna le levier du coffre. Il faisait des efforts désespérés pour ne pas penser aux gestes qu'il exécutait et affichait une désinvolture qu'il était fort loin d'éprouver. Il se dirigea ensuite

vers la malle, souleva le hayon et, évitant prudemment de jeter un coup d'œil aux couvertures amassées à l'intérieur, en sortit une peau de chamois et un chiffon blanc ; puis, laissant sciemment le coffre ouvert, retourna à l'avant du véhicule pour se mettre à essuyer consciencieusement le pare-brise.

Deux soldats en uniforme noir se détachèrent du mur, dans le coin le plus proche, et s'immobilisèrent en pleine lumière, les yeux braqués sur lui. Miles poursuivit son petit travail d'entretien, comme si de rien n'était. Les gardes portaient des armes automatiques à la ceinture.

Salica ne s'en sortira jamais, pensa-t-il, catastrophé.

Les gardes reprirent leur ronde. Miles transpirait à grosses gouttes. Il retourna à la place du conducteur, se pencha sous le tableau de bord, poussa le levier du capot, puis se plongea dans l'inspection du moteur. Il ne s'était jamais senti aussi seul et, paradoxalement, aussi entouré de toute sa vie. Il pouvait percevoir des dizaines de regards rivés sur lui. Il faisait assurément une cible idéale ! Il jeta un coup d'œil discret en arrière. Combien de paires d'yeux surprendraient Salica quand elle tenterait sa sortie ?

Estimant que son inspection mécanique avait assez duré, il rabattit le capot. Il n'avait pas perçu le moindre frôlement, pas le plus petit signe de mouvement. Mais qu'est-ce qu'elle attendait ? Le visage poupin grimaça. Et que croyait-il donc qu'elle attendait, par saint Joseph ? Ça tombait sous le sens : une coupure de courant !

Ce satané Doc avec ses plans à la noix !

Il rebroussa chemin pour atteindre le coffre, tout en se demandant comment il allait bien pouvoir mettre un point final à cette histoire de fous, avant qu'il ne soit trop tard. De toute façon, maintenant que le plan avait capoté, il n'avait plus qu'à... Il s'immobilisa, la main sur le hayon du coffre, les yeux écarquillés. Les couvertures gisaient en tas au fond de la malle. Salica avait disparu.

Le portier referma la porte d'entrée et, sans un mot d'explication, entreprit de fouiller son visiteur. Il le palpa de haut en bas, probablement à la recherche de quelque arme cachée. Il n'en trouva bien sûr aucune.

La fouille terminée, l'homme – qui aurait aussi bien pu être muet – entraîna Ben dans un couloir à voûte de pierre, ponctué de flambeaux, de mannequins en armure, de tapisseries, de statues de marbre et de tableaux à lourd cadre ouvragé et doré à l'or fin. Il s'arrêta devant une porte de chêne à double battant qui s'ouvrit sur un bureau. Enfin, pas le genre de bureau où l'on se contente de trois ou quatre rayonnages, d'une table et d'une chaise, non. En fait de bureau, se disait Ben, c'était véritablement le fumoir à l'anglaise avec ses bibliothèques saturées de précieux ouvrages jusqu'au plafond, ses luxueux tapis d'Orient et sa dizaine de profonds fauteuils de cuir et guéridons d'acajou attenants, tels qu'on en voit dans les vieux films de Sherlock Holmes, à l'intérieur des manoirs cossus, et où les personnages se retirent pour savourer leur cognac, fumer leur cigare et parler meurtres. Un feu flambait dans une cheminée de granit qui s'élevait jusqu'au plafond. Deux croisées à lancettes donnaient sur des jardins aux insondables profondeurs.

Le portier s'effaça pour le laisser entrer et referma la porte derrière lui.

Michel Ard Rhi s'était déjà levé, se matérialisant subitement comme un revenant derrière un des fauteuils à haut dossier. Il était vêtu de cuir de pied en cap, un cuir patiné, presque noir. Avec ses hautes bottes, sa crinière sombre, sa silhouette spectrale qui se découpait à contre-jour devant le flamboiement de l'âtre, on se serait presque attendu à le voir déclamer Hamlet. Il regardait Ben de ses yeux noirs profondément enfoncés dans les orbites caverneuses, impavide. Une expression peu engageante tirait ses traits durs. Il ne tendit pas la main, n'invita pas son hôte à s'asseoir, se contentant de l'examiner en silence.

— Je n'apprécie guère les menaces, Mr. Squires, fit-il enfin d'une voix posée. (« Squires » était le nom d'emprunt que Ben avait utilisé pour se présenter au téléphone.) D'où qu'elles viennent. Et encore moins quand celui qui les profère entend faire affaires avec moi.

Ben ne se démontra pas.

— Il était impératif que je vous voie ce soir même, Mr. Ard Rhi, répondit-il avec calme. Or, manifestement, je n'aurais pu y parvenir sans quelques menus efforts de persuasion.

Michel Ard Rhi le dévisageait, impassible.

— Vous voilà satisfait. Que voulez-vous ?

Ben s'approcha à moins de dix pas de son interlocuteur et scruta le regard noir braqué sur lui. Il n'y décela pas la moindre étincelle qui eût pu laisser penser que l'homme le reconnaissait.

— Je veux Abernathy.

— Je ne vois pas de quoi vous voulez parler.

— Inutile de nous faire perdre à tous deux un temps précieux, Mr. Ard Rhi, poursuivit Ben d'un ton détaché. Je sais tout. Je sais qui est Abernathy. Je sais qui est Davis Whitshell. Je suis au courant de la petite tractation avec le Hollywood Eye. En clair, je connais tous les tenants et aboutissants de cette affaire. J'ignore cependant quel intérêt cette créature présente pour vous et je m'en moque, pour peu que vous ne contrariez en rien mes projets. Des projets d'une envergure considérable, Mr. Ard Rhi, mais dont la réussite dépend de la rapidité avec laquelle ils seront menés à bien. Je n'ai donc pas une minute à perdre.

Une lueur de curiosité s'était allumée dans les yeux de rapace.

— Et ces projets sont d'ordre... ?

— Scientifique. (Ben laissa errer un sourire de conspirateur sur ses lèvres.) J'opère dans un domaine très... "spécialisé", Mr. Ard Rhi ; un domaine d'investigation qui s'intéresse plus particulièrement au fonctionnement de certaines formes de vie et à toutes les... « améliorations » qu'on peut y apporter. Ce sont des affaires très confidentielles. Le nom de ma société ou le mien sont totalement inconnus du grand public. Le soutien financier qu'Oncle Sam me fait l'honneur d'y accorder explique que nous échangeons de temps à autre quelques... menus services. Me suis-je bien fait comprendre ?

Ard Rhi fit un signe de tête affirmatif.

— Des expériences ?

— Entre autres choses. (Même petit sourire de connivence.) Verriez-vous quelque inconvénient à ce que nous nous asseyions pour discuter entre gens de bonne intelligence ?

Michel Ard Rhi ne répondit pas au sourire entendu, mais désigna un siège et prit place en vis-à-vis.

— Passionnant, Mr. Squires. Mais je ne vois pas en quoi je peux vous être utile. Car, voyez-vous, le « Abernathy » en question n’a jamais existé. Cette affaire a été montée de toutes pièces.

Ben haussa les épaules, comme s’il s’était attendu à cette réponse.

— Ces paroles n’engagent que vous. (Il se cala dans son fauteuil.) Cependant, si jamais ce fameux Abernathy existait – et s’il était possible de l’acquérir, d’une façon ou d’une autre – il serait, aux yeux de certaines personnes très haut placées, une marchandise d’une valeur... inestimable. Je serais moi-même prêt à faire une offre... Hummm, disons... « substantielle » pour l’obtenir.

Ard Rhi demeurait imperturbable.

— Vraiment ?

— Si tant est qu’il me soit remis en parfait état, bien entendu.

— Ce qui ne change rien au problème, Mr. Squires, puisque cette « inestimable marchandise » n’existe pas.

— À supposer qu’elle existe, cela va de soi.

— Supposer n’y suffira pas.

— Même pour... vingt-cinq millions de dollars ?

— Vingt-cinq millions de dollars ! s’exclama Michel Ard Rhi, stupéfait.

Ben hocha la tête. Il n’avait bien évidemment pas vingt-cinq millions de dollars à dépenser pour les beaux yeux d’Abernathy. Il n’avait pas vingt-cinq millions de dollars, point à la ligne. Mais comme, de toute façon, il n’escomptait pas que quiconque puisse acheter Abernathy – quelque exorbitante que puisse être la somme proposée – en tout cas, pas tant que Michel Ard Rhi n’aurait pas réussi à mettre la main sur le médaillon...

Non, ce qu’il était en train d’acheter, en fait, c’était du temps. Un temps lui aussi d’une valeur inestimable, mais qui, pour l’instant, ne lui avait pas coûté un cent !

Glissant comme une ombre de la nuit le long des sombres couloirs de Graum Wythe, Salica avançait sans un bruit. Elle était à bout de forces. La concentration qu'avait exigée l'invocation de son don d'invisibilité l'avait déjà considérablement affaiblie et l'énergie qu'elle devait fournir pour le maintenir l'épuisait. Une nausée persistante, doublée d'une sensation permanente de vertige, lui infligeait un véritable supplice. Par moments, elle se sentait si mal qu'il lui fallait s'abandonner contre la muraille pour reprendre des forces. Elle connaissait la gravité de son état. Elle était tout simplement en train de mourir. Oh ! C'était un processus lent, progressif, qui la dévorait petit à petit, chaque jour davantage. Mais elle en reconnaissait tous les signes. Elle ne pouvait pas survivre si elle demeurait trop longtemps hors de son milieu naturel – et surtout pas ici, dans un environnement où la pollution gangrenait la terre et jusqu'à l'air que l'on y respirait.

Elle ne l'avait pas avoué à Ben et n'en avait pas l'intention. Ben avait assez de soucis comme cela et, de toute façon, il ne pourrait rien faire pour elle. En outre, c'était un risque qu'elle avait accepté, en décidant de l'accompagner dans l'autre monde. Si coupable il y avait, ce ne pouvait être qu'elle.

Elle inspira profondément l'air confiné du château et eut un haut-le-cœur. Sa peau semblait recouverte d'un voile gris et moite. Elle était trempée de sueur. Elle ne pouvait pas rester là indéfiniment. Les bras repliés, elle s'appuya des deux mains sur le mur, derrière elle, et se propulsa en avant pour se contraindre à quitter sa cachette. Elle se trouvait au second étage et se savait près de toucher au but. Elle le sentait. Mais elle devait faire vite. Ben ne pourrait pas lui procurer plus de quelques minutes de répit.

Elle atteignit bientôt une porte au fond du couloir et colla l'oreille contre le vantail de bois. Son sixième sens lui révéla la présence d'un souffle humain à l'intérieur, un souffle ténu et encore pur : le souffle d'un enfant, conclut-elle.

La petite fille ! Élisabeth !

C'était pour cette raison qu'ils avaient décidé de venir au château de nuit : pour être sûrs de trouver la fillette dans sa chambre.

Salica fit doucement tourner la clenche, poussa la porte sans un bruit et entra. Élisabeth était en chemise de nuit, allongée dans son lit, en appui sur un coude. Elle lisait. Quand la sylphide se matérialisa devant elle, elle écarquilla les yeux.

— Qui vous êtes ? souffla-t-elle. Oh ! Mais vous êtes toute verte !

Salica lui sourit, referma la porte derrière elle et porta un doigt à ses lèvres.

— Chuuut ! Tout va bien, Élisabeth. Je m'appelle Salica et je suis une amie d'Abernathy.

Élisabeth se redressa d'un bond.

— Abernathy ? Une amie d'Abernathy ? (Elle repoussa les couvertures et sauta du lit.) Vous ne seriez pas une fée ? Ou une princesse, peut-être ? Vous êtes si belle ! Pouvez-vous jeter des sorts ? Pouvez-vous...

La sylphide posa son doigt sur les lèvres de la fillette.

— Chuuut ! Il faut faire vite, Élisabeth.

La fillette fronça les sourcils.

— Attendez ! Je ne comprends plus rien. Y a un truc qui cloche. Je parie que vous n'êtes pas au courant ! Abernathy est parti. Il n'est plus au château. Michel l'avait mis en cage dans les oubliettes, mais j'ai réussi à le trouver et je...

— Élisabeth, l'interrompit doucement Salica en s'agenouillant devant l'enfant pour lui prendre les mains. Il faut que je te dise quelque chose. Je crains qu'Abernathy ne soit revenu. Michel l'a retrouvé et l'a ramené ici.

— Oh non ! C'est pas vrai ! s'exclama la fillette à mi-voix, en pâlisant brusquement. Michel va lui faire du mal, j'en suis sûre ! Il le laissait déjà mourir de faim, quand je l'ai aidé à se sauver. Alors maintenant ! Oh ! Il va lui faire du mal, je le connais ! Il va le torturer !

Salica fit asseoir la fillette sur le bord du lit et prit place à côté d'elle.

— Il va falloir que nous le fassions évader une seconde fois, Élisabeth. Connais-tu quelqu'un qui pourrait nous y aider ?

La fillette semblait dubitative.

— Mon père, peut-être. Mais il n'est pas là.

— Quand revient-il ?

— La semaine prochaine, mercredi. (Elle fit la grimace.) Ce sera trop tard, hein, Salica ? Je trouvais aussi que Michel me regardait bizarrement, pendant le dîner. Comme si... Comme s'il savait quelque chose. Il arrêtait pas de parler de chiens et il avait ce petit sourire en coin que j'aime pas beaucoup. Je parie qu'il sait ce que j'ai fait et qu'il veut m'embêter. Il va lui faire du mal à Abernathy, hein ?

Salica étreignit les petites mains de l'enfant.

— Nous allons l'en empêcher. J'ai des amis avec moi, ici, et nous allons faire sortir Abernathy.

— C'est vrai ? s'écria la fillette, tout excitée. Mais alors, je peux peut-être vous aider, moi !

— Non, Élisabeth. Pas cette fois.

— Mais si ! Puisque, de toute façon, Michel sait déjà que j'ai fait évader Abernathy, ça ne pourra pas être pire. Et puis comme ça, je pourrai partir avec vous. Je veux pas rester ici !

Salica fit une moue réprobatrice.

— Élisabeth, je...

— Mais, Salica, tu sais pas ce que Michel a fait ! Il m'a interdit de quitter ma chambre ! Tu te rends compte ! Demain, c'est Halloween et je ne pourrai même pas aller jouer avec mes copines ! (Elle se mit à pleurer.) J'ai même dû le supplier pour qu'il me laisse aller à la fête de l'école, demain soir. J'ai été obligée de demander à Nita de dire à ses parents d'appeler, pour promettre qu'ils viendraient me chercher ! Tu penses, avec papa parti, Michel fait tout ce qu'il veut ! Mais je lui ai dit que si je n'y allais pas, tout le monde se demanderait où je suis passée parce que tous les copains de l'école y vont. Alors il a bien été obligé de dire oui. (Elle renifla.) Mais maintenant, je m'en fiche, moi, d'aller à la fête, si Abernathy est enfermé ici ! Oh ! Pauvre Abernathy ! (Elle sanglotait.) Et moi qui le croyais déjà en Virginie ! (Elle cessa brusquement ses pleurs et releva la tête.) Je sais ! On va aller le chercher ce soir !

Salica essuya les larmes de la fillette.

— Comment ?

— On va refaire la même chose que la dernière fois. On va passer par le passage secret. Je suis sûre que Michel ne sait pas pour le passage secret parce que j'y suis retournée après le

départ d'Abernathy. Il était même pas fermé et y avait personne. Je sais où se trouvent les clefs des cages. Je pourrai les prendre. Je suis sûre que je pourrai ! (La fillette était si exaltée qu'elle haletait, les joues en feu.) Oh oui, Salica ! Il faut y aller maintenant !

Pendant une fraction de seconde, Salica faillit se laisser tenter. Elle secoua la tête.

— Non, Élisabeth, pas maintenant, pas ce soir. Mais bientôt, je te le promets. Et peut-être pourras-tu effectivement nous aider. Tu l'as déjà fait d'ailleurs, en me confirmant qu'il y avait un passage secret. C'est la raison pour laquelle j'étais venue te voir. Il fallait que je sache s'il existait un moyen de faire sortir Abernathy.

La gamine se tordait les mains d'impatience.

— Mais nous devons nous montrer extrêmement prudents. Nous n'aurons pas droit à l'erreur, tu comprends. Il faudra faire très attention à ce que tu vas dire ou faire, à partir de maintenant.

Les lèvres de la fillette tremblaient de déception. Elle était de nouveau au bord des larmes, mais elle hocha docilement la tête.

Salica lui adressa un faible sourire. Elle était exténuée et savait qu'elle n'était pas encore au bout de ses peines. Elle devait penser au retour et elle était déjà en retard sur l'horaire convenu.

— Tu ne devras dire à personne que tu m'as vue, Élisabeth. Tu devras prétendre ne jamais avoir entendu parler de moi. Tu devras faire comme si tu ne savais rien au sujet d'Abernathy. Crois-tu pouvoir y parvenir ?

— Oh ! Je joue la comédie comme personne !

— Bon. (Salica se leva et lâcha les mains de la fillette pour se diriger vers la porte. Élisabeth l'agrippa au poignet. La sylphide se retourna.) Sois patiente, Élisabeth. Nous voulons tous qu'Abernathy sorte sain et sauf d'ici. Demain, peut-être...

— Oh ! Mais je l'aime tant, moi, Abernathy ! déclara tout à coup la gamine avec une expression si attendrissante que Salica la prit dans ses bras.

— Moi aussi, Élisabeth.

Elles restèrent ainsi, serrées l'une contre l'autre, pendant un long moment.

— Vingt-cinq millions de dollars ! C'est une somme, Mr. Squires, déclara posément Michel Ard Rhi.

Ben sourit.

— Le progrès n'a pas de prix, Mr. Ard Rhi.

Les deux hommes s'examinèrent en silence dans l'atmosphère feutrée de la bibliothèque. Aucun bruit ne filtrait de l'extérieur.

— L'objet de notre transaction devra bien sûr être en excellente condition, répéta Ben. Un spécimen endommagé ne me serait d'aucune utilité.

Ard Rhi gardait les lèvres serrées, le regard fixe.

— Vous comprendrez, j'en suis sûr, qu'une petite vérification s'impose.

Silence.

— Simple routine.

Silence.

— J'aurais besoin de m'assurer qu'Abernathy...

— Abernathy n'existe pas, Mr. Squires.

Il y eut un nouveau silence. Ben gagnait du temps. Il attendait.

— Et même s'il existait... Une telle offre demande réflexion.

Ben opina. Il n'avait tout de même pas escompté voir Abernathy le soir même.

— Évidemment... En admettant que je puisse différer mon départ, Mr. Ard Rhi, pourrions-nous reprendre cette conversation demain ?

Ard Rhi haussa les épaules. Il étendit le bras, toucha quelque chose sous le guéridon jouxtant l'accoudoir et se leva.

— S'il devait y avoir une seconde entrevue, Mr. Squires, j'en déterminerais moi-même le lieu et l'heure.

Ben afficha un sourire affable.

— Pour peu que cela soit dans un futur immédiat, Mr. Ard Rhi.

Contre toute attente, Michel Ard Rhi répondit à son sourire.

— Laissez-moi vous donner un petit conseil, Mr. Squires, dit-il en s'avancant vers Ben. La prochaine fois, montrez-vous plus

prudent. Ce château n'est pas sans danger. Ces murs ont vu défiler bien des hommes au cours des siècles. Leur histoire est gravée dans la pierre. Certains de ceux qui sont entrés ici n'en sont jamais ressortis. Cet endroit exerce une étrange fascination sur ses visiteurs... Une fascination qui peut parfois s'avérer extrêmement maléfique.

Ben se figea, glacé d'effroi. Il sait tout, pensa-t-il avec horreur.

— La vie — même celle de gens éminents tels que vous, Mr. Squires —, oui, la vie est aussi fragile que la flamme d'une chandelle. Une ou deux chandelles que l'on mouche, quelle importance, n'est-ce pas ? La magie qui imprègne ces murs a ce singulier pouvoir, Mr. Squires. Elle peut tout simplement vous faire disparaître, comme si vous n'aviez jamais existé.

Ben entendit la porte s'ouvrir derrière lui.

— Vous voilà prévenu, ajouta posément Ard Rhi avec un regard noir qui laissait clairement entendre qu'il ne fallait pas prendre cette menace à la légère.

Le portier s'approcha à pas feutrés. Michel Ard Rhi tourna brutalement le dos à son hôte. Ben sortit promptement de la pièce, osant à peine respirer. Un frisson lui parcourut l'échine. Il arpenta le couloir sur les talons de son guide qui s'empressa de lui ouvrir la porte. Au moment où il franchissait le seuil, Ben eut la sensation que quelque chose le frôlait dans le dos. Il jeta un coup d'œil en arrière. La porte se referma. Il faisait nuit. Il était seul en haut des marches.

La limousine l'attendait au pied de l'escalier. Le coffre était fermé. Miles était debout, près de la portière arrière qu'il tenait obligeamment ouverte. Ben descendit les marches et prit place à l'intérieur du véhicule. Miles fit le tour de la voiture pour s'asseoir derrière le volant.

— Et Salica ? souffla Ben aussitôt.

— Je suis là, Ben.

La voix provenait du vide noir entre les deux banquettes, si près de lui que Ben sursauta.

Miles mit le contact et manœuvra la limousine vers la sortie. En quelques minutes, ils franchirent le pont-levis, puis le mur d'enceinte dont les grilles se refermèrent automatiquement

derrière eux. La voiture reprit la petite allée sinueuse et se fonda dans la nuit. Quand ils eurent franchi le sommet de la colline, Salica se matérialisa subitement près de Ben. Elle lui raconta aussitôt son entrevue avec Élisabeth. Quand elle eut achevé son récit, un silence pesant retomba dans la limousine. Le moteur ronronnait en sourdine. La voiture s'engagea sur la route, en direction de Woodinville.

Miles enclencha le chauffage. Nul ne protesta.

Curieux comme, certaines nuits, le froid parvenait à s'infiltrer sous la peau pour vous glacer jusqu'aux os !

RAPT

Le 31 octobre fut une journée grise et froide. Le vent soufflait en rafales. La pluie tombait à verse. Toute la moitié ouest de l'État de Washington entendit l'hiver frapper à sa porte. C'était un temps maussade, le genre de temps où le jour semble un perpétuel crépuscule, un temps propice aux ombres furtives et aux chuintements étouffés, un temps à se blottir au coin du feu avec une boisson chaude et un bon livre, un temps à sursauter au moindre bruit et à voir passer des fantômes. Autrement dit, le temps idéal pour une veille de Toussaint.

Élisabeth déjeunait à la cantine quand une surveillante vint la chercher. Le secrétariat venait de recevoir un coup de téléphone pour elle et son correspondant patientait au bout du fil. La fillette quitta aussitôt la table, en confiant son gâteau au chocolat à la garde de Nita Coles. Elle était si excitée, en revenant, qu'elle en oublia son dessert. Pendant la récréation, elle informa Nita que, finalement, elle se « débrouillerait toute seule » pour aller à la fête de l'école, le soir même, mais qu'elle aurait tout de même besoin de ses parents pour le retour. Nita lui fit remarquer que décidément elle « changeait d'avis comme de chemise », mais promit de faire le nécessaire.

Ben Holiday passa la majeure partie de cette triste journée à faire les magasins de Seattle.

Encore dut-il passer plusieurs heures dans sa chambre de motel, apportant d'incessantes modifications pour que le costume qu'il avait eu tant de mal à trouver ressemble enfin à ce qu'il voulait.

Salica resta alitée toute la journée. Elle était si faible qu'elle avait peine à respirer. Elle eut beau tenter de dissimuler la gravité de son état, Ben ne fut pas dupe. Il eut cependant l'intelligence de n'en rien montrer, s'efforçant de se concentrer sur les préparatifs de la soirée, pour museler son anxiété. Salica lui en fut secrètement reconnaissante.

Quant à Miles Bennett, il avait été envoyé en repérage pour affréter un avion privé et trouver un pilote confirmé qui serait prêt à décoller dans la nuit. Il visita plusieurs aérodromes avant

de parvenir à ses fins, puis informa le pilote qu'il aurait quatre passagers et s'envolerait pour la Virginie.

Chacun vaquait donc aux préparatifs de la fête, comme Monsieur Tout-le-monde, à ceci près que, pour Salica, Miles et Ben, cette fête-là n'aurait de fête que le nom...

Le crépuscule surprit la petite troupe en route pour Graum Wythe. La limousine avait depuis longtemps regagné Seattle. Ben conduisait une voiture de location. Salica était assise à l'avant ; Miles, à l'arrière. Le vent hurlait à travers la campagne déserte. Les arbres gesticulaient, telles des sorcières un soir de sabbat. Leurs ombres torturées s'abattaient sur la voiture comme les griffes du diable. Le ciel plombé sombrait dans le gouffre noir de la nuit.

— Ça ne marchera jamais, Doc, lança tout à coup Miles, brisant le silence pesant qui avait envahi le véhicule depuis leur départ.

Ben sourit dans l'ombre. Voilà que son cher associé remettait ça !

— Et pourquoi donc, Miles ?

— Parce qu'il y a trop d'inconnues, trop de données que nous ne pouvons pas maîtriser. J'ai déjà dit ça, hier soir, je sais. Et tu t'en es tiré quand même, d'accord. Mais ce soir, c'est une autre paire de manches. Ce plan-là est cent fois plus dangereux que le premier ! Tu réalises, je suppose, que nous ne savons même pas si Abernathy est bien enfermé dans ces oubliettes, ces cages, ou je ne sais quoi ! Et s'il n'y était pas ? Et, même en admettant qu'il y soit, imagine qu'on ne puisse pas l'en sortir. Et s'ils ont changé les serrures ou caché les clefs ? Et s'ils l'ont transféré ailleurs ? Nom d'un chien, Doc ! Mais dis-moi un peu ce qu'on fera dans ce cas-là !

— On reviendra demain pour faire une nouvelle tentative.

— C'est ça ! Sauf que, demain, ce ne sera plus Halloween, mon vieux ! Alors je serai curieux de savoir comment on s'y prendra ! On attendra Thanksgiving peut-être, pour passer en douce avec la dinde ? À moins que tu ne préfères le 24 décembre, pour jouer les Pères Noël et descendre par la cheminée ?

Ben jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Miles était plutôt comique dans son costume de gorille. Quoiqu'il ne fût pas mal non plus avec son accoutrement de chien qui lui donnait un faux air d'Abernathy !

— Relax, Miles !

— Relax !

Ben imaginait parfaitement la tête de Miles, empourprée jusqu'aux oreilles sous l'épaisse fourrure simiesque.

— Et s'ils font le décompte à l'entrée et à la sortie ? Eh bien, je vais te dire, moi. S'ils font le décompte, on est cuits !

— Je t'ai déjà dit comment gérer ça. Ça va marcher comme sur des roulettes. D'ici à ce qu'ils comprennent ce qui leur arrive, nous serons déjà loin.

Miles bougonna dans son coin, mais se tut. La voiture s'engagea entre les deux monolithes surplombés de puissants projecteurs et Ben emprunta l'allée privée.

— Je préférerais que nous n'emmenions pas Élisabeth, déclara doucement Salica.

— Je sais. Mais nous ne pourrons pas la laisser là-bas ; pas après un coup pareil. Ard Rhi finira bien par découvrir le pot aux roses et plus elle sera loin du château, mieux ça vaudra. Quant à son père, il comprendra quand Miles lui aura expliqué. Ne t'inquiète pas. Nous ferons le maximum pour qu'ils soient en sécurité.

— Hummmpf ! ronchonna Miles. Tu sais quoi ? Tu es complètement timbré, Doc ! Pas étonnant que tu joues les rois de pacotille dans un royaume de conte de fées !

Salica s'était affaissée sur son siège, les yeux clos. Sa respiration chuintante soulevait sa poitrine par saccades. Ben se tourna vers elle, mort d'inquiétude.

— Tu es sûre que tu vas y arriver ?

La sylphide hocha la tête sans répondre.

Ils traversèrent les vignobles, franchirent la colline – ce qui déclencha aussitôt la ronde des projecteurs – puis le mur d'enceinte dont les grilles s'étaient ouvertes à leur approche. Quand la voiture prit la petite route goudronnée qui menait au château, le pont-levis et la herse étaient déjà en mouvement. La forteresse illuminée se découpait lugubrement dans le ciel

plombé. Tours et remparts se dressaient comme des spectres surgis de la brume. Les essuie-glaces balayaient le pare-brise avec un grincement sinistre. Ben conduisait lentement. Il avait la gorge sèche. N'aurait-il pas oublié quelque chose ?

Le bois craqua sous les pneus, quand la voiture passa sur le pont-levis avant de se faufiler entre les mâchoires du portail. Les projecteurs trouaient le rideau de pluie dans la cour intérieure, mais ni les gardes qu'ils avaient aperçus la veille derrière chaque merlon ni les sentinelles en faction au pied des escaliers n'étaient visibles. Ça ne veut pas dire qu'ils ne surveillent pas les environs, conclut Ben, en garant le véhicule au pied des marches.

Ils descendirent de voiture et se précipitèrent vers la porte d'entrée sous la pluie battante, Ben serrant Salica contre lui pour l'empêcher de glisser sur le sol détrempé. Il frappa. Le portier ouvrit aussitôt le lourd vantail de chêne, puis se figea sur le seuil, interloqué.

Un gorille, un chien et une femme verte se tenaient sur le perron.

— Bonsoir, fit Ben, sous sa cagoule de chien. Nous venons chercher Élisabeth pour la conduire à la petite fête que donne l'école Franklin pour Halloween. Je suis Mr. Baker. Voici ma femme, Hélène, et notre ami, Mr. Campbell.

Il avait avalé la moitié des syllabes en prononçant les noms. Moins on se souviendrait d'eux, mieux ce serait.

— Oh ! répondit le portier, qui n'était guère loquace.

Il les fit entrer, les examina, tandis qu'ils s'essuyaient négligemment dans le vestibule, puis se dirigea vers le téléphone mural. Ben retint son souffle. L'homme reposa bientôt le combiné et revint vers eux.

— Miss Élisabeth demande si l'un d'entre vous pourrait l'aider à parachever son déguisement.

— Mais oui, bien sûr, s'empressa de répondre Salica, qui respectait le scénario à la lettre. Je connais le chemin, merci.

Le portier n'avait pas eu le temps d'ouvrir la bouche, qu'elle avait déjà disparu dans l'escalier. Ben et Miles prirent place sur le petit banc de l'entrée. Le portier resta un long moment à les examiner, comme s'il se demandait comment deux adultes sains

d'esprit pouvaient bien se laisser convaincre d'endosser pareils accoutrements, puis tourna les talons et s'éloigna dans le couloir.

Ben étouffait sous ses deux costumes. Il était en nage.

Jusque-là, tout va bien, se disait-il.

Salica frappa à la porte d'Élisabeth et attendit. Un petit clown à l'hirsute tignasse orange, au teint blanc et à l'énorme nez rouge ouvrit la porte.

— Ô Salica ! s'exclama aussitôt la fillette à mi-voix, en agrippant la sylphide au poignet pour l'attirer vivement dans sa chambre. Tout va de travers !

Salica la prit calmement par les épaules.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Élisabeth ?

— Mais Abernathy ! Il est... tout drôle. J'suis-des-cendue-dans-les-oubliettes-cet-après-m'en-rev'nant-d'l'école-pour-voir-s'il-allait-bien. Enfin-tu-comprends-j'voulais-vérifier-qu'il-était-toujours-là. J'sais-qu'j'aurais-pas-dû-mais-j'étais-si-inquiète-Salica ! (Dans son affolement, la fillette mangeait la moitié des mots. La sylphide tenta de l'apaiser en lui caressant doucement les épaules.) J'suis-sortie-d'ma-chambre-en-faisant-attention-que-per-sonne-me-voie-et-et-et (Elle hoquetait.) j'suis-des-cendue-par-le-passage-secret... Abernathy-était-bien-là-enfermé-dans-une-cage-avec-tout-plein-de-chaînes-partout ! Ô Salica ! (Elle reprit son souffle.) Il avait l'air si triste ! Il était si sale ! Je l'ai appelé tout bas, mais on dirait qu'il ne me reconnaît pas. Il a baragouiné des trucs si bizarres que j'ai rien compris à rien ! Il était allongé par terre. On dirait qu'il ne peut pas bouger ou s'asseoir ou remuer ou... (Elle éclata en sanglots.) Ô Salica ! Il est malade ! Il est malade ! Il ne peut même plus parler !

La sylphide sentit un frisson lui parcourir l'échine. Elle refoula ses craintes.

— N'aie pas peur, Élisabeth ! dit-elle d'une voix ferme. Conduis-moi auprès de lui. Tout ira bien.

Elles se faufilèrent dans le couloir, fée d'émeraude et petit clown blanc se tenant par la main. Le tic-tac d'une vieille horloge résonnait dans le silence. Un brouhaha de voix leur parvint, assourdi par l'épaisseur des murs. Élisabeth guida Salica jusqu'au placard à balais. Elle y fit entrer la sylphide, puis

se glissa à l'intérieur avant de refermer la porte. Elle alluma une lampe de poche et, après quelques mystérieuses manipulations, poussa le fond du placard. Le mur pivota sans bruit. Elles empruntèrent un escalier en colimaçon interrompu par deux paliers successifs, puis traversèrent un petit tunnel obstrué par un mur. Une poignée rouillée était scellée dans la pierre.

— Il est de l'autre côté ! chuchota la fillette.

Elle agrippa la poignée et tira. Un pan de la muraille s'écarta pour offrir une étroite ouverture. L'air fétide s'y engouffra et la sylphide eut un haut-le-cœur. Elle lutta fébrilement contre la nausée, les paupières mi-closes, haletante, s'appuyant au mur pour ne pas s'effondrer.

— Salica ? Ça ne va pas ?

Le petit clown s'était retourné, saisi d'effroi.

— Si, si, murmura faiblement la sylphide.

Pas maintenant, se disait-elle. Oh non ! Pas maintenant ! Encore un petit effort ! Courage ! Elle se redressa pour jeter un coup d'œil par la brèche du mur. La paroi opposée était tapissée de petites cellules sombres, bardées de fer. Des cages ! pensa la sylphide, le cœur serré. Elle perçut un mouvement dans l'une d'elles. Quelque chose se débattait à l'intérieur.

— C'est Abernathy ! déclara la fillette d'une petite voix étranglée.

Salica regarda de droite et de gauche. Personne en vue.

— Y a-t-il des gardes ?

Élisabeth désigna une porte au fond du couloir.

— Là, derrière cette porte. Normalement, il est tout seul.

Salica traversa le couloir, assaillie par un nouvel accès de fièvre et de nausée. Elle avança, sur des jambes qui la portaient à peine, vers la cage d'Abernathy et scruta la pénombre à travers les barreaux. Le chien gisait sur une paille souillée. Ses vêtements étaient déchirés. Il avait dû être malade, car il était couvert de vomissures. Sa cage empestait. Un large collier de fer lui enserrait le cou. Une lourde chaîne le retenait au sol.

Le médaillon luisait sur son poitrail maculé.

Abernathy marmonnait d'incompréhensibles plaintes. Des fragments de mots se détachaient d'un discours incohérent. On l'a probablement drogué, conclut Salica.

Élisabeth tendit la main vers elle.

— C'est la clef, Salica, chuchota-t-elle. Mais je ne sais pas si elle marche aussi pour le collier.

La fillette semblait terrorisée. Elle tressaillait de façon irrépressible. Son nez rouge tomba sur le sol. Elle le ramassa d'une main tremblante et le remit maladroitement en place.

Salica avait déjà introduit la clef dans la serrure, quand elles entendirent un raclement métallique au fond du couloir.

Michel Ard Rhi sortit de son bureau, emprunta le couloir pour monter au premier et s'arrêta brutalement dans l'entrée, devant le spectacle du gorille et du chien assis sur le banc. Il semblait ne savoir que penser.

Il les reluqua en silence. Ses deux hôtes firent de même. Nul ne desserra les lèvres.

Ben entendait son cœur cogner à cent à l'heure dans sa poitrine. Il retenait son souffle. Il avait senti Miles se raidir à côté de lui. Soudain, Ard Rhi sembla se remémorer quelque chose.

— Ah oui ! s'exclama-t-il. La fête d'Halloween à l'école ! Vous venez chercher Élisabeth, sans doute ?

Le téléphone sonna au même moment.

Ard Rhi hésita, puis tourna les talons. Le gorille et le chien se regardèrent en silence, une même lueur de soulagement dans les prunelles. Ils l'avaient échappé belle !

Le garde poussa la porte métallique et s'avança à pas lourds dans le couloir. Ses bottes ferrées résonnaient sur la pierre. Il était tout de noir vêtu et portait un pistolet automatique et un trousseau de clefs à la ceinture. Élisabeth se rencogna derrière le mur, tout en hasardant un bref coup d'œil à l'extérieur. Elle s'était aussitôt faufilée par la brèche du passage secret et avait à peine eu le temps de repousser le pan de muraille – se ménageant juste une petite ouverture pour observer les mouvements de l'intrus en catimini – que l'homme en uniforme parvenait déjà à sa hauteur.

Salica n'avait pu courir assez vite. Elle était restée dans le couloir. Mais où était-elle donc ? Aurait-elle réussi à se cacher quelque part ? La fillette ne voyait guère de cachette acceptable en dehors de la sienne. Pourquoi ne la voyait-elle pas ?

Elle suivit des yeux le garde qui s'arrêtait devant la cage d'Abernathy, secouait la grille de la cage pour vérifier qu'elle était solidement fermée, puis rebroussait chemin. Alors qu'il passait devant Élisabeth, son trousseau de clefs se mit à flotter sans un bruit dans les airs. La fillette écarquilla les yeux, médusée. Le garde poursuivait sa route, comme s'il ne se rendait compte de rien. Il atteignit la porte au fond du couloir, sans avoir un tant soit peu ralenti son allure martiale, poussa le vantail et disparut.

Élisabeth jaillit soudainement de sa cachette.

— Salica ? souffla-t-elle.

La sylphide se matérialisa à ses côtés, le trousseau de clefs à la main.

— Chuut ! Dépêche-toi ! Nous n'avons plus une minute à perdre !

Elles retournèrent devant la cellule d'Abernathy. Salica ouvrit la porte avec la clef que lui avait donnée Élisabeth et se glissa à l'intérieur à quatre pattes. Elle se pencha sur Abernathy. Les prunelles du scribe étaient dilatées et sa respiration anormalement rapide. Quand elle tenta de le redresser, il s'affala contre elle.

La sylphide fut prise de panique. Abernathy était beaucoup trop lourd pour elle. Même avec l'aide d'Élisabeth, jamais elle ne pourrait le porter. Il fallait trouver un moyen de lui faire reprendre conscience.

— Essaye-les une à une jusqu'à ce que tu trouves la bonne, ordonna-t-elle à la fillette, en lui présentant le trousseau de clefs.

Agenouillées côte à côte, Élisabeth s'acharnait sur le collier d'Abernathy, tandis que Salica lui frottait les pattes, lui palpait le crâne, lui massait les tempes, la nuque... Rien n'y fit. Elle se sentait près de succomber au découragement. Comment faire ? Fallait-il aller chercher Ben ? Mais non ! C'était impossible ! Ce serait ruiner tout leur stratagème ! Et puis, de toute façon, elle n'avait plus assez de temps.

Au bout du compte, elle fit ce que toute sylphide aurait fait en pareil cas : elle eut recours à ses facultés surnaturelles. Elle était trop faible pour invoquer toute la puissance de sa magie,

mais elle ferait son possible. Prenant la tête du scribe entre ses mains, elle ferma les yeux et se concentra. Il ne lui restait qu'une seule solution : faire sortir le poison du corps d'Abernathy pour qu'il puisse retrouver ses esprits. Ce qui revenait, bien sûr, à le faire entrer dans le sien. Le choc fut d'une violence inouïe. Le poison s'infiltra dans sa chair comme un venin sous la morsure du serpent. Elle se débattit malgré elle pour lutter contre cette invasion morbide. Mais elle était trop faible. Le poison s'attaqua aussitôt aux piètres défenses que son système déjà ébranlé pouvait encore lui opposer et envahit son organisme comme une déferlante. Une atroce douleur la saisit au cœur. Elle frémit, se détacha brusquement du scribe et se détourna pour vomir dans la paille.

— Salica ! Salica ! s'écria la fillette, affolée.

Le petit masque blanc du clown au nez rouge se pressait contre l'épaule de la sylphide. Salica battit des paupières. Le nez rouge roula sur la pailasse. Elle le suivit des yeux, hagarde. Ses pensées semblaient lui échapper. Tout tournait autour d'elle. Elle se sentait défaillir.

— Salica ! Qu'est-ce que tu fais là ?

La voix d'Abernathy claqua dans sa tête comme un fouet. Elle se redressa subitement. Sauvée ! se dit-elle en ouvrant des yeux stupéfaits sur le scribe penché sur elle.

Ils avaient déjà rejoint le passage secret, quand Élisabeth se frotta le bout du nez et s'aperçut avec horreur de la disparition de son nez rouge. Elle devait l'avoir perdu alors qu'elle libérait Abernathy. On le trouverait forcément. Il fallait absolument le récupérer. Elle songea à faire immédiatement demi-tour, mais se ravisa à temps. Il était trop tard. Salica n'aurait jamais la force de rebrousser chemin. Or, elle ne la laisserait jamais y retourner seule. Elle se mordit la lèvre et se concentra sur son rôle de guide. Elle éclairait les marches pour ses compagnons qui la suivaient dans l'escalier. Abernathy et Salica se raccrochaient l'un à l'autre comme deux naufragés sur le point de sombrer.

— Encore un petit effort, les encouragea-t-elle. On y est presque.

Aucun des deux ne répondit.

Quand ils atteignirent enfin le deuxième étage, la fillette se retourna vers ses amis. Le pinceau de lumière s'arrêta sur le visage de la sylphide : il était blême et ruisselant de sueur. Ses yeux semblaient hagards.

— Ça va aller, souffla Salica, pour rassurer Élisabeth qui la fixait avec une expression de flagrant désarroi.

La fillette ne fit aucun commentaire mais n'en pensa pas moins. Il était évident que ça n'allait pas du tout.

Parvenues dans la chambre, Élisabeth et Salica se précipitèrent sur le scribe pour le nettoyer et le brosser du mieux qu'elles pouvaient. Elles voulurent lui ôter ses hardes, mais il protesta si violemment qu'elles n'osèrent le contrarier. Il condescendit néanmoins à enlever lui-même sa tunique, mais refusa catégoriquement de se séparer de ses chausses et de ses bottes. Ce n'était pas prévu au programme, mais Salica était trop épuisée pour insister. Elle sentait le peu de forces qui lui restait s'amenuiser un peu plus à chaque seconde. Le temps lui était compté. La mort, elle, n'attendrait pas.

Curieux d'ailleurs, se disait-elle. Elle aurait imaginé que la perspective de mourir l'effraierait davantage.

Le téléphone mural du vestibule sonnait désespérément dans le vide. Pour Miles et Ben, il sembla sonner une éternité avant que le portier ne daigne répondre.

— Miss Élisabeth me prie de vous dire qu'elle descend immédiatement.

— Pas trop tôt ! maugréa Miles entre ses dents.

L'homme s'attarda un instant, puis disparut dans le couloir.

— J'y vais, chuchota Ben.

Il se leva, entrebâilla la porte et s'éclipsa en silence. Il descendit les marches du perron quatre à quatre, s'engouffra à l'arrière de la voiture, ôta son costume de chien en deux temps trois mouvements, le jeta sur le plancher, se redressa pour placer le masque glissé sous le siège avant sur son visage, sortit du véhicule et rejoignit sa place sur le banc de l'entrée comme une fusée.

À peine s'était-il assis que le portier réapparaissait dans le vestibule. Il fronça les sourcils en apercevant le squelette à tête de mort qui tenait désormais compagnie au gorille.

— Mr. Andrews s'est lassé d'attendre dans la voiture, expliqua posément Miles, en désignant son voisin. Mr. Baker est monté chercher Élisabeth et sa femme.

Le portier hocha la tête d'un air absent, le regard toujours rivé sur le masque mortuaire. Il semblait sur le point de dire quelque chose, quand Élisabeth apparut, suivie de la femme verte et du chien. Hélène Baker était d'une pâleur cadavérique et semblait manifestement sur le point de s'évanouir.

— Nous voilà prêts, John ! claironna Élisabeth, à l'intention du portier. Et nous sommes très en retard, ajouta-t-elle en rejoignant la porte d'entrée à grandes enjambées. (Elle agita le petit sac à dos qu'elle tenait à la main.) Au fait, j'ai oublié de dire à Michel que je dormais chez Nita Coles. Vous lui direz pour moi, n'est-ce pas ? Merci, John.

L'homme afficha un sourire figé et salua l'enfant d'un petit signe de tête. Le gorille, le squelette, le chien, la femme verte et le petit clown blanc sortirent sans demander leur reste.

Le portier les regarda sortir d'un air songeur. Curieux, se disait-il. Il n'avait pas remarqué que le chien portait un pantalon et des bottes en entrant.

Quand Ben gara la voiture sur le parking de l'école Franklin, une nuée de sorcières, de loups-garous, de fantômes, de diabolotins, de punks en herbe et autres horreurs envahissaient la cour, jaillissant de partout, courant, hurlant, sortant des voitures comme des diables de leur boîte, pour se réfugier sous le porche festonné de citrouilles illuminées, dans une hystérie collective digne d'antiques bacchanales. La pluie tombait toujours à verse. Ce n'était assurément pas un temps à faire la quête aux friandises. Le traditionnel : « Un bonbon ou le bâton » des enfants déguisés ne serait guère de mise. Halloween ne ferait pas recette cette année. Il y aurait plus d'un petit chenapan désappointé.

Ben serra le frein à main et se tourna vers Élisabeth.

— C'est l'heure des adieux, mouflette !

Élisabeth hocha la tête. Même le grimage clownesque ne put cacher sa détresse.

— J'aimerais tellement venir avec vous.

— Pas cette fois, ma puce. (Ben lui fit un large sourire.) Tu sais ce qu'il te reste à faire. Après la soirée, je veux dire ?

— Je sais, répondit la fillette d'un ton plaintif. Je rentre avec Nita et ses parents et je reste chez eux jusqu'à ce que papa vienne me chercher.

— Parfait. Mr. Bennett mettra ton papa au courant de ce qui s'est passé ce soir. Quoi qu'il arrive, ne retourne pas au château, compris ?

— O.K. Au revoir, Ben. Au revoir, Salica. (Elle passa les bras autour du cou de la sylphide pour l'embrasser. Salica lui rendit son baiser et lui sourit, incapable de dire un mot, tant elle souffrait.) Ça va aller ? demanda timidement la fillette.

La sylphide opina en silence, fit un colossal effort pour serrer Élisabeth contre sa poitrine et l'embrasser une seconde fois, puis lui ouvrit la portière. Ben n'avait jamais vu sa compagne si mal en point, pas même quand les démons l'avaient capturée pour l'emprisonner dans le gouffre d'Abaddon. Là non plus elle n'avait pu subir sa métamorphose en temps voulu. Pourtant, elle n'avait jamais porté cet intolérable masque de douleur. Son inquiétude et son impatience de rentrer à Landover ne s'en accrurent que davantage.

— Au revoir, Abernathy.

Le chien avait pris place à l'arrière, aux côtés de Miles. La fillette s'était agenouillée sur le siège avant pour le regarder. Elle sembla sur le point d'ajouter quelque chose, se mordit la lèvre et se contenta d'un : « Tu me manqueras » pathétique.

— Toi aussi, tu me manqueras, Élisabeth, répondit Abernathy d'une voix voilée par l'émotion.

Pour la fillette, ce fut le coup de grâce. Elle bondit hors de la voiture et se précipita vers le porche de l'école, le visage baigné de larmes.

Ben attendit qu'elle soit à l'intérieur pour faire demi-tour.

— Sire, je ne sais comment vous remercier, déclara Abernathy, tandis que la voiture filait vers l'ouest. Sans vous, je serais sans doute déjà mort.

Obnubilé par les souffrances qu'endurait silencieusement sa compagne, Ben se concentrait sur la route. Il avait toutes les peines du monde à ne pas coller le pied au plancher.

— Je suis désolé que tu aies dû en passer par là, répondit-il. Questor est tout aussi navré, je peux te l'assurer.

— Cela me paraît plus difficile à croire, grogna le scribe, qui semblait avoir retrouvé toute sa tête.

L'effet des stupéfiants s'était rapidement dissipé. Abernathy n'en gardait guère qu'une incoercible envie de dormir. Salica n'aurait pu en dire autant.

Ben appuya malgré lui sur l'accélérateur.

— Il n'avait d'autre intention que de t'aider, je te le rappelle.

— Comme s'il savait ce que veut dire ce mot ! bougonna le scribe. (Il se tut un instant pour ruminer sa rancœur.) Au fait... Tenez ! (Il avait enlevé la chaîne pendue à son cou et la passait autour du cou de son souverain.) Je me sentirai nettement mieux en sachant que le médaillon est désormais à la place qu'il n'aurait jamais dû quitter, Votre Majesté.

Ben ne répondit pas, mais il en éprouvait un égal soulagement, si ce n'est plus.

Le véhicule atteignit l'autoroute vingt minutes plus tard et prit la direction du sud. L'averse se mua bientôt en petite bruine. Le ciel semblait se dégager à l'horizon. L'aérodrome n'était plus qu'à une demi-heure de trajet.

Ben sentit la main de Salica étreindre la sienne. Il la serra doucement, en priant le ciel pour qu'un peu de son énergie puisse ainsi passer dans le corps de sa compagne.

Une voiture les doubla. Sur le siège avant, une femme se retourna au passage pour les observer. Elle écarquilla les yeux au spectacle d'un squelette, d'un gorille, d'un chien et d'une femme verte assis dans une automobile filant à toute allure. Elle se pencha vers le conducteur, sans doute pour lui faire part de ses commentaires, et la voiture prit une brutale accélération.

Ben avait tout oublié de son accoutrement. Il songea une seconde à s'arrêter pour que tous puissent se changer, mais se ravisa. Ils n'en avaient plus le temps. Et puis, après tout, c'était Halloween. Les gens costumés seraient légion, surtout à Seattle. Il l'avait lu dans le journal, ce matin : toutes proportions gardées, Halloween était pour Seattle ce que le Carnaval était à Rio.

Quand les premières lumières annoncèrent la périphérie de la ville, Ben souffla un peu. La pluie avait cessé. Ils n'étaient plus qu'à quelques minutes de leur destination. Il regarda se profiler les gratte-ciel et s'autorisa un soupir de soulagement. Pour la première fois depuis le début de cette aventure, il sentait l'approche d'un heureux dénouement.

C'est à ce moment précis qu'il aperçut le gyrophare dans le rétroviseur.

— Oh, oh ! murmura-t-il.

La voiture de police se rapprochait à toute vitesse. Il ralentit pour se garer sur la bande d'arrêt d'urgence. La voiture de police se rangea derrière lui.

— Qu'est-ce qui se passe, Doc ? demanda Miles. Tu roulais au-dessus de la limitation, ou quoi ?

Ben sentit son estomac se nouer.

— Je ne crois pas.

Il gardait les yeux braqués sur le rétroviseur. Le policier tenait un émetteur radio à la main. Une seconde voiture de police se gara derrière la première. Le policier de la première voiture sortit, s'approcha de la portière et jeta un coup d'œil à Ben à travers la vitre. Son visage ne laissait rien entrevoir de ses intentions. Ben baissa la vitre.

— Votre permis de conduire, s'il vous plaît.

Ben porta automatiquement la main à l'emplacement de sa poche de veston et réalisa avec horreur qu'il ne l'avait pas.

— Je ne l'ai pas sur moi, Monsieur l'agent. Mais je peux vous affirmer que tout est en ordre. Cette voiture a été louée au nom de Mr. Bennett, plaida-t-il en désignant Miles de la main.

Miles tentait vainement de retirer sa cagoule de gorille. Elle restait désespérément coincée dans l'encolure du costume.

Le policier opina.

— Avez-vous une pièce d'identité ?

— Heu... Mr. Bennett en a une.

— Absolument, Monsieur l'agent, s'empressa de confirmer Miles. Juste là, sous ce fichu... Bon sang ! Si je pouvais seulement...

Il se débattait dans sa fourrure simiesque. Le policier jeta alors un coup d'œil au reste de la troupe, puis son regard revint se poser sur Ben.

— Je suis désolé, mais je vais être obligé de vous demander de me suivre, Sir, annonça-t-il froidement. Vous quitterez le stationnement derrière ma voiture. Notre second véhicule vous escortera.

Ben sentit son sang se glacer dans ses veines.

— Je suis avocat, Monsieur l'agent. Aurions-nous commis quelque délit ?

Le policier secoua la tête.

— Pas que je sache, en dehors du fait que vous conduisez sans permis. Ce qui vous vaudra déjà une amende. Il faut également que je vérifie la provenance de votre véhicule.

— Mais...

— Il semble qu'il y ait un autre petit problème à régler. Suivez-moi, s'il vous plaît.

Il tourna les talons, sans un mot d'explication, et se dirigea vers sa voiture.

Ben s'effondra sur son siège.

— On est refaits, Ben, souffla Miles dans son dos. Comment va-t-on se sortir de là ?

Ben secoua la tête, accablé. Il n'en avait pas la moindre idée.

UNE HORRIPILANTE DÉMANGEAISON

Questor dut chevaucher trois jours entiers pour rejoindre les contrées désolées de l'est. Profitant de leur sommeil pour fausser compagnie aux incorrigibles Gnômes et aux ambassadeurs, émissaires, plaignants et autres fâcheux impénitents, il s'était éclipsé aux premières lueurs de l'aube. Urgentes ou pas, les affaires du royaume attendraient son retour. Ciboule et Navet avaient eu beau grimacer, grogner, montrer les crocs, lançant moult regards alarmés de leurs étranges yeux jaunes, le magicien les avait tout juste autorisés à l'accompagner jusqu'au portail de Bon Aloi. Il entendait bien régler ce problème tout seul. Et puis les Kobolds ne lui seraient d'aucun secours, en l'occurrence. Mieux valait leur confier la garde du château. Ils s'y montreraient plus utiles. Questor avait donc enfourché sa vieille carne à robe grise et s'était éloigné dans la pénombre du petit jour, comme un Don Quichotte qui aurait oublié son Sancho Pancha. Épouvantail à moineaux en quête de son champ, il avait tout d'abord traversé les collines boisées qui cernaient Bon Aloi, puis les basses terres de Vertemotte, avant de mettre cap à l'est.

Le soleil se couchait pour la troisième fois depuis son départ quand il fut en vue des Sources de Feu.

— Allons, avance ! ordonna-t-il à sa jument qui, sentant la proximité du danger, commençait à renâcler.

Questor Thews avançait, courbé sur sa monture, une écrasante chape de culpabilité sur ses frêles épaules. Il savait que Landover ne retrouverait la paix que si le roi revenait. Tant qu'il n'y aurait pas quelqu'un d'assez fort pour lui barrer la route, Nocturna s'acharnerait sur le royaume. Tant que nul ne serait à même de lui reprendre la bouteille et son mauvais génie, elle sèmerait destruction et anarchie à travers toute la vallée. Questor n'était malheureusement pas de taille à affronter la terrible sorcière. Le roi l'était, grâce à son médaillon. Mais Ben Holiday était pris au piège de son propre monde et ne pourrait justement en sortir que s'il récupérait le précieux talisman. Et encore ! Il était plus que probable qu'il ne reviendrait jamais, s'il

ne trouvait pas le moyen de ramener Salica et Abernathy par la même occasion. Et tout cela était sa faute ! Il ne pouvait plus se permettre d'attendre tranquillement que le problème se règle de lui-même. Il ne pouvait plus lâchement laisser faire les choses sans réagir, d'autant plus que lesdites choses risquaient fort de mal tourner.

Aussi avait-il échafaudé un plan pour rétablir l'ordre qu'il avait si stupidement perturbé. Oh ! Certes, son plan tenait davantage du jeu de hasard que du jeu de stratégie ; mais, aux grands maux, les grands remèdes ! Et puis, même si cet ultime recours semblait pour le moins aléatoire, il avait au moins le mérite d'exister. Le magicien n'irait pas par quatre chemins : il allait rallier Strabo à sa cause et, grâce à la collaboration du dragon, ramener Holiday et consorts à bon port.

En fait, l'idée était si simple qu'il s'étonnait lui-même de ne pas y avoir pensé plus tôt. Personne ne pouvait franchir les frontières de Landover sans l'aide du médaillon magique réservé à l'usage exclusif du souverain. Personne, excepté Strabo. Seuls les dragons pouvaient franchir le passage spatio-temporel qui reliait Landover aux autres univers. Oh, certes ! Ces monstres avaient été bannis du Monde des Fées depuis bien trop longtemps pour s'y balader tout à loisir. Mais, même s'ils ne pouvaient s'y attarder, ils pouvaient néanmoins traverser les brumes ensorcelées qui encerclaient le royaume et aller où bon leur semblait. Passer d'un monde à l'autre faisait partie de leurs prérogatives. Ce qui expliquait pourquoi ils étaient susceptibles d'apparaître dans n'importe quel univers sans y être invités. Strabo ne faisait pas exception à la règle. Il l'avait déjà prouvé en plongeant dans l'enfer d'Abaddon sur ordre du roi pour délivrer Questor, Abernathy, les Kobolds et Salica, et les arracher aux griffes des démons. Il pourrait bien faire une petite escapade dans l'autre monde pour secourir Sa Majesté.

La face de hibou parcheminée se ratatina sous l'emprise d'une intense réflexion. Assurément Strabo pourrait. Quant à savoir s'il le voudrait... Ce serait une tout autre histoire ! Après tout, son incursion dans le gouffre d'Abaddon n'avait été obtenue qu'à la faveur d'un ensorcellement extrêmement puissant. Depuis lors, le dragon clamait, à qui voulait

l'entendre, qu'il préférerait périr étouffé dans sa propre fumée que de lever une griffe pour Ben Holiday.

Donc, si le concept de ce plan était simple comme bonjour, sa mise à exécution lui donnerait sans aucun doute du fil à retordre.

— Oh ! Après tout, soupirait le magicien, il fallait bien trouver une solution. Alors, ça ou autre chose...

Parvenu en lisière des reliefs arides qui dominaient les Sources de Feu, Questor mit pied à terre, ôta selle et harnachement et cravacha la croupe de sa jument pour la renvoyer dans ses foyers. Inutile de s'encombrer d'un cheval. De toute façon, qu'il parvienne ou non à convaincre Strabo, il n'aurait plus besoin de monture. Dans le second cas, l'estomac du dragon devrait se contenter de sa misérable carcasse !

Il tirait machinalement sur le lobe de son oreille droite. Comment diable allait-il bien pouvoir s'y prendre pour convaincre l'irascible dragon ?

Il réfléchit au problème quelques minutes, puis haussa les épaules. Il aviserait le moment venu. Sur ces bonnes résolutions, le magicien entreprit l'ascension de la barrière rocheuse qui le séparait encore de son but. Le crépuscule ensevelissait toute la vallée sous une ouate bleu-gris, écrasant les derniers rayons qui rasaient encore la cime des arbres à l'ouest. Questor leva les yeux au ciel. Un banc de nuages bas, éclaboussé de pourpre par l'éclat des Sources, stagnait au-dessus de sa tête. L'air était saturé de fumée et de cendres. Questor renifla bruyamment et éternua. Humpf ! se disait-il. Un éternuement ! Voilà comment tout avait commencé !

Il avança d'un pas assuré, indifférent aux broussailles et aux épineux qui accrochaient ses robes et griffaient sa peau boucanée. Déjà, les éruptions se faisaient entendre, brèves et tonitruantes comme les hoquets de quelque géant tellurique. La chaleur croissait à mesure et le magicien transpira bientôt à grosses gouttes.

Enfin, il atteignit le sommet et s'immobilisa, mains sur les hanches, pour contempler le panorama. Les Sources de Feu s'étendaient à ses pieds, vastes cratères bouillonnant tels des chaudrons de magma en fusion. De temps à autre, un cratère

éructait son geyser de vapeur torride, avant de se replonger dans sa brûlante rumination de laves incandescentes. L'air empestait le soufre et cette caractéristique puanteur de chair carbonisée qui flottait toujours dans l'ancre d'un dragon repu.

Strabo ne l'était pas encore, en l'occurrence, puisqu'il était précisément en train de dévorer une proie quand Questor l'aperçut. Vautré le long de quatre cratères consécutifs, au nord des Sources, il s'acharnait sur ce que le magicien identifia comme étant une misérable vache. Les os craquaient sous les dents noires du monstre qui salivait copieusement. Questor grimaça de dégoût. Les épouvantables manières de Strabo l'avaient toujours indisposé.

Le dragon arracha un quart de la bête d'une griffe négligente, cracha un petit jet de flammes pour le rôtir à son goût et se mit à le mâchonner distraitement. Questor frissonna. Le craquement sinistre des os brisés par les énormes crocs du monstre aurait fait dresser les cheveux sur la tête d'un chauve.

Questor s'approcha tout au bord du versant, pour apparaître en pleine lumière.

— Holà ! Vieux dragon ! J'ai un mot à vous dire.

Strabo interrompit ses mastications.

— Qui va là ? rugit-il. (Il plissa les yeux. Deux fentes écarlates rougeoyaient dans la pénombre.) Questor Thews ? C'est toi ?

— C'est moi.

— C'est bien ce que je pensais ! Quelle misère ! (Il referma ses énormes mâchoires dégoulinantes d'un coup sec.) Et c'est le fossile que tu es qui ose me traiter de « vieux » ?

— J'ai à vous parler.

— Tu l'as déjà dit et je t'ai très bien entendu. Cela ne me surprend pas, Questor Thews. Tu es un vrai moulin à paroles ! À croire que tu te complais dans tes babillages séniles. Chaque fois que, par malheur, je me vois contraint d'ouïr ton verbiage, je me dis que, si tu pouvais métamorphoser le flot ininterrompu de tes bavardages en incantations, tu serais indubitablement le plus formidable sorcier que Landover ait jamais porté.

Questor fronça les sourcils.

— L'affaire est d'importance.

— Parle pour toi ! Quant à moi, j'ai un dîner à terminer. En paix, si possible.

Le dragon retourna à ses agapes, arrachant un nouveau quart du bovin sanguinolent avant de le griller pour l'enfourner incontinent dans son énorme gueule. Il reprit sa mastication, sans un regard pour son visiteur qu'il semblait avoir déjà complètement oublié.

— En seriez-vous de nouveau réduit à décimer le bétail de nos pauvres fermiers, cher Strabo ? demanda Questor Thews, en avançant encore d'un pas. Tsss, tsss, tsss ! Si ce n'est pas malheureux ! En arriver là, à votre âge !

Strabo cessa de mâcher séance tenante. La gigantesque tête préhistorique se tourna lentement vers le magicien.

— Ce misérable ruminant avait perdu son troupeau. Alors, il est venu se promener dans les parages et a décidé de rester pour dîner, rétorqua le dragon en découvrant toutes ses dents noires dans un rictus sarcastique. Un peu comme toi, en somme.

— Je ferai un bien piètre repas pour un tel gourmet.

— Certes, mais un dessert passable, peut-être ! (Le dragon sembla envisager très sérieusement cette option au menu.) Non, en fait, non. Ta pitoyable maigreur suffirait à peine à faire de toi une friandise acceptable. À dire vrai, je ne t'utiliserais même pas comme cure-dents de peur de souiller mes gencives !

— Elles ne me semblent plus risquer grand-chose !

— Et pourtant, te dévorer présenterait l'indubitable avantage de te clouer le bec une bonne fois pour toutes !

Questor secouait la tête avec une mine faussement apitoyée.

— Pourquoi ne pas m'écouter, au lieu de perdre un temps précieux à débiter ces fadaises ?

— Je te l'ai déjà dit, le mage, je suis en train de dîner !

Questor s'assit sur les talons, lissa soigneusement ses robes bariolées et croisa les bras.

— Qu'importe. J'attendrai.

— Comme il te plaira, pour peu que je puisse manger en paix !

Strabo poursuivit son repas, carbonisant la viande à petits jets de flammes rageurs, déchiquetant la carcasse à coups de crocs féroces et mâchonnant furieusement. Sa longue queue

épineuse fouettait les cratères environnants dans des gerbes de lave. Questor observait patiemment la scène. Strabo le surveillait du coin de l'œil.

Finalement, le dragon balança les ossements à la volée dans le cratère le plus proche et se retourna vivement vers le magicien.

— Ça suffit, Questor Thews ! Comment veux-tu que je mange, pendant que tu me reluques stupidement, juché sur ton perchoir comme un oiseau de mauvais augure ? Tu me coupes l'appétit ! Que veux-tu à la fin ?

Questor se redressa péniblement en frictionnant ses vieilles jambes courbaturées.

— J'ai besoin de votre aide, Strabo.

Le dragon se leva, étira ses ailes dans un nuage de cendres et de poussière et quitta son poste pour rejoindre l'extrémité méridionale des Sources de Feu. Parvenu au pied du versant stérile au sommet duquel se tenait Questor Thews, il se dressa sur ses pattes arrière et se purlécha les babines d'une longue langue bifide.

— Questor Thews, je n'entrevois pas la moindre raison qui pourrait me pousser à te rendre service. Et, de grâce, épargne-moi tes sempiternels sermons sur « l'alliance séculaire entre dragons et magiciens », sur cette « mémoire commune de l'histoire millénaire qui fait de nous les derniers témoins survivants d'une ère glorieuse » et sur laquelle se fondent les principes d'une « assistance mutuelle face à l'adversité » ! Tu m'as déjà fait le coup la dernière fois. Et je te répète ce que je t'ai déjà dit à l'époque : foutaises ! Et puis, rien ne me répugnerait davantage que de lever une griffe pour toi.

— Pas pour moi, Strabo. Pour Sa Majesté le roi.

Le dragon le regarda comme s'il était devenu fou.

— Holiday ? Tu veux que moi j'aide Holiday ? Par Abaddon ! Donne-moi une seule raison valable pour que je vienne à la rescousse de ce scélérat !

— Parce qu'il est votre seigneur et maître, tout autant que le mien, plaida dignement Questor. Il serait grand temps que vous regardiez la réalité en face, Strabo. Ne vous en déplaise, Ben Holiday est roi de Landover et, tant que vous vivrez dans le

royaume, vous demeurerez un de ses sujets, soumis aux lois communes. Ce qui signifie qu'il est de votre devoir d'assister votre souverain quand les circonstances l'exigent !

Strabo s'étranglait de rire, à tel point qu'il perdit l'équilibre et plongea à la renverse dans le cratère le plus proche, provoquant un véritable raz de marée incendiaire. Questor esquiva les projections ignées et se redressa, piqué au vif. Quand la tête du dragon émergea, il ne perdit pas une seconde pour exprimer son indignation.

— Je ne vois vraiment pas ce qu'il y a de risible là-dedans !

— Tout ! s'exclama le dragon, hilare. (Il s'étouffa dans un nouvel éclat de rire, reprit péniblement son souffle et éructa un nuage de fumée noire.) Tu es vraiment impayable, Questor Thews ! Je parie même que tu crois ce que tu racontes ! C'est à mourir de rire !

— M'aiderez-vous, oui ou non ? s'insurgea Questor, outré.

— Certainement pas ! (Le dragon se hissa hors du cratère et reprit sa position verticale.) Je ne suis pas le « sujet » de qui que ce soit et d'Holiday encore moins ! Je vis où je veux et n'ai d'ordres à recevoir de personne ! Quant à ton « devoir d'assistance », laisse-moi rire ! Non mais ce qu'il ne faut pas entendre comme niaiseries !

Questor s'attendait à cette réponse. Le dragon n'avait jamais secouru quiconque de toute sa vie. Il n'allait sans doute pas se découvrir une soudaine vocation de sauveur, après des siècles d'égoïsme patenté. Mais le magicien ne se serait jamais pardonné de n'avoir pas tenté sa chance.

— Et la jolie sylphide Salica ? fit-il, pris d'une subite inspiration. Elle aussi a besoin de votre aide. Elle a chanté pour vous, Strabo, et vous a fait présent de beaux rêves qui ont enchanté vos nuits. Assurément vous secourriez Holiday si, par là même, vous sauviez la vie de l'enchanteresse damoiselle, n'est-ce pas ?

— Pas de danger !

Questor sembla réfléchir un moment en silence.

— Soit ! conclut-il. C'est donc pour sauver la vôtre que vous devrez porter secours au roi.

— Comment ça ? (Strabo se purlécha machinalement.) Quel futile argument vas-tu encore inventer ?

— Un argument, mon cher Strabo, dont même le plus stupide des dragons pourra reconnaître la justesse. Nocturna a mis la main sur un pouvoir colossal qui constitue une terrible menace pour le royaume. Elle l'a déjà mis à contribution pour monter humains et créatures de magie les uns contre les autres et semer la zizanie d'un bout à l'autre de la vallée. Si on la laisse faire, elle aura tôt fait de mettre Landover en pièces.

Le dragon ricana.

— Qu'est-ce que ça peut bien me faire ?

Questor haussa les épaules.

— Tôt ou tard, elle s'en prendra à vous, Strabo. Holiday est certes son pire ennemi, mais vous êtes son digne successeur sur la liste noire de Nocturna. Que pensez-vous donc qu'il adviendra de vous, quand elle aura réglé son compte au roi ?

— Bah ! Ce ne sont pas les misérables sortilèges de cette vieille harpie qui me font peur, Questor Thews ! Je suis largement de taille à me défendre.

Questor se caressait la barbe, songeur.

— J'aimerais pouvoir vous donner raison. Mais cette sorcellerie-là est d'une tout autre nature, Strabo. Elle vient d'un mauvais génie, d'un Darkling. Ce démon tire ses pouvoirs des pulsions négatives de son maître. Cette énergie malfaisante lui permet d'accomplir tout ce qu'il veut. Vous serez sans doute d'accord avec moi pour reconnaître que la haine de Nocturna est incommensurable, n'est-ce pas, Strabo ?

— Je ne suis d'accord avec rien du tout ! s'emporta le dragon. Et puis tu me fatigues avec tes jérémiades, Questor Thews ! Allez ! Déguerpis avant que je ne te transforme en torche vivante !

— Quelque féroce que puisse être votre rancune à l'égard de Sa Majesté, sachez que c'est lui qui détient l'unique pouvoir capable d'en remonter au démon. Le roi de Landover commande au Paladin et le Paladin ne connaît pas de rival.

— Du balai, le mage !

— Si vous vous entêtez, Strabo, jamais le Paladin ne viendra se dresser contre Nocturna et son démon. Si vous refusez de porter secours au roi, nous sommes tous perdus.

— Du balai ! te dis-je.

Le dragon cracha une gerbe de flammes qui embrasa tout le versant. Une épaisse colonne de fumée noire s'éleva vers le ciel. Pris dans le suffocant tourbillon, Questor se mit à tousser en reculant précipitamment. Quand la fumée se dissipa, le dragon avait tourné les talons et rejoignait déjà ses cratères de prédilection.

— Je me fiche de Nocturna, de son démon, d'Holiday, de toi, et du royaume tout entier ! marmonnait furieusement le dragon. Va au diable !

La face de hibou déplumée se ratatina comme une vieille pomme ridée. Au moins, il aurait essayé ! Personne ne pourrait lui reprocher de ne pas avoir tenté l'impossible. Il avait tout fait pour convaincre le dragon et avait échoué. Fidèle à sa légendaire irascibilité, Strabo n'en démordrait jamais. S'il s'obstinait à poursuivre le débat, Questor devait s'attendre à provoquer l'ire du monstre. Autant dire qu'il lui faudrait s'apprêter au combat.

Il soupira, découragé. Décidément, rien ne changerait jamais entre dragons et magiciens ! Ils s'étaient toujours querellés et se querelleraient toujours.

Il reprit sa position au sommet du versant.

— Strabo ! (Le dragon se retourna.) Je crains que votre obstination ne m'oblige à employer la manière forte. J'avais espéré que le bon sens finirait par l'emporter sur votre entêtement forcené. Mais tout tend à prouver que mes efforts resteront vains. Cependant, étant donné que votre collaboration s'avère indispensable pour sauver Sa Majesté et que, manifestement, vous ne l'offrirez pas de votre plein gré, je me vois au regret de vous y contraindre.

Strabo dévisagea le magicien avec une flagrante stupéfaction.

— Par tous les démons d'Abaddon ! Est-ce que, par hasard, tu oserais me défier, Questor Thews ?

Le magicien se redressa de toute sa hauteur.

— Si vous défier est la seule façon d'obtenir votre concours, alors oui, je vous défie, Strabo, et suis prêt à faire pis encore, croyez-le bien !

— Sans blague ? (Le dragon prit le temps d'examiner très sérieusement le magicien, puis, d'un virulent coup de queue, provoqua une véritable éruption volcanique.) Allez ! Retourne jouer avec tes sorts à quatre sous, vieux fou ! s'écria-t-il avant de se détourner, en secouant sa lourde tête préhistorique.

Questor leva les bras au ciel dans une envolée de robes bariolées et projeta les mains en avant. Un gigantesque éclair bleu foudroya l'arrière-train du dragon. Strabo fut soulevé de terre, fit un spectaculaire vol plané au-dessus des cratères en ébullition et fut catapulté contre la paroi rocheuse opposée, dans une avalanche de rocs et de cendres. Le dragon émit un grognement sourd.

— Diantre ! souffla le magicien, époustouflé par sa propre puissance.

Strabo se redressa, s'ébroua, toussa, cracha et se retourna lentement vers Questor.

— Où as-tu appris à faire ça ? s'exclama-t-il, manifestement impressionné.

— J'ai appris bien des choses que vous ignorez encore, mon cher Strabo, bluffa Questor. Et je vous en ferai tâter, si vous persistez à me refuser votre assistance.

Le dragon riposta d'un tourbillon enflammé qu'il projeta à la face du magicien. Questor recula précipitamment, se prit les pieds dans l'ourlet de ses robes et fit un roulé-boulé acrobatique qui s'acheva dans un buisson d'épineux. Strabo lança aussitôt une seconde offensive, mais déjà Questor avait disparu. Entraîné par son élan, il avait dévalé l'intégralité de la pente. La gerbe incendiaire calcina le versant opposé en pure perte.

— Bah ! Reviens donc par ici, Questor Thews ! s'époumona Strabo, par-delà la colline. La partie vient à peine de commencer que tu cours déjà te cacher comme un lapin !

Questor se releva, chancelant, et entreprit illico de remonter la pente. Ah mais ! Ça ne va pas se passer comme ça ! se dit-il en s'échinant à rejoindre le sommet.

Pendant les vingt minutes qui suivirent, magicien et dragon se jetèrent à corps perdu dans la bataille. La férocité du combat défiait l'entendement. Ils se démenaient comme de beaux diables, tournant, esquivant, rusant, s'invectivant, se lançant à la tête les plus formidables sorts de leur répertoire. Flammes, éclairs, jets de pierre et de lave se croisaient d'un bout à l'autre du val infernal. Vapeurs, fumée, nuages de cendres et de poussière flottaient au-dessus des cratères écumant de magma en fusion. Étincelles magiques et lances étincelantes fouaillaient la pénombre. Les Sources de Feu n'étaient plus qu'un immense champ de bataille carbonisé. Œil pour œil, dent pour dent ! Questor recourait à toutes les incantations possibles et imaginables pour attaquer le dragon, lui jetant à la tête des sorts qu'il ne se savait même pas capable de maîtriser ; Strabo lui rendait coup pour coup dans de dantesques gerbes de flammes. Quand l'un avançait, l'autre reculait et inversement. Ils tournaient en rond comme des boxeurs sur un ring, tant et si bien qu'au terme des vingt minutes que dura le combat, ils se retrouvèrent épuisés, pantelants et chancelants comme des ivrognes.

— Ah ! Ça !... Le mage... tu m'étonneras... toujours ! haleta Strabo en s'enroulant autour d'un gigantesque pic rocheux isolé pour souffler un peu.

— Avez-vous... réfléchi... à ma requête ? répondit Questor, hors d'haleine.

— Très... sérieusement, répliqua le dragon, en projetant une boule de feu dans sa direction.

Ce qui eut pour effet de relancer aussitôt les hostilités. Grognements, hurlements, injures et invectives, occasionnellement ponctués d'éruptions magmatiques, déchirèrent le silence du crépuscule. Apparemment indisposés par ce vacarme belliqueux, nuages et brume désertèrent les nuées. Les lunes landovériennes choisirent ce moment pour faire leur entrée en scène, suivies par un scintillant cortège d'étoiles. Le vent se retira, l'air se réchauffa et la nuit prit ses aises.

Questor lança un bataillon de moustiques géants à la charge. Les insectes fondirent sur la tête du dragon, assaillant les yeux,

envahissant les naseaux, s'engouffrant dans la gueule ouverte du monstre. Strabo étouffa sous l'assaut, ruant comme un cheval sauvage, soufflant des gerbes incendiaires en tous sens, jurant comme un charretier avec une richesse de vocabulaire ordurier qui laissa le magicien abasourdi. En désespoir de cause, il déploya ses ailes, prit son envol et se rua sur Questor pour l'écraser de sa masse titanesque. Le magicien eut tout juste le temps de faire apparaître une tranchée et de s'y précipiter, avant que le dragon ne s'abatte à l'endroit précis qu'il occupait quelques secondes plus tôt, dans un fracas digne d'une chute de météorite. Strabo s'immobilisa, regardant autour de lui, enragé de ne plus voir son adversaire, sans comprendre ce qui s'était passé. Tout à coup, une douleur fulgurante à l'abdomen le propulsa dans les airs avec un hurlement de rage. Une abeille de six pieds de long venait de ficher son dard dans la chair tendre, exposée entre deux écailles dures comme du roc. Questor émergea du trou, les bras tendus. Une lance bleue jaillit de ses mains pour frapper le dragon en plein vol. Strabo négocia un brusque looping pour éviter le coup de boutoir magique et cracha un flot incendiaire sur le magicien en guise de représailles. Questor plongea derechef dans sa tranchée pour esquiver la gerbe de flammes qui rasa son crâne déplumé.

— Nous... sommes trop... vieux... pour jouer... à ces... jeux-là... le mage ! haleta Strabo. Laisse tomber !

— Pas avant... que vous... n'ayez accepté !

Strabo secoua la masse de son énorme tête couverte de suie.

— Quel que soit... ton but... il ne vaut pas... la peine de... se mettre dans des... états pareils !

Questor médita cette réponse. Il était noir comme un corbeau, couvert de cendres et de suie. Ses robes étaient en lambeaux et brûlées par endroits. Tous ses muscles demandaient grâce. Il avait épuisé son répertoire de sorts et aucun n'avait eu raison du dragon. Il n'aurait jamais survécu sans le secours de quelque bonne étoile, se disait-il. La fortune souriait trop rarement aux sorciers, pour que pareille aubaine ne restât pas gravée dans les annales de la sorcellerie ! Il ne comptait plus les sorts qu'il avait ratés – comme d'habitude – et tous ceux qu'il aurait voulu utiliser dépassaient ses

compétences. La seule chose qui le maintenait encore debout était la certitude que, s'il échouait maintenant, plus jamais il ne se targuerait du titre de magicien sans rougir. C'était là une occasion unique, son ultime chance de se prouver à lui-même qu'il pouvait à bon droit se réclamer de la noble caste des enchanteurs.

Il prit une profonde inspiration.

— Seriez-vous prêt à m'écouter ?

Strabo ouvrit sa gigantesque gueule comme un four, retroussant les babines pour permettre à son adversaire de contempler ses crocs impressionnants, aussi gros que des défenses de mammoth.

— Entre donc par ici, Questor Thews ! Peut-être finiras-tu ainsi par entendre ma réponse.

Furieux, le magicien répliqua d'un sort d'infection, mais le cuir du vieux dragon était si coriace qu'il fut sans effet. Strabo riposta d'un jet incendiaire qui catapulta Questor dans les airs et lui carbonisa les poulaines. Il y eut ensuite un échange fulgurant de boules de feu, puis subitement le magicien se mit à exécuter des moulinets des deux bras, à une cadence si frénétique que le dragon crut un instant qu'il allait décoller. La seconde suivante, il était pris dans une tempête de grésil. Poussés par de violentes bises glacées, des grêlons gros comme le poing cinglèrent le monstre si violemment qu'il n'eut d'autre recours que de plonger tête la première dans le cratère le plus proche. Mais le sort était si puissant qu'il tourna la lave en glace au moment où la tête du dragon émergeait. Prisonnier de cette banquise depuis la queue jusqu'à l'encolure, Strabo poussa un rugissement de rage.

Cependant, la glace ne put résister longtemps à la fournaise des Sources de Feu. D'un virulent coup de queue, le dragon fit voler en éclats les derniers résidus de la chape glaciaire et se hissa hors du cratère avec un hurlement si féroce que la terre en trembla. Enveloppé d'un épais nuage de vapeur, Strabo tourna vers le magicien ses prunelles écarlates, flamboyantes de haine.

Questor se raidit. Jusqu'où devrait-il aller pour venir à bout de ce monstre ? Que pourrait-il bien faire, maintenant qu'il avait tout essayé ?

Il esquiva une gerbe de flammes, puis une deuxième et invoqua un bouclier magique pour se protéger de la troisième. Strabo était trop fort pour lui. Il ne gagnerait jamais contre une créature d'une telle puissance. S'il ne pouvait rivaliser en force, il lui faudrait donc recourir à la ruse.

Il attendit que Strabo reprenne son souffle et claqua des doigts.

Le dragon tourna la tête, jetant un regard circulaire pour essayer de prévenir le nouvel assaut. Il avait beau se tordre le cou en tous sens, il ne voyait rien venir. Il attendit une seconde, déconcerté, et se frotta machinalement la patte gauche contre la droite pour se gratter. Mais, comme il se frottait le pied, la démangeaison atteignit le jarret. Elle monta le long de sa patte gauche, gagna l'échine, puis l'encolure, puis le dessus du crâne, puis les yeux, les naseaux et redescendit sur la patte droite. Déjà le dragon se contorsionnait en grognant, battait des ailes, tentant vainement de soulager l'agaçant picotement qui se dérobait, comme un savon dans une main mouillée. La démangeaison se fit plus forte, puis finalement intolérable, courant d'un bout à l'autre de son énorme masse tel un serpent. Il hurlait, gesticulait, grognait, rugissait, donnait des griffes et des crocs, mordillant, frictionnant : rien n'y faisait. Il avait déjà tout oublié du magicien, se traînant d'un bout à l'autre de son antre pour se frotter contre les parois rocheuses, s'aspergeant de lave en pure perte.

Quand, lassé de ce réjouissant spectacle, Questor Thews claqua des doigts pour faire cesser la terrible démangeaison, Strabo n'était plus qu'un tourbillon de furie, tournant sur place comme un chien qui se mord la queue. Enfin délivré de l'atroce supplice, le dragon roula sur le flanc, la langue pendante, les paupières closes, à bout de forces. Quand il eut suffisamment repris haleine pour être capable d'aligner deux mots, il ouvrit les yeux et adressa un regard las au magicien.

— D'accord, d'accord ! souffla-t-il. J'ai eu mon compte ! Qu'est-ce que tu veux, à la fin ? Vide ton sac, qu'on en soit quittes !

Questor se rengorgea. Un large sourire de satisfaction s'épanouit sur ses lèvres desséchées.

— Eh bien voilà, tête de mule ! fit-il, rayonnant de fierté. Ce n'était pas plus difficile que ça. Écoutez-moi bien. Ce ne sera, pour vous, qu'une pure formalité...

LES DÉLIRES D'HALLOWEEN

Le shérif adjoint, Pick Wilson, s'accouda sur le bureau.

— Alors, comme ça, vous vous rendiez à une petite soirée costumée pour fêter Halloween, c'est bien ça ? Dans quel hôtel déjà ?

Ben réfléchit à toute allure.

— Le Sheraton, je crois. Je ne m'en souviens plus très bien, mais l'invitation doit se trouver encore quelque part dans la voiture.

— Hum, hum. Donc, vous vous rendiez à une petite sauterie, dans une voiture de location, avec tous vos bagages dans le coffre ?

— Sitôt la soirée terminée, nous devions nous rendre à l'aéroport.

Ben se racla la gorge. La pièce exigüe sentait le détergeant et la peinture fraîche. Il y faisait une chaleur de forge.

— Sans aucun papier ? Pas même un permis de conduire ?

— J'ai déjà expliqué tout cela, shérif. (Ben retenait à grand-peine son irritation croissante.) Mr. Bennett a une pièce d'identité. J'ai égaré la mienne.

— Et celles de Mr. Abernathy et de cette jeune femme ont également disparu. Vous l'avez déjà dit, en effet.

Pick Wilson se cala dans son fauteuil pour examiner un à un ses interlocuteurs : la femme verte, le squelette, le chien et le gorille. Ils avaient tous conservé leur déguisement. Ben avait tout de même jugé opportun d'enlever son masque mortuaire avant d'entrer et Miles avait finalement réussi à se libérer de sa suffocante cagoule. Les quatre compères étaient enfermés dans ce cube aseptisé aux murs nus, quelque part, au cœur du tribunal du Comté de King, depuis que les agents de la police de l'État de Washington les y avaient conduits. Pick Wilson ne les quittait pas des yeux. Ben devinait très exactement ce qu'il devait penser.

Le shérif adjoint s'éclaircit la voix en parcourant les feuillets posés devant lui.

— Et cette histoire de costume de chien, trouvé à l'arrière du véhicule ?

— Une tenue de rechange. (Ben se pencha vers le policier.) Nous avons déjà fait le tour de cette question, tout à l'heure. Écoutez, si vous voulez nous inculper, faites-le. Comme nous vous l'avons précisé au début de cet interrogatoire, Mr. Bennett et moi-même sommes avocats et nous saurons nous défendre et défendre nos amis ici présents, le cas échéant. Seulement, voyez-vous, nous commençons à nous lasser de ce charmant décor dans lequel nous sommes enfermés depuis plus d'une heure. Alors finissons-en ! Avez-vous d'autres questions ?

Wilson esquissa un sourire.

— Quelques-unes, en effet. Heu ! Mr. Abernathy ne serait-il pas plus à l'aise sans son masque ?

— Non, absolument pas ! rétorqua Ben, acerbe. (Il jeta un coup d'œil en coin vers l'intéressé.) Nous avons eu assez de mal comme ça à le mettre en place, croyez-moi ! De plus, nous comptons toujours assister à cette soirée, shérif. Alors nous vous accordons encore cinq minutes, pas une seconde de plus. Si vous voulez nous garder, il vous faudra nous inculper.

Il bluffait, bien sûr. Mais il fallait bien faire avancer les choses. Il ignorait toujours ce que Wilson savait et dans quel but précis on les avait interpellés. « Un petit problème à régler », avait dit l'officier de police. « Simple vérification de routine », avait déclaré le shérif à leur arrivée. Mais ladite vérification avait vite pris des allures d'interrogatoire en règle, interrogatoire qui, de surcroît, ne menait nulle part. Ils tournaient en rond depuis plus d'une heure.

Assise à ses côtés, Salica semblait plongée dans une sorte de transe. Elle avait les paupières mi-closes et sa respiration était à peine perceptible. Wilson n'avait cessé de la dévisager. La lueur dubitative du premier regard s'était peu à peu muée en une flagrante suspicion. Ben s'était vu contraint d'invoquer un malaise passager pour justifier l'étrange comportement de sa compagne, mais le shérif n'en avait manifestement pas cru un mot. Apparemment, il la soupçonnait d'avoir fait usage de quelque stupéfiant.

— Votre amie ne semble pas se sentir très bien, Mr. Holiday, déclara-t-il justement, comme s'il avait lu dans ses pensées. Peut-être voudrait-elle s'étendre un moment ?

— Je ne veux pas te quitter, Ben, souffla la sylphide en soulevant à peine les paupières.

Wilson sembla hésiter, puis haussa les épaules. Ben tira sa chaise pour se rapprocher de Salica et l'enveloppa d'un bras protecteur. Il espérait que le shérif n'y verrait qu'un geste de réconfort, alors qu'en fait il sentait Salica sur le point de défaillir et la soutenait pour l'empêcher de glisser de son siège. La sylphide s'effondra contre sa poitrine.

— D'où puis-je téléphoner, shérif ? demanda brusquement Miles. Je souhaite prendre conseil auprès d'un avocat du Comté.

— Dans le bureau d'à côté. Faites le 9 pour sortir.

Miles jeta un regard entendu à son ami et se dirigea vers la porte. Il avait la main sur la clenche quand une secrétaire entra pour informer Pick Wilson qu'on l'appelait au téléphone. Wilson se leva et sortit derrière Miles. La porte était restée ouverte. Ben surprit la conversation de deux agents de police discutant dans le couloir.

— La ville est en effervescence, avec ce fichu Halloween ! dit l'un.

— Tous les ans, c'est pareil : des sorcières, des diables, des fantômes et Dieu sait quoi encore à tous les coins de rue, renchérit l'autre.

— Et je ne te parle même pas des bestioles ! À croire que toute la ménagerie du zoo s'est fait la malle !

— Déjà que faire la police dans cette satanée ville, c'est pas de la tarte...

— Le soir d'Halloween, c'est le bouquet !

— Un véritable asile de fous !

— Une bande de débiles, oui !

Abernathy se pencha vers Ben, la mine soucieuse.

— Que va-t-il nous arriver, Sire ? demanda-t-il à mi-voix.

Sur ordre de son souverain, le scribe n'avait pas ouvert la bouche depuis qu'ils étaient arrivés au Palais de Justice. C'était déjà assez difficile comme cela de démêler cette histoire de fête costumée, sans aller s'embarquer dans des explications pour

justifier le fait que les lèvres d'une prétendue cagoule de carnaval miment à la perfection les mouvements de lèvres humaines.

Ben sourit, en affichant une belle assurance qu'il était loin de ressentir.

— Il ne va rien nous arriver du tout. Nous serons sortis d'ici dans quelques minutes.

— Je ne comprends pas pourquoi ils insistent tellement pour que j'enlève mon masque, Sire. Pourquoi ne pas simplement leur dire la vérité ?

— Parce qu'ils ne pourraient jamais l'accepter, voilà pourquoi ! s'emporta Ben. (Il soupira, plus furieux contre lui que contre le malheureux Abernathy. Son fidèle scribe ne méritait certes pas sa vindicte.) Je suis désolé, Abernathy. J'aimerais pouvoir dire la vérité. J'aimerais que les choses soient aussi simples. Mais ce n'est assurément pas le cas. Et nous n'y pouvons rien, ni toi ni moi.

Abernathy hocha la tête, dubitatif. Il jeta un coup d'œil à Salica et s'inclina pour chuchoter à l'oreille de son souverain.

— Je sais que vous êtes revenu ici pour moi et je vous en suis immensément reconnaissant, Votre Majesté. Mais je pense que, si nous ne sommes pas autorisés à partir très rapidement, il vaudrait mieux que vous me livriez maintenant. Il faut absolument que vous retourniez à Landover au plus vite. Il y a des cas plus désespérés que le mien.

Ben secoua la tête d'un air las.

— Il est trop tard, Abernathy. Nous sommes tous dans la même galère. Nous devons quitter ce monde tous ensemble. Ou pas du tout, ajouta-t-il dans un souffle inaudible.

Le scribe riva sur lui un regard sombre.

— Je crains que ce ne soit guère possible, Majesté, déclara-t-il sourdement.

Ben ne répondit pas. L'aurait-il voulu qu'il ne l'aurait pas pu, tant il avait la gorge nouée. Miles franchissait le seuil. Ben leva les yeux vers lui.

— Les renforts arrivent, annonça Miles, guilleret. J'ai contacté Winston Sack du Cabinet Sack, Saul & McQuinn. Nous

avons travaillé ensemble, il y a quelques années, sur le cas Seafirst. Il envoie immédiatement quelqu'un de chez lui.

— Tout ce que j'espère, c'est que ce « quelqu'un » ne mettra pas trois heures à venir !

Pick Wilson les rejoignit quelques minutes plus tard. Il avait l'air passablement nerveux.

— Connaissez-vous un homme du nom de Michel Ard Rhi, Mr. Holiday ?

C'était la question que Ben attendait depuis le début. Il ne voyait pas pourquoi on les avait retenus ainsi, si ce n'était à la demande de Michel Ard Rhi. Il fit semblant de réfléchir un moment, puis secoua la tête.

— Non, je ne vois pas.

— Eh bien, il se trouve que ce Mr. Ard Rhi vous accuse, vous et vos amis, de lui avoir volé quelque chose. Un médaillon, semble-t-il.

Le silence tomba dans la pièce comme un couperet.

— C'est ridicule !

— Mr. Ard Rhi a eu l'obligeance de nous fournir une description assez précise dudit médaillon, Mr. Holiday. C'est un pendentif en argent massif sur lequel sont gravés un chevalier en armure et une espèce de château fort. (Il marqua un temps.) Auriez-vous un tel objet en votre possession, Mr. Holiday ?

Ben sentit sa gorge se contracter. Il déglutit avec peine.

— Puisque l'avocat du Comté, avec lequel Mr. Bennett a pris contact, va nous rejoindre dans quelques minutes, il me semble préférable de profiter de ses judicieux conseils avant de poursuivre cet entretien.

Wilson haussa les épaules.

— À votre guise. Mr. Ard Rhi a lui-même téléphoné au Procureur Général. C'est ce qui explique votre présence ici. Mr. Ard Rhi est en chemin. Il devrait arriver d'un instant à l'autre. Le Procureur Général a confié cette affaire à un magistrat qui ne devrait pas tarder non plus. (Il se leva.) Peut-être pourrions-nous enfin éclaircir cette affaire quand tout ce beau monde sera réuni.

Le shérif adjoint sortit du réduit et ferma doucement la porte derrière lui. Il y eut un moment de silence contraint, puis Miles explosa :

— Par saint Joseph, Doc ! Il n'a qu'à te fouiller pour...

— Miles ! siffla Ben entre ses dents. Qu'est-ce que j'étais censé faire, selon toi ? Lui dire que je l'avais ? Si jamais il le trouve, nous serons forcément inculpés et le médaillon sera confisqué par la même occasion. Je ne peux pas laisser faire une chose pareille !

— Je ne vois pas ce que tu peux faire pour l'éviter ! Ils le trouveront forcément dès qu'ils te fouilleront.

— Écoute-moi, bon sang ! Il n'a pas le droit de procéder à une fouille au corps sans motif valable. Or, il n'a, pour l'instant, que des présomptions. Et puis, de toute façon, nous n'irons pas jusque-là.

Miles contracta les mâchoires.

— Avec tout le respect que je te dois, Doc, je te signale que tu n'es pas avocat du pénal. Tu es un as du barreau, soit, mais dans ta spécialité, qui se limite, je te le rappelle, aux litiges de droit civil. Comment peux-tu juger ce qui est un motif valable ou non pour pratiquer une fouille ? Ard Rhi a porté plainte pour vol auprès du procureur et t'a nommément accusé. Ça me paraît un motif on ne peut plus valable pour que tu passes à la fouille, mon vieux !

L'étau se resserrait. Miles avait raison, bien sûr. Cependant, si Ben reconnaissait avoir le médaillon sur lui, ils allaient tous moisir sous les verrous pour le restant de leur vie – ou, tout au moins, assez longtemps pour en avoir l'impression. Il examina ses amis : Miles était aux cent coups ; Abernathy ne tenait plus sa langue que par pur devoir d'obéissance mais mourait d'envie de faire éclater la vérité au grand jour, et Salica était dans un tel état qu'elle ne pouvait même plus se tenir assise sans soutien. Son plan craquait sur toutes les coutures. Il ne pouvait plus se permettre d'échafauder quoi que ce soit maintenant. Il lui fallait absolument trouver un moyen pour les faire tous sortir d'ici au plus vite.

Il se leva et alla ouvrir la porte.

— Wilson ! (Le shérif sortit du bureau attenant et se dirigea vers la petite salle d'interrogatoire.) J'ai réfléchi. Pourquoi ne pas remettre tout ça à demain ou même à lundi ? Cette affaire ne présente pas un tel caractère d'urgence qu'elle ne puisse attendre un jour ou deux. L'état de mon amie empire à chaque seconde. Il faut qu'elle se repose et qu'elle voie un médecin. Quand ce problème-là sera réglé, je vous jure que je répondrai à toutes les questions que vous voudrez. Qu'en dites-vous ?

Ben était de bonne foi. Il reviendrait, même de Landover s'il le fallait, et ferait toute la lumière sur cette maudite affaire. Quelques heures auparavant, il aurait encore eu certains scrupules à laisser Michel Ard Rhi perpétrer ses méfaits en toute impunité. Mais, au point où il en était maintenant, il s'en moquait éperdument. Il y avait plus grave.

Pick Wilson secouait déjà la tête.

— Désolé, Mr. Holiday. J'aurais pu envisager cette possibilité, si la décision était encore de mon ressort. Mais l'ordre de garde à vue prolongée vient d'arriver, signé de la main du procureur. Je ne peux plus vous laisser partir sans son autorisation. Vous êtes avocat ; vous devez me comprendre.

Ben hocha la tête en silence. Il comprenait, oui. Il comprenait surtout que Michel Ard Rhi avait graissé la patte d'un haut fonctionnaire et qu'il ne pourrait plus rien faire pour enrayer la machine judiciaire. Il aurait d'ailleurs dû s'y attendre. Ard Rhi avait le bras long. Ben remercia néanmoins Wilson, ferma la porte du suffocant réduit, retourna s'asseoir et prit Salica dans ses bras.

— Tu auras au moins eu le mérite d'essayer, Doc, fit Miles, compatissant.

Salica leva la tête de son épaule.

— Tout ira bien, Ben. Ne t'inquiète pas, chuchota-t-elle.

Ce qui n'empêcha pas Ben Holiday de se faire un sang d'encre. Une fois de plus, le temps lui filait entre les doigts. Les portes se fermaient les unes après les autres et il ne pouvait strictement rien y faire. Son impuissance l'accablait.

Il broyait toujours du noir quand, vingt minutes plus tard, un jeune homme tiré à quatre épingles frappa doucement à la porte avant d'entrer, un attaché-case à la main. Au moment de

franchir le seuil, il se retourna pour s'entretenir brièvement avec le shérif dans le couloir, puis pénétra dans la pièce. Il n'avait pas fait trois pas qu'il s'arrêtait net. Il ne s'attendait visiblement pas à un tel comité d'accueil.

— Mr. Bennett ? demanda-t-il d'une voix fluette, en examinant tour à tour le squelette, la femme verte, le chien et le gorille, assis en face de lui.

Miles se leva en lui tendant la main. Le jeune homme sembla se détendre quelque peu et serra la main tendue.

— Lloyd Willoughby, Mr. Bennett, du Cabinet Sack, Saul & McQuinn. Mr. Sack m'a téléphoné pour me prier de venir vous voir.

— Nous vous en savons gré, Mr. Willoughby, répondit Miles, avant de faire les présentations d'usage.

Ben serra la main de l'avocat en le dévisageant. Il avait l'air bien jeune – autant dire inexpérimenté. Abernathy et Salica se contentèrent de lui jeter un regard las. À la façon dont il les examinait tous, il n'était pas sorcier de deviner qu'il pensait exactement ce que Pick Wilson avait lui-même pensé en les voyant pour la première fois : « Une bande d'hurluberlus ! » Eh bien ! Nous voilà catalogués ! songea Ben.

Willoughby posa sa mallette de cuir lustré sur le bureau et se frotta les mains nerveusement.

— Bien. Hum ! Voyons donc ce petit problème.

Ben décida de prendre les choses en main.

— C'est très simple, Mr. Willoughby. Nous sommes retenus ici sous l'accusation fallacieuse de vol. Cette plainte a été portée contre nous par un dénommé Michel Ard Rhi. Cet homme semble avoir quelques accointances au parquet, puisque l'ordre de garde à vue prolongée est signé de la main du Procureur Général. Tout ce que nous voulons, pour l'instant, c'est retarder cette enquête. Notre amie est au plus mal et il est vital pour elle que nous puissions sortir d'ici dans les plus brefs délais.

— Eh bien, j'avais cru comprendre, en effet, qu'une accusation de vol avait été portée contre vous, répondit le jeune homme, de plus en plus nerveux. Il s'agirait d'un médaillon, c'est bien ça ? Que pourriez-vous me dire au sujet de cet objet ?

— Je peux vous dire que je l'ai et qu'il m'appartient. (Il avait décidé de jouer cartes sur table. Il n'était plus temps de finasser.) Mr. Ard Rhi n'a aucune preuve de ce qu'il avance.

— Avez-vous stipulé tout cela au shérif adjoint Wilson ?

— Non, parce que, si je le lui disais, il voudrait me confisquer le médaillon. Or, je n'ai aucune intention de le lui donner.

À ces mots, le jeune homme se mit à danser d'un pied sur l'autre. Il semblait aussi à l'aise que si on venait de le pousser dans la fosse aux alligators. Il s'efforça de sourire.

— Bien sûr, Mr. Holiday, je comprends. Seulement, d'après ce que je crois savoir, s'ils décident de vous inculper, ils pourront vous fouiller. Et s'ils trouvent l'objet du délit sur vous, il est certain qu'ils le saisiront.

— Et qu'est-ce que vous faites des preuves ? fulmina Ben. Après tout, c'est la parole d'Ard Rhi contre la mienne !

Willoughby paraissait perplexe.

— Pour tout vous avouer, je ne suis sûr de rien, Mr. Holiday. Voyez-vous, nous traitons fort peu d'affaires pénales à l'étude. J'en assume une partie, quand un de nos clients fait expressément appel à nos services pour se faire représenter auprès du parquet, mais ça ne va guère plus loin. (Il esquissa un petit sourire contrit.) Mr. Sack m'envoie toujours à sa place pour ce genre d'appels nocturnes.

Un bleu ! Il nous envoie un bleu ! enrageait Ben. Nous sommes fichus !

— Vous voulez dire que vous n'êtes même pas avocat du pénal ? s'exclama Miles en se dressant d'un bond avec un air féroce qui seyait parfaitement à son accoutrement de gorille.

Le jeune homme recula prudemment. Ben s'empressa de retenir son vieil ami. Il le contraignit à se rasseoir avec un regard éloquent vers la porte par laquelle Wilson pouvait entrer d'un instant à l'autre.

Il se tourna vers Willoughby.

— Je refuse catégoriquement qu'ils me fouillent, Mr. Willoughby. Et vous êtes ici pour les en empêcher.

Le jeune homme fit une moue dubitative.

— Bon, je vois le problème. De toute façon, on n'a plus le choix. Alors, voilà : c'est vous qui tirez, mais c'est moi qui

fournis les munitions, vu ? Contentez-vous de faire ce que je vous dirai.

Le jeune homme fronça les sourcils. Ce qu'on lui demandait là était-il bien légal ? Son visage crispé laissait à penser qu'il mûrissait déjà quelque virulente objection. Ben savait qu'il serait inutile de lui forcer la main, au risque de le faire fuir. De toute façon, il n'avait plus le temps de faire appel à un autre avocat.

Wilson entra au même moment.

— Mr. Martin, dépêché par le Procureur Général, m'a prié de vous faire comparaître au prétoire pour un petit entretien, vous et vos amis, Mr. Holiday. Peut-être allez-vous pouvoir enfin rentrer chez vous.

Quand les poules auront des dents, oui ! pensa Ben.

Ils prirent l'ascenseur qui les déposa cinq étages plus haut. Le shérif les guida le long d'un couloir jusqu'à une porte à double battant qui s'ouvrit sur une salle d'audience déserte. Ils avancèrent dans une allée, symétriquement flanquée d'une douzaine de bancs en rangs serrés, et s'immobilisèrent au niveau de la petite barrière de bois qui séparait la galerie publique de la partie réservée à la Cour. Banc des jurés et barre des témoins se dressaient sur la gauche. La tribune de presse était érigée sur la droite. Au centre trônait le fauteuil du juge. Le mur de droite était presque entièrement vitré. Les lumières de la ville scintillaient dans la nuit. La salle était dans la pénombre. Seuls deux plafonniers étaient allumés au-dessus des tables respectivement affectées à la défense et au procureur.

Un homme à lunettes et aux cheveux poivre et sel, assis à la table du procureur, se leva.

— Shérif, auriez-vous l'obligeance d'accompagner Mr. Holiday et ses amis jusqu'ici, s'il vous plaît ?

Willoughby se précipita vers le magistrat, main tendue.

— Lloyd Willoughby, du Cabinet Sack, Saul & McQuinn, Mr. Martin. Je représente Mr. Holiday.

Martin lui serra machinalement la main et l'ignora ostensiblement.

— Mr. Holiday, il se fait tard et je suis fatigué. Je sais qui vous êtes. J'ai même suivi deux ou trois affaires que vous avez

plaidées. Nous sommes tous les deux de vieux renards du barreau. Alors, je vais aller droit au but. Le plaignant, Mr. Ard Rhi, vous accuse de lui avoir dérobé un médaillon de grande valeur. Il veut le récupérer. J'ignore l'exacte teneur des faits, mais Mr. Ard Rhi s'engage à retirer sa plainte si le médaillon lui est rendu sans faire d'histoires. Qu'en dites-vous ?

Ben haussa les épaules.

— Je dis que ce Mr. Ard Rhi est fou à lier. Vous voulez me faire croire que nous sommes interrogés, depuis plus de deux heures maintenant, simplement parce qu'un illustre inconnu prétend que nous avons volé un médaillon ? C'est une plaisanterie !

Martin secoua la tête.

— À franchement parler, je n'en sais rien. Quoi qu'il en soit, pesez bien votre décision, Mr. Holiday, parce que, si ce médaillon n'apparaît pas dans les minutes qui viennent, contrairement à son propriétaire qui est, lui, supposé arriver d'un instant à l'autre, vous serez très probablement inculpé.

— Inculpé ? Sur les dires d'un seul homme ?

— Je le crains.

— Comme vous l'avez fort justement observé, Mr. Martin, je ne suis pas né de la dernière pluie. Et Mr. Bennett pas davantage. Notre parole en vaut donc bien une autre. Qui est cet Ard Rhi, d'ailleurs ? Pourquoi sa parole ferait-elle loi ? C'est bien tout ce que vous avez contre nous, non ?

— La seule parole qui ait force de loi à mes yeux est celle de mon supérieur, Mr. Holiday, répliqua Martin, impassible. C'est lui qui m'emploie et s'il me demande de vous inculper parce que Mr. Ard Rhi porte plainte contre vous — qui que soit ce monsieur et quelle que soit la légitimité de son grief —, je vous inculperai. Or, comme j'ai la curieuse intuition que Mr. Ard Rhi ne retirera pas cette plainte tant qu'il n'aura pas récupéré son médaillon, vous voyez ce qu'il me reste à faire. Qu'en pensez-vous ?

Ben préférait ne pas dire ce qu'il pensait. Sa situation actuelle était déjà bien assez fâcheuse sans qu'il aille, de surcroît, envenimer les choses !

— Très bien. Inculpez-moi, Mr. Martin. Mais, dans ce cas, laissez au moins mes amis partir librement. De toute façon, c'est bien moi l'accusé, non ?

— Vos amis n'auront pas cette chance, Mr. Holiday. Ils sont accusés de complicité. Écoutez ! Je viens juste de terminer une longue et rude journée d'audience. J'ai perdu le procès que je défendais. J'ai raté la petite fête que mes enfants m'avaient préparée pour Halloween. Et me voici maintenant retenu ici par votre faute. Je suis aussi pressé que vous d'en finir, croyez-le bien. Mais ainsi va la vie. Alors, nous allons tous nous asseoir bien gentiment, en attendant Mr. Ard Rhi, et peut-être pourrais-je enfin terminer toute cette paperasse que je n'ai même pas le courage de remporter dans mon bureau. (Il désigna la galerie d'un geste de la main.) Octroyez-moi cinq minutes de tranquillité, d'accord ? Discutez entre vous. Réfléchissez. Je n'ai aucune envie de perdre mon temps avec cette affaire.

Il retourna s'asseoir à la table du procureur et se plongea dans ses notes. Willoughby entraîna ses clients vers la galerie et leur désigna obligeamment le premier banc. Tous prirent place en rang d'oignons.

Martin leva les yeux de son dossier.

— Shérif, vos hommes ont bien reçu l'ordre de faire monter Mr. Ard Rhi jusqu'ici dès qu'il arrivera, n'est-ce pas ?

Pick Wilson opina servilement et Martin se replongea dans ses papiers. Le shérif retourna se poster devant la porte et attendit.

Willoughby remonta le rang pour se pencher vers Ben.

— Peut-être devriez-vous reconsidérer votre décision, Mr. Holiday, chuchota-t-il sur un ton didactique, comme s'il s'attendait que son client ait une brusque illumination quant à l'aveuglante pertinence d'un tel conseil.

Ben lui décocha un regard si noir que le pauvre avocat regagna sa place sans demander son reste.

— Ne... leur donne... pas le... médaillon, Ben, murmura Salica dans un souffle.

Elle semblait si faible que Ben en eut la gorge serrée.

— Laisse-moi... ici... s'il le faut. Promets-moi... que tu le feras.

— Moi aussi, Majesté, intervint Abernathy à voix basse. Quoi qu'il puisse nous arriver, l'essentiel est que vous rentriez à Landover.

Ben ferma les yeux. Oui, tel était bien le dilemme auquel il était confronté. Il avait enfin récupéré le médaillon. Il pouvait donc rentrer à Landover dès maintenant s'il le voulait. Seul, il pourrait sans doute fausser compagnie aux policiers. Mais jamais il ne pourrait se résoudre à abandonner ses amis. Miles s'en sortirait assurément, mais Salica ne passerait pas la nuit. Et qu'advierait-il d'Abernathy ? Il secoua la tête. Non, il devait y avoir une autre solution. Il *fallait* qu'il y en ait une.

Miles se pencha vers lui.

— Tu devrais peut-être penser à cacher ton médaillon, Doc. Au moins pour cette nuit. Il sera bien temps de le récupérer demain. Tu ne peux pas les laisser mettre la main dessus !

Ben ne répondit pas. Il n'avait pas de réponse. Et un autre dilemme, un ! Il savait que Miles avait raison. Mais il savait aussi qu'il était hors de question qu'il se sépare de son précieux talisman. Il l'avait déjà perdu à deux reprises : quand Meeks lui avait fait croire – à tort – qu'il s'en était emparé, puis quand il l'avait confié à Abernathy – à la demande de Questor – pour catalyser la métamorphose qui devait rendre au scribe sa dignité humaine. Il avait, certes, toujours réussi à le récupérer. Mais à quel prix ! Il n'était pas du tout prêt à risquer de le perdre une troisième fois. Le médaillon lui était, désormais, aussi indispensable que sa main droite. Il ne comprenait pas très bien pourquoi, mais il savait qu'il ne pouvait plus vivre sans lui. Il lui procurait les pouvoirs magiques qui faisaient de lui le roi de Landover. Il lui conférait le droit d'invoquer le Paladin et, quoiqu'il ne l'admît pas sans réticence, lui donnait son identité.

Assis dans la pénombre du prétoire, Ben Holiday songeait à tout ce qui lui était arrivé depuis qu'il avait reçu le médaillon des mains de Meeks. Il laissa errer son regard sur les murs de la salle, sur tous ces emblèmes qui avaient symbolisé son credo pendant de si nombreuses années au service de la Justice et qui étaient si profondément ancrés en lui qu'ils avaient longtemps

suffi à donner un sens à sa vie. Comme il était loin de tout cela, maintenant ! De la démocratie à la monarchie ; de la justice du verbe à la justice des armes ; du jugement d'un aréopage de ses pairs au jugement d'un seul homme : que de chemin parcouru ! Ses valeurs avaient bien changé. À Landover, il n'existait d'autre loi que la sienne. Et tout cela parce qu'il possédait un pendentif que, d'un bout à l'autre de la planète, tout autre que Michel Ard Rhi aurait trouvé pour le moins décoratif, si ce n'est insignifiant ! Sa main glissa d'elle-même jusqu'à sa poitrine. Les contours familiers se dessinèrent sous ses doigts à travers l'étoffe. Un sourire ironique étira ses lèvres. Tous ces symboles de la justice des hommes appartenaient certes au passé ; mais ne les avait-il laissés derrière lui que pour les remplacer par d'autres ?

La porte s'ouvrit sur un policier en uniforme. Il s'entretint brièvement avec Pick Wilson. Le shérif se dirigea aussitôt vers le magistrat. Les deux hommes conversèrent à voix basse, puis Martin suivit le shérif qui regagnait la porte où le policier les attendait. Tous trois disparurent dans le couloir.

Ben sentit une main glacée lui enserrer la nuque. L'inévitable confrontation allait bientôt avoir lieu.

Quelques instants plus tard, les trois hommes étaient de retour. Martin se campa devant Ben.

— Mr. Ard Rhi vient d'arriver, Mr. Holiday. Il affirme qu'hier vous vous êtes présenté à son domicile, sous le nom de Squires, et lui avez fait des propositions pour acquérir son médaillon. Comme il a refusé de vous le vendre, vous êtes revenu le soir même pour le lui dérober, avec la complicité de vos amis. Vous auriez également bénéficié d'un appui à l'intérieur du château : la fille du gardien, apparemment. Il a lui-même recueilli ses aveux. (Le magistrat se tourna vers la porte.) Shérif ?

Wilson et le policier poussèrent la porte. Michel Ard Rhi franchit le seuil, le visage fermé, les yeux étincelants de haine. Deux gardes de Graum Wythe l'accompagnaient.

Entre les deux soldats vêtus de noir, les paupières baissées, les joues mouillées de larmes, avançait une toute jeune fille.

Ben fut pris d'un immense dégoût. Ils avaient retrouvé Élisabeth ! Il n'osait imaginer les moyens qu'ils avaient dû

employer pour la faire avouer et, moins encore, ce que Michel Ard Rhi lui ferait subir, s'il ne pouvait s'emparer du médaillon sur-le-champ.

— L'un d'entre vous reconnaît-il cette enfant ? demanda calmement Martin.

Nul ne répondit.

— Avez-vous réfléchi, Mr. Holiday ? Si vous rendez l'objet du délit, l'affaire sera immédiatement classée sans suite. Dans le cas contraire, je me verrai dans l'obligation de vous inculper.

Ben ne desserrait pas les dents. Il en aurait été bien incapable. Il n'y avait aucune échappatoire possible. Quelle que soit sa réponse, il était coincé !

Le magistrat soupira.

— Mr. Holiday ?

Ben esquissa un mouvement pour dénouer ses muscles tendus. Abernathy se méprit sur son geste et, croyant qu'il allait livrer le médaillon, se dressa brusquement pour l'en empêcher.

— Non, Majesté, vous ne pouvez faire cela !

Martin écarquilla les yeux. Ben lisait la stupeur du magistrat dans ses prunelles. Comment la bouche d'un masque pouvait-elle se mouvoir de la sorte ? se demandait-il. Comment une cagoule de fourrure synthétique aurait-elle pu avoir une langue et des dents ? Comment pouvait-on obtenir un tel réalisme ?

Il y eut tout à coup un épouvantable fracas. Une boule de feu venait de pulvériser les baies vitrées de la salle d'audience, laissant un grand trou noir, béant sur la nuit. Et, soudain, s'encadrant dans l'ouverture, surgit un gigantesque dragon chevauché par un vieillard à barbe blanche.

— Questor ! souffla Ben, ahuri.

UN DRAGON A LA BARRE

Ce fut un de ces moments qui, s'ils arrivent, n'arrivent qu'une fois dans l'existence. Un moment où tout semble suspendu : le temps, les mouvements, la vie elle-même. Un moment où le monde semble figé en une sorte de nature morte à trois dimensions. Une fraction de seconde dont le souvenir se grave à jamais dans la mémoire, avec une précision si extraordinaire que, des années plus tard, tous les acteurs peuvent très exactement décrire le moindre détail : la sensation qu'ils ont éprouvée, l'odeur qu'ils avaient dans les narines, le goût qu'ils avaient dans la bouche ; les couleurs, les contours, la matière de chaque objet et, surtout, surtout, cette façon dont tout ce qui s'était passé, avant, et tout ce qui se passa, après, ne se focaliseraient plus que sur cette infime seconde intermédiaire et en seraient éclaboussés, comme un rayon de soleil, ricochant sur le miroir de l'onde, avive les couleurs à des lieues à la ronde.

C'est très exactement ce que Ben Holiday ressentit à ce moment-là. Il eut la sensation que la scène à laquelle il assistait se fixait sur sa rétine, comme une photographie impressionne la pellicule. Il était assis sur le banc, au premier rang de la galerie, dans la salle d'audience, à demi tourné vers l'allée centrale. Salica était assise à sa gauche, appuyée contre son épaule ; Abernathy à sa droite, une lueur de panique dans les yeux, et Miles, un peu plus loin, toujours affublé de sa fourrure de gorille, le visage poupin figé dans une expression de flagrant désarroi, mâtiné de stupeur. Martin et Willoughby étaient debout, face à eux, de l'autre côté de la barrière : deux générations de costumes trois pièces qui avaient voué leur existence à une justice fondée sur les mêmes valeurs de raison et de bon sens ; l'un, aussi pétrifié que s'il venait d'assister aux ultimes joutes d'Armageddon, et l'autre, aussi accablé que s'il en était l'enjeu. Derrière, juste à la limite de son champ de vision, se tenaient le shérif adjoint Wilson et son subordonné, édifiantes incarnations de la force publique, jambes pliées, buste penché en avant, comme deux chats en cavale que la lumière des phares paralyse au beau milieu de la chaussée ;

Michel Ard Rhi, un masque de haine plaqué sur le visage, et ses hommes, la bouche ouverte sur un cri muet, livides. Seule Élisabeth rayonnait, une expression de pur émerveillement sur son ravissant minois constellé d'éphélides ; un émerveillement que, avec un peu d'attention, un fin observateur aurait pu déceler dans le regard de Ben Holiday.

Sur fond de Seattle illuminé surgissait Strabo. Sa masse titanesque semblait suspendue dans les airs les ailes déployées comme celles d'un delta-plane géant. Son corps reptilien, à l'épaisse carapace couverte de suie, s'encadrait dans l'énorme brèche qui trouait le mur du prétoire, telle une apparition diabolique projetée sur l'écran de la nuit. Le flamboiement infernal de ses yeux écarlates poignardait l'obscurité. Deux volutes de fumée noire s'échappaient de ses naseaux. Questor Thews était assis à califourchon sur son dos, lambeaux de robes bariolées barbe et cheveux roussis au vent. Le magicien ne semblait pas moins ébaubi que la fillette.

Ben aurait voulu hurler de joie, mais le magistrat le devança dans un autre registre.

— Juste ciel ! s'exclama-t-il avec une voix presque enfantine.

Son cri brisa le charme. Wilson et le policier se ruèrent dans l'allée, arme au poing.

— Couchez-vous ! ordonnèrent-ils de concert.

— Ne tirez pas ! leur cria Ben, tandis que Questor Thews, les bras tendus en avant, agitait déjà les doigts en marmonnant une incantation.

Le regard de Ben quitta le magicien pour revenir sur les deux policiers et surprendre leur expression ébahie en constatant que leurs doigts serraient, non plus un revolver, mais un bouquet de marguerites. Par-delà les portes restées ouvertes, le couloir s'était mué en une jungle inextricable du sol au plafond. Michel Ard Rhi et ses sbires, qui avaient pris leurs jambes à leur cou, trouvèrent leur retraite bloquée par cette forêt amazonienne. Élisabeth, libérée de ses tortionnaires, s'élançait dans l'allée pour se jeter au cou du scribe, en débitant un incompréhensible galimatias de « nez rouge », de « méchant Michel » et de « hyper-désolée ». Willoughby secouait Miles comme un prunier, en le suppliant de le faire sortir de ce cauchemar,

tandis que Miles tentait désespérément de se défaire de cette sangsue en complet veston.

Strabo négocia un brusque virage. Sa gigantesque queue frappa le mur de plein fouet. Toutes les vitres volèrent en éclats et la majeure partie du mur restant explosa sous le choc. L'air glacé de la nuit s'engouffra dans la pièce, apportant avec lui les rumeurs de la ville. Les lumières des gratte-ciel voisins, reflétées un instant dans le verre brisé, multiplièrent leurs étincelles en un feu d'artifice d'une éblouissante féerie.

Ben se plaqua au sol. Miles retomba sur le banc. Abernathy et Élisabeth se blottirent l'un contre l'autre.

— Strabo ! s'écria Michel Ard Rhi, stupéfait.

Le dragon atterrit au centre de la salle d'audience, écrasant sous sa masse tant le fauteuil du juge que les tribunes de presse et des jurés.

— Holiday ! siffla-t-il. (Une longue langue bifide jaillit entre les crocs noircis.) Ça ne m'étonne pas que tu viennes d'un monde aussi laid !

Pris de panique, Martin, Willoughby, Wilson, le policier, Ard Rhi et ses hommes se montaient les uns sur les autres pour échapper au cauchemardesque monstre, leur course arrêtée par la jungle du couloir. Strabo leur jeta un coup d'œil amusé, ouvrit son énorme gueule et cracha un jet de vapeur torride. Les cinq fuyards se jetèrent sous les bancs de la galerie. Le rire tonitruant du dragon emplit la salle d'audience.

— Bon. Assez joué ! ronchonna Questor, en se laissant glisser à terre.

— Tu ne manques pas de toupet, Questor Thews ! tonna le dragon. Non content de me tirer de ma retraite pour me contraindre à voyager dans un univers épouvantable et m'obliger à secourir un homme que je hais – un homme qui, d'ailleurs, n'a que ce qu'il mérite –, tu voudrais en plus me priver du peu de divertissement que cette lamentable et futile équipée peut me procurer ! (Manifestement de mauvaise humeur, le dragon donnait des coups de queue en tous sens, réduisant en miettes trois rangs de la galerie.) Ce que tu peux être barbant, le mage !

Questor l'ignora.

— Votre Majesté ! s'écria-t-il en se précipitant sur Ben pour l'étreindre comme un frère. (Choqué par ce flagrant manquement à l'étiquette, le museau du scribe se tordit en une affreuse grimace.) Vous allez bien ?

— On ne peut mieux, Questor ! s'exclama Ben en assenant de grandes claques dans le dos du magicien, avec un tel enthousiasme qu'il faillit l'assommer. Et je n'ai jamais été aussi heureux de voir quelqu'un de toute ma vie !

— Je ne pouvais plus tolérer que vous soyez piégé ici sans escorte, Majesté, déclama Questor avec solennité. Ô Sire, laissez-moi au moins soulager ma conscience. (Il se redressa, droit comme un « i ».) Je plaide coupable, Votre Majesté. Tout ce qui est arrivé est ma faute. Je porte l'entière responsabilité de cette calamiteuse affaire. En conséquence de quoi, il est de mon devoir d'y apporter un heureux dénouement.

Il se tourna vers Abernathy.

— Oh ! Très cher et vieil ami ! Je t'ai fait grand tort et tu m'en vois contrit. J'implore ton pardon pour mes erreurs passées et...

Le scribe plissa la truffe, avec un air dégoûté.

— Saperlipopette ! Crois-tu que nous n'ayons pas mieux à faire que d'écouter tes élucubrations en un moment pareil, Questor Thews ? (Le magicien afficha une détresse de tragédien.) Oh ! Pour l'amour du ciel ! Entendu, je te pardonne. Tu savais bien que je céderais, de toute façon. Et maintenant, sors-nous de là, que diable !

Mais déjà Questor avait porté son attention ailleurs. Il avait repéré Michel Ard Rhi.

— Oh ! Ce cher Michel ! l'apostropha-t-il avec un large sourire. (Puis, tordant la bouche en coin :) Qu'est-ce qui se passe ici exactement ? demanda-t-il à Ben, dans un chuchotement de conspirateur.

Ben s'empessa de le mettre au courant, résumant ce que Ard Rhi avait fait subir à Abernathy et comploté contre eux.

Le magicien en fut atterré.

— Il n'a vraiment pas changé, dirait-on. Toujours aussi méprisable. Une chance que Landover en soit débarrassé ! (Il haussa les épaules.) Bon. Tout cela est fort distrayant, mais je

crains que nous ne soyons obligés de partir sur l'heure, Majesté. La forêt hallucinatoire que j'ai invoquée pour isoler cette pièce ne saurait durer. La magie n'a jamais fait long feu dans ce monde. (Il jeta un coup d'œil vers la jungle luxuriante.) C'est tout de même autre chose qu'un simple sort d'embroussaillement, ne croyez-vous pas ? Je n'en suis pas peu fier ! Il faut dire que j'ai toujours eu la main verte.

Ben opina négligemment, les yeux rivés sur Michel Ard Rhi.

— Écoute, Questor, en ce qui me concerne, plus vite on sortira d'ici, mieux ça vaudra. Seulement va falloir emmener Ard Rhi avec nous. Je sais, ajouta-t-il précipitamment en voyant l'expression horrifiée du malheureux magicien. Je sais que tu vas me prendre pour un fou. Mais que va-t-il advenir d'Élisabeth si nous la laissons aux mains de ce psychopathe ?

Questor fronça les sourcils. Il n'avait pas pensé à cela.

— Oh ! Je n'ose l'imaginer !

À dix pas de là, Élisabeth semblait avoir eu la même idée.

— Abernathy ! suppliait-elle en tirant sur la manche du scribe. S'il te plaît, me laisse pas toute seule ! Je veux pas rester ici. Emmène-moi avec toi !

— Non, Élisabeth, je...

— Oh si ! Je t'en prie, Abernathy ! Je t'en prie ! Je veux venir avec toi ! Je veux apprendre la magie, voler à dos de dragon, jouer avec toi et Salica et voir le château et...

— Élisabeth...

— ... le Monde des Fées et toutes ces créatures fantastiques, et tout et tout. Je veux pas rester ici. Je veux pas rester avec Michel, même si papa dit que tout ira bien, parce que c'est même pas vrai et que...

— Mais je ne peux pas t'emmener ! Zut à la fin ! s'emporta le scribe, abruti par le bavardage de la gamine.

Ils restèrent un moment à se fixer en silence. Brusquement, Abernathy prit la fillette dans ses bras. Elle se blottit contre lui.

— Ô Élisabeth ! chuchota-t-il d'une voix étranglée par l'émotion.

Un hurlement de sirène déchira la nuit. Miles saisit Ben par le bras.

— Tu n’as plus une minute à perdre, Doc, ou tu risques de ne plus partir du tout ! (Il hocha la tête.) Je ne peux pas m’empêcher de penser que tout ça n’est qu’un rêve. Des sylphides, des chiens qui parlent... Il ne manquait plus qu’un dragon ! Je crois bien que je vais me réveiller, demain matin, en me demandant si je n’ai pas forcé sur la bouteille ! (Un large sourire s’épanouit sur le visage rubicond.) Mais je ne regrette rien. (Il jeta un regard au dragon qui mâchonnait distraitement le Fauteuil du juge.) Je n’aurais voulu rater ça pour rien au monde !

— Merci, Miles, répondit Ben, un même sourire aux lèvres. Merci de m’avoir soutenu envers et contre tout. Je sais que ça n’a pas dû être facile pour un cartésien comme toi, avec tous ces trucs irrationnels qui te sont tombés dessus en même temps ! Un jour, tu comprendras. Je reviendrai et je t’expliquerai. Tu comprendras, tu verras.

Miles posa la main sur l’épaule de son ami.

— J’y compte bien, mon vieux. Mais il faut que tu y ailles, maintenant. Et ne t’inquiète pas pour ce qui va se passer ici. Je m’occupe de la gamine. Il ne lui arrivera rien, sois rassuré. Je te promets de faire mon possible pour tout remettre en ordre.

À ces mots, Questor, qui s’abîmait dans la contemplation de l’étrange couple que formaient le scribe et la fillette, parut s’éveiller tout à coup.

— Remettre en ordre ! s’exclama-t-il soudain. Ça me donne une idée ! (Il pivota pour se précipiter vers Michel Ard Rhi et consorts, toujours recroquevillés sous les bancs de la galerie.) Voyons : murmura-t-il en aparté, quand il fut parvenu à leur hauteur. Ah ! Je crois me souvenir de la façon dont ce sortilège fonctionne.

Il marmonna quelques mots incompréhensibles, en faisant de mystérieux gestes des deux mains, puis pointa l’index sur chacun des hommes accroupis : le shérif adjoint d’abord, puis son subordonne les deux gardes de Graum Wythe, Martin et enfin Lloyd Willoughby de Sack, Saul & McQuinn. Les six visages crispés se détendirent brusquement et tous s’effondrèrent sur le sol, terrassés de sommeil.

— Parfait ! conclut Questor en se frottant les mains. Quand ils se réveilleront, ils se sentiront frais et dispos comme après une bonne nuit de repos. À peine s'ils se souviendront d'avoir fait un cauchemar. (Il offrit à Miles un sourire radieux.) Voilà devrait vous faciliter la tâche !

Ben observait Miles qui examinait l'expression hagarde de Willoughby avec circonspection. Les sirènes s'étaient rapprochées du Palais de Justice. Le clignotement des gyrophares éclaboussait le bâtiment.

— Questor ! Fais-nous sortir d'ici immédiatement ordonna Ben en aidant Salica à se lever. Débrouille toi pour emmener Ard Rhi et filons !

— Ah non, Majesté ! s'écria Questor, la mine renfrognée. Il est hors de question de ramener Michel Ard Rhi à Landover ! Il a causé assez de dommages comme cela, lors de son dernier séjour dans le royaume. Il sera bien mieux dans votre monde, croyez-moi !

Ben s'apprêtait à le contredire, mais déjà Questor s'approchait de Michel Ard Rhi qui, aussitôt relevé, avait rejoint la sortie pour leur fausser compagnie. Il se retourna vers le magicien.

— Tu ne me fais pas peur, Questor Thews ! rugit-il.

— Michel, Michel, voyons ! soupira Questor d'un air las. Tu as toujours fait un piètre prince et il semble que tu n'aies pas changé. Tu t'entêtes à semer la discorde autour de toi. Je ne te comprendrai jamais. Quoi qu'il en soit, il va falloir que tu changes, même si je dois m'en mêler pour te forcer un peu la main.

Ard Rhi se ramassa, prêt à bondir.

— Ne m'approche pas, vieux fou ! Tu bernes ton monde en jouant les apprentis sorciers mais avec moi, ça ne prend pas. Tu n'as toujours été qu'un misérable charlatan, un ersatz de magicien qui n'a jamais été fichu de maîtriser la moindre magie, un clown ridicule que...

Questor claqua des doigts. Ard Rhi continua sa tirade sans qu'aucun son ne sorte de sa bouche. Quand il réalisa ce qu'on lui avait fait, Ard Rhi eut un haut-le-corps.

— Nous pouvons tous nous améliorer, Michel, lui souffla Questor au visage. Toi seul sembles n'avoir jamais appris cette petite leçon élémentaire.

Il se mit alors à exécuter toute une série de signes cabalistiques, en murmurant une incantation. Un filet de poussière dorée s'échappa de chaque doigt pour former une nuée tourbillonnante qui vint s'enrouler autour de Michel Ard Rhi. Le prince de Landover recula précipitamment, puis s'immobilisa, tétanisé. Son regard sembla capter quelque chose dans le lointain, quelque chose que nul autre que lui ne pouvait voir. Une étrange expression, à la fois horrifiée et pourtant apaisée, se peignit sur son visage.

Le magicien se retourna pour remonter l'allée.

— Voilà une chose que j'aurais dû faire depuis longtemps, marmotta-t-il. Un sort des plus simples, mais des plus efficaces. Assez puissant pour durer un bon moment, même dans ce monde inculte. (Il s'immobilisa à la hauteur d'Abernathy, qui serrait toujours la fillette dans ses bras.) Je suis désolé, Élisabeth, mais Abernathy a raison. Nous ne pouvons pas t'emmener avec nous. Tu dois rester dans ton univers, entourée de ton père et de tes amis. Ton foyer est ici, Élisabeth, pas à Landover. Ce n'est pas un hasard si tu es née dans ce monde-là. Rien n'est jamais un hasard, dans la vie. Je ne prétends pas comprendre ces mystères, loin de là, mais j'ai ma petite idée sur la question. Tu crois à la magie, n'est-ce pas ? Eh bien, chaque univers a besoin de gens comme toi, des gens qui croient en la magie et grâce auxquels, en dépit de l'incrédulité générale, elle parvient à subsister. (Il vint lui poser un baiser sur le front.) Je compte sur toi. Tu ne me décevras pas, n'est-ce pas ?

Il poursuivit son chemin jusqu'à Ben.

— Ne vous inquiétez pas, Majesté. Michel Ard Rhi ne pourra plus lui nuire. Je vous en donne ma parole.

— Qu'est-ce que tu en sais ? Que lui as-tu fait ?

Mais déjà le magicien avait rejoint Strabo et escaladait son flanc pour prendre position sur son dos.

— Je vous expliquerai tout cela plus tard, Majesté. Mais le temps presse. Nous devons partir au plus vite. Dès maintenant,

même, ajouta-t-il en lançant un coup d'œil vers l'entrée du prétoire.

Ben suivit son regard. La jungle magique commençait à se dissiper comme un nuage de fumée. Dans quelques minutes, l'issue serait à nouveau accessible au monde extérieur.

— Allez, Doc ! File ! le houspilla Miles. Et... bonne chance !

Ben serra la main de son ami avec émotion, puis souleva Salica pour la porter jusqu'au dragon qui avait pivoté pour s'apprêter au décollage. La monstrueuse tête se tourna vers lui. Les yeux écarlates se fichèrent dans les siens, pleins de hargne. Strabo émit un sifflement menaçant et découvrit ses énormes crocs noircis.

— Vas-y, Holiday ! Monte sur mon dos. Et profite-en bien parce que ce sera la dernière fois, je peux te le garantir !

— Ça alors ! Je n'aurais jamais cru ça de toi, Strabo !

— Je me moque de ce que tu crois ou non, tonna le dragon. Mais dépêche-toi donc ! Je n'ai pas que ça à faire !

Ben souleva Salica dans ses bras et escalada le monstre.

— Questor a dû faire quelque miracle pour que...

Il s'interrompit brusquement en entendant un vrombissement de rotors dont les pales cisailaient la nuit. Des hélicoptères !

Strabo retroussa les babines.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Des ennuis en perspective ! répondit Ben en faisant asseoir Salica derrière Questor.

La sylphide ouvrit les paupières un instant. Il l'étreignit doucement et se glissa derrière elle pour la plaquer contre sa poitrine.

— Hâte-toi, Abernathy !

Élisabeth ne parvenait pas à se détacher de son ami.

— Oh ! Laisse-moi venir avec toi, je t'en supplie ! implora-t-elle une dernière fois.

— Non, Élisabeth ! (Abernathy se libéra brutalement de son emprise.) Je suis désolé. Adieu !

Questor et Ben l'appelaient maintenant à cor et à cri. Il était à mi-chemin du dragon, quand il entendit la fillette l'interpeller désespérément.

— Abernathy ! (Il se retourna.) Reviens ! Je t'en prie !
Reviens... un jour !

Le scribe hocha la tête.

— Je te le promets, Élisabeth.

— Ne m'oublie pas !

— Je ne t'oublierai pas. Jamais !

— Je t'aime, Abernathy !

Le chien grimaça un sourire, tenta de répondre, mais ne put que se lécher le museau, avant de faire volte-face pour se précipiter vers Strabo. Il pleurait à chaudes larmes quand il prit place derrière son bien-aimé souverain.

— Excusez-moi, Sire, gémit-il faiblement.

— À la maison, Strabo ! s'époumona Questor.

Le dragon décolla incontinent. Une bourrasque s'engouffra dans la salle d'audience, alors qu'il battait des ailes pour prendre son envol. Gravats et poussière virevoltèrent en tous sens. La forme gigantesque s'encadra une fraction de seconde dans l'ouverture, obstruant le panorama sur la ville illuminée, comme s'il l'avait enfournée dans son énorme gueule. La formidable créature de conte de fées demeura encore un instant une réalité pour l'homme et la fillette qui la regardaient se fondre dans la nuit, puis disparut.

Miles remonta l'allée pour rejoindre Élisabeth qui était restée figée sur place, les joues ruisselantes de larmes, la bouche ouverte sur un cri muet, une expression extatique dans ses yeux brillants. Il prit place à côté d'elle, sans un mot, et sourit quand une petite main vint se glisser dans la sienne.

Strabo jaillit du tribunal comme une fusée, sur la trajectoire d'un hélicoptère. Animal et machine virèrent de bord au dernier moment pour éviter de justesse la collision. Chacun ne vit qu'une indistincte masse noire se découpant sur l'écran scintillant des lumières de la ville : pilote et dragon ne sauraient jamais ce qu'ils avaient croisé. L'hélicoptère monta en flèche vers les cieux avec un vrombissement assourdissant. Ailes plaquées aux flancs, Strabo plongea en piqué entre les gratte-ciel, déchaînant les hurlements des piétons affolés.

— Remonte, Strabo ! Remonte ! s'égosilla Questor, au bord de la crise d'apoplexie.

Dans un battement d'ailes frénétique, le dragon reprit de l'altitude entre deux tours illuminées. Ben et ses compagnons se plaquèrent à la carapace ; qui, agrippant les écailles ; qui, se cramponnant à son voisin, dans un vain réflexe de survie. Heureusement, Questor avait pris la précaution d'utiliser ses pouvoirs pour les attacher solidement à leur monture. L'hélicoptère déboucha au coin d'un des deux bâtiments, tous projecteurs allumés. Un second appareil l'avait rejoint. Strabo poussa un rugissement à crever les tympans.

— Empêche-le de les carboniser ! cria Ben à Questor, une image des deux hélicoptères descendus en flammes et des immeubles en feu s'imposant à son esprit.

Il voyait déjà Miles et Élisabeth derrière les verrous !

— Il ne peut pas utiliser son souffle ici, brailla Questor. Ses pouvoirs sont aussi limités dans ce monde que les miens. Le peu qu'il a encore en réserve lui sera nécessaire pour franchir la frontière de Landover.

Ben avait oublié. Comme le médaillon le faisait pour lui, le souffle du dragon ouvrait la porte de Landover. C'était ainsi que Strabo était parvenu à tous les délivrer de l'enfer d'Abaddon, en crachant son torrent incendiaire pour les téléporter d'un plan à l'autre.

Strabo avait beau déployer des trésors d'agilité, alternant esquives et brusques changements de cap, les deux appareils ne le lâchaient pas. Il négocia un virage sur l'aile droite, rasant l'angle d'un gratte-ciel pour foncer vers la baie. Quais, digues, jetées, cales-sèches et porte-conteneurs des chantiers navals, grues géantes aux allures de dinosaures emmanchés d'un long cou et myriade kaléidoscopique de navire de toutes formes, couleurs et tonneaux, défilèrent en contrebas ; tandis qu'en face se profilaient les sommets d'une formidable chaîne montagneuse.

Le mugissement tonitruant d'une corne de paquebot déchira la nuit, si près qu'il les fit tous sursauter Strabo tressaillit, obliqua sur sa gauche et prit l'altitude. Soudain, Ben crut déceler un grondement que le vacarme du vent dans ses oreilles assourdissait singulièrement. Il se retourna. Une ombre

gigantesque parée de clignotants rouges et verts se rapprochait à une vitesse folle. Ben écarquilla les yeux.

— Un avion ! s'exclama-t-il, hystérique. Questor Attention derrière !

Le magicien alerta le dragon qui bifurqua *in extremis*, au moment où l'appareil piquait sur eux pour entamer sa descente. Le grondement des réacteurs mêlé au hurlement du vent, étouffa toute autre sensation. Dragon, humain et Landovériens crurent que leurs tympanes explosaient.

Strabo fit un brusque demi-tour et reprit la direction de la ville à tire-d'aile.

— Non ! glapit Questor. Non, Strabo ! Remonte pas par là ! Ramène-nous à Landover ! Non ! Non !

Mais le magicien pouvait toujours hurler. Trop enragé par tous ces stupides engins qui l'assaillaient de toutes parts, le dragon était désormais aveuglé par la colère et ne rêvait plus que de bataille. Ses naseaux soufflaient de furieux jets de vapeur et de terrifiants rugissements lui déchiraient la gorge.

Il survola les docks et, ayant repéré les hélicoptères toujours lancés à sa poursuite, fonça droit sur eux, les babines crachant des flammes.

Ben était aux cent coups.

— Fais quelque chose, Questor ! S'il crache le feu maintenant, nous serons tous condamnés à rester ici !

Questor Thews pestait vainement contre le dragon qui faisait la sourde oreille. Strabo passa en trombe entre les deux appareils qui avançaient de front, les contraignant à battre en retraite pour l'esquiver, et se rua sur les gratte-ciel. D'énormes faisceaux lumineux balayaient les nuées à leur recherche. Ben crut entendre des hurlements et perçut nettement un crépitement de mitraillettes. Strabo – que Dieu les protège ! – volait à tombeau ouvert.

Soudain, à la seconde précise où la catastrophe paraissait inévitable, Strabo poussa un cri déchirant qui sembla figer la nuit elle-même, redressa brusquement la tête et cingla vers le firmament. Ben, Questor, Abernathy et Salica furent violemment projetés en arrière. Le vent glacé les fouetta au visage, tétanisa leurs muscles et les pénétra jusqu'aux os avec

un sifflement strident. Tout disparut autour d'eux dans un maelström tourbillonnant. Ben retint son souffle, persuadé qu'ils allaient finir désintégrés, comme des pilotes de chasse dont le cockpit aurait explosé en franchissant le mur du son. Oui, voilà comment tout allait se terminer, se disait-il. Ils allaient purement et simplement exploser dans la nuit, s'éparpiller dans les nuées. C'était la fin, l'inéluctable fin.

Au même moment, Strabo poussa un second rugissement et cracha un geyser de flammes. Le monde se désagrégea. Le ciel s'ouvrit sur un trou noir et le dragon s'y engagea, tête baissée.

L'obscurité sembla les avaler comme la monstrueuse gueule d'un ogre céleste. Il y eut un éclair foudroyant. Une chaleur torride les prit à la gorge. Ben ferma les yeux.

Quand il souleva lentement les paupières, son regard embrassa un firmament étoilé dans lequel huit disques lunaires semblaient flotter paisiblement. De langoureuses écharpes de brume caressaient des sommets enneigés. Un silence paisible nimbait un paysage de conte de fées.

Ben Holiday lâcha un audible soupir de soulagement.

Ils étaient arrivés à bon port : chez eux, enfin !

UNE HISTOIRE DE BOUCHON

La petite troupe passa le reste de la nuit à l'ouest de la vallée. Ils avaient dressé le camp sur une des collines dominant le Cœur, sous les frondaisons d'un verger sauvage que gardait un bataillon d'érables à feuilles écarlates. Le parfum sucré des baies et des pommes se mêlait à l'odeur forte du bois et de la jeune sève. Oiseaux de nuit et criquets accompagnaient le chant des cigales. La vallée respirait l'harmonie et la paix. La nuit était propice au sommeil réparateur. Harassés, perclus de crampes, l'esprit encore en déroute après tant d'émotions, tous y succombèrent de bon cœur. Tous, sauf un.

Seul Ben Holiday resta éveillé. Strabo lui-même s'était roulé en boule au fond d'un proche ravin pour goûter un repos bien mérité. Mais Ben ne trouvait pas le sommeil. Adossé au tronc d'un saule, il attendait l'aube, en proie à une inquiétude qui le tourmentait sans répit. Il sentait l'écorce à travers l'étoffe de sa tunique et espérait que ce souffle qu'il entendait – une respiration de plus en plus forte, de plus en plus régulière – n'était pas le fruit de son imagination. Salica avait enfin recouvré sa forme végétale. À peine l'avait-il allongée sur l'herbe drue, à demi morte, qu'elle subissait déjà la métamorphose. Elle avait tout juste pris le temps de le rassurer d'un pauvre petit sourire et d'une brève étreinte, avant de se transformer. Pour Salica, cette mutation était cruciale, il le savait.

Quelle que soit la nature du mal qui l'avait rongée dans l'autre monde, quelque violent que puisse être le poison qui s'était infiltré en elle, la sylphide restait persuadée que les richesses de sa terre natale en viendraient à bout. Ben demeurerait sceptique. Oh, certes ! Il avait déjà pu constater, à maintes reprises, les effets bénéfiques qu'exerçait cette mystérieuse phytomorphose sur Salica. Mais c'était avant. Avant son séjour dans l'autre monde. Il ne trouverait pas le repos tant qu'il n'aurait pas la preuve de la miraculeuse guérison qu'escomptait la sylphide. D'ici là, il monterait la garde auprès de cet arbre si cher à son cœur, cet arbre auquel elle

devait son nom et qui n'était autre qu'un avatar de sa douce compagne.

Fort de cette résolution, il tenta néanmoins de s'accorder quelques minutes de repos. Il tombait de fatigue ; mais, chaque fois qu'il fermait les yeux, son esprit dérivait vers de sombres pensées, promesses de cauchemars terrifiants. Il ne parvenait pas à faire le vide, à chasser cette terrible angoisse qu'il avait ressentie lorsqu'il avait bien cru qu'aucun d'eux ne reviendrait jamais de l'autre monde. L'épouvantable sentiment d'impuissance qu'il avait éprouvé dans cette salle d'audience déserte lui nouait encore la gorge. Lui, le brillant avocat rompu aux plus subtiles tactiques de défense, avait échoué à son propre procès. Il avait vu tous ses arguments réfutés, tous ses appels rejetés et toutes les issues se refermer sur lui, les unes après les autres ; tant et si bien qu'il avait fini par perdre son légendaire sang-froid. Il ne se pardonnerait jamais ce lamentable échec.

La nuit le harcelait de terribles questions. Jusqu'à quel point s'était-il renié, en désavouant son ancienne existence pour gagner la souveraineté de Landover ? À combien de sacrifices avait-il consenti pour redonner un, but à sa vie ? Trop, sans doute... Suffisamment, en tout cas, pour mettre en péril sa propre identité.

Ballotté de veille en demi-sommeil, persécuté par ses propres démons, il dérivait comme un naufragé, entre les écueils de la culpabilité et du doute existentiel. Il aurait voulu les expulser de son esprit, mais ne savait comment s'y prendre. Il avait beau se débattre comme un beau diable, chaque nouvel assaut retournait le couteau dans la plaie, toujours plus profondément, toujours plus douloureusement. Il se sentait si démuni, si vulnérable. Il aurait dû se protéger, mais existait-il une protection contre soi-même ?

L'aube le trouva cependant endormi. Il se réveilla en sursaut en constatant qu'il était couché à terre et que le saule avait disparu. Il scruta aussitôt la pénombre, les prunelles agrandies par l'angoisse. Salica était allongée non loin de lui, les paupières closes. Son visage avait retrouvé son éclat naturel. Elle respirait doucement, un vague sourire aux lèvres. Les larmes lui montèrent aux yeux. Elle était guérie ! Salica était guérie ! Une

immense joie le submergea, mettant enfin ses démons en déroute. Une fébrile lueur d'espoir alluma ses prunelles. Peut-être parviendrait-il un jour à élucider qui il était vraiment... Peut-être réussirait-il un jour à tenir fermement les rênes de son destin...

C'est alors que lui vint à l'esprit cette pensée qu'il avait refoulée toute la nuit : il allait devoir affronter Nocturna et le Darkling. Depuis que Questor lui avait révélé ce qu'il était advenu de la bouteille, le spectre de cette confrontation était resté tapi là, juste à la frontière entre conscient et inconscient, juste en retrait de la limite au-delà de laquelle il aurait bien été obligé d'y faire face. Le moment était pourtant venu d'y songer. Il ne pouvait plus retarder l'échéance. Tout ce que ses compagnons et lui avaient enduré n'aurait servi à rien, s'il ne trouvait pas le moyen de se débarrasser de cette maudite bouteille une bonne fois pour toutes. Autrement dit, il allait devoir combattre Nocturna. Ce qui pourrait fort bien lui coûter la vie.

Il remonta les genoux sous son menton et regarda le jour se lever, sans bouger. Le pouls du matin s'accélérait progressivement. Chaque seconde passée le rapprochait de l'instant décisif. L'heure fatidique allait bientôt sonner. Il se pencha pour effleurer du bout des doigts la joue de sa compagne. Salica remua dans son sommeil, mais ne s'éveilla pas. Comment allait-il bien *pouvoir* faire ce qu'il savait *devoir* faire ? se disait-il. Comment allait-il récupérer la bouteille auprès de Nocturna et obliger le démon à la réintégrer ? Doutes et frayeurs irraisonnées s'étaient dissipés avec la torpeur nocturne. Pragmatisme et discernement avaient pris le relais. Il ne voyait qu'une seule solution : invoquer le Paladin. Une fois encore, il allait devoir recourir aux incommensurables pouvoirs de cet être sanguinaire, alter ego des rois de Landover, qui, chaque fois qu'il répondait à son appel, semblait dévorer son âme un peu plus. Il tressaillit sous la violence des émotions contradictoires qui le submergeaient à cette perspective. Seul le Paladin avait la force nécessaire pour résister à la terrible sorcellerie de Nocturna – sans compter qu'elle serait démultipliée par la puissance du Darkling. Questor Thews

l'aiderait, bien sûr. Questor mettrait sa propre magie au service de cette noble cause, indubitablement. Mais la question restait entière : leurs efforts conjugués seraient-ils suffisants, face à de tels ennemis ? Même si Nocturna n'avait pas été de la partie, comment pourraient-ils jamais vaincre le Darkling ? Comment triompher d'une créature dont les pouvoirs semblaient illimités ?

Assis au centre de la clairière baignée par les premiers rayons de l'aurore, Ben Holiday tournait et retournait le problème dans sa tête. Il y réfléchissait toujours quand ses compagnons s'éveillèrent. Si solution il y avait, elle semblait aussi insaisissable que la gelée blanche au lever du soleil.

Aussi fut-il agréablement surpris quand, au beau milieu du petit déjeuner, alors qu'au lieu de partager le frugal repas commun, il s'abîmait dans la contemplation de sa compagne, la réponse s'imposa d'elle-même, limpide.

Mais d'autres surprises l'attendaient. Le petit déjeuner était à peine achevé que Strabo rejoignait la troupe pour venir lui offrir ses services. Si telle était sa volonté, le dragon se disait prêt à le conduire jusqu'au Gouffre Noir. Ben n'aurait pas dû s'en étonner, d'ailleurs. Non que Strabo se sentît son obligé ou qu'il obéît, en cela, à quelque impérieuse injonction de Questor – l'emprise du magicien s'était depuis longtemps évaporée. Le dragon se moquait bien qu'ils voient ou non leur entreprise couronnée de succès. Non, si Strabo se montrait si coopératif, c'était parce qu'il brûlait d'assister au fabuleux spectacle que ne manquerait pas de lui offrir la confrontation d'Holiday et de Nocturna. Il rageait de s'être laissé entraîner malgré lui dans un conflit qui ne le concernait en rien. Sa fureur ne saurait s'apaiser sans quelque sacrifice. Du sang, oui, il voulait du sang ! Et il espérait bien que la sorcière et le roi s'étriperaient jusqu'à ce que le champ de bataille en soit écarlate !

— Tu es mon débiteur, Holiday ! Poursuivit le dragon. Par deux fois déjà, j'ai sauvé ta misérable carcasse, sans jamais que tu daignes me payer en retour. Je ne t'en tiendrai quitte que lorsque Nocturna t'aura enfin envoyé en enfer ! Te rends-tu seulement compte de tout ce que j'ai enduré pour toi ? J'ai été

attaqué, Holiday, traqué par des machines, harcelé par des faisceaux de lumière, hué par la vermine de tes congénères, intoxiqué par d'innommables poisons que je n'ose même pas imaginer. Par ta faute, on a osé profaner mon antre ! (Il prit une profonde inspiration.) Laisse-moi te dire le fond de ma pensée, Holiday : tu es la plus insignifiante, la plus assommante, la plus exaspérante créature que j'aie jamais eu la chance de rencontrer et je ne vis plus que pour le jour où tu seras enfin réduit en miettes sous mes propres yeux !

Sur ces bonnes paroles, le dragon courba l'échine pour permettre à l'objet de son ressentiment de prendre place sur son dos. Ben jeta un regard incertain au magicien. Questor haussa épaules.

— On ne pouvait guère s'attendre à mieux de la part d'un dragon !

Mais Ben n'était pas au bout de ses peines. Abernathy et Salica mirent ses nerfs à rude épreuve le conjurant de les emmener. Quand il eut la témérité de suggérer que cette idée lui semblait : loin d'être bonne – invoquant l'ampleur du danger auquel Questor et lui auraient à faire face – tous deux s'insurgèrent sur-le-champ.

— Je n'ai pas souffert les inqualifiables traitements qui m'ont été infligés dans les oubliettes Graum Wythe, ni supporté les vicissitudes qu'induit la fréquentation d'un personnage aussi infâme que Michel Ard Rhi, pour me voir, après cela, congédié sans autre forme de procès ! s'indigna le scribe. J'ai la ferme intention d'aller jusqu'au bout de cette aventure. Sans compter, en outre, que vous aurez besoin de quelqu'un pour garder à l'œil votre enchanteur préféré !

— Je n'ai pas davantage l'intention de te laisser m'abandonner ici, renchérit Salica. En recouvrant la santé, j'ai récupéré tous mes pouvoirs. Ils te seront sans doute utiles. Comme je te l'ai déjà dit et répété, Ben Holiday : là où tu vas, je vais !

Ben n'était guère convaincu par ces arguments. Ni le scribe ni la sylphide ne semblaient s'être complètement remis de leur pénible séjour dans l'autre monde et aucun des deux ne lui serait de quelque secours face à Nocturna et au Darkling.

Cependant, il savait qu'il serait vain de vouloir leur faire entendre raison. Il serait plus facile de les emmener que d'essayer de les dissuader. Ben secoua la tête. Décidément, les choses ne se passaient jamais comme il l'aurait voulu !

Ainsi s'envolèrent-ils vers les nuées, laissant derrière eux le verger enchanteur, le Cœur et ses oriflammes claquant au pinacle des mâts et la petite île où dormait encore Bon Aloï. Ils survolèrent les basses terres de Vertemotte, puis les lugubres montagnes du Melchor se profilèrent et Strabo piqua vers l'est. Le dragon ralentit alors l'allure, planant doucement à travers les brumes ensevelissant le Gouffre Noir – sans doute pour laisser à Nocturna tout loisir de les voir approcher – et atterrit enfin dans une petite clairière à quelques encablures du gouffre.

Ben et ses compagnons mirent pied à terre, jetant des regards incertains vers l'abîme. La brume dansait langoureusement dans l'air immobile de cette paisible matinée, comme remuée par une main invisible. Un silence oppressant étouffait le moindre souffle de vie. Une intolérable pestilence stagnait au-dessus du gouffre. Une chape de lourds nuages orageux plombait le ciel. Si, à l'est, le soleil vernissait de ses rayons flamboyants les diaprures de la terre ; ici, tout disparaissait sous une uniforme et sinistre grisaille.

Les taches brunes maculant la végétation environnante ne manquèrent pas de rappeler à Ben Holiday les premiers temps de son règne, quand tout le royaume succombait sous le joug du Ternissement. Les feuilles se recroquevillaient comme aux premiers frimas ; des bouquets d'arbres, des halliers entiers semblaient calcinés, tant ils étaient rongés par la maladie. L'épidémie paraissait s'étendre du gouffre vers la périphérie, aussi loir que l'œil pouvait voir, comme si elle avait surgi de l'abîme pour lancer ses tentacules venimeux dans toutes les directions à la fois et dévorer le moindre brin d'herbe sur des lieues à la ronde.

— Un décor idéal pour un trépas royal, n'est-ce pas, Holiday ? ricana le dragon, en se penchant vers Ben. Allons ! Pourquoi tarder ? Autant en finir tout de suite, non ?

Strabo déploya ses ailes sans attendre, pour s'envoler vers les montagnes et prendre place sur un promontoire rocheux qui lui offrait un imprenable panorama. Il serait aux premières loges.

— Je le trouve de moins en moins fréquentable, ces temps-ci, commenta Questor.

— Et moi, j'ai du mal à imaginer qu'il l'ait jamais été ! renchérit Ben.

Il conduisit Abernathy et Salica sous les ramures d'un Bonnie Blues, à distance respectueuse du gouffre, les conjurant en chemin de rester à l'écart, tant qu'il n'en aurait pas terminé avec Nocturna. Il ne comptait guère les avoir persuadés, mais il aurait au moins apaisé sa conscience : il ne pourrait pas se reprocher de n'avoir pas essayé.

Il rejoignit alors Questor pour lui dévoiler la stratégie qu'il avait mise au point. Le magicien l'écouta attentivement, puis garda un silence songeur.

— Votre Majesté, je crois que vous avez trouvé la solution, annonça-t-il finalement.

— Trouver la solution est une chose. La mettre en pratique en est une autre, rétorqua Ben avec une moue dubitative. Tu vois ce que je veux dire, Questor ? La manœuvre est délicate. Elle devra être exécutée au millimètre près. Nous n'aurons pas le droit à l'erreur. Je compte sur toi, Questor. Le succès de cette entreprise repose entièrement sur tes épaules.

La face de hibou afficha une expression solennelle.

— J'ai bien compris, Majesté. Je ne vous décevrai pas.

Ben hocha la tête.

— Es-tu prêt ?

— Prêt, Sire.

Ben se tourna vers le gouffre.

— Nocturna ! cria-t-il à pleins poumons.

Le nom honni claqua comme une déflagration, ricocha sur les parois rocheuses des montagnes, puis mourut dans la brume.

— Nocturna !

Une fois encore, le cri se perdit dans le silence. La sorcière demeurait invisible. Le magicien se dandinait d'un pied sur l'autre, au comble de l'anxiété.

Soudain, un tourbillon de fumée noire s'éleva du gouffre pour venir s'immobiliser sur le rebord de l'abîme et Nocturna apparut. Haute statue de marbre blanc drapée et coiffée d'ébène, elle se matérialisa dans la brume en une vision cauchemardesque. Sa main droite enserrait une bouteille blanche qui scintillait faiblement dans la pénombre.

— Salut à toi, roi fantoche ! cracha-t-elle dans un sifflement venimeux, tout en ôtant le bouchon de la bouteille.

Le Darkling rampa hors de son repaire, répugnante créature arachnéenne au corps recouvert d'une hirsute toison noire. Ses yeux écarlates étincelèrent.

— Regarde, mon tout beau ! susurra la sorcière en désignant Ben Holiday d'un doigt d'albâtre. Regarde qui vient nous distraire !

Ben, pas plus que Questor, n'esquissa le moindre mouvement. Tous deux restaient figés, tels de petits rongeurs hypnotisés par les yeux du serpent qui s'apprête à frapper. Le Darkling fureta ici et là comme un chat, puis vint se percher sur le rebord de la bouteille avec force murmures et sifflements inintelligibles à tout autre qu'à sa machiavélique maîtresse.

— Mais oui, mais oui, répétait-elle d'un ton cajoleur. Oui, petit démon, ceux-là même ! (Enfin, rangeant d'une main le bouchon dans les plis de ses robes, tandis que de l'autre elle caressait l'ignoble créature velue, la sorcière daigna honorer ses visiteurs pétrifiés d'un de ses légendaires regards ensorceleurs.) Que le roi de Landover et le Magicien de la Cour se donnent donc la peine d'approcher ! railla-t-elle. Venez donc jouer avec nous ! Nous avons là de quoi vous divertir ! Venez !

Ben et Questor demeurèrent sur leurs positions.

— Donne-moi la bouteille, Nocturna ! ordonna Ben d'une voix posée. Tu n'as aucun droit sur elle. Elle ne t'appartient pas.

— Tout ce que je prends m'appartient ! fulmina la sorcière.

— Pas cette bouteille.

— Cette bouteille plus que toute autre chose !

— J'en appellerai au Paladin, s'il le faut, annonça Ben, impassible.

— Ah ! Invoque donc tous les démons d'Abaddon, si tu veux ! (Un sourire diabolique s'épanouit lentement sur les lèvres exsangues.) Pauvre roi fantoche ! Tu es si stupide !

Tout à coup, le Darkling poussa un cri strident et bondit vers Ben et Questor Thews, en brandissant ses petits doigts crochus. Une rafale de pointes d'acier s'abattit sur eux, fendant la pénombre brumeuse avec un sifflement létal. Heureusement, Questor avait déjà préparé un sort de protection. Les projectiles furent déviés de leur course avant de les atteindre. Quant à Ben, il s'était aussitôt saisi du médaillon. À peine la salve était-elle lancée qu'une caractéristique chaleur l'embrasait. Un éclair aveuglant jaillit du médaillon pour éclabousser les taillis alentour et le Paladin apparut, étincelant chevalier sur son fier destrier blanc, improbable fantôme surgi de la nuit des temps. Ben se sentit happé hors de son corps par le feu du talisman et projeté sur l'arc lumineux comme un grain de poussière. Déjà il investissait la rutilante armure : la métamorphose avait commencé. La seconde suivante, elle était terminée. Cuirasse, gantelets et heaume s'étaient refermés sur ses chairs. Ses mains bardées de fer tenaient rênes et lance. Les souvenirs de Ben Holiday s'évaporaient de sa mémoire, chassés par ceux du Paladin : souvenirs d'innombrables luttes à mort, d'ennemis combattus et terrassés, d'inconcevables joutes, de sang et d'acier, de cris de rage et de douleur, de bravoure et d'ardeur perpétuellement mises au défi mais jamais prises en défaut, sur de lointains champs de bataille ensanglantés. Horreur et jouissance se disputaient encore l'âme du guerrier à peine incarné : exaltation du Paladin à la perspective d'un nouveau combat, révolusion de Ben Holiday à la perspective du sang versé.

Puis il n'y eut plus que la morsure du fer, l'odeur du cuir et du cheval, la tension des muscles bandés, la chaleur animale entre les cuisses serrées contre les flancs soyeux, le cliquetis des armes : l'âme et le corps du Paladin enfin réunis.

Le champion royal se rua sur Nocturna et le Darkling, lance au clair.

Mais déjà, haine et sorcellerie s'alliaient pour fomenter leur riposte : une création diabolique propre à vaincre le plus

implacable ennemi. Pétri de magie noire, un monstre de feu et de fureur jaillit du gouffre ténébreux, lacérant la brume de ses griffes acérées, gigantesque créature aussi blanche que le Paladin lui-même.

Un second Paladin, en quelque sorte.

Tapi derrière son bouclier magique, Questor Thews écarquilla les yeux, horrifié. Il n'avait jamais vu pareille abjection. C'était l'abominable croisement d'un reptile géant et d'un guerrier en armure, deux fois plus grand et plus fort que le chevalier errant de Landover, le tout hérissé d'armes tranchantes et contondantes. C'était comme si un miroir déformant avait renvoyé une image contrefaite du Paladin, une image corrompue au-delà de toute expression, et lui aurait donné vie.

La monstrueuse créature pivota brusquement au bord du gouffre pour fondre sur le Paladin qui déjà se ruait à l'assaut.

Le choc fut d'une violence inouïe. Fracas des cuirasses et des armes se heurtant de plein fouet, grognements, rugissements, hurlements de douleur et de haine des guerriers : le vacarme fut assourdissant. Les deux adversaires se croisèrent dans un nuage de poussière et une explosion d'armes pulvérisées. Le Paladin se débarrassa des débris de sa lance, saisit sa hache et tourna bride pour repartir à l'attaque. La créature ensorcelée ralentit sa course, puis fit volte-face, semblant soudain croître démesurément jusqu'à dominer les cimes des arbres.

Le monstre aimantait tous les regards.

Questor Thews en profita pour marmonner en aparté une nouvelle incantation. Il sembla tout à coup se désagréger, disparut tout à fait, puis réapparut sous une forme vaguement translucide. Nul ne s'en aperçut.

C'est alors que, faisant tourner sa hache avec force moulinets de bras, le Paladin prit l'offensive. Nocturna et son démoniaque génie conjuguèrent leurs efforts pour insuffler un regain de puissance à leur ignoble créature. Le monstre enfla d'autant, sous les acclamations de ses géniteurs. Il se dressa sur ses pattes de derrière et attendit, telle une imprenable tour de chair bardée d'acier. Le Paladin fondit sur lui au triple galop. Le monstre bondit pour écraser son adversaire. La terre trembla

quand il retomba, ébranlant le sol sous sa masse titanesque. Le chevalier parvint à l'éviter de justesse, lacérant au passage l'échine difforme d'un fatal coup de hache. Mais la plaie béante se referma aussitôt. Une créature ensorcelée se moquait bien des lois auxquelles hommes et bêtes étaient irrémédiablement soumis. Elle ignorait jusqu'au sens du mot « douleur ».

Le Paladin ne s'avoua pas vaincu pour autant et revint à la charge, glaive brandi. La lame effilée fouailla, trancha, taillada dans une étincelante danse macabre, balafrant de rouge la vile créature. Mais les blessures se refermaient aussi vite qu'elles étaient infligées et le monstre ruait en tous sens, déchirant la brume de ses meurtrières griffes, prêt à saisir sa chance au moment opportun pour broyer l'insaisissable ennemi. Darkling et sorcière exhortaient leur champion au combat. Le visage blafard de Nocturna grimaçait de plaisir belliqueux. Elle exultait. Le corps arachnéen trépignait de joie. Le Darkling agitait les doigts sans interruption, lançant sort après sort, gorgeant la créature de puissance délétère. Tous deux suivaient les féroces passes d'armes avec délectation. Chaque fois, les coups du monstre se précisaient, toujours plus près du but. La fin était proche, ils en étaient convaincus.

Dissimulés sous les ramures du Bonnie Blues, Abernathy et Salica assistaient à la bataille, en silence. Eux aussi voyaient le tour que prenait le combat. Eux aussi savaient comment il allait se terminer.

Soudain, il se passa une chose étrange.

Le monstre sauta brusquement en l'air, comme frappé par un dard venimeux, et se mit à rapetisser.

Le Darkling fut le premier à réagir. Il poussa un cri de colère et, escaladant les robes noires de sa maîtresse, vint se jucher sur son épaule pour projeter un torrent d'étincelles vertes propres à nourrir son infâme rejeton. Mais la créature ne répondit pas à l'injonction magique. Elle ne cessait de se ratatiner, tout en reculant pour esquiver les mortelles estocades. Sentant l'énergie qui l'animait quitter son corps inerte, elle trébuchait, chancelante, battant en retraite sous les coups de l'adversaire.

Quand Nocturna se rendit enfin à l'évidence, elle ne tarda pas à déterminer la cause de ce brusque revirement de situation

et se tourna tout à coup vers Questor Thews, avec un rugissement de rage.

Un geyser de feu magique, aussi noir que l'âme qui l'invoquait, jaillit des mains de la sorcière pour envelopper le magicien. Questor Thews explosa en une gerbe de fumée et de cendres. Sylphide et scribe retinrent un cri d'horreur. Le magicien avait complètement disparu, consumé par le bûcher ensorcelé.

Pourtant la créature rapetissait toujours. Non seulement le monstre subissait quelque mystérieuse influence, mais bientôt le Darkling y succomba à son tour. Il tomba de son perchoir et se roula sur le sol, secoué de spasmes, comme s'il avait été empoisonné. De sourdes plaintes lui échappaient dans un concert de gargouillis sinistres. Nocturna se pencha aussitôt pour y prêter l'oreille.

— La bouteille, Maîtresse ! glapissait le démon. La bouteille ! On a bouché la bouteille ! Je ne peux plus puiser la magie ! J'étouffe !

Nocturna inspecta la bouteille. Elle ne l'avait pas lâchée une seconde. Le flacon semblait intact. Il n'avait subi aucun dommage. Le goulot béait à l'air libre. Que racontait donc le démon ?

À quelques aunes de là, la monstrueuse créature venait de rendre son dernier souffle, avant de tomber en poussière sous les sabots du fougueux destrier blanc. Déjà, le Paladin faisait volte-face. Nocturna leva les yeux, en proie à la plus vive confusion, juste à temps pour voir le champion royal se ruer sur elle.

C'est alors seulement qu'elle songea à vérifier si la bouteille était effectivement ouverte. Une décharge fulgurante et bleutée lui brûla les doigts quand elle approcha la main du goulot.

— Questor Thews ! vociféra la sorcière, en furie.

Le Darkling s'était agrippé à son ourlet, dans un ultime soubresaut. Il ne bougeait plus. La sorcière rugit comme un fauve et empoigna la bouteille pour la lever à bout de bras, prête à jeter un sort.

Trop tard.

Le Paladin s'abattait déjà sur elle.

Soudain, Questor Thews surgit du néant dans une explosion aveuglante, juste devant elle, et s'empara de la bouteille avant qu'elle n'ait pu réagir. Nocturna vociféra de plus belle. Elle allait se jeter sur le magicien, quand le Paladin frappa.

Le choc des deux magies fut cataclysmique, provoquant une brusque secousse tellurique qui ouvrit le sol dans un geyser de lave en fusion. La végétation environnante s'embrasa comme une torche.

Déboulant de leur cachette pour se précipiter vers leurs amis, Abernathy et Salica s'immobilisèrent sur-le-champ, refoulés par la fournaise. Des gerbes de flammes multicolores rugirent vers les nuées.

Quand les cendres retombèrent et que le silence reprit ses droits, Nocturna et le Paladin s'étaient volatilisés. Questor Thews était à genoux, ses deux mains noueuses cramponnées au goulot de la bouteille, sa face de hibou figée tel un masque de pierre, le regard fixé sur le petit tas de cendres qui gisait sur le sol. Voilà tout ce qu'il restait du terrible Darkling !

Ben Holiday avait déjà recouvert son enveloppe charnelle. Étourdi, hagard, la main toujours crispée sur le médaillon qui lui brûlait encore la poitrine, il voulut faire un pas, mais chancela et se serait effondré si Salica n'était accourue à temps. Le scribe s'empressa de lui prêter main-forte. Ben parvint à esquisser un sourire.

— Ça va aller maintenant. C'est fini.

Les quatre amis s'étaient tranquillement assis à même le champ de bataille pour discuter ensemble des derniers événements.

Nocturna avait disparu. Avait-elle été détruite par le Paladin ? Était-elle parvenue à lui échapper et reviendrait-elle prendre sa revanche ? Nul ne l'aurait su dire. Tous se souvenaient parfaitement du terrible choc final, de l'éclair aveuglant, de l'expression terrifiante du visage d'albâtre au moment crucial. Mais aucun des quatre ne savait vraiment ce qui s'était passé ensuite. Étaient-ils enfin débarrassés de la sorcière pour de bon ? Aucun d'eux n'aurait osé miser sur pareille aubaine.

Strabo avait lui aussi disparu. À peine le combat était-il achevé qu'il s'envolait vers l'est, sans un regard en arrière. Ils ne pouvaient qu'imaginer ce que le dragon avait pensé à l'issue de la bataille. Ils étaient tous persuadés que Strabo n'avait pas dit son dernier mot.

Quant au Darkling, ils espéraient bien qu'il avait rendu l'âme. Toute menace immédiate étant pour l'instant écartée, Ben put offrir à ses amis quelques éclaircissements sur la façon dont il avait finalement résolu le problème du démon – avec la précieuse et insistante collaboration de Questor Thews.

— La clef du problème se trouvait dans la bouteille elle-même, expliqua Ben. C'était l'ancre du démon. Il ne la quittait jamais pour très longtemps, même quand il en sortait sur ordre de ses différents maîtres. Il devait exister un puissant lien entre eux. Sinon, pourquoi le génie, toujours si pressé de la quitter, ne s'en évadait-il pas une fois pour toutes ? Je me suis donc demandé s'il n'était pas obligé d'y rester enfermé et, si tel était le cas, pour quelle impérieuse raison il ne pouvait pas la quitter à volonté. Était-ce de la bouteille qu'il tirait ses pouvoirs ? La magie qui l'animait venait-elle du flacon lui-même ? Le démon n'était-il pas assujéti à la bouteille tout simplement parce que, sans elle, il n'aurait pu jouir de ses facultés diaboliques ? Plus je réfléchissais à la question, plus cette hypothèse me paraissait vraisemblable.

— C'est pourquoi, s'empressa de poursuivre Questor, Sa Majesté me suggéra de boucher la bouteille. Si la magie provenait bien du flacon lui-même, le Darkling se trouverait alors privé de ses pouvoirs.

— Toute la difficulté résidait dans la nécessité d'opérer sans que Nocturna ait vent de la manœuvre, reprit Ben. Il fallait absolument remettre la bouteille en place avant qu'elle ne puisse réagir. Aussi Questor profita-t-il de l'attaque du Paladin pour passer à l'action. Le Darkling et la sorcière étaient trop accaparés par le combat pour faire attention à lui. Quand il utilisa ses pouvoirs pour se réduire à la taille du bouchon et se glisser dans le goulot, tous deux n'y virent que du feu. Il laissa bien sûr une image de lui-même en place pour ne pas alerter Nocturna si, par hasard, elle venait à s'inquiéter de lui. Et,

finalement, quand Nocturna devina que Questor était à l'origine de l'affaiblissement de sa créature et voulut le détruire, elle ne foudroya que son image.

— Vous auriez pu, tout au moins, nous avertir de ce subterfuge ! s'insurgea Abernathy. Vous avez failli nous faire mourir de peur ! Nous avons bien cru que ce vieux... Enfin que Questor avait été grillé vivant !

— Questor avait donc bouché la bouteille, continua Ben, ignorant ostensiblement l'interruption véhémence du scribe. Ce qui eut pour effet non seulement de tarir la source à laquelle le démon puisait sa magie, mais aussi d'affaiblir les pouvoirs de Nocturna puisqu'elle comptait sur le Darkling pour les démultiplier. Notre stratagème fonctionnait donc à la perfection. Quand Nocturna comprit enfin de quoi il retournait, il était déjà trop tard. Sa monstrueuse créature était condamnée ; son démon, trop anémié pour l'épauler, et le Paladin, prêt à l'écraser. D'autant plus que, reprenant sa taille humaine pour s'emparer du maudit flacon, Questor acheva de la déstabiliser, en surgissant de la bouteille au moment où elle s'y attendait le moins. Attaquée sur tous les fronts, elle ne pouvait que capituler.

— Ce que nous ne pouvions évidemment pas prévoir, intervint une fois de plus Questor, c'est que, en bouchant la bouteille, non seulement nous privions le Darkling de ses pouvoirs magiques ; mais, par là même, de sa vie. Nous ne pouvions deviner que le démon tirait sa substance de la bouteille et que, banni de son antre, il ne pouvait que dépérir.

Les quatre compagnons tournèrent en chœur leurs regards vers le petit tas de cendres, à quelques pas de là. Au même moment une brise se leva, dispersant à jamais les restes de ce qui avait sans doute été l'une des puissances démoniaques les plus dévastatrices que Landover ait jamais portées.

LE RETOUR

Ce lundi-là, Miles Bennett était assis dans une salle d'attente de l'aéroport de SeaTac. Il serait bientôt midi et le vol 159 de la compagnie United Airline en provenance de Chicago allait atterrir, avec à son bord le père d'Élisabeth. Miles avait passé une bonne partie du week-end à le retrouver et à prendre les mesures nécessaires pour le rapatrier à Seattle. Dès qu'il serait arrivé, tous deux prendraient la route pour Graum Wythe où il était attendu pour superviser la cession du domaine.

Plongé dans ses pensées, Miles regardait le ciel gris à travers les baies vitrées. La vie était décidément pleine d'imprévus !

Une toute jeune fille était assise à ses côtés, absorbée dans la lecture manifestement passionnante d'une bande dessinée. Miles l'observa un long moment avec un petit sourire amusé, puis s'empara du *Seattle Times* et du *Post Intelligencer* posés sur la table basse, devant lui. Il les avait déjà feuilletés une dizaine de fois, parcourant surtout les gros titres mais, chaque fois, un nouvel article éveillait sa curiosité.

Les événements survenus dans la nuit d'Halloween défrayaient toujours la chronique. Il avait peine croire qu'il y avait pris part, tant ils lui paraissaient déjà loin. En fait, il avait plutôt l'impression de lire les mésaventures de quelqu'un d'autre ou même le récit d'un de ces incroyables faits divers de la rubrique « Étranger », le genre d'incident qui se déroule à l'autre bout de la planète et par lequel on ne parvient jamais à se sentir vraiment concerné.

Tous les gros titres se ressemblaient : « Halloween : les Gobelins envahissent Seattle », « Seattle : le Palais de Justice pris d'assaut par les démons d'Halloween », « Baie d'Elliott : les fantômes attaquent ».

Les sous-titres évoquaient la mystérieuse destruction d'une large portion du Palais de Justice ; les témoignages singulièrement concordants de policiers, pompiers, élus et badauds, faisant état d'un phénomène inexpliqué, et l'étrange condition dans laquelle on avait retrouvé plusieurs magistrats et membres de la police municipale, au beau milieu d'une salle

d'audience qui semblait avoir été le cadre d'une troisième guerre mondiale.

Les articles s'appesantissaient sur les détails, si tant est qu'ils aient pu être spécifiés. Le soir d'Halloween, la police municipale et les pompiers avaient été appelés de toute urgence au Palais de Justice du Comté de King. Arrivés sur les lieux, policiers et sauveteurs avaient pu constater l'existence d'un énorme trou dans le mur du bâtiment, au niveau du cinquième étage. Les tentatives répétées pour accéder de l'intérieur au lieu même du sinistre s'étaient toutes soldées par un échec. Les raisons invoquées divergeaient d'un article à l'autre. Plusieurs mentionnaient – non sans quelques commentaires ironiques – la brusque apparition d'une jungle inextricable qui aurait disparu par la suite sans laisser de traces. On avait donc dû dépêcher des hélicoptères sur les lieux. Les pompiers avaient finalement réussi à pénétrer dans la place pour découvrir une salle d'audience dévastée, dont le mur extérieur semblait avoir mystérieusement explosé. Plusieurs personnes employées dans les locaux avaient été retrouvées en « état de choc », mais on ne déplorait aucun blessé grave.

Certains articles s'attachaient plus particulièrement aux déclarations des témoins oculaires. Nombre d'entre eux affirmaient avoir vu un dragon ; d'autres, une soucoupe volante ; d'autres encore, l'invasion de hordes sataniques. Les pilotes d'hélicoptère interrogés confirmaient qu'ils avaient bien vu et traqué quelque chose qui les avait pris en chasse, mais ils n'auraient su dire de quoi il s'agissait. Selon toute probabilité, un engin spatial ultrasophistiqué, pronostiquait un élu. Bien sûr ! Sans doute de ceux qui prennent leur envol les soirs de beuverie à la taverne du coin, raillait un autre. Tant qu'on y était, le 24 décembre, tout le monde aurait la chance de photographier le Père Noël !

Miles hochait la tête. Cette histoire allait finir en foire d'empoigne !

D'éminents spécialistes avaient été interviewés : sommités scientifiques, théologiens, membres du gouvernement et autres pontes des médias, trop contents de se faire une publicité gratuite en exposant à l'envi leur opinion sur le sujet.

Tous étaient bien loin du compte. Ce qui n'étonnera personne.

Après avoir ingurgité ces doctes et indigestes récits, Miles revint à la première page de la rubrique « Nord-Ouest » du *Times* de la veille. Une photo de Graum Wythe occupait un quart de l'espace, surmontée du gros titre suivant : « Le patrimoine s'enrichit d'un château, don d'un généreux milliardaire. L'article s'étalait sur toute une colonne.

Le richissime homme d'affaires, Michel Ard Rhi, donnait ce matin une conférence de presse pour annoncer qu'il cédait son château et l'intégralité de son domaine à l'État de Washington. Une fondation, ayant pour mission la rénovation et l'entretien de ce nouveau fleuron du patrimoine, serait créée. Le généreux donateur entend répartir le reste de sa fortune, estimée à trois cents millions de dollars, entre diverses œuvres de charité et organisations internationales à vocation humanitaire. Le château, Graum Wythe, sera transformé en musée. Les nombreuses et rarissimes œuvres d'art, qu'Ard Rhi a collectionnées au fil des ans, y seront exposées. Les aménagements nécessaires pour permettre l'accès au public seront rapidement mis en chantier sous la férule du gardien du domaine, dont le nom n'a pas été révélé.

L'homme d'affaires, qui aurait bâti la majeure partie de sa fortune dans l'immobilier et le commerce international, a déclaré aux journalistes qu'il comptait se retirer en Oregon, sur la côte Pacifique, pour se consacrer à l'écriture. Une petite rente lui sera attribuée pour subvenir à ses modestes besoins.

Les paragraphes suivants relataient la biographie exemplaire de Michel Ard Rhi et les réactions de nombreux notables locaux et fédéraux. Miles dut relire par deux fois cet incroyable conte de fées pour s'assurer qu'il ne rêvait pas. Mais comment diable Questor Thews avait-il bien pu s'y prendre pour métamorphoser ce sinistre individu en bon samaritain ?

Il reposa les journaux sur la table, s'étira et poussa un profond soupir. Dommage que Doc ne soit plus là pour voir ça ! Et puis, sans lui, tant de questions resteraient à jamais sans réponse...

— Dites, à votre avis, ils vont tous bien, là-bas ? demanda tout à coup la fillette, qui s'était arrachée à sa passionnante lecture pour lui planter un regard inquisiteur.

— Mais oui, Élisabeth. J'en suis même convaincu.

— C'est c'que j'crois aussi.

— Ce qui ne veut pas dire qu'il faille les oublier pour autant.

— Ou qu'ils ne nous manquent pas. Ils me manquent drôlement à moi.

Miles s'abîma à nouveau dans la contemplation du ciel.

— Allons ! Ils reviendront bien un jour, conclut-il d'une voix sourde.

Élisabeth hocha la tête sans répondre.

L'instant d'après, l'arrivée du vol 159 en provenance de Chicago était annoncée. Miles et Élisabeth quittèrent leurs sièges pour se diriger vers les portes.

Quelques semaines plus tard, Ben Holiday et Salica s'unissaient par les liens sacrés du mariage Oh ! Ils se seraient volontiers mariés plus tôt, n'eût été le protocole de la Cour, protocole qu'il leur fallut déjà élucider – ce qui demanda un temps certain – sans parler de le mettre en œuvre. À dire vrai, il ne restait guère de survivant susceptible d'évoquer les fastes d'un mariage royal à Landover. Abernathy dut donc se plonger dans ses annales antédiluviennes tandis que Questor menait une très sérieuse enquête auprès des plus vénérables sujets de Sa Majesté. À eux deux, ils finirent tout de même par récolter suffisamment d'informations pour concocter un compendium recevable.

À la vérité, Ben ne se passionnait guère pour ces formalités. Tout ce qu'il savait, c'est qu'il lui avait fallu un temps infini pour comprendre ce que Salica avait su dès le début : qu'ils étaient faits l'un pour l'autre. En conséquence de quoi, ils seraient tout naturellement appelés à s'unir pour la vie, mari et femme, roi et reine, et, quelles que soient les vicissitudes par lesquelles ils devraient passer pour sceller cette union, ils n'y couperaient pas. Le temps n'était pas encore si loin où il ne se serait jamais permis d'éprouver pour une femme ce qu'il ressentait pour Salica. Il aurait eu l'impression de trahir Annie. Mais Annie était morte, depuis presque cinq ans maintenant, et il était enfin

parvenu à laisser son fantôme reposer en paix. Salica était désormais toute sa vie. Il l'aimait. Il l'avait aimée dès le premier regard, même s'il s'était toujours refusé à l'avouer. Combien de fois ne l'avait-il pas entendue lui jurer son amour ? Combien de fois n'avait-elle pas évoqué la prophétie selon laquelle elle lui était destinée depuis toujours ? Sans oublier celle de Gaïéra. La Terre Nourricière ne lui avait-elle pas prédit que Salica porterait un jour en son sein l'héritier du royaume ?

Il s'était pourtant entêté à nier l'évidence et avait toujours hésité à s'impliquer. Il avait surtout eu peur, en fait ; peur de ne jamais vraiment appartenir à ce monde étrange, peur de ne pas avoir l'étoffe d'un monarque et de ne pas faire un bon roi pour Landover, peur de devoir un jour se résigner à retourner dans l'autre monde, ce monde dont il avait tant voulu s'échapper. Ses rêves s'étaient réalisés au-delà de ses plus folles espérances et il avait craint de ne jamais avoir en lui assez à donner pour manifester au royaume, qui lui avait si généreusement offert une seconde chance, toute la gratitude qu'il était en droit de recevoir.

Mais on ne se débarrassait pas si simplement de telles appréhensions. Il avait encore peur aujourd'hui. De telles angoisses ne s'évaporaient pas comme par enchantement. Elles dormaient dans les replis de l'inconscient et menaçaient toujours de s'éveiller sans crier gare.

Cependant, la nature de ses craintes avait bien changé. C'était grâce à elles qu'il avait fini par comprendre ce que Salica représentait pour lui. Il avait tout simplement eu peur de la perdre à jamais.

Il avait bien failli la perdre par deux fois déjà. Mais la première alerte n'y avait pas suffi. Il venait alors d'arriver à Landover et n'avait pas encore fait le deuil de son amour pour Annie.

Il avait fallu que Salica vienne avec lui dans l'autre monde et qu'il soit mis au pied du mur pour accepter de voir la vérité en face. Et quelle vérité ! Oui, il avait bien été obligé d'admettre que, si Salica avait accepté de le suivre dans cet univers qui lui était totalement étranger, ce n'était pas parce qu'elle n'avait pas pu faire autrement, mais bien parce qu'elle l'aimait tant qu'elle

était prête à mourir pour lui. Elle n'ignorait pas les risques qu'elle encourait en entreprenant un tel voyage, mais elle avait décidé de les prendre en toute connaissance de cause, uniquement parce qu'elle savait qu'il pourrait avoir besoin d'elle. Elle serait toujours là pour l'épauler, dût-elle le payer de sa vie.

C'est seulement là qu'il avait enfin compris à quel point elle l'aimait. Et ne l'aimait-il pas tout aussi ardemment ? Aurait-il pu supporter l'idée qu'il puisse risquer de la perdre une troisième fois, sans avoir même essayé de goûter au bonheur de vivre avec elle, de partager chaque instant de son existence, jour après jour, année après année ? Au moins avait-il connu cela avec Annie. Ne voulait-il pas accorder la même chance à Salica ?

N'importe quel benêt aurait su répondre à de telles questions. Et Ben Holiday était loin d'en être un.

Qu'aurait-il pu ajouter ? La décision allait de soi.

Ainsi les épousailles furent-elles célébrées dans le Cœur. Tous vinrent y assister : le Maître des Eaux toujours aussi mal à l'aise en présence de sa fille, qui lui rappelait toujours aussi cruellement la merveilleuse nymphe de bois qui l'avait engendrée, et toujours en quête d'un moyen de réconcilier les sentiments antagonistes qu'elle éveillait en lui ; le peuple de la Contrée des Lacs, créatures de magie exilées, dont certaines étaient presque devenues humaines, mais dont la majorité n'était encore que de fugitives ombres voltigeant à travers les ramures ; les seigneurs de Vertemotte : Kallendbor, Strehan et consorts, accompagnés de leurs suites et équipages, qui, sacrifiant leurs différends aux apparences – chacun se méfiant de tous, en général, et plus encore de ses pairs, en particulier –, arrivèrent et s'installèrent dans un bel ensemble ; les Trolls des montagnes venus des contrées septentrionales et les Kobolds du sud lointain ; les Gnomes Cavernicoles, avec Fillip et Sott aux avant-postes, fiers de la part qu'ils avaient prise, disaient-ils, à ce mariage et dont le récit variait considérablement d'une minute à l'autre ; et toutes ces petites gens qui avaient quitté chaumières, fermes, échoppes et hameaux reculés – fermiers, colporteurs, trappeurs, traqueurs, marchands, artisans et braves travailleurs, toutes corporations confondues – pour glaner ne

serait-ce qu'un petit aperçu de la fastueuse cérémonie et pouvoir dire un jour à leurs petits-enfants que, en ce grand jour solennel, ils avaient, eux aussi, été de la fête.

Strabo lui-même daigna faire une apparition. Il survola le Cœur pendant la réception donnée après la cérémonie officielle, crachant au passage quelques gerbes enflammées propres à effaroucher femmes et enfants qui hurlaient de terreur en le voyant : spectacle dont il devait, à n'en pas douter, se réjouir immensément.

La cérémonie en elle-même fut sans ostentation. Ben et Salica prirent place sous le dais royal, au centre du Cœur, pour se jurer et jurer à la face du monde entier qu'ils s'aimaient, qu'ils seraient toujours bons et loyaux l'un envers l'autre et toujours prêts à s'aider et se soutenir mutuellement jusqu'à ce que la mort les sépare. Questor Thews récita ensuite d'anciennes prières matrimoniales, que maints rois et reines des temps anciens avaient dû répéter à travers les siècles. Et ce fut tout.

Les invités purent boire et manger à satiété pendant toute la journée, la nuit et le lendemain. Tous réussirent à se tenir à peu près correctement. Les rares querelles furent étouffées dans l'œuf et les deux ou trois inévitables rixes, instamment jugulées avant de dégénérer en bagarre générale. Ceux de Vertemotte et ceux de la Contrée des Lacs se coudoyèrent sans incident notable, certains allant même jusqu'à exprimer des velléités de coopération future. Trolls et Kobolds échangèrent présents et vœux de bonne intelligence. Les Gnomes Cavernicoles, eux-mêmes manifestèrent de patentes preuves de bonne volonté en ne chapardant guère qu'une malheureuse dizaines d'animaux domestiques avant de plier bagage.

Ben et Salica estimèrent que tout s'était passé pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Ce ne fut pas avant quelques jours, quand les choses eurent repris leur cours normal, que Ben songea à interroger Questor Thews au sujet de Michel Ard Rhi. Ils étaient confortablement assis dans la Chambre des Livres – petite salle voûtée qui empestait le moisi et abritait les poussiéreux recueils narrants l'histoire du royaume – et s'escrimaient à traduire d'archaïques

décrets légiférant les droits de la propriété. Ils n'étaient que tous les deux. La nuit était déjà bien avancée. Son devoir de souverain dignement accompli pour la journée, Ben sirotait un petit verre de vin, en songeant aux événements des dernières semaines ; ce qui l'amena tout naturellement à penser à Michel Ard Rhi. C'est alors seulement qu'il réalisa que Questor ne lui avait jamais révélé le fin mot de l'histoire.

— Qu'est-ce que tu lui as fait, Questor ? insistait-il après n'avoir reçu pour toute réponse, à l'issue de sa première tentative, qu'un négligent haussement d'épaules. Allez ! Dis-le-moi. Qu'as-tu fait au juste ? Je veux dire : comment as-tu même su quel sort invoquer ? Ne m'avais-tu pas dit et répété que l'usage de la magie était plus qu'aléatoire dans l'autre monde ?

— Eh bien... pour la majorité des sorts usuels, assurément.

— Mais pas pour celui que tu as utilisé contre Michel Ard Rhi ?

— Oh ! Cette magie-là n'était guère qu'un effet de manche. À dire vrai, l'usage de pouvoirs surnaturels n'était guère nécessaire dans son cas.

Ben en eut le souffle coupé.

— Comment peux-tu dire une chose pareille ? Ard Rhi est littéralement un monstre... enfin... il...

— ... s'était essentiellement fourvoyé, si vous vous souvenez correctement de son histoire, enchaîna Questor. Rappelez-vous : c'est mon demi-frère qui en avait fait l'immonde personnage qu'il était devenu.

Ben fronça les sourcils.

— Et alors ?

— Alors, il suffisait de le remettre dans le droit chemin : simple réajustement.

— Questor ! s'impatienta Ben, à bout de nerfs.

— Bon, bon, soupira le magicien. C'est enfantin. Je lui ai simplement restitué sa conscience.

— Tu as quoi ?

— Je n'ai fait que la délivrer du misérable cachot où Michel l'avait emprisonnée depuis l'enfance. Je n'ai utilisé la magie que pour lui redonner une place prépondérante dans son âme corrompue. (Questor sourit.) Le pauvre homme ! Il a dû être

rongé de culpabilité. Je n'ose imaginer les supplices qu'une telle prise de conscience lui a fait endurer ! (Le sourire s'élargit.) Ah oui ! Je me suis juste contenté de faire une petite chose supplémentaire : j'ai implanté une suggestion de rien du tout dans les replis de son esprit.

Le magicien leva un sourcil, affectant l'innocence candide du chat qui vient d'engloutir le canari.

— Le remords devait le torturer si cruellement que j'ai eu pitié de lui. Par un effet de mon infinie bonté, je lui ai suggéré le moyen — l'unique moyen — de mettre un terme à ses souffrances : il lui suffirait de se délester, immédiatement et définitivement, de tous ses biens matériels pour assurer la paix éternelle de son âme. Ainsi, voyez-vous, si l'effet de la magie s'estompait avant que sa conscience n'ait eu la chance de prendre un ascendant décisif sur sa personnalité corrompue, il lui serait impossible de faire marche arrière.

Un large sourire ironique vint s'épanouir sur les lèvres de Ben Holiday.

— Questor Thews, il y a des moments où tu m'épates ! Enfin, où tu m'étonnes, voulais-je dire.

La face de hibou parcheminée rayonna de satisfaction. Ils se regardèrent en silence un long moment, comme deux garnements qui viennent de jouer un bon tour.

Tout à coup, Questor bondit de son fauteuil.

— Par Abaddon ! J'ai failli oublier ! J'ai des nouvelles pour vous qui vont assurément vous « épater », Majesté. (Il se rassit dignement pour tempérer son enthousiasme. Ses yeux pétillaient.) Que diriez-vous si je vous annonçais que j'ai trouvé le moyen de rendre à Abernathy sa forme originelle ? Et je veux dire lui rendre réellement sa forme humaine !

Manifestement sur des charbons ardents, il dévisageait son souverain, le regard exalté, les lèvres frémissantes.

— Tu ne parles pas sérieusement ? demanda Ben, après un long silence consterné.

— On ne peut plus sérieusement, Majesté !

— Le changer en homme ?

— Oui, Majesté.

— Comme la dernière fois ?

— Oh non, Majesté ! Pas comme la dernière fois.
— Mais toujours par magie ?
— Évidemment !
— Et tu as déjà testé cette magie-là, bien sûr ?
— Eh bien...
— Ce n'est donc qu'une nouvelle théorie.
— Oh non, Majesté ! C'est certes une théorie, mais des plus rationnellement élaborées. Elle devrait fonctionner à la perfection.

Ben se pencha vers le magicien jusqu'à ce que le long nez crochu frôlât presque le sien.

— Elle « devrait », hein ? En as-tu déjà parlé à Abernathy ?

Questor secoua la tête.

— Non, Majesté. Je me disais que peut-être... enfin, que si vous le faisiez vous-même...

Un long silence s'ensuivit.

— Je ne pense pas qu'il soit judicieux qu'aucun de nous deux lui en parle pour l'instant, chuchota Ben d'un ton confidentiel. Pas avant que tu ne l'aies vérifiée un tant soit peu, tout au moins. Tu ne crois pas ?

Questor fronça les sourcils. La face de hibou se ratatina au-delà du concevable.

— Eh biennnnnnn... Peut-être pas, en effet.

Ben se leva et posa la main sur son épaule.

— Bonne nuit, Questor.

Ben Holiday se retourna et sortit. Il venait de gagner à l'arraché l'assurance d'un sommeil paisible. C'était toujours ça de pris ! Après de telles émotions, qui pouvait dire ce que l'avenir lui réservait...

FIN.